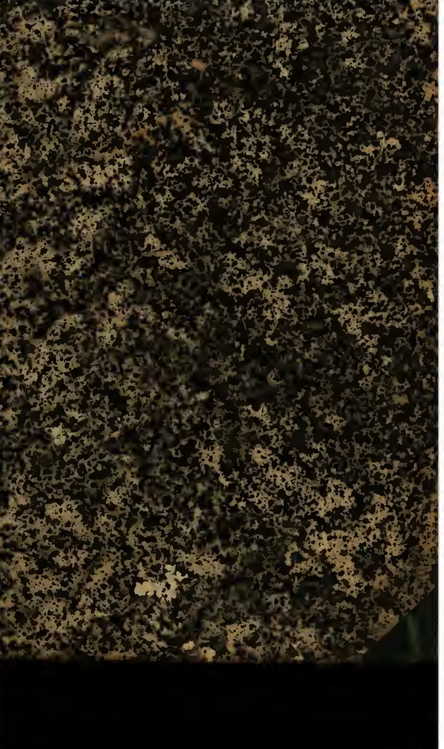
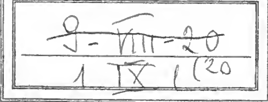





9 - VIII - 20
1 IX 1 (20

VOYAGES

IMAGINAIRES,

ROMANESQUES, MERVEILLEUX, ALLÉGORIQUES, AMUSANS, COMIQUES ET CRITIQUES.

SUIVIS DES

SONGES ET VISIONS,

ET DES

ROMANS CABALISTIQUES.

CE VOLUME CONTIENT:

LAMÉKIS, ou les Voyages extraordinaires d'un Egyptien dans la terre intérieure, avec la découverte de l'île des Sylphides, enrichis de notes curieuses, par le chevalier DE MOUHY.

TOME PREMIER.

VOYAGES
IMAGINAIRES,
SONGES, VISIONS,
ET
ROMANS CABALISTIQUES.

Ornés de Figures.

TOME VINGTIÈME.

Seconde division de la première classe, contenant les Voyages Imaginaires *merveilleux.*



A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXVIII.



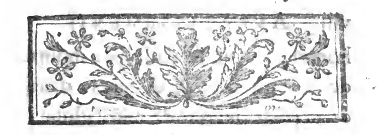
LAMEKIS
OU
LES VOYAGES
EXTRAORDINAIRES
D'UN ÉGYPTIEN
DANS LA TERRE INTÉRIEURE,

Avec la découverte de l'Île des Sylphides,

Enrichis de Notes curieuses ;

Par M. le Chevalier DE MOUHY.

TOME PREMIER.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

DES VOYAGES IMAGINAIRES.

NOUS promenons encore nos lecteurs dans l'intérieur de la terre ; mais ce n'est point un nouveau monde que nous y parcourrons ; nous y découvrons seulement une retraite de sages, ou, pour mieux dire, de zélés sectateurs de Sérapis, qui pour célébrer tranquillement leurs mystères, avoient cherché à se dérober aux yeux du reste des

hommes. Il ne se passe pas moins de choses extraordinaires dans cette partie secrète de notre globe, & la féconde imagination de l'auteur de ce roman s'est exercée à son aise dans les différentes aventures qu'elle y fait naître, & les merveilles qu'elle décrit.

Charles Fieux, ou de Fieux, chevalier de Mouhy, auteur du roman de Lamékis, est né à Metz en 1701 : la littérature a été pour lui, sinon une carrière brillante, où il a acquis beaucoup de gloire, au moins une ressource contre les rigueurs de la fortune, & la nécessité où il s'est trouvé de travailler, pour se procurer l'aisance que le sort lui avoit refusée, a dû diminuer

de l'estime que les vrais littérateurs auroient pu avoir de ses talens. On ne peut refuser au chevalier de Mouhy une imagination des plus fécondes : mais la facilité qu'il avoit d'entasser volumes sur volumes, a épuisé cette fécondité, & l'a réduit aux ressources de l'indigence & de la stérilité. Il falloit au chevalier de Mouhy le succès du moment ; il paroissoit peu jaloux de travailler pour la postérité. Aussi la plûpart de ses ouvrages n'ont-ils eu qu'une sorte de réussite éphémère. Il faut cependant convenir qu'il en a donné qui ont eu un succès plus durable, qui ont mérité plusieurs éditions, & c'est dans ces ouvrages que l'on trouve principa-

lement la preuve de ce que nous disions de leur auteur ; c'eſt que s'il eût voulu employer à ſoigner ſes productions, le tems qu'il donnoit à en enfanter de nouvelles, il ſe ſeroit fait un nom plus diſtingué parmi nos romanciers. Les premiers ouvrages du chevalier de Mouhy ſont de ce nombre : ſon imagination, qui n'étoit ni affoiblie par l'âge, ni altérée par un travail trop abondant, lui fourniſſoit alors des idées neuves, & des tableaux piquans & agréablement variés.

Lamékis, que nous imprimons, doit être rangé dans cette claſſe ; il n'eſt rien de plus attachant que la lecture de ce roman : on peut le comparer aux contes orientaux,

au moins pour ce qui concerne les richesses de l'imagination.

C'est par une suite du desir ardent qu'avoit le chevalier de Mouhy de voir débiter promptement ses ouvrages, qu'il a cherché depuis à tirer parti des circonstances, & qu'il a eu recours à la petite ressource d'emprunter des titres connus, & qui pussent lui attirer l'attention du public.

Ainsi le succès du Paysan parvenu de Marivaux lui a fait donner son roman de *la Paysanne parvenue.* Les mémoires d'un Homme de qualité ont produit les *mémoires d'une Fille de qualité*, & les mille & une nuits, lui ont fait mettre au jour les *mille & une faveurs.* Si l'on excepte la Paysanne parve-

nue, qui n'avoit pas besoin de cette chétive ressource pour plaire au public, le chevalier de Mouhy n'a pas été heureux dans ses imitations. On n'a point goûté les mémoires d'une fille de qualité, ni les mille & une faveurs.

Il n'en a pas été ainsi du *Masque de fer*, roman fondé sur l'anecdote connue du fameux prisonnier de la Bastille ; il n'y a néanmoins rien d'historique dans l'ouvrage du chevalier de Mouhy ; tout est pure fiction ; il n'a saisi l'anecdote que pour se procurer des lecteurs : au surplus l'ouvrage est agréable, a réussi & a mérité son succés.

Outre ses romans, le chevalier de Mouhy a fait imprimer les *Tablettes dramatiques* ; c'est un ré-

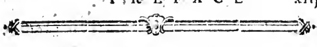
pertoire des plus étendus des pièces des trois théâtres.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liſte de tous les ouvrages de ce laborieux Ecrivain ; elle ſeroit trop longue, & nos lecteurs ne nous ſçauroient nul gré de rappeller des productions, dont le titre même eſt tombé dans l'oubli. Nous avons cité les plus eſtimables, qui ſont la *Payſanne parvenue*, & *Lamékis* que nous imprimons ; nous y ajouterons un roman comique, qui mérite d'être lu ; c'eſt *la Mouche*, ou *les eſpiègleries de Bigaud.*

Une juſtice que l'on ne peut refuſer au chevalier de Mouhy, & qui le diſtingue de nos romanciers, c'eſt que ſes ouvrages reſ-

pirent la morale la plus ſaine, & qu'il a eu ſoin d'éviter tout ce qui pouvoit choquer les mœurs & bleſſer la décence. Il voulut même, dans ſes derniers jours, qu'ils ſerviſſent de leçon de morale & de religion. C'eſt le but qu'il s'eſt propoſé dans le dernier roman ſorti de ſa plume, & intitulé le *danger des ſpectacles ;* il auroit été à déſirer que ſes talens alors euſſent ſecondé ſes bonnes intentions ; mais cet ouvrage ſe reſſent de la caducité de l'auteur, qui avoit près de de 80 ans quand il l'a publié.

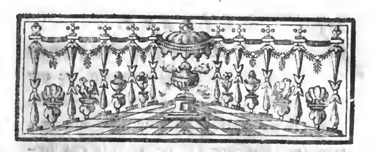
Le chevalier de Mouhy eſt mort à Paris en Février 1784, âgé d'environ 83 ans.



PRÉFACE
DE L'AUTEUR DE LAMÉKIS.

En revenant d'un long voyage où mes affaires m'avoient obligé de garder l'*incognito*, je fis connoiſſance en chemin avec un Arménien qui venoit s'établir à Paris. Je trouvai dans ſa converſation de quoi me dédommager bien agréablement de l'ennui du voyage, & je ne ſouhaitai plus avec tant d'ardeur d'arriver.

Un ſoir qu'il faiſoit un beau clair de lune, nous fûmes nous promener ſur les bords d'une rivière, qui arroſoit le village où nous étions; la chaleur qu'il faiſoit, nous engagea à paſſer une partie de la nuit à cauſer; & c'eſt de cette nuit que l'ouvrage que je donne au public a été ébauché. L'Arménien étoit dans l'enthouſiaſme des beautés de la nature, & il me conta ſur ce ſujet un nombre infini d'hiſtoires: celle de Lamékis me frappa; je la lui



LAMEKIS
OU
LES VOYAGES
EXTRAODINAIRES
D'UN ÉGYPTIEN.

PREMIÈRE PARTIE.

LES fiers aquilons qui nous agitoient depuis trois jours d'une horrible tempête, qui nous avoient mis à deux doigts du trépas, par le désordre que leurs coups impétueux avoient jetté dans nos voiles, ayant tout d'un coup cessé, la mer redevint peu à peu plus tranquille, & les ondes, qui par leur choc, sembloient à tout moment vouloir briser notre vaisseau, commençant à diminuer, nous reprîmes le courage que l'incertitude de notre sort nous avoit ôté : l'on fit un sacrifice sur le

tillac au dieu Sérapis, & le navire fut arrofé d'une liqueur précieufe, pour le purifier de l'impureté de nos larmes. Chacun fe félicitoit d'avoir échappé à une mort qui fembloit inévitable; la frayeur du danger, qui nous avoit ôté jufqu'aux foins naturels de donner au corps fa fubfiftance, s'étant diffipée, on courut aux vivres & à la liqueur qui charme les ennuis: le préfent fit oublier les horreurs du paffé: l'on ne goûte jamais avec tant de volupté le plaifir, que lorfqu'il a été précédé de peines. Tout l'équipage en fit l'expérience, & il n'y eut pas jufqu'aux pilotes qui, après un repas où Bacchus préfida, ne fe laiffaffent aller aux charmes d'un profond fommeil.

Il n'y eut que moi qui ne m'abandonnai point, ni à la débauche, ni au repos: après avoir pris une légère nourriture, je fus m'affeoir fur la poupe, & de-là je promenai mes yeux fur l'efpace immenfe de la mer, en faifant des réflexions cruelles fur la rigueur du fort qui me perfécutoit: j'étois plongé dans ces triftes penfées, lorfque j'en fus tiré par Sinouis. Que vois-je! me dit-il. Lamekis répand des larmes, & j'en ignore le fujet! La grandeur de fon ame n'eft point fufceptible des frayeurs de la mort; elle eft trop haute pour s'abaiffer à des mouvemens fi bas. O Lamekis!

mon amitié pour vous ne pourra-t elle jamais pénétrer dans le fond de votre cœur? Résisterez-vous toujours à mes tendres empressemens? Depuis que je vous suis attaché, & que votre mélancolie a percé à travers votre politique; je n'ai pu parvenir au témoignage précieux de votre confiance. Si mon zèle vous est cher, apprenez-moi vos secrets; quels qu'ils soient; ils seront déposés dans le sein d'un ami, non-seulement discret & compatissant, mais encore disposé à perdre le jour, pour vous donner des preuves de sa vivacité. O Sinouis! qu'osez-vous exiger, repris-je en soupirant? Comment vous faire le détail d'une vie si extraordinaire! Ne craindriez-vous point que je ne vous fisse partager l'infortune qui me suit? Non, non; continua ce véritable ami, rien ne pourra jamais me détacher de vous; c'est en suivant votre destinée, que je veux vous prouver la solidité de mes sentimens: on ne connoît à fond les amis que dans l'adversité; & l'on ne doit compter sur les assurances qu'ils nous donnent de leurs empressemens, que lorsqu'ils ont été épurés par le feu de l'infortune. Il ajouta encore plusieurs choses semblables, & j'en fus touché au point que je ne pus me refuser à son empressement: je l'assurai à mon tour du cas que je faisois de son zèle; & pour

lui en donner des preuves fingulières, je commençai ainfi l'hiftoire de ma vie.

Lamekis, mon père, étoit grand prêtre du dieu qu'on adore en Egypte. Sa probité, fa religion & fa charité le rendoient vénérable à tous les peuples ; la majefté qui régnoit dans toutes fes actions, fembloit, fi on ofe le dire, être l'image de la divinité qu'on adoroit dans le temple : lorfqu'il prononçoit des oracles, ils étoient articulés avec des fons fi refpectables, qu'ils caufoient dans les cœurs les plus faintes émotions : la vénération qu'on avoit pour ce miniftre, l'avoit rendu prefque auffi puiffant dans l'état, que Sémiramis qui étoit alors fur le trône. Cette princeffe faifoit de mon père un cas extrême, & rien ne fe décidoit dans fes confeils, qu'il n'y eût été appellé.

Elle l'envoya chercher un jour, & elle le fit paffer dans fon cabinet ; c'étoit la première fois qu'elle s'étoit trouvée feule avec lui. Il y avoit long-tems qu'elle avoit fait attention à fa figure, & la fageffe de fes confeils avoit moins fait d'impreffion fur fon ame, que la majefté de fon vifage : Lamekis, lui dit-elle, je connois les loix du temple intérieur ; mais ma façon de penfer eft au-deffus des craintes vulgaires. Il y a plufieurs années que je defire d'être initiée

aux mystères de Sérapis ; il faut me satisfaire : ce seroit en vain que vous combatteriez ma résolution, je veux qu'on m'ouvre l'entrée des catacombes mystiques : je suis reine, & je ne reconnois dans les lieux où je commande, que ma souveraine puissance. O Princesse ! s'écria le grand prêtre, que me demandez-vous ? Et savez-vous à quel prix vous pourriez l'obtenir ?... N'importe, reprit cette reine impétueuse, dans trois jours je veux être obéie ; je vous attends demain pour me préparer à vos usages. Allez, ne me répliquez pas, & pensez qu'il faut que Sémiramis soit bien prévenue en votre faveur, pour vous honorer d'une telle grace.

Le grand prêtre fut troublé de cet ordre ; il connoissoit la fureur de cette princesse, lorsqu'elle trouvoit des obstacles à ses desirs ; son prédécesseur avoit servi de pâture au (1) léopard sacré, pour lui avoir refusé d'être admise à la fête de (2) la corne d'or. Il est vrai que satisfaite de la vengeance qu'elle avoit tirée

(1) Le Léopard étoit en grande vénération : il avoit voyagé avec le bœuf Apis, & l'avoit préservé d'un danger. Il étoit renfermé dans une catacombe, & on le nourrissoit du corps des criminels.

(2) Cette fête mystérieuse se faisoit le premier du moi Cubai ou de Mai.

de l'obſtacle qu'il avoit mis à ſon empreſſement, elle ne troubla point de ſa préſence les myſtères ; ou peut-être qu'étant inſtruite des murmures que cette mort cauſoit, elle ne voulut pas les augmenter, & les rendre redoutables par ſon obſtination ; mais il n'étoit pas moins certain que ſa puiſſance étoit montée à ſon dernier période, & que rien ne pouvoit la contrebalancer.

Le grand prêtre, interdit & troublé, recourut dans cet embarras extrême à la divinité, dont il étoit le miniſtre chéri ; il l'invoqua ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, de la trouver ſourde à ſa voix ! O ciel ! s'écria-t-il : Apis refuſe donc à ſon eſclave ſes ordres éternels ! Que dois-je faire ? Ouvrirai-je le (1) flanc fatal ? O reine ! que demandez-vous ? Et vous, ô dieu que je ſers depuis ſi long-tems, votre ſilence approuve ou déſapprouve-t-il un ordre ſi contraire aux loix de ce temple ? Sémiramis repréſente votre pouvoir ſuprême ; elle en eſt l'image ; mais peut-elle s'en prévaloir juſques dans votre ſanctuaire ? Il dit, & le ſimulacre inflexible ne ſe manifeſtant par aucun ſigne, il ouvre ſon flanc reſpectable, il en tire la clef

(1) Dans le ventre du ſimulacre étoit renfermée la clef du souterrain.

d'or; il descend dans la catacombe, où l'on entretient le feu éternel : la flamme qui s'élève ordinairement à son aspect, demeure tranquille; il en est interdit: il voudroit parler au ministre du culte divin qui relève de son autorité; mais la loi d'un silence imposé depuis la création des mystères ne le lui permet pas. Il gémit intérieurement : les prêtres, étonnés de sa venue, frémissent du péril qui les menace; ils savent que leur chef ne doit descendre dans les catacombes, qu'accompagné du roi pour son sacre seulement, & qu'il n'y doit paroître (hors ce que l'on vient de dire) sans qu'une révolution d'état, ou quelqu'événement extraordinaire n'en soit la cause. Lamekis se prosterne devant le trépied sacré; il se purifie par le feu; sa confiance & sa fermeté renaissent. Il remonte dans le temple supérieur, résolu de soutenir la décence des mystères, il passe la nuit au pied de l'autel : les voûtes tremblent; au point du jour le tonnerre gronde, le simulacre gémit, les cornes du bœuf divin noircissent, & de sa bouche respectable sortent distinctement ces mots: Sémiramis est reine, & tu es son sujet.

Lamekis, accoutumé d'expliquer les oracles, fut embarrassé de trouver le sens de celui-ci. Il

paſſa le reſte du jour à pénétrer la volonté ſouveraine ; il lui ſembla qu'elle ſe déclaroit en lui repréſentant d'un côté l'autorité ſouveraine, & de l'autre l'obéiſſance d'un ſujet. Il adora la divinité, la pria de l'inſpirer, & rempli d'une conſolation intérieure, il fut ſe préſenter à Sémiramis.

Et bien, lui dit-elle, dès qu'elle le vit, les Sérapides ſont-elles ouvertes, & pénétrerai-je enfin dans le ſein des myſtères ? Sémiramis eſt reine ; Lamekis eſt ſon ſujet, reprit le grand prêtre, il eſt fait pour lui obéir ; mais il doit lui annoncer, & lui faire craindre les effets d'une trop dangereuſe curioſité. Ah ! madame ! continua-t-il, ſurmontez un deſir qui ne peut être ſuivi que des plus grands malheurs. Quels périls n'allez-vous pas courir ? Vos jours ſont trop précieux, pour que je ne faſſe pas tous mes efforts pour vous en diſſuader. Permettez que je vous les expoſe ; j'aurai fait mon devoir, & vous ſerez enſuite la maîtreſſe d'ordonner de votre ſort & du mien.

Sérapis eſt le plus grand des dieux ; c'eſt à lui que nous ſommes redevables de la création de l'univers & de la nôtre ; d'un ſouffle il peut anéantir tout ce qui a vie, & d'un ſouffle il peut le ranimer. Avant que les Egyptiens fuſſent éclairés des lumières qu'il leur a bien voulu

communiquer, ils étoient dans une monſtrueuſe ignorance ; la nature groſſière faiſoit toutes leurs loix ; ils ſe dévoroient les uns les autres. Sérapis du haut de ſon trône éternel eut compaſſion de leur aveuglement ; il réſolut de les rendre ce qu'ils ſont aujourd'hui ; mais il voulut mettre à l'épreuve leur cœur féroce, & connoître s'ils étoient dignes des faveurs qu'il leur réſervoit : il prit la forme d'un bœuf, inconnu par eux juſqu'alors : il parut un jour au milieu d'une prairie émaillée de mille fleurs, & il ſe mit à paître devant le peuple aſſemblé à l'occaſion d'une fête qu'il faiſoit pour une victoire remportée ſur des ennemis voiſins, célébrée en mangeant leurs priſonniers. C'étoit, ſelon l'accueil que Sérapis recevroit de ce peuple barbare, qu'il devoit le combler de biens, ou l'exterminer entièrement.

Les Egyptiens, étonnés à l'aſpect nouveau qui ſe préſentoit à leurs yeux, jettèrent des cris d'étonnement & de joie ; ils coururent en foule vers le bœuf ſacré. Sa préſence leur inſpira le reſpect & l'amour ; ils ſe prirent par les mains, & firent des danſes en rond en ſon honneur ; d'autres, animés par un zèle indiſcret, & qui agiſſoit malgré eux dans leurs cœurs groſſiers, coururent chercher des membres de leurs priſonniers découpés, & les pré-

sentèrent au dieu : il eut horreur de ces présens, & mugit avec tant de force, que le peuple en fut effrayé. Le ciel se couvrit, les éclairs parurent, & l'hémisphère devint tout en feu. Le bœuf divin s'éleva dans les nues, & disparut en prononçant ces paroles, précédées & suivies d'un tonnerre furieux.

« Sérapis veut bien habiter avec les Egyptiens. Qu'ils lui dressent un temple ; mais il ne veut point de sacrifices du sang humain. »

Le peuple, étonné de ce prodige, applaudit à l'oracle par mille signes d'allégresse. Dans le même instant paroît un homme respectable au milieu de la foule : c'est Sérapis lui-même, revêtu d'une figure humaine ; il montre un plan aux Egyptiens ; il se met à leur tête, & construit un temple, qui subsiste encore aujourd'hui.

Voilà, grande reine, continua Lamékis, l'époque célèbre de la construction du temple ; il se réserva celle du souterrein mystique, bâti de sa main. Il déposa dans une des catacombes le grand livre, dans lequel sont écrites ses loix, où il est dit que le feu éternel sera entretenu par des hommes purs, nés dans le souterrein, où pour conserver l'espéce humaine, & le peupler comme aujourd'hui, deux ministres

préposés à son culte, (1) & trois vierges pures y seroient descendues & déposées entre les mains du plus ancien.

Les enfans mâles sont destinés à la garde du brasier, & les filles, qui ne peuvent être jamais qu'au nombre de trois, sont enfermées dans la catacombe (2) Vestasia, sous la direction du plus ancien des prêtres, qui les remettent au premier de la lune du (3) Kail aux ministres destinés à l'usage des mystères, qui doivent après la cérémonie les conduire à l'okoukais ou médecin du souterrein, qui est attentif, lorsqu'elles conçoivent, de purifier leur fruit.

Mais il est dit par les mêmes loix, que le culte demeurera secret, & que nul mortel ne descendra dans les caveaux mystiques, excepté le roi, une fois seulement à son avénement à la couronne, pour être touché du feu divin; qu'il sera conduit par le grand-prêtre, & que

(1) Lorsque le souterrein fut construit, Larmis, premier ministre du dieu, choisit trois des plus belles filles de la capitale, qu'il demanda au nom de Sérapis. On fit une assemblée générale, & on attacha un tel honneur à ce choix, que les personnes de ce sexe se disputèrent à l'envi qui seroit préférée.

(2) Pure, ou sans tache.

(3) Mois de Mars.

tout autre qui y pénétreroit, de quelque façon qu'on puisse imaginer, seroit jetté dans le puits (1) d'Assoa. Moi, princesse, qui vous parle, je n'ai le droit d'y entrer que trois fois pendant le cours de mon ministère; Sérapis & vous me préservent de la troisième; car c'est pour y rester éternellement. O reine! il est inutile de feindre; si vous ne vous rendez pas au sage avis que mon zèle vous dicte, vous ne reverrez jamais la lumière du jour.

Sémiramis frémit à ce discours, qui fut prononcé avec une telle majesté, qu'il sembloit en ce moment que le dieu parloit par sa bouche. Elle se mit à rêver quelques instans; mais son cœur prévenu la mettant au-dessus de toutes les frayeurs, ah! s'écria-t-elle en soupirant, qu'importe que je périsse, pourvu que ce soit avec ce que j'aime! Oui, Lamékis, continua-t-elle, le voyant reculer de deux pas à cette déclaration, je vous aime; j'y suis entraînée par une puissance invincible; le diadême n'a pu préserver mon cœur des foiblesses de l'amour; en vain j'ai combattu ma pressante flamme; rien ne sera jamais capable de l'éteindre. Mon seul espoir est d'invoquer Apis dans le sein de ses mystères; là je trouverai

(1) Au fond duquel étoit le léopard sacré.

ma guérifon ou le foulagement à mes peines: en vain m'épouvantez-vous, & vous oppofez-vous à mes defirs; il faut me fuivre dans les caves facrées, & enfevelir dans leur filence ma paffion & ma honte. Allez, continua-t-elle, ne voulant pas lui donner le tems de répondre, au lever du foleil vous me verrez à la porte du temple; & fouvenez-vous, fi vous me réfiftez, que je le détruirai de fond en comble.

Lamékis voulut encore ufer de toute l'éloquence dont il étoit capable, pour faire revenir cette princeffe violente; fes raifons furent inutiles, accoutumée à n'avoir de loix que fa feule volonté. La réfiftance la rendit plus ardente, & rien ne put changer fes dernières difpofitions.

Le grand prêtre fe retira avec une douleur intérieure, qui lui fut d'un mauvais augure. Après s'être purifié, il rentra dans le temple, & il paffa le refte du jour & la nuit fuivante profterné au pied du fimulacre, qu'il arrofoit de fes larmes.

A peine le foleil doroit de fes rayons brillans les voûtes azurées du temple, que le bruit des inftrumens vint frapper les oreilles de Lamékis. La fatigue & l'ennui l'avoient affoupi; il fe réveilla en furfaût, & il ne connut que trop qu'ils annonçoient la venue de la reine. Elle

entra seule dans le temple ; & après s'être prosternée, elle s'avança à la porte du sanctuaire. Lamékis lui renouvella ses sages avis, & lui représenta qu'il étoit encore tems de revenir d'un pareil dessein. La résolution en étoit prise ; elle étoit ceinte du diadême, & la beauté & la majesté jointes ensemble, donnoient à ses ordres un air si absolu, qu'il étoit impossible d'y résister. Le sanctuaire fut ouvert, & il lui présenta respectueusement un bandeau qui servoit aux rois à la cérémonie de leur sacre ; & qui leur couvrant les yeux, leur ôtoit la connoissance de l'entrée mystérieuse des catacombes. Sémiramis se laissa voiler. Je me remets, lui dit-elle, entre vos mains : je serois la maîtresse de prendre toutes les sûretés convenables au péril que vous m'avez annoncé ; mais je connois votre probité & votre respect pour le sang de vos rois. J'ai su distinguer dans le détail que vous m'avez rendu, le langage de votre ministère, & l'idée que vous devez avoir de ma puissance ; mais tremblez, Lamékis, si vous mésusez de mes bontés. J'ai donné des ordres qui seront fidellement exécutés ; & si je ne reparois pas dans trois heures à la vue de mes gardes & de mon peuple, le temple sera sappé jusques dans ses fondemens, & l'on vengera par la ruine entière de ceux

qui l'habitent, les attentats qu'on auroit osé faire à celle qui commande en ces lieux.

La fermeté de la reine surprit le grand-prêtre : il s'étoit toujours flatté que les craintes qu'il avoit tâché de lui donner, balanceroient un desir si contraire aux statuts. On n'avoit point d'exemple que les loix qu'il avoit exposées, eussent été jamais enfreintes, & la peine qui condamnoit à mort ceux qui les transgresseroient, ne devoit pas comprendre sans doute le souverain. D'un autre côté, la même peine étoit infligée pour le grand-prêtre, parce qu'étant seul le maître secret des entrées, les mystères ne pouvoient être profanés sans qu'il fût complice de cet attentat.

Lamékis avoit été si surpris des dernières paroles de la reine, qu'il en étoit resté immobile; il se jetta ensuite à ses genoux, & lui parla en ces termes : puisque vous voulez, ô reine, être absolument obéie, il faut que vous soyez prévenue sur la conduite que vous devez tenir, pour éviter une mort infaillible. L'esprit qui anime les hommes qu'elle va honorer de sa présence, diffère de toutes les façons des sentimens ordinaires; nés dans le sein de la terre & dans celui de l'ignorance, ils ne connoissent que Sérapis & ses loix. Je serai le premier en proie à leur fureur, si je leur donne

lieu de se persuader que j'ai péché contre ses règles éternelles. Semblables aux habitans des bois, ils en ont la brutalité, & j'aurois beau leur étaler votre supériorité & la force du diadême, le respect & la sujétion, le droit que vous avez vous-même sur leur vie, rien ne les calmeroit; le préjugé & la loi l'emporteroient, & nous serions l'un & l'autre les victimes de leur emportement.

Je dis donc, ô grande princesse, que pour mettre à couvert vos jours précieux, il faut que vous soyez revêtue du manteau & des ajustemens que nos rois portent à leur initiation, lorsqu'ils descendent dans les catacombes mystiques, où ils séjournent un tour du soleil; par ce moyen les ministres du dieu que nous révérons, peu instruits de ce qui se passe au-dessus d'eux, vous prendront pour leur maître, & ne feront aucune autre attention.

Ce raisonnement étoit trop juste, pour qu'il ne fît pas impression. La reine consentit à la métamorphose, & ses ordres furent révoqués par elle au sujet du tems fixé de son retour.

Ces choses étant faites, le grand prêtre ouvrit la trape secrette; il marcha devant la reine un flambeau à la main; elle fut obligée de se reposer plusieurs fois; le nombre des degrés, qui alloit déjà à près de deux mille, commen-

çoit

çoit à l'effrayer ; elle crut descendre dans l'empire des morts. Cependant elle ne fit ces réflexions qu'intérieurement : plus elle avoit trouvé de difficultés, & plus sa curiosité en étoit piquée. Un corridor aboutissoit à la dernière marche qui donnoit entrée à une grande gallerie, illuminée de distance en distance par des lampes qui ne s'éteignoient jamais. Le mur étoit revêtu de marbre, avec des hiéroglyphes représentant les mystères de Sérapis. Cette vaste salle avoit cent toises de long, & se terminoit par un portique, après lequel paroissoient quatre grandes rues qui étoient illuminées par un nombre infini de lampions. Le peuple fourmilloit de toutes parts, & le commerce y paroissoit régner comme dans les plus grandes villes.

A peine le grand-prêtre fut-il reconnu, qu'il s'éleva un cri général dont les voûtes retentirent. Le son d'un instrument lugubre, qui se fit entendre, sembloit annoncer sa venue. Dès qu'il eut frappé les oreilles du peuple, un silence profond succéda ; les rues devinrent désertes, & mille lumières nouvelles furent allumées, qui auroient pu disputer l'éclat à celui du plus beau jour. Douze prêtres, vêtus d'une longue simare des peaux les plus fines, s'a-

vancèrent, & se prosternèrent aux pieds du grand-prêtre & de la reine; douze autres les suivoient, ayant sur leurs épaules un brancard, où l'on voyoit élevés deux sieges égaux, dans lesquels se placèrent la reine & Lamékis. La marche fut précédée & accompagnée d'un grand concours de peuple: Sémiramis en fut surprise; elle forma dans le moment le dessein, dès qu'elle seroit dans son palais, de réunir cette pepinière, qu'elle regardoit comme un essaim de rébellion, à l'état ordinaire de ses sujets.

Après avoir fait environ un mille de chemin de cette manière, ils arrivèrent à une grande place quarrée, dans laquelle étoit un temple soutenu de quarante colonnes de marbre. Une représentation de Sérapis étoit posée sur un autel de la même matière, & les degrès par lesquels on y montoit, étoient à jour & d'un travail délicat & exquis. La couverture du temple sembloit sortir de la voûte, qui dans cet endroit étoit élevée à perte de vue. L'on entroit dans cet édifice par quatre portes en arcs de triomphe, dont les reliefs expliquoient mystérieusement l'histoire de la divinité.

Le brancard s'arrêta vis-à-vis le temple: le

grand-prêtre en fit descendre la reine, qu'on revêtit d'un manteau de (1) peau de bœuf dont Lamékis porta la queue; il fut suivi des vingt-quatre ministres, dont nous avons parlé; ils s'approchèrent de l'autel, & montèrent les degrés; & après que Sémiramis se fut prosternée aux pieds du bœuf divin, on la fit passer trois fois entre ses jambes (2), honneur réservé seul au maître de l'Egypte.

Cette grace accordée, on la fit remonter sur le trône porté par les douze prêtres: Lamékis marchant le premier, sa tête changea de parure; on lui mit avec beaucoup de cérémonie un grand bonnet fort élevé & orné de quatre cornes rentrantes pour le premier étage, & de quatre dont les pointes sortoient en dehors. Du milieu descendoit une queue de vache, renouée avec des rubans aurores, couleur favorite du dieu. Chaque ministre subalterne avoit la même tocque, mais différoit d'un rang de cornes de moins, & la queue étoit plus petite & sans aucun ruban.

(1) Lorsqu'un bœuf étoit mort, on embaumoit ses entrailles, & toute sa dépouille étoit conservée précieusement, & ne pouvoit servir qu'aux ministres de la divinité.

(2) L'auteur s'est trompé. Le grand-prêtre avoit la même prérogative, lorsqu'il étoit sacré.

Le cortège enfila une grande rue, au bout de laquelle étoit une barrière gardée par vingt-cinq prêtres en habits courts; ils étoient ceints d'un large baudrier, au bas duquel pendoit (1) une jambe de bœuf; ils avoient à la main une eſpèce de fouet entrelaſſé de trois nerfs du même animal, & étoient plus uniformes pour la couleur de leur habillement, qui étoit d'une peau de bœuf noire à la houſſarde, avec de gros boutons de corne, fort bien travaillés: leurs tocques n'avoient qu'une corne; mais elles étoient diſtinguées par une aigrette faite d'une oreille de vache, fort bien découpée & très-agréable à la vue. Dès que la pompe parut, ces miniſtres ſe trouvèrent ſous les armes, & pour faire honneur à la reine, mirent le pied de bœuf à la main. Le capitaine de cette troupe, diſtingué par une langue de bœuf prodigieuſe, qui lui ſervoit de hauſſe-col, & qui étoit la marque de ſa charge, s'approcha reſpectueuſement de Sémiramis, lui mit le doigt ſur ſa bouche & un cachet ſur ſon cœur. La reine baiſſa la tête par l'avis du grand-prêtre, ce qui étoit faire le ferment

(1) Par le trente-cinquième article de la loi Boſoë, il eſt dit que les prêtres de Sérapis prépoſés à la garde du ſouterrein, porteroient au lieu d'armes un pied de bœuf.

accoutumé de ne point révéler les myſtères.

Cette princeſſe étant deſcendue de ſon brancard, quatre hommes apportèrent un gros (1) inſtrument fait de cuivre, du corps duquel ſortoient quatre tuyaux qu'ils mirent à leurs bouches. Cet inſtrument rendit un ſon bruyant & épouvantable; il étoit fait pour avertir le peuple de rentrer chez lui, & s'il arrivoit alors que quelqu'un fût trouvé dans les rues par la garde, il étoit haché en morceaux, & il ſervoit de pâture au grand léopard.

Après que ces miniſtres eurent fait retentir quatre fois leur inſtrument, la barrière s'ouvrit; le grand-prêtre paſſa le premier à travers des gardes, ſuivi de Sémiramis. Lorqu'ils furent au bout du veſtibule, Lamékis frappa trois coups à une porte qui s'ouvrit: un vieillard couvert d'une tocque, ſur laquelle étoit une lanterne avec une lampe ſuſpendue, entr'ouvrit un guichet, par lequel le grand-prêtre paſſa ſa tête; quatre anciens s'approchèrent, le reconnurent, & ils ſe parlèrent à l'oreille (2). La reine fut obligée de mettre auſſi la ſienne, & ils lui ôtèrent le bandeau

(1) Nommé Burſoan: les Egyptiens s'en ſervoient lorſqu'ils livroient bataille.

(1) Quelques recherches qu'on aît pu faire, on a amais pu ſavoir ce qu'ils ſe dirent.

facré, & lui en fubftituèrent un de cuir ; après quoi on la fit entrer, & elle fe trouva dans un veftibule où aboutiffoient quatre galleries fermées chacune par une porte, où il y avoit un guichet.

Le grand-prêtre y frappa ; il parut un vieillard coëffé d'une tête de bœuf, qu'il rejetta par derrière à la vue refpectable de Sémiramis. Le grand prêtre fut reconnu, & la porte s'ouvrit : le vieillard à la tête de bœuf fe jetta aux pieds de la reine ; & après lui avoir rendu cet hommage, il marcha devant elle, en faifant une cabriole de dix en dix pas.

Cette gallerie nommée (1) Koroïka aboutiffoit à la catacombe Lefmikis, où étoit renfermé le livre des loix. Nul hiérogylphe ne l'embelliffoit ; les murs & la voûte étoient revêtus d'un marbre noir tout uni. Le vieillard fe trouvant au bout de la gallerie, frappa du

(1) Cette galerie, à ce que dit un fameux auteur, étoit remplie d'hiéroglyphes, qui repréfentoient l'hiftoire de Sérapis. On prétend que dans un tremblement de terre qu'il y eut en Egypte en 1504, il fortit de ce fouterrein fubmergé, comme on le verra, une quantité furprenante de bas-reliefs, dont plufieurs ont été transportés dans différentes cours de l'Europe, entr'autres une figure de grand-prêtre, ayant le doigt fur la bouche, & un livre à la main ou étoit infcrit fur la couverture, Coroïca ou loi.

pied, & trois autres miniftres de fon âge fe trouvèrent à l'entrée profternés à terre, & le doigt fur la bouche.

La reine fut effrayée à leur afpect; ils avoient de longues barbes qui defcendoient jufqu'à leurs pieds, & à l'extrémité de chaque brin pendoit une dent de bœuf.: ce qui faifoit au moindre de leurs mouvemens un cliquetis difficile à exprimer; mais ce qui rendoit cette vue plus hideufe, étoit que la pefanteur de toutes ces dents ouvroit à ces vieillards la bouche avec tant de violence, que leur grimace étoit au-deffus des plus horribles. Leur tête étoit chauve, & ils étoient à moitié nuds: la peau qui paroiffoit, étoit découpée en tant d'endroits & fi près les uns des autres, que ces chairs étant defféchées, fe hériffoient comme les aiguilles d'un hériffon.

Au milieu de la catacombe myftique étoit un grand livre, dont les (1) feuillets étoient de lames d'airain. Le grand-prêtre l'ouvrit; & le bruit de chaque feuillet qui retomboit l'un fur l'autre, étoit au-deffus de celui que fait la porte de la plus affreufe prifon. Lamékis fut aidé par les trois autres vieillards pour les

(1) L'on conferve encore ce livre à Tauris, & l'on prétend que Thamas Koulikan en eft poffeffeur.

tourner; & lorfque le paffage où étoit infcrit le ferment des rois fut trouvé, ils fe profternèrent tous, & en firent jurer l'obfervance à Sémiramis.

Après que cette cérémonie fut faite, ils fortirent de la catacombe, & repafférent par la gallerie Koroïka. Lamékis frappa à celle de (1) Buraïkos, qui conduifoit au feu facré; il parut à cette porte un homme d'environ quarante ans; fon air étoit égaré; il rouloit les yeux avec fureur; & il fit une grimace fi affreufe au grand-prêtre, que Sémiramis en recula de deux pas; Lamékis la raffura. Il n'étoit pas befoin de demander le nom de cette gallerie: fa chaleur annonçoit celle du feu qui étoit confervé dans la catacombe. On le voyoit de loin élevé fur un trépied maffif de fer, au travers d'une grille du même métal; tous les côtés du corridor étoient remplis d'os de mort artiftement rangés les uns fur les autres: ce qui faifoit un coup-d'œil extrêmement gracieux. Deux jeunes hommes fe promenoient deffus

(1) Buraïkos: brûlantes. Ce lieu étoit fi refpectable, qu'il falloit, pour que les prêtres fuffent admis à la garde du feu, qu'ils euffent été choifis par le dieu lui-même. Ce feu n'étoit entretenu que d'os humains; & pour les rendre combuftibles, on les arrofoit avec de l'huile du cuir des hommes.

à pieds nuds avec un arrosoir à la main, dont il sortoit une huile tirée du cuir humain, avec laquelle on humectoit perpétuellement ce charnier. La reine pressa Lamékis de la faire sortir de cet endroit où l'odorat souffroit extrêmement. Il abrégea la cérémonie par considération : on la fit entrer dans la catacombe; à peine en put-elle soutenir l'ardeur. On lui ôta la bandelette dont on l'avoit ceinte, on l'arrosa de l'huile sacrée, & l'on y mit le feu; une flamme légère en brûla la superficie : Lamékis la remit toute brûlante sur le front délicat de la reine. La douleur qu'elle en ressentit fut si violente, qu'elle jetta un cri horrible : la voûte en retentit, & il se fit entendre de tous les lieux voisins; des hurlemens furieux y répondirent; & le bruit s'augmenta à un tel point, qu'il sembloit que les voûtes alloient crouler.

» Ah! madame, qu'avez-vous fait, s'écria le grand-prêtre? Je vous avois prévenue; votre voix vous trahit : si vous êtes reconnue pour une femme, nous sommes perdus. Le murmure que j'entends de toutes parts, me fait trembler pour vos jours précieux : de quels remèdes se servir pour les préserver de la rebellion? Vous avez vu vous-même la garde exacte que l'on fait dans ces lieux. Comment échapper à une fureur qu'ils croient légitime? » Il n'eut pas

le tems d'en dire davantage; les portes de la gallerie s'ouvrirent, les miniſtres du ſouterrein y parurent en foule, accompagnés du peuple. Le grand-prêtre dans cette extrêmité recourut au ſtratagême, il fit parler la divinité; & s'avançant vers eux avec cette majeſté qui imprimoit toujours, il rompit pour la (1) première fois le ſilence, & il leur demanda avec hauteur d'où provenoit leur ſortie tumultueuſe & leur manque de reſpect. » Savez vous-bien, continua-t-il, en feignant un enthouſiaſme céleſte, que Sérapis eſt prête à vous écraſer? Je vois les fondemens de ſon temple ébranlés. O peuple! qu'avez-vous fait? Ils vont s'écrouler, & vous punir de votre témérité. O ciel! arrête: vos miniſtres ſe repentent, & ſe proſternent aux pieds de votre miſéricorde». En prononçant ces mots d'un ton écumant, il avoit la main haute, & ſembloit retenir la voûte prête à tomber. Les miniſtres, dont la rebellion s'étoit manifeſtée d'abord, frémirent à ces mots; ils ſe jettèrent à terre, & demandèrent grace avec un air humilié.» Qu'on ſe retire, s'écria Lamekis, je vais intercéder auprès du dieu, & calmer une colère que je vois à ſon dernier comble ». A peine eût-il

(1) La première des loix étoit Krouſtia ou Sitao, c'eſt à dire, ſilence perpétuel ou la mort.

prononcé ces paroles, que la retraite & le silence succédèrent. Le grand-prêtre voulut profiter de la frayeur qu'avoit dû ressentir la reine de ce qui venoit de se passer pour l'engager à sortir des catacombes, & lui ôter la connoissance des secrets mystiques. Mais cette princesse, dont la fermeté du cœur étoit au-dessus de son sexe, & qui accordoit la politique de son amour avec celle de son état, voulut approfondir les mystères & descendre dans le souterrein (1) Vestasia, où l'on gardoit les trois verges sacrées. Le grand-prêtre obéit avec répugnance; & ne pouvant résister à ses ordres puissans, il conduisit la reine à la trape (2) Luroé.... (3).

---

(1) C'étoit le lieu le plus reculé du souterrain.

(2) Ici est une lacune de plusieurs pages dans le manuscrit. On auroit pu faire une description de ce lieu; mais on a trop de respect pour l'antiquité, & la pièce, quelque bien rapportée qu'elle pût être, auroit toujours été remarquée. On a mieux aimé être fidèle, que fécond.

(1) Luroé, ou dernier secret selon les fastes de Sémiramis, étoit une trappe qui ouvroit un dégré de marbre très-étroit, au bas duquel étoit l'appartement de Vestasia. Il y avoit un cabinet mystérieux, où, lorsqu'on faisoit tant que d'entrer, il falloit donner des marques réelles de la différence des sexes. Le grand prêtre se défendit apparemment d'y entrer avec

Sémiramis furieuse de la résistance du grand-prêtre la dissimula, & voulut remonter; elle repassa par les mêmes endroits, par lesquels elle avoit été conduite, & après une marche pénible & fatigante ils se retrouvèrent dans le temple supérieur; il étoit rempli des gardes de la reine; les officiers qui les commandoient, environnoient le sanctuaire. Elle ordonna à Lamékis de les faire entrer, & s'adressant au chef: qu'on ouvre les portes s'écria-t-elle; qu'on se mette sous les armes, & qu'on dise au peuple de m'écouter.

Lamékis troublé des ordres de la reine, se jetta à ses pieds, & lui demanda respectueusement ce qu'elle vouloit faire; détruire un essaim de rebellion de fond en comble, reprit-elle, & apprendre à mes sujets le précipice qu'on leur creuse. Ah! madame, s'écria le grand-prêtre, arrêtez, tremblez, tremblez de cette entreprise; vous mettriez l'Egypte à feu & à sang, & la terre vomiroit des armées

Sémiramis; & cet événement, tout simple qu'il paroît, a été, selon les mêmes fastes, la cause de la ruine du fameux temple de Sérapis, dont il sera parlé jusqu'à la fin des siècles.

Je ne me suis point étendu sur la description de ce temple, non plus que sur la variété des mystères; c'est aux savans à nous enrichir de ces trésors.

entières, pour vous punir de cet attentat. Raſſurez-vous, Lamékis, continua la reine en s'approchant de ſon oreille, vos jours me ſont précieux, & j'en prendrai ſoin; mais je ne veux pas laiſſer plus long-tems augmenter la puiſſance de mes ennemis ſecrets. Je pénètre leurs deſſeins; & que ſous le voile de la religion, & ſous prétexte de mettre Sérapis ſur mon trône, ils s'y placeroient eux-mêmes, & que tôt ou tard ces cavernes ténébreuſes vomiront un tyran, & renverſeront la puiſſance légitime. Le tems eſt venu où leurs coupables projets doivent être anéantis. Elle dit; & montant à l'eſtrade ſur laquelle ſe mettoit le grand-prêtre, elle révéla au peuple les ſecrets des catacombes, lui fit connoître le danger de laiſſer multiplier plus long-tems des ennemis qui ne ſe cachoient que pour leur porter de plus dangereux coups; elle fit valoir leur nombre, & appuya ſa harangue par l'exemple des monarchies détruites par de ſemblables cauſes: la fin de ſon diſcours produiſit l'effet qu'elle en avoit attendu. Cette princeſſe étoit aimée; & les graces de ſa perſonne donnant un poids infini à ce qu'elle venoit de dire, des cris éclatans s'élevèrent, & demandèrent la deſtruction du ſouterrein. A peine le reſpect qu'ils avoient pour la reine,

put sauver Lamékis de leur fureur; elle ne l'arrêtoit, qu'en leur insinuant qu'elle avoit besoin de lui pour connoître le fond de cette importante affaire. Le peuple eut ordre de se tenir sous les armes jusqu'au jour suivant, marqué pour détruire cette puissance souterreine. On donna des gardes au grand-prêtre, & il fut conduit au palais pour être plus à portée, à ce que disoit la reine, de travailler à cette destruction; mais en effet, pour lui parler d'un amour qui lui tenoit autant à cœur que l'affaire dont il s'agissoit.

Lamékis, lui dit elle, dès qu'elle fut seule avec lui dans son cabinet, il y a long tems que mes yeux vous ont distingué. Nonobstant ce qui s'est passé, votre mérite supérieur & ma façon de penser pour vous, vous soutiennent dans mon cœur: c'est assez vous en dire; je vous permets de deviner le reste, vous partagerez avec moi la suprême puissance; & malgré la fureur de mon peuple, je saurai vous en préserver, & changer sa haine en respect. Répondez; que le rang que j'occupe ne vous trouble point; vous me connoissez, & vous devez savoir que lorsqu'une reine avoue des foiblesses, elle a su prévoir tout ce qui en devoit arriver.

Sémiramis attendit long-tems la réponse du

grand-prêtre : ce difcours l'avoit troublé, & le fond de fon ame étoit combattu par les endroits les plus fenfibles. Le préjugé dans lequel il étoit né, lui donnoit une tendreffe de père pour les peuples qu'on alloit détruire, qui l'agitoit de la plus vive compaffion ; des endroits qui le touchoient de plus près, le faifoient trembler ; & quelque parti qu'il prît, il ne pouvoit empêcher la perte de ce qui lui étoit le plus cher. Lamékis étoit époux & père : la reine l'ignoroit ; & ce fecret révélé faifant naître la jaloufie de Sémiramis, & lui apprenant la caufe de l'obftacle qu'il avoit apporté à fon amour, ne pouvoit que hâter la mort de ceux qui lui étoient fi chers ; mais ne prévoyant cependant pas que des complaifances de fa part puffent lui faire éviter tous ces maux, il aima mieux périr vertueux que d'échapper au trépas en s'abandonnant au crime, & en fouillant fon miniftère ; il parla dans ces fentimens. Sémiramis employa fes charmes & fes pleurs pour le féduire. Semblable au roc battu des ondes, la vertu de Lamékis le foutint dans ces combats périlleux ; fa fermeté s'expliqua, & ne donna aucun lieu d'efpérance. La haine fuccéda à l'amour : la fin de cette importante converfation fut un ordre de livrer le grand-prêtre à la fureur du peuple,

qui demandoit fa tête avec empreffement.

Sémiramis ne l'eut pas plutôt perdu de vue, qu'elle fe repentit de fa violence; elle envoya porter un contre-ordre, mais il n'étoit plus tems; le peuple s'en étoit emparé, & toute la puiffance de la reine ne pouvoit l'arracher de fes mains. Les plus furieux opinèrent à le mettre en pièces fur le champ : chargé de fers, il attendoit avec une fainte tranquillité la fin de fa vie; & fa vertu lui donnoit une férénité, qui le mettoit au-deffus des plus cruels évènemens. Il fut conclu dans le confeil du peuple, qu'il feroit brûlé vif; le bûcher fut dreffé; on l'attache au poteau, & déjà les flambeaux font prêts à y mettre le feu; mais le jufte ciel, protecteur de l'innocence, fe déclare. Un coup de tonnerre furieux fe fait entendre; le peuple s'en étonne, l'hémifphère paroît embrafé, & les éclairs brillent de toutes parts; il femble que l'univers va fe confondre, & rentrer dans la nuit éternelle. Tout le monde s'écrie, que Sérapis vange l'outrage fait à fon miniftre : on court au bûcher; Lamékis eft délié, & conduit en triomphe dans le temple; on fait un facrifice à la divinité; le ciel s'appaife, & la tranquillité fuccède à la fureur.

Cependant la reine qui avoit tremblé elle-même, & qui étoit plongée dans la douleur

la

la plus cruelle avant l'évènement qui avoit arraché le grand-prêtre à sa colère, reprit le desir de sa vengeance; elle envoya des gardes pour se saisir de Lamékis; mais il étoit trop habile pour s'exposer à un second danger; il étoit rentré dans les catacombes; il y avoit porté le trouble & le désordre, & ne ménageant plus rien, il inspiroit le désir de se défendre, & de faire éclater les desseins auxquels ses ministres travailloient depuis longtems. On prétend qu'ils étoient d'anéantir la monarchie, de rendre Sérapis roi perpétuel, & de régner sous son nom & sous ses auspices.

L'entreprise étoit hardie, & auroit pu réussir; mais la politique & la fermeté de la reine fit avorter ces criminels projets. L'officier qui avoit été chargé de l'ordre d'arrêter Lamékis, ayant rapporté qu'il ne se trouvoit plus, & qu'il étoit rentré sans doute dans le souterrein, elle se fit transporter au temple; & la recherche qu'elle fit faire, fut si exacte, que la trape qui ouvroit le degré des catacombes, fut trouvée. On commanda des troupes pour y descendre: mais quelle fut la surprise de le trouver muré! Des ouvriers furent ordonnés pour renverser cet obstacle; ils y travaillèrent pendant huit jours consécutifs, sans pouvoir le percer. A mesure qu'on démolissoit d'un côté,

on rebâtiſſoit de l'autre, c'étoit un ouvrage éternel, & l'on fut obligé de le quitter, & de recourir à d'autres moyens pour parvenir aux fins qu'on s'étoit propoſées.

Plus l'entrepriſe parut difficile, & plus Sémiramis parut conſtante à conſommer ſes vues. Cette réſiſtance l'inquiéta, & lui fit tenter tous les moyens imaginables pour pénétrer dans les ſouterreins; elle fit creuſer, & mit à cet ouvrage un nombre prodigieux d'ouvriers. Malgré le travail & la profondeur de ce vaſte puits, l'on ne trouvoit encore aucun veſtige de ce qu'on cherchoit. Le peuple commençoit à murmurer de l'inutilité de cette entrepriſe; & l'on croyoit qu'on alloit l'abandonner, lorſqu'au bout de ſix mois on atteignit une voûte: on en avertit la reine; elle voulut être préſente à l'ouverture qu'on en alloit faire. Le peuple ſe mit ſous les armes; la voûte fut enfoncée, & un détachement fut commandé pour deſcendre dans le ſouterrein: on y trouva une ville entière, auſſi grande que la capitale; mais elle étoit déſerte. Sémiramis trembla, lorſqu'on lui rapporta cette nouvelle. Les gardes furent redoublés, & l'on fit deſcendre un nombre ſupérieur au premier, afin de faire une recherche plus exacte: c'étoit ce que les ennemis ſecrets deſiroient; ils avoient

dreſſé une embuſcade dans ce labyrinte inconnu, qui hacha en pièces les troupes de la reine. Un ſeul ſoldat, commis à la garde de la machine par laquelle on deſcendoit, échappa; il donna le ſignal, fut remonté, & rapporta la fatale nouvelle, en aſſurant que le nombre des conjurés étoit ſi grand, & les avantages de leurs repaires ſi conſidérables, qu'il ne falloit pas eſpérer de les prendre par la force. On tint un conſeil pour ces nouvelles, & l'on trouva un expédient très-facile pour détruire cet eſſain de rébellion. Il fut arrêté qu'on écriroit au grand-prêtre de la part de la reine; & qu'on l'avertiroit que ſi ſes miniſtres & le peuple ennemi ne mettoient pas bas les armes, & ne recouroient à la miſéricorde, on avoit des moyens aſſurés pour les détruire, ſans qu'ils puſſent échapper au ſort affreux qu'on leur préparoit.

Lamékis crut que la menace dont on ſe ſervoit étoit pour l'intimider; il répondit qu'il étoit prêt à périr, auſſi-bien que ſon peuple, plutôt que de rendre les armes, & qu'ils avoient tous réſolu de ſe défendre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent vainqueurs ou vaincus. La reine connoiſſant leur obſtination, en conſéquence de l'expédient propoſé dans le conſeil, fit tirer du Nil un foſſé juſqu'à la voûte enfoncée; &

lorſqu'elle en fut à quatre toiſes, elle fit écrire une ſeconde lettre aux rébelles, par laquelle on les avertiſſoit du moyen qu'on avoit pour qu'il n'en échappât pas un ſeul ; & que pour leur prouver la vérité de cette menace, elle vouloit bien qu'ils députaſſent quatre des leurs pour la vérifier, & qu'il leur ſeroit donné pareil nombre d'ôtages. La propoſition fut acceptée : leurs émiſſaires virent le bras du Nil ſi près de leur demeure, qu'ils convinrent qu'ils n'avoient point d'expédient pour ſe garantir d'être ſubmergés. Ils demandèrent ſix heures pour faire leur réponſe, & ils rapportèrent cette triſte nouvelle à la ville ſouterraine. Au bout de ce tems, un des leurs parut au bas de la machine ; il remit une lettre à la garde, qui fut rapportée à la reine, & elle y lut ces mots :

Lamékis, grand-prêtre, à Sémiramis.

« Les bontés dont vous avez voulu m'honorer, madame, méritent de la ſincérité & de la reconnoiſſance, & prêt à vous faire un éternel adieu ; le moins que je doive, eſt de vous faire un portrait ſincère de notre ſituation, & de la vérité de mes ſentimens.

Le culte de Sérapis eſt détruit : les prédictions du dieu ſont accomplies ; mais ſon temple

eſt éternel, & il ſubſiſtera tant que la terre tournera ſur ſon axe. Les eaux du Nil peuvent détruire l'aſile de ſes miniſtres; mais elles n'éteindront jamais les feux ſacrés qui brûlent dans leurs cœurs. La bonté ſuprême, en ſouffrant la deſtruction de ſon temple, nous avoit dès long-tems préparé une retraite à l'abri de toutes les puiſſances. Avant ma lettre écrite, ce peuple que votre haine perſécute, ſera en lieu de ſûreté: un ſouterrein ſecret le conduit aux bords d'une mer inconnue, où des vaiſſeaux ſont toujours prêts à le tranſporter dans les climats où Sérapis règne. J'ai cru devoir vous en avertir, afin, madame, que rien n'altère la tranquillité de vos jours, & que vous n'ayez rien à redouter de ces hommes qui ne vous ont offenſé, que parce qu'ils ne vous connoiſſoient pas. »

La reine, ſurpriſe à la lecture de cette lettre, fit deſcendre dans le ſouterrein: on fit une recherche exacte, & on lui rapporta que pour cette fois il étoit déſert, & que rien n'empêchoit qu'on ne s'en emparât; qu'il paroiſſoit même qu'on avoit enlevé une partie de ce qui ſervoit à l'uſage de la vie, mais que ce labyrinthe étoit rempli de tant de détours, qu'il n'étoit pas poſſible de connoître le chemin que

ce peuple avoit pris pour ſa fuite. La reine y renvoya des officiers plus éclairés ; ils firent le même rapport. Mais cette princeſſe méfiante, ſoupçonnant de nouveaux ſtratagêmes, fit deſcendre une garde beaucoup plus nombreuſe que les deux précédentes, avec ordre de faire une viſite exacte, & d'examiner les lieux par leſquels les rébelles s'étoient retirés.

Celui qu'elle chargea de cette commiſſion, étoit ennemi déclaré des miniſtres du dieu Sérapis. Il s'en acquitta avec tant de zèle ; les ordres furent ſi bien donnés, & il examina lui-même ſi bien les choſes, qu'il découvrit la voie de leur fuite. Lamékis avoit cru la dérober par un foible mur qu'il avoit fait faire, n'imaginant pas qu'on pût ſoupçonner cet endroit reculé ; mais il ne prévoyoit pas avoir à faire à un homme auſſi éclairé que celui que la reine avoit détaché. Le commandant reconnut que ce mur étoit neuf, il le fit abbattre, & deux heures après, il apprit qu'il conduiſoit au rivage de la mer. Il en fit avertir la reine, &, de ſon côté, il fit ſi bien ſon devoir, qu'il arrêta au milieu de la nuit le vaiſſeau ſur lequel Lamékis alloit ſe ſauver, n'ayant voulu ſe retirer que le dernier; &, comme bon citoyen, faiſant marcher le ſalut de ſa patrie avant le ſien ; ſa ſurpriſe fut extrême, deux femmes & trois enfans furent arrêtés avec lui.

Qu'on juge de la joie que ressentit Sémiramis à cette nouvelle; elle la fit éclater par la destruction des catacombes, dans lesquelles elle fit entrer le Nil, & que les eaux eurent bientôt submergées. Pour achever sa vengeance, le temple fut abattu & détruit de fond en comble.

La reine ayant appris que l'une des femmes que l'on avoit arrêtée sur le vaisseau, étoit épouse de Lamékis, elle en fut furieuse : elle s'étoit consolée de la résistance que le grand prêtre avoit apportée à ses desirs, par la foi qu'elle avoit, que né dans le culte des dieux, son cœur étoit à l'épreuve des traits de l'amour, & que le tenant dans sa puissance, il eût pu dans la suite devenir sensible à ses charmes. Cette connoissance, dis-je, redoublant sa colère, réveilla sa passion; elle le fit appeller, & ses yeux & l'amour travaillèrent à l'envi pour se l'attacher; mais la constance de Lamékis résistant à ses nouveaux efforts, il usa de toute sa sagesse pour éteindre les feux de Sémiramis. Ses discours, dictés par la vertu, furent inutiles, sa résistance l'irrita, & sa haine ayant repris le dessus, elle fut prête vingt fois de venger sa flamme outragée, en sacrifiant le grand-prêtre & sa femme à sa fureur; mais sa rage ingénieuse, peu satisfaite d'une mort qu

les auroit délivrés de sa tyrannie, imagina des moyens nouveaux pour prolonger leur supplice. Elle fit faire une barque platte, dans laquelle elle fit attacher Lamékis, & ceux qui étoient avec lui, & elle la fit exposer au milieu de la mer sans vivres, sans mâts & sans voiles.

C'est ici, ô Sinouis! continuai-je, où je vais commencer à parler de moi. J'étois un des malheureux enfans de Lamékis : j'avois dix ans, & à cet âge je sentis toute la rigueur de notre sort : mon père le souffroit avec une constance extrême ; il nous exhortoit par ses sages discours & par sa piété à nous résigner à nos malheurs. Milkhéa ma mère pleuroit amèrement ; ma vue & celle d'une petite sœur au maillot, qui alloient périr devant ses yeux, lui causoient les regrets les plus touchans. Haronza, femme du premier ministre des catacombes détruites, au sein de laquelle étoit pendue sa fille, augmentoit par ses cris notre état douloureux, d'autant plus terrible, que nous étions dans le cas funeste de desirer que la mort finît tout d'un coup nos langueurs.

Nous fûmes trois jours & trois nuits dans cette funeste situation : la mort de ma petite sœur commença la catastrophe. O ciel! s'écria Milkhéa, en l'arrachant des bras de Lamékis, qui vouloit la jetter dans la mer pour lui ôter

cet objet si touchant : laissez-moi la consolation de périr avec cet enfant chéri. Reine barbare, que t'avois-je fait pour me frapper de si cruels coups? Et vous, ô mon fils, continua-t-elle en me regardant avec des yeux noyés de larmes, le ciel n'aura-t-il pas pitié de votre jeunesse? O Sérapis! ô sort affreux! faut-il périr tout vivant!

Haronza mourut le quatrième jour de foiblesse. On n'avoit plus de larmes à verser; le désespoir les avoit taries; un silence affreux lui avoit succédé: Lamékis seul paroissoit tranquillement attendre la fin de cette horrible tragédie; la nourrice de ma petite sœur, pressée d'une faim dévorante, s'étoit jettée sur la fille d'Haronza qui se mouroit, & vouloit la manger de rage. Lamékis à cet aspect jetta un cri douloureux, & tendit vainement les bras pour arrêter ce dessein criminel. L'horreur que j'en eus moi-même, me fit sauter sur cette femme, & lui enlever sa proie. Je portai des marques de sa fureur; ses dents meurtrières m'arrachèrent un morceau de chair de la main, elle la dévora comme une furie à nos yeux; & la douleur que j'en ressentis, me fit jetter des hurlemens affreux & continuels.

Ce nouveau malheur cependant sauva la vie à la fille d'Haronza; elle étoit sur ma mère, la-

quelle attendrie des maux que je souffrois, avoit saisi ma main blessée, & par des bandelettes tâchoit d'en étancher le sang. Les cris de l'enfant lui tenoient la bouche ouverte, & le hasard lui en ayant fait recevoir quelques gouttes, elle s'appaisa tout d'un coup, & se mit à sourire: ma mère s'en étant apperçue, & me voyant sucer ma plaie, parce que j'y trouvois du soulagement, elle me convia de la donner à cette petite infortunée, qui s'en saisit avec autant d'empressement & de vivacité, que du sein de sa mère; elle ouvrit bientôt entièrement les yeux: cette nourriture affreuse & nouvelle la rappella à la vie. Milkhéa regretta alors de n'avoir pas donné son sang pour conserver les jours de sa propre fille; je trouvai moi-même du soulagement, & je ressentois une secrette consolation, dont je ne pouvois discerner les mouvemens. O Sérapis! que vos décrets sont admirables! qui eût jamais pressenti les suites qu'a eu cet événement.

Il n'étoit pas possible cependant que nous puissions résister davantage à cette rigoureuse situation. La soif nous pressoit encore plus que la faim; l'eau de la mer que nous portions à notre bouche, loin de nous raffraîchir, mettoit dans nôtre sein une ardeur brûlante; nous étions prêts à en être abattus, lorsque le vent

ayant changé, une grêle abondante tomba : la barque en fut remplie, & nous la regardâmes comme une mâne que le ciel nous envoyoit pour prolonger nos triſtes jours. Nous nous jettâmes deſſus avec empreſſement; & nous la trouvâmes ſi délicieuſe, que notre courage, en fut, pour ainſi dire, ranimé. Mais quelque ſoulageant que fut ce ſecours, il n'appaiſoit point la faim qui nous dévoroit. Un deſir n'eſt pas plutôt ſatisfait, qu'un plus preſſant vous agite. Nous étions épuiſés, & la langueur ſuccéda bientôt à la rage. Lamékis fut le premier qui ſuccomba : malgré ſa fermeté, il ſe laiſſa aller à la renverſe, & Milkhéa le ſuivit bientôt. L'enfant pleuroit, mais la ſubſtance de mon ſang la ſoutenoit encore. La douleur de ma bleſſure ſe faiſoit reſſentir de nouveau, & je ne pouvois tarder à perdre bientôt une vie malheureuſe; mais les dieux ne vouloient pas ſi-tôt finir mes infortunes : la barque ſe trouva tout d'un coup arrêtée ſur un banc de ſable à fleur d'eau; il étoit d'une vaſte étendue, & couvert de coquillages. Le deſir naturel qu'on a de conſerver ſa vie, m'en fit porter à la bouche; ils me ſemblèrent ſi délicieux que je jettai un cri de joie. Ah! mon père; ah! ma mère, m'écriai-je, le ciel a pitié de nous : voyez les préſens qu'il nous fait, ils vont nous rappeller à la vie;

ils ouvrirent l'un & l'autre les yeux à ce discours, à peine avoient-ils la force de recevoir ce foulagement. O mon fils! reprit Lamékis, que le ciel vous conferve; la bonté de votre cœur mérite qu'il faffe des miracles pour vous. Ils prirent de cette nourriture; j'en mis à la bouche de la petite fille, & elle nous fit à tous un fi merveilleux effet, que le fommeil s'empara bientôt de nos fens. La femme cruelle, dont j'avois reffenti la fureur, étoit expirée, & ce ne fut pas fans une peine extrême, que nous en débarraffâmes la barque.

J'étois enfeveli dans un repos qu'il y avoit long-tems que je n'avois goûté, lorfque je me réveillai en furfaut, me fentant tranfporter par quelqu'un. J'ouvris les yeux; mais, ô furprife extrême! j'étois entre les bras d'un homme d'une figure extraordinaire. J'appellai Lamékis & ma mère; la nuit qu'il faifoit, m'empêcha de difcerner les objets : je remarquai feulement que j'étois fur la terre; je pleurois, & celui qui me portoit, me flattoit de la main, & fembloit vouloir m'appaifer. Il marcha une heure, & au bout de ce tems il defcendit dans une grotte, où il me pofa fur un petit lit de natte. La douleur de me voir enlever à ce que j'avois de plus cher, m'avoit prefque ôté la connoiffance, & j'en fus fi ferré, que je fus



C. P. Marillier inv

Vidal Sc.

plus de deux jours ſans ouvrir les yeux, & ſans prendre aucun aliment.

Cependant je portai mes regards le troiſième ſur les objets qui m'environnoient. Une femme que je n'avois point encore vue, & dont les traits étoient agréables, aſſiſe près de moi, ſembloit inquiète de mon déſeſpoir; elle me parloit un langage inconnu, & paroiſſoit me convier à prendre d'une nourriture qu'elle tenoit. J'en goûtai à la fin, & je la trouvai ſi bonne, que j'en mangeai avec avidité: c'étoit une eſpèce de ris cuit à la viande. Cette femme avoit un air ſatisfait de l'empreſſement avec lequel je faiſois ce repas.

Un moment après, l'homme entre les bras duquel j'avois été, entra. La femme courut au devant de lui, & l'entretint vivement en me regardant. Il leva les yeux au ciel & donna par ce ſigne des marques d'un contentement infini. J'entendis prononcer dans leur converſation Lamékis; à ce nom je me ſentis attendrir; les larmes me vinrent aux yeux, & je m'écriai: Lamékis; Milkhéa; ils ſe regardèrent & répétèrent les mêmes mots. L'homme ſortit, & reparut bientôt en étendant les bras; Lamékis (1) Papo. Je ne compris rien à

(1) Il n'eſt plus.

ce langage, & je continuai à pleurer amèrement.

Le jour ayant entièrement paru, il me fut aisé de distinguer l'habitation dans laquelle j'étois : la grotte étoit taillée dans le roc, & la voûte extrêmement haute recevoit le jour d'une crevasse de la montagne. Mille coquillages divers l'ornoient & rendoient ce séjour agréable. Une eau pure comme du cristal sortoit de l'un des coins & tomboit en faisant un murmure harmonieux, dans un bassin que la chûte de cette eau avoit formé, & qui se perdoit dans une fente de la pierre. Au fond de la grotte, à l'opposite de cette fontaine, paroissoit une seconde voûte, plus basse que la première, qui sembloit avoir été faite exprès pour une alcove. L'on y avoit pratiqué un grand lit de natte, sur laquelle étoit une mousse qui ne s'affaissoit jamais. A l'angle de l'autre côté étoit placée dans une espèce d'armoire pratiquée dans le même roc, une vaisselle de terre plus noire que le geai, & luisante comme le marbre. Mais ce qui arrêta le plus mon attention, fut un grand animal presqu'aussi haut que nos ânes, dont la couleur du poil étoit d'un bleu céleste, avec des taches noires. Il avoit le corps fait à-peu-près comme celui d'un cerf, la tête d'un doguin, & les yeux d'une douceur &

d'une beauté infinies; il me regardoit avec un air fingulier. Malgré ma douleur, je ne pus m'empêcher de le flatter ; cet animal fembla recevoir mes careffes avec joie, & me lécha par hafard la main que j'avois bleffée, & qui continuoit à me faire une douleur extrême. Sa langue étoit fi douce, & me donna tant de foulagement, que je le laiffai faire. Pendant ce tems j'arrêtai mes yeux fur le vifage de mes hôtes que je n'avois pas encore confidéré : celui de l'homme étoit bleu, & fa phifionomie douce & revenante, & il me parut qu'il étoit dans la force de fon âge. La femme avoit le teint d'une couleur de rofe pâle, & cela ne lui meffeyoit point : fes traits étoient beaux, & extrêmement délicats, & la façon dont elle étoit vêtue, donnoit un air galant à toute fa perfonne.

Mon hôte qui ne me perdoit pas de vue, me prit par la main; nous laiffâmes fa femme occupée à plumer une efpèce de poule, dont la tête reffembloit à celle d'un chat. Avant que de fortir, il s'approcha de fa femme, lui mit la main fur la tête, & profera quelques mots ; elle quitta l'ouvrage qu'elle faifoit, & avec un fouris gracieux elle lui arracha un poil de fes cheveux, & elle fut l'attacher à une cheville où il y en avoit plufieurs. Je regardois ces chofes avec de grands yeux ; mais je fus bien plus furpris de

lui voir prendre un vase, duquel elle sortit une espèce d'éponge dont elle me frotta le visage & les mains, qui devinrent après cette friction de la même couleur que celle de mon hôte.

Nous sortimes de la grotte par un chemin creux & pratiqué dans l'épaisseur du rocher, nous fîmes environ quatre cens pas dans l'obscurité; le chien marchoit devant & nous guidoit par sa voix. Dès que nous fûmes hors du souterrein, nous montâmes un degré fait par la nature, qui nous conduisit sur une platte-forme, de laquelle on découvroit la mer. A main droite paroissoit un bois dont les arbres sembloient toucher les nues, & à la gauche, les yeux étoient arrêtés par une chaîne de petits rochers, dont la cime étoit du blanc le plus éclatant: le terrein sur lequel nous marchions, étoit doux & d'une si grande blancheur, que je me baissai pour le toucher, la croyant couvert de neige; c'étoit une mousse extrêmement fine. Mon hôte sourit de l'admiration que je témoignai, & me dit: (1) Piga, Piga: je répétai les mêmes mots dont il marqua de la surprise; il mit ensuite la main sur l'animal bleu, & le montrant de l'autre, il ajouta: (2) Falbao. Je n'eus pas plutôt pro-

(1) Neige, neige.

(2) Le nom du chien. Ce mot signifie terrible par sa force.

nonce

noncé le même mot, que le chien me ſauta au col, dont je penſai être renverſé. L'homme ſurpris de la facilité avec laquelle je retenois les mots de ſa langue, en prononça encore pluſieurs autres que j'articulai auſſi aiſément. Il mit la main ſur ſa tête, & ſe frappant l'eſtomac, il s'écria : Motacoa, en me faiſant entendre par ce ſigne, que c'étoit ſon nom : je le répétai, il ſe mit à ſourire, & il me prit le (1) genou qu'il me ſerra.

Lorſque nous fumes au bout de la platte-forme, qui faiſoit face à la mer, nous la deſcendimes par un degré, à la fin duquel nous trouvâmes le rivage. Nous entrâmes dans un petit bateau rond, qui avoit à chacun de ſes flancs une roue attachée, dont les aîles ſervoient de rames ; une manivelle double les faiſoit tourner à la fois. A peine y eut-il mis la main, que nous nous éloignâmes avec une vîteſſe dont je fus effrayé. Tout ce qui m'étoit arrivé, ſe retraça alors à mon eſprit, & je me mis à pleurer douloureuſement. Motacoa (2) quitta les rames, vint à moi avec bonté, me ſerra encore les genoux, & me dit beaucoup de choſes que je ne compris pas. Pendant ce

(1) Politeſſe de ce pays, comme de ſerrer la main ici.
(2) Nom du ſauvage, fils de douleur.

tems, Falbao se jetta dans la mer; & il y fit tant de singeries, que je mis à rire avec la même facilité que j'en avois eu à pleurer. Mon hôte en fut ravi : cependant le chien disparut tout d'un coup à mes yeux : la crainte que j'eus qu'il ne se fût noyé; me fit jetter un cri. Motacoa s'en étant douté, se prit à rire ; & mettant le doigt sur la bouche, Falbao, Falbao, toukat-zi (1), s'écria-t-il. A peine eut-il prononcé ces mots, que le chien montra sa tête, & la replongea avec vivacité dans la mer. Un moment après il reparut, sauta dans le bateau, tenant un gros poisson dans la gueule (ou dans son muffle), comme il plaira aux critiques. Il le mit au pied de son maître. Ce poisson étoit d'une grandeur infinie, & d'une figure que je ne connoissois pas. Motacoa prit le genouil du chien, qui, flatté de cette caresse, le remercia à sa façon, & ayant mis le doigt dans une des ouies, il en arracha quelque chose qu'il jetta à Falbao, qui parut le manger avec beaucoup de plaisir & d'appétit, & ce repas achevé, que je trouvai très-frugal pour sa grosseur, il resauta dans la mer où il fut long-tems sans reparoître, j'en fus d'une inquiétude extrême, me sentant une inclination extraordinaire pour cet animal.

(1) Vîte ici.

Il reparut bientôt avec un poiſſon plus gros que celui qu'il avoit rapporté; il continua le même manège pendant quelques heures, & lorſqu'il y en eut une quantité ſuffiſante dans le bateau, Motacoa ſe remit à la mer, & en moins de rien nous arrivâmes près des rochers dont j'ai parlé. A meſure que nous avancions, je diſtinguois que les environs étoient cultivés, & que ce devoit être une habitation. Nous y entrâmes par une petite baie, qui nous amena juſques ſur une grande place, remplie d'un nombre infini de peuple de la même couleur que Motacoa. Mais ce qui me ſurprit & m'embarraſſa, c'eſt que les femmes avoient le même teint, & que la femme de mon hôte ne leur reſſembloit en aucune façon.

A peine fûmes-nous à bord, que pluſieurs arrivèrent & touchèrent le genouil de Motacoa. Dès qu'ils apperçurent mon habillement qui différoit du leur, ils mirent les bras en bas, & proférèrent pluſieurs paroles. Bientôt après, tout le peuple accourut, & chacun me (1) montroit du coude, en criant (2) clao, clao. Un

(1) Dans ce pays on ne montroit du doigt que la divinité & le roi; & l'on employoit le coude pour les choſes ordinaires.

(2) Voyez, voyez.

d'entre eux, qui me parut le chef, parce que, dès qu'il parut, tout le monde se retira, me prit par le genouil, & m'arracha (1) un poil de mes cheveux. Motacoa, à cette cérémonie, se renversa sur le dos, & étendit les bras sur sa poitrine; ensuite il se releva, prit le chef dont je viens de parler, par le (2) toupet, & lui secoua la tête avec force. Le sauvage, content de cette politesse, entra dans le batteau, où il choisit le plus gros des poissons; après quoi il se retira.

J'étois trop jeune pour faire une attention exacte à toutes ces choses; elles ne me revinrent que lorsque j'eus appris la langue du pays.

Le peuple (3), libre d'aborder le batteau, apporta plusieurs denrées diverses, propres à l'usage de la vie. Les marchés furent bientôt conclus; & Motacoa ayant échangé son poif-

(1) On ne pouvoit donner une marque plus distinguée à quelqu'un, que de lui arracher un cheveu; & lorsqu'on le gardoit, c'étoit dire que la personne à qui on l'ôtoit, étoit fort avant dans le cœur.

(2) Il n'y avoit qu'au roi a qui on rendoit cet honneur. Cependant ses ministres, par succession de tems, se faisoient arracher le toupet.

(3) Personne ne pouvoit dans un marché troquer ou échanger, que le kiaouf ou gouverneur n'eût pris ce qui lui convenoit.

ſon, nous rentrâmes dans le batteau, & revînmes à notre habitation : nous trouvâmes la femme, qui nous fit à ſa façon toutes ſortes d'accueils. La nuit étant venue, l'on alluma une eſpèce de flambeau, qui rendoit une lumière vive, & dont l'odeur étoit fort agréable. Nous mangeâmes au bord de la fontaine un potage compoſé de ris & de la poule dont j'ai parlé ; l'eau du rocher ſervit à nous déſaltérer ; elle étoit piquante & vive ; & je n'en eus pas plutôt bu trois coups, que je me ſentis aſſoupi avec une eſpèce d'ivreſſe, qui me plongea dans un profond ſommeil.

Il ſeroit inutile, ô mon cher Sinouis, de vous faire le détail de la vie que je menai pendant dix ans que je reſtai dans cette habitation : j'appris la langue de Motacoa avec une ſi grande facilité, qu'au bout de deux ans je la parlai auſſi-bien que lui. L'inclination que mon hôte & ſa femme avoient pour moi, m'avoit prévenu d'une ſi forte tendreſſe pour eux, que j'en avois oublié, pour ainſi dire, ceux auxquels je devois le jour. Je fus élevé dans la religion & les mœurs du pays ; & lorſque je fus initié à leurs uſages, Motacoa me donna les marques de la plus parfaite confiance. Je veux, ô mon cher Lamekis, me dit-il un jour, vous donner des preuves de la tendreſſe que j'ai pour vous, en

vous rapportant mon hiſtoire, & en vous donnant une glorieuſe part à l'événement le plus intéreſſant de ma vie. L'intérêt que vous y devez prendre, eſt le plus touchant : la mort de votre père. . . . . O ciel! m'écriai-je, que me dites-vous? Lamékis n'eſt plus, & vous me l'avez caché ſi long-tems! Par quelle barbarie affreuſe? . . . . . Vos pleurs ſont légitimes, interrompit le ſauvage, auſſi-bien que le reproche que vous me faites; mais je ne vous connoiſſois pas aſſez pour vous apprendre ce funeſte ſecret. Le tems de la vengeance n'étoit pas venu; il s'approche, & bientôt je vous donnerai les moyens de punir les perfides meurtriers. Ecoutez-moi; mon hiſtoire vous apprendra la fin tragique de votre père.

Je ſuis fils de (1) l'Houcaïs ou roi des (2) Abdalles. Son royaume eſt fondé par le grand (3) Vilkhonhis, que nous reconnoiſſons pour l'être univerſel. L'étendue de ſes états eſt immenſe : mon père commandoit à tous les peuples qui habitent cet eſpèce de rocher, que je vous ai

(1) Signifie en langue du pays, calife.

(2) Les Abdalles, peuple près du zénith.

(3) Les Abdalles ne reconnoiſſoient qu'un être univerſel, qu'ils nommoient Vilkhonhis ou père de lumière. L'on verra dans la ſeconde partie le ſentiment qu'ils avoient de la religion.

fait voir de la montagne (1) Collira, & sa puissance étoit sans limites. Ma mère étoit une (2) blanche qui lui avoit été amenée des climats lointains, & pour laquelle il prit une passion si violente, qu'il l'épousa.

L'amour se trouva d'intelligence avec l'hymen : leur bonheur étoit parfait; & s'il s'élevoit entr'eux quelques contestations, elles ne prenoient jamais leur source, que dans leur passion mutuelle, se disputant l'un & l'autre à qui aimoit le mieux. Un jour que la reine vouloit l'emporter sur ce sujet, elle dit au roi : eh bien! le fruit que je porte en décidera. Si le gage de notre amour réciproque est bleu, c'est une preuve indubitable que j'aime davantage; & si l'enfant est de ma couleur, je conviendrai que votre tendresse est au-dessus de la mienne. L'Houcaïs accepta ce moyen, & l'on attendit avec impatience le moment qui devoit décider de ce point important.

Je vins blanc au monde. Comment cela se peut-il, interrompis-je, vous êtes de la couleur des peuples de ce pays? Vous en apprendrez la cause dans la suite, reprit Motacoa: ce n'est que par artifice que je suis bleu, & ce n'est que

(1) De glace.

(2) Les peuples de ce pays étoient bleus.

pour conserver vos jours qu'on vous a teint de cette couleur.

Ma mère fut transportée de plaisir à ma vue ; elle fut charmée d'avoir perdu la gageure, par la tendresse extrême qu'elle avoit pour mon père. Le roi prit la chose bien différemment ; il tomba dans une morne tristesse ; sa jalousie lui fit naître mille soupçons sur ma naissance ; il fut pendant quelque tems à méditer des actes de vengeance. Depuis le jour fatal que j'étois venu au monde, il n'avoit point vu la reine ; elle fondoit en larmes, ne pouvant imaginer par quel endroit elle avoit perdu son amour. Mais quel fut le surcroît de sa surprise & de sa douleur, lorsque le premier (1) kirzif vint se présenter à ses yeux avec le redoutable (2) kirmec à la main. Que vois-je, s'écria cette princesse

(1) Visir.

(2) Lettre de cachet. On n'en donnoit jamais, qu'elle n'annonçât la mort. C'étoit une feuille dont l'arbre étoit gardé chez le premier ministre ou kirzif, & qui étoit la marque de sa puissance. Il étoit conservé dans un pot d'une grandeur prodigieuse, & enfermé d'une balustrade de fer fort serrée, dont le roi portoit la clef au col. Lorsqu'il vouloit se défaire de quelqu'un, il alloit lui-même chez le premier ministre, ouvroit la grille, arrachoit une feuille, & la pressoit sur son visage, dont elle recevoit d'abord l'empreinte, qu'elle conservoit toujours.

infortunée ! La grandeur de mon amour attire-t-elle le comble de mes diſgraces? Quoi ! je ſuis condamnée à perdre la vie ? Ah ! madame, s'écria le kirzif, que je ſuis malheureux d'occuper le rang où je ſuis placé ! Que ne m'eſt-il permis de deſcendre à votre place dans l'affreux (1) puits Houzail ! L'Houcaïs vous condamne à cet affreux ſupplice avec le prince votre fils. Il vous croit adultère, & il a juré par le grand Vilkhonhis qu'il ſacrifieroit dorénavant tous les blancs qui tomberont entre ſes mains, ſe flattant que dans le grand nombre de ceux qu'il fera périr, ſe trouvera peut-être celui qu'il ſuppoſe être l'auteur de ſa honte & de la naiſſance du prince. O ciel ! s'écria Hildaë (c'eſt le nom de ma mère), ô comble de déſeſpoir ! Tant d'innocence & de vertu doivent-elles ſe payer par tant d'ingratitude ?

Les plaintes furent inutiles. L'Houcaïs avoit affermi ſa puiſſance à un tel point, & il étoit ſi abſolu, qu'il n'étoit comptable de ſes actions

(1) Le fameux puits Houzail eſt une bouche de la terre ſi profonde, qu'on n'en a jamais trouvé le fond. Il paroît que l'auteur a voulu badiner ſur la crédulité des peuples des environs de ce puits, qui prétendent tirer leur origine de Motacoa, & qui débitent les fictions qui ſuivent.

qu'à lui-même. Le peuple eut beau murmurer & gémir d'un si coupable arrêt, il fut exécuté. On descendit la reine dans une corbeille avec moi dans le puits fatal; on donna, selon la coutume, des vivres pour huit jours; & au lieu de mille brasses de cordes, dont on se servoit ordinairement pour filer la corbeille dans l'abîme, en faveur de la qualité de la criminelle on en nombra trois mille: ce qui n'étoit jamais arrivé, & ce qui nous sauva la vie.

Nous fûmes (1) trois jours & trois nuits à descendre dans le centre de la terre; le quatrième, la corbeille s'arrêta sur le sommet d'une montagne. La reine qui croyoit à tout moment périr, se sentant à terre, me prit entre ses bras, sortit avec précipitation du panier & s'enfuit, dans la crainte que la chûte de la corde qu'on laissoit tomber ordinairement, lorsqu'on étoit à sa fin, ne nous donnât la mort, dont il sembloit que le ciel nous préservoit par un miracle. Sa précaution fut salutaire; une heure après elle se précipita avec un fracas horrible.

---

(1) Le lecteur doit ici faire attention, que l'auteur met trois jours à faire descendre la corbeille pour atteindre le fond d'Houzail, & qu'il ne fait mettre qu'un jour à Motacoa & à Lodaï pour y rentrer. C'est une faute essentielle de combinaison, & qui ne se comprend pas.

Dès qu'Hildaë fut revenue de sa première frayeur, elle porta ses yeux sur les objets qui l'environnoient; ils étoient horribles. La terre n'étoit semée que d'os & de têtes de morts, & la montagne ne sembloit élevée que des corps des malheureux qui y avoient été précipités. Spectacle glaçant pour une femme dans la situation où ma mère se trouvoit. Elle descendit avec précipitation; & à mesure qu'elle s'éloignoit, des objets nouveaux & rians se présentoient à sa vue. La terre étoit grasse, douce & diversifiée de mille couleurs brillantes. Les rayons du jour qui perçoit, occasionnoient une variété d'ombres & de clairs, qui auroit eu des charmes pour un esprit moins prévenu de malheurs; mais Hildaë effrayée du sort qui la poursuivoit, étoit si troublée, qu'elle ne faisoit pas trente pas, qu'elle ne revînt à l'endroit dont elle étoit partie. O dieux! s'écria-t-elle, que vais-je devenir? Mon innocence ne touchera-t-elle point le grand Vilkhonhis? Et puisque par un miracle étrange il m'a préservée de la chute fatale, ne dois-je pas espérer qu'il achevera son ouvrage? Cette réflexion l'encouragea, & elle jetta avec confiance ses regards sur les admirables objets qui la frappèrent.

Elle vit avec surprise une voûte au-dessus d'elle d'une hauteur immense, au travers de

laquelle il paroissoit obliquement des ouvertures à des distances inégales. De quelques-unes il tomboit des chutes d'eau, dont les jours réfléchis les éclairoient de mille couleurs diverses. D'autres s'écouloient en serpentant, & sembloient ne pouvoir quitter les crouttes auxquelles elles sembloient attachées. Dans un endroit plus éloigné couloit de la voûte un torrent, qui avoit l'air (1) d'argent massif. Cette liqueur étoit d'un brillant si éclatant, qu'à peine en pouvoit-elle soutenir la vue. Hildaë s'amusa quelque tems (si l'on ose se servir de ce terme), à considérer ces prodiges; mais bien d'autres choses firent naître son étonnement; en tournant les yeux vers la gauche, elle vit une (2) mer de feu dans laquelle un grand nombre de fleuves venoit se rendre: tous les environs étoient couverts d'une fumée sombre & violette, & l'agitation de ces flammes sembloit faire mouvoir la terre. Elle vit en rapprochant sa vue, des (3) colonnes d'eau transparentes & moins agitées que les premières, dont les unes sembloient descendre, & les autres monter. Tous ces miracles de la nature

(1) Vif-argent.
(1) Feu central.
(1) L'ame végétale, ou les esprits.

étoient trop variés, pour qu'elle put en si peu de tems en faire l'analyse, & sa situation trop pressante pour lui laisser la liberté d'esprit de les considérer plus long-tems.

Cependant le tems que j'avois été sans avoir de nourriture, m'avoit affoibli : ma mère s'en apperçut; & reconnoissant trop tard que le desir qu'elle avoit eu de se préserver de la chute de la corde fatale, lui avoit fait oublier de prendre le peu de provisions qu'on avoit coutume de mettre dans la corbeille, elle tomba dans le désespoir, & jetta des cris affreux. Elle fit de vains efforts pour réparer son peu de précaution, en remontant sur le lieu où elle les avoit laissées : sa recherche fut inutile, & sa foiblesse ne lui permit pas d'aller plus loin. Elle quitta ce lieu terrible, en continuant ses clameurs; mais quelle fut sa surprise d'entendre une voix éloignée qui lui cria : patience, je suis bientôt à vous : elle tourna avec précipitation la tête, & elle vit un homme de l'autre côté du ruisseau, qui s'avançoit avec vivacité, elle tressaillit de joie. O Vilkhonhis? s'écria-t-elle, c'est toi qui vient me secourir : elle fut à sa rencontre; & à mesure qu'elle s'approchoit vers cet homme, elle distinguoit des traits semblables à ceux des peuples du pays dont elle venoit d'être proscrite. Ah! sans doute, se dit-elle intérieure-

ment, c'eſt quelqu'infortuné comme moi, qui par un miracle ſemblable échappe à la rigueur du ſort, auquel il étoit peut-être injuſtement condamné. En faiſant cette réflexion, elle ſe trouva près de lui. O ciel, s'écria l'inconnu, en reculant deux pas, que vois-je? La reine! Qu'en dois-je croire? Et quelle avanture horrible l'a précipitée dans ces lieux? Hélas! reprit ma mère, ne remettant pas l'inconnu, qui êtes-vous? & d'où vient que j'entends prononcer mon nom dans un endroit ſi indigne de ma gloire, & qui par l'hommage qu'on me rend dans l'état où je ſuis, achève de me couvrir d'opprobre? Comment, princeſſe, reprit l'inconnu, quelle que ſoit la cauſe qui vous préſente à mes yeux, elle ne peut qu'être glorieuſe. Le grand Vilkhonhis ne protège pas des criminels, & ne fait pas des miracles en vain. Condamné par l'iniquité à une mort certaine, vous me voyez, comme vous, échappé au ſupplice; le ciel m'a préſervé de la chûte fatale, & m'a donné des ſecours juſques dans le ſein de l'impuiſſance; ma vertu triomphe, & mes ennemis en croyant me détruire, m'ont procuré une vie cent fois plus tranquille, que celle dont ils ont cru me priver. Venez, princeſſe, venez dépoſer entre mes bras un fardeau précieux, & qui ne peut

être que mon prince légitime, puisqu'il est le compagnon infortuné de vos misères. Il me prit entre ses bras, & convia ma mère à le suivre, en lui racontant par quelle aventure il se trouvoit comme elle habitant de ces lieux inconnus. Depuis cinq ans que l'injustice l'y avoit précipité, il connoissoit tous les détours monstrueux de ce monde interne. Ses aventures seules seroient suffisantes pour former des volumes. Il s'appelloit Lodaï; il avoit été ministre d'Houcaïs; sa faveur & sa probité lui avoient attiré des ennemis. Honnête homme & sans dissimulation, il n'avoit jamais voulu se faire aimer aux dépens de son maître; sa fermeté pour ses intérêts les lui avoit attirés. Il étoit trop éclairé pour ignorer les pratiques qu'ils mettoient en usage pour le détruire, & il vouloit que sa droiture & la bonté du roi prévalussent sur leur calomnie. Le prince leur résista pendant long-tems; mais enfin il fut susceptible des soupçons qu'on fit naître dans son esprit sur sa fidélité. Jamais prince n'avoit été plus jaloux de son autorité qu'Houcaïs. On lui fit entendre que Lodaï travailloit à usurper le trône : on supposa une conjuration, dont on le feignit le chef. Son secretaire, de complot dans cette trame, donna de la vraisemblance à cette trahison; elle eut tout le succès que

ſes ennemis en avoient attendu. On lui fit ſon procès; & malgré ſon innocence, ſes juges iniques & gagnés, le jugèrent coupable de haute trahiſon, & il fut condamné à deſcendre dans le puits d'Houzail. Son bonheur, ou, pour mieux dire, le ciel permit que lorſqu'on lâcha la corde, elle s'accrocha à une branche crue entre les fentes du rocher, qui fut cauſe que la corbeille précipitée ne ſe trouva qu'à quatre pieds de terre; il lui fut aiſé d'en ſortir, & de ſauter ſur la montagne; & par un miracle inoui juſqu'alors, il fut le premier qui habita dans le centre de la terre. C'eſt de lui que nous tenons la connoiſſance des prodiges dont on eſt aujourd'hui ſi fort émerveillé, & dont je parlerai dans un autre lieu.

Après que Lodaï eut appris à ma mère toutes ces choſes, il la conduiſit ſur les bords d'un ruiſſeau, dont la liqueur, couleur de roſe, couloit ſur un ſable d'or pur. Le jour éclairoit perpendiculairement cette partie intérieure de la terre; & la voûte étoit ſi élevée dans cet endroit, qu'à peine pouvoit-on la diſcerner. Une montagne de minéraux, dont la partie dominante étoit de ſouffre & de bitume, étoit voiſine de ce ruiſſeau. Lodaï avoit conſtruit dans l'intérieur une demeure aiſée & commode, & la connoiſſance qu'il avoit acquiſe.

des

des environs du lieu, lui avoit fait imaginer tout ce qui pouvoit servir à la vie. Il conduisit Hildaë dans cet asile; & l'ayant fait mettre sur un lit composé d'une mousse de la dernière finesse, il me donna d'une eau, que je n'eus pas plutôt avalée, que je cessai mes cris; ensuite il parla à ma mère en ces termes:

Voici l'asile, ô grande princesse, que ma patience & ma philosophie se sont fait, & où je vis cent fois plus heureux, que dans le rang que vous m'avez vu occuper. Ici je suis roi: l'étude à laquelle je me suis attaché dès le commencement de ma vie, m'a donné la connoissance de la nature. Dès que je me suis vu proscrit en sûreté, le desir de conserver des jours qu'il sembloit que le ciel protégeoit, m'a fait rechercher les alimens qui pouvoient les prolonger. Le peu de provisions qu'on donne à ceux qu'on précipite, a suffi à peine pour me donner le tems d'en trouver d'autres. Mais peut-on périr, lorsqu'on est sous la protection du ciel.

Le troisième jour que je fus errant dans ces lieux, je m'arrêtai sur les bords de ce ruisseau. Je vis sortir de cette eau surprenante une espèce de poule, qui fut suivie de plusieurs autres; la singularité de leur figure & la nouveauté de la chose fixèrent curieusement mon

attention. Je les ſuivis des yeux, elles battirent des aîles, & l'air embaumé de cette eau me fit reſpirer une odeur agréable; elles folâtrèrent pendant quelque tems ſur le ſable doré de cette petite rivière; leurs plumes étoient incarnates mêlées de noir, & leur tête de la même couleur; elles avoient deux becs, & celui de deſſous étoit recourbé: leur marche reſſembloit aſſez à celle d'un canard: elles s'éloignèrent bientôt de moi les unes après les autres. Je me levai, & je fus curieux d'apprendre ce qu'elles deviendroient; elles ſe jettèrent dans un chemin creux, dont le caillou reſſembloit à de la nacre de perle; au bout d'un quart de (1) karies elles entrèrent dans le tronc d'un arbre, dont à peine ſix hommes auroient pu embraſſer la circonférence. Le trou par où elles paſsèrent, étoit fort petit, & les obligea de ſe baiſſer. Dès que je vis ces poules renfermées dans cet arbre, je réſolus de tâcher d'en attraper une. Je m'approchai du trou, & je regardai dans l'intérieur; il étoit entiérement creux & fort vaſte, & le jour qui l'éclairoit en différens endroits, me fit appercevoir un nombre infini de ces animaux, avec une multitude de petits de la même eſpèce. Le bruit qu'ils faiſoient étoit aſſez ſemblable à

(1) Lieue de cinq mille pas.

celui des pigeons. Après avoir été quelque tems à les examiner, je fermai le trou avec de la mousse qui couvroit les écorces de l'arbre en attendant de quelle manière je m'y prendrois pour en saisir quelqu'une. En élèvant les yeux au ciel, je fus surpris de la beauté & de la hau-[illegible]r de cet arbre; ses feuilles avoient plus de quatre aunes de long, & deux de large; j'en coupai une avec mon couteau; (car ce fut en vain que je voulus l'arracher.) Vous pouvez voir, continua Lodaï, par mon habillement, & par les meubles que j'en ai faits, sa qualité & son usage. Cette découverte me fit un plaisir infini; mais le fruit qui y étoit attaché m'en donna bien davantage. Ce ne fut pas sans peine que j'en pus avoir, à cause de leur élévation. J'en abbatis quelques-uns à coups de pierre, & je fus long-tems à les ramasser, tombans par bonds comme une balle de paume, à la différence, qu'ils resautoient si souvent, & d'une façon si imprévue, que lorsque je mettois la main dessus, ils m'échappoient. Dès que je fus possesseur d'un de ces fruits, je le considérai avec une singulière attention; il étoit léger, & de la grosseur du melon des Indes. Dès que je l'eus ouvert, il en sortit une liqueur transparente & claire. J'avois une si grande soif, que l'ayant partagé, j'y trouvai abondamment de

quoi me désalterer. Je n'en eus pas plutôt bu, que je me trouvai dans une espèce d'ivresse, laquelle m'ayant provoqué à un sommeil profond, je m'étendis au pied de l'arbre, & je m'abandonnai au repos.

Je ne goûtai pas long-tems la tranquillité que je m'étois proposée; je fus éveillé en sursaut par des cris épouvantables, qui se faisoient au-dessus de moi; j'ouvris les yeux, & je vis l'arbre couvert des poules dont j'ai parlé, elles sautoient de branches en branches, avec une inquiétude extrême. Je considérai quelque tems leur manège; & je conjecturai qu'ayant trouvé le trou bouché, elles étoient sorties par le haut de l'arbre : je l'ouvris pour voir si les choses n'étoient point changées; elles étoient toutes montées vers le haut, & le bas étoit désert; un des petits étoit à l'entrée, qui s'étoit apparemment tué en tombant : je le pris; & après l'avoir examiné, je ne fus plus surpris de leur murmure; il provenoit de ce qu'elles ne pouvoient s'envoler, leurs aîles étant des nageoires qui se replioient les unes sur les autres, & qui ne pouvoient leur servir que pour nager. Leur dos seul étoit couvert de plumes, & leur ventre d'écaille de poisson; je jugeai par leurs griffes & par la douceur de leur peau, qu'elles devoient être excellentes au goût, & l'expérience

m'a fait connoître que je ne m'étois pas trompé.

Après cet examen, je revins au fruit dont j'ai parlé : j'avois faim, & sa liqueur avoit réveillé mon appétit. J'avois envie d'essayer si ce fruit étoit aussi bon que sa couleur & que son jus le promettoient : j'en mangeai avec plaisir, & je trouvai son goût semblable au pain de riz que nous faisons dans nos contrées. Jugez, ô reine, de ma joie : car enfin qu'est-il de plus vif que de pouvoir conserver ses jours ? Muni d'une demi-douzaine de ces fruits, j'allois quitter cet arbre admirable, pour retourner à la demeure où nous sommes, que j'avois déja choisie, lorsque je vis sortir les poules par le trou que j'avois laissé ouvert. Je m'approchai doucement d'elles : mon abord ne les effraya point ; & j'en pris une sans résistance ; je la flattai, & sa douceur fut extrême. Je fus au rocher chargé de mon riche butin, en faisant mille réflexions consolantes sur les acquisitions que je venois de faire. Que vous dirai-je enfin, grande princesse ? Avec le tems & du travail je me suis peu-à-peu habitué à cette demeure souterreine. Mon fruit desséché, s'est trouvé une farine toute moulue, avec laquelle je fais du pain. L'obscurité de la nuit m'a découvert de l'autre côté du rocher, un feu de bitume, qui

brûle perpétuellement ; & qui outre qu'il me donne les moyens par un four fabriqué par la nature, de faire mon pain, & de cuire les viandes exquises que j'ai découvertes, sert encore à m'éclairer par une espèce de poix qui file dans des veines, laquelle étant allumée me procure une clarté brillante, d'une odeur agréable & saine pour la santé. Depuis mon séjour dans ces lieux, je ne me suis pas ennuyé un moment : mes livres sont les merveilles & la connoissance de cette terre intérieure ; & quand je vivrois quatre âges d'homme, je trouverois encore tous les jours des choses nouvelles. Chaque fois que je sors, je rapporte quelque nouveau prodige ; & comme toutes ces raretés sont en trop grand nombre pour en faire l'examen qu'elles méritent, je les rassemble dans un cabinet vaste & profond, que j'ai pratiqué dans ce rocher, où je vais me délasser de mes courses, & où je fais ma joie & tous mes plaisirs. Je souhaite que dans votre retraite, ô Princesse, vous trouviez les mêmes agrémens dont je me loue aujourd'hui. Oubliez un rang, qui dans le vrai n'est qu'une pure chimère, & qui ne produit que de faux plaisirs, n'étant que trop certain, lorsqu'on en fait l'examen sans préoccupation, qu'on ne peut être véritablement heureux, lorsque la félicité

dépend des choses qui sont hors de nous. L'expérience que j'en ai faite, me l'a prouvé ; & j'espère que vous en conviendrez, avant qu'il soit peu.

Lodaï finit ainsi, & consola par ses sages discours Hildaë des malheurs qui l'occupoient. Ce qui la calma entiérement, fut la facilité avec laquelle je m'accoutumai à la nouvelle nourriture que l'on me donna : non-seulement elle ne m'incommoda point, mais elle me fit si bien profiter, que je grandissois à vue d'œil. Douze ans se passèrent dans une tranquillité profonde, & qui ne furent troublés ni par les maladies, ni par les soins qui nous agitent toujours dans le monde. Je fus élevé par le sage Lodaï ; il me donna les connoissances qu'il avoit acquises ; & lorsque je fus dans un âge raisonnable, l'on m'apprit qui j'étois. Ils furent surpris de la vivacité avec laquelle je fus sensible à l'injustice que le roi avoit faite à ma mère : j'en montrois un ressentiment qui altéroit quelquefois notre tranquillité ; & la fin de nos conversations, lorsqu'elles rouloient sur ce sujet, étoit toujours suivie par les protestations de ma part, que si jamais mon étoile me faisoit revoir la lumière, j'emploierois ma vie pour remettre ma mère dans une place que sa vertu méritoit. Lodaï me remontroit en vain qu'il ne falloit pas songer à de pareilles

choses, & que l'impossibilité de retourner sur la terre, étoit certaine : je branlois la tête à cette prédiction, & je répondois toujours que j'avois un pressentiment que cela arriveroit. L'événement a justifié que je pensois juste, & qu'une secrette intelligence me donnoit un présage de l'avenir.

A mesure que j'avançois en âge, mes réflexions sur tout ce que Lodaï m'avoit enseigné, s'étendoient & s'arrêtoient sur tous les objets qui s'offroient à mes yeux. Il m'avoit appris la philosophie, mais une philosophie naturelle, qui n'étoit point hérissée de mots, mais de choses aisées à tomber sous les sens; & j'étois si fort occupé des miracles qui se présentoient journellement à mes regards, que j'en oubliois souvent jusqu'aux soins de ma conservation. Les recherches que je faisois m'éloignoient quelquefois de notre demeure de plus de dix ou douze karies : il m'étoit arrivé déja deux fois de m'égarer; ma mère & Lodaï qui m'aimoient tendrement, & dont l'inquiétude avoit été extrême, m'avoient conjuré si fortement de ne leur plus donner ces allarmes, que je fus un tems sans m'écarter, & sans manquer à revenir coucher au domicile.

Un jour que j'étois entré dans la crevasse d'un rocher, dont le sentier étoit aisé & spacieux, je

trouvai une (1) veine mobile, où fluoit une liqueur si belle & si parfaite, que je voulus en trouver la source; elle étoit épaisse, & sa couleur étoit d'or. Mais ce qui m'étonna, c'est qu'au lieu de suivre la pente naturelle, cette liqueur montoit d'un mouvement égal, & se portoit en haut, plus de trois karies en suivant son cours; & à mesure que j'avançois dans le sein de la montagne que des jours obliques éclairoient, le chemin s'élargissoit & devenoit de plus en plus rude. La fatigue me fit asseoir pour me reposer; & en jettant les yeux autour de moi, je vis au travers d'une fente du rocher quelque chose de si brillant, que j'y courus avec vivacité. Je n'eus pas plutôt approché la tête qu'un sifflement horrible, sortant de ce funeste endroit, me fit reculer deux pas : je découvris alors un animal terrible, qui se traînoit sur le ventre, & qui se replioit en plusieurs plis sur lesquels il sembloit rouler. Je me mis à fuir de toutes mes forces en remontant la montagne, parce que ce ver monstrueux étoit derrière moi, & qu'il me sembloit qu'il précipitoit ses pas pour me suivre. Je regrettai alors de n'avoir pas suivi les sages avis de

---

Il paroît que l'auteur veut parler de la production de l'or.

Lodaï ; & je fis une ferme résolution, que si je pouvois échapper à cet affreux danger, je ne m'y exposerois plus, protestation des jeunes gens dans le péril, qu'ils oublient dès qu'il est passé. J'étois hors d'haleine ; cependant l'ennemi qui me suivoit, me gagnoit peu-à-peu ; le bruit qu'il faisoit en se traînant après moi, frappoit déja mes oreilles ; le sifflement redoubloit ; j'étois à ma dernière heure, lorsqu'il parut au-dessus de moi à quatre pas un autre animal d'une figure singulière & bien différente. Je jettai un cri horrible à cette nouvelle apparition ; & ne sachant plus que faire, je me refugiai dans un trou qui se trouva à ma gauche. L'effroi m'avoit troublé à un tel point, que me touchant de mes propres mains je crus que l'animal me saisissoit : j'en frémis ; mais bien d'autres soins occupoient mon ennemi ; il étoit attaqué lui-même par un redoutable athlette, lequel, droit sur ses pieds de derrière, sembloit attendre un moment favorable pour lui porter des coups assurés. Je vis le serpent ouver se replier sur lui-même, & s'allonger sur son adversaire avec autant de force, qu'un ressort qui s'échappe. Sa gueule étoit ouverte & il sortoit de ce redoutable gouffre une langue armée de trois crochets, dont la moindre des atteintes étoit capable d'attérer son

ennemi. Falbao, ce même chien que vous me voyez, ô mon cher Lamékis (car c'étoit lui) comme un adroit luteur, évitoit ses approches, en se jettant de côté dès que le ver se laissoit aller sur lui, & par cette adresse rendoit ses efforts impuissans, & le fatiguoit beaucoup. Cette façon de combatre, ayant encore duré quelque tems, Falbao fit tout-à coup un saut de côté, se jette sur son ennemi, & de ses dents meurtrieres le coupe en deux. En vain les deux parties veulent se raprocher; l'adroit vainqueur en prend une, & la porte à trente pas. Après cette précaution que son instinct lui dicta sans doute, il revint sur le champ de bataille; il semble me chercher des yeux; & m'appercevant, il apporte à mes pieds la tête monstreuse de l'horrible ennemi. Il se couche en la considérant, & me regarde avec des yeux qui paroissent applaudir à sa victoire. J'étois dans une situation d'esprit si troublée & si indécise, que mes sens ne m'étoient d'aucun usage; la frayeur les ayant resserrés à un tel point, que j'en étois insensible. Nous restâmes Falbao & moi, environ une heure à nous entre-regarder: l'animal se lassant le premier de cette attitude contrainte, se leva, fit trois pas en avant, & revint: il sembloit me convier de le suivre, & par ses regards adoucis me donner de la con-

fiance. Une ſuite de ma frayeur me retenoit par la crainte d'en être dévoré : je ne puis vous rendre raiſon ſi la ſympathie eſt la cauſe du ſoin qu'il prit de me raſſurer ; mais ce qui eſt de vrai, & de plus admirable, c'eſt qu'il s'approcha de moi, remua la queue & me flatta. Je haſardai d'avancer la main pour le toucher ; il baiſſa la tête, & me donna enfin tous les ſignes de douceur dont il étoit capable. Je m'enhardis à ſortir de ma place ; il marcha devant moi, & je le ſuivis : je me trouvai ſi las après avoir fait une karie, que je me repoſai ſur les bords de la veine d'or dont j'ai parlé. Falbao en fit autant, & lapa avec ſa langue de la liqueur de cette veine, & je le vis ſe tourmenter à lécher le derrière de ſon dos, ſur lequel je remarquai une bleſſure. Ses efforts étoient vains ; ſon cou n'étoit pas aſſez ſouple pour y atteindre ; ſes geſtes & ſes yeux ſembloient implorer du ſecours. Je pris de cet or liquide dans le creux de ma main, & je lui en frottai la partie affligée ; il s'étendit, & me laiſſa faire. Il avoit encore une bleſſure au pied de derrière, & je fus ſurpris qu'à meſure que je me ſervois de ce remède, les plaies ſe guériſſoient. J'étois moi-même écorché dans un endroit ; j'y mis de ce baume divin, & je me trouvai ſur le champ ſoulagé.

Après être resté encore quelque tems dans cet endroit, Falbao se leva, & je le suivis. Après avoir fait encore quelques karies, jugez de ma surprise, ô mon cher Lamékis, lorsque je me trouvai sur le haut d'une montagne en plein ciel : ce qui me persuada que j'étois dans les climats, dont ma mère & Lodaï m'avoient parlé tant de fois. Je sentis une secrette joie ; ce spectacle superbe de la nature m'enchanta ; j'étois immobile ; mes yeux se portoient sur la vaste immensité de l'hémisphère, & j'étois au comble de l'admiration de la beauté du jour qui l'éclairoit. Deux heures se passèrent ainsi, sans pouvoir revenir de mon étonnement ; & sans une aventure nouvelle qui me tira de ma léthargie, je n'en serois pas si-tôt revenu.

J'étois plongé dans cet extase, lorsque je me sentis toucher par un homme qui étoit de la même couleur que Lodaï. Je crus d'abord que c'étoit lui, & j'étendis les bras ; ils demeurèrent suspendus, ne reconnoissant pas ses traits. Ah ! jeune homme, que faites-vous ici, s'écria l'inconnu ? Fuyez : où courez-vous ? A votre perte certaine. De quel monde sortez-vous ? Pouvez-vous ignorer que vous êtes dans l'empire d'Houcaïs, & qu'il y a ordre d'arrêter & de conduire à la ville capitale tous

les blancs, pour y être sacrifiés? Jugez, ô Lamékis de l'impression que ce discours me fit, ne me laissant pas douter que j'étois dans l'empire de mon père, de ce père pour lequel j'avois conçu une aversion que tous les sentimens de la nature n'avoient pu empêcher, & que l'intérêt de ma mère, injustement proscrite, avoit fait naître dans le préjugé de l'enfance, d'une mère qui me devenoit d'autantplus chère, que la destinée m'arrachoit de ses bras. Les dangers que je venois de courir, avoient suspendu mes réflexions; mais le discours de l'inconnu les réveilla, & me fit sentir la perte que je faisois. O ciel, m'écriai-je, où est-il ce roi barbare dont vous parlez, qui couvre ma mère d'opprobre, & qui la sacrifie à son injuste colère? où dois-je le trouver? Ah! tout jeune que je suis, mon indignation me donnera assez de force pour lui ôter une vie... Mais que dis-je, grands dieux! C'est mon père: Houcaïs m'a donné le jour.... Qu'entends-je, s'écria l'inconnu? Que dites-vous? Vous, fils du roi des Abdales! Sans doute que la crainte vous trouble & vous égare. Mais que vois-je! Quels traits frappent mes regards! Quelle ressemblance? A la couleur près, je reconnois.... Mais non, je m'abuse: Hildaë a fini ses jours malheureux dans le profond Houzaïl, & son fils a partagé

ſon ſort. Mais, ô mortel, qui que vous ſoyez, fuyez, rentrez dans la caverne dont vous venez de ſortir. Un autre, moins compatiſſant que moi, vous arrêteroit. L'ordre eſt général; depuis le jour funeſte qu'Hildaë, notre reine, a mis un blanc au monde, il ne s'en paſſe point, qui ne ſoit marqué par le ſacrifice de pluſieurs hommes de cette couleur. Tous les ſujets du roi ſont ſes eſpions, & les peines ſont ſi rigoureuſes contre ceux qui les laiſſent échapper, que perſonne n'oſe haſarder de contrevenir à ſes loix inhumaines : non-ſeulement il en coûte la vie, mais encore la perte de ſon bien & de ſa famille.

Je reſtai immobile à ce diſcours : pluſieurs réflexions ſe faiſoient dans mon eſprit agité; malgré les préjugés, une voix intérieure s'élevoit dans mon cœur pour mon père; mais la crainte, inſéparable du ſort dont j'étois menacé, prédominoit. O vous! m'écriai-je, qui que vous ſoyez, protégez le fils d'une grande reine, que la bonté céleſte a préſervée du ſort qui lui étoit deſtiné. Vilkhonhis l'a ſauvée du trépas : mais, hélas! à combien d'amertumes n'eſt-elle pas à préſent en proie? J'étois ſa conſolation : elle me perd; que de pleurs répandues! O ma mère! que ne puis je vous aller retrouver, & rendre le calme à votre ame!

O Lodaï!.... Qu'entens-je, interrompit l'inconnu? Quels noms prononcez-vous? Hildaë vivante, vous, ſon fils: quelles preuves me donnerez-vous de ces choſes extraordinaires? Mon hiſtoire, repris-je, celle de Lodai qui exiſte. Lodaï, interrompit-il. Ah! ſans doute que votre raiſon égarée... Non, continuai-je avec impatience, il m'eſt aiſé de prouver la vérité de ces choſes; je puis vous conduire par cette caverne dans le centre de la terre, dont le puits d'Houzail eſt une bouche: là, vous y verrez la reine & Lodaï. L'inconnu ſe récria de nouveau ſur ces derniers mots; il révoquoit tout en doute, quand le haſard lui fit jetter les yeux ſur Falbao; ſa figure, inconnue pour lui juſqu'alors, le fit frémir. Cet animal paroiſſoit nous écouter, & l'étranger ne faiſoit pas un geſte, qu'il ne ſemblât vouloir le dévorer; il avoit la gueule entrouverte & béante, les yeux furieux, & la colère le faiſoit écumer. J'avois été ſi attentif aux diſcours de l'inconnu, que je n'y avois pas fait moi-même attention: je tremblai comme lui, & je fus ſaiſi d'une telle frayeur, que je me laiſſai aller à la renverſe. L'animal accouroit à mes pieds, & parut ſi doux & ſi humilié, que je repris ma confiance. L'inconnu avoit les yeux ouverts, & étoit ſuſpendu entre la crainte & l'admiration;

l'admiration ; je le rassurai, & je lui contai par quelle aventure cet animal s'étoit attaché à moi. Ces circonstances lui firent impression : je commence à croire, me dit-il, qu'il y a du merveilleux dans votre histoire, je vous avouerai même que j'y prends un tendre intérêt, sans en deviner la raison. Je suis extrêmement curieux d'en savoir davantage ; mais il est trop dangereux pour vous de vous arrêter ici plus long-tems. Suivez-moi ; ma cabane est au milieu d'un désert voisin, où vous serez à couvert de vos persécuteurs : là nous raisonnerons à fond de toutes ces choses ; & s'il est possible que vous me convainquiez que vous êtes le fils d'Houcaïs, vous connoîtrez que vous n'êtes point malheureux de me l'avoir persuadé. Quoique solitaire, je puis faire mouvoir bien des ressorts, & ce n'est pas sans dessein que je vis dans la solitude ; je forme des projets que vous approuverez, lorsque vous en saurez la cause, mais qui me rendroient criminels, si vous étiez effectivement ce qu'il semble que vous me paroissez.

En achevant ces mots, l'étranger me conduisit dans un bois, où régnoit une sombre obscurité. Après un nombre infini de détours, nous arrivâmes dans une petite vallée, qu'une rivière arrosoit de ses eaux, dans laquelle étoit

ſa retraite. Il m'apprit en chemin, qu'il étoit le premier prince du ſang d'Houcaïs ; qu'il s'appelloit Boldeon ; que le roi, depuis la diſgrace de ma mère, avoit épouſé une ſeconde femme, dont il n'avoit pas d'enfans ; qu'il en étoit amoureux au point qu'il avoit fait reconnoître le frere de cette princeſſe, nommé Ruraos, pour Houcaïs, à condition que lui & ſes ſucceſſeurs extermineroient tous les blancs qui pourroient ſe trouver dans ſon royaume, & y aborder. Quelques mois après il s'eſt retiré avec la reine dans l'antre royal (1), & Ruraos eſt monté ſur le trône, où il exerce un empire tyrannique, & qui eſt ſi odieux, que tous les nobles Abdalles ont tous aimé mieux fuir dans les provinces éloignées, que d'obéir à cet uſurpateur.

Lorſque nous fûmes arrivés chez Boldeon, & qu'il m'eut fait rafraîchir, il me fit conter avec empreſſement mon hiſtoire ; je l'appuyai de circonſtances ſi naturelles, & la vérité lui fit tant d'impreſſion, qu'il me crut, & qu'il s'humilia comme devant ſon prince légitime. Je l'embraſſai ; il me reconnut pour tel, & me jura qu'il répandroit ſon ſang pour me remettre

(1) L'antre étoit une caverne, où les rois lorſqu'ils étoient entrés n'en reſſortoient jamais.

fur un trône qu'on m'enlevoit. Il me fit part alors des projets qu'il avoit formés pour chaffer le tyran, dès qu'Houcaïs auroit les yeux fermés, auffi-bien que des intelligences contractées avec les principaux des Abdalles; ce qui formoit un parti fi redoutable, qu'il etoit impoffible que Ruraos ne fuccombât à de fi puiffans efforts. Boldeon avoit feint de voyager dans les climats éloignés, pour affurer fes complots, & éloigner les foupçons. Sa retraite étoit inconnue; près de la capitale, & à portée de tous les conjurés, il communiquoit avec eux, lorfqu'il étoit néceffaire, il me dit qu'il ne leur feroit point part de mon arrivée; qu'il réfervoit ce dernier coup pour émouvoir le peuple, en cas que la puiffance du tyran prévalût; mais qu'il étoit d'une conféquence infinie de defcendre dans le puits d'Houzail, pour y chercher ma mère & Lodaï, afin qu'ils ferviffent de preuve à ma naiffance. Non-feulement j'approuvai ce deffein, mais j'en fus tranfporté, & nous réfolûmes de tenter cette aventure. Le jour fuivant j'avois remarqué l'endroit par où j'étois forti de cet abyme, & j'efpérois qu'à force de recherches je pourrois retrouver les lieux ou j'avois été élevé; d'ailleurs je comptois fur la fidélité de Falbao, qui m'en donnoit à chaque inftant des preuves nouvelles; je con-

noiſſois ſa valeur, & nous comptions qu'avec lui & les armes que nous devions prendre, il n'y avoit aucun danger qu'il ne nous fût permis d'affronter. Mais, ô Sinouïs, nous ne prévoyions pas que le ſein de la terre étoit habité; nous ne fûmes pas long-tems à l'apprendre.

A peine le veſper paroiſſoit ſur l'horiſon, que nous ſortîmes de la cabane de Boldeon, chargés des proviſions néceſſaires pour un voyage qui pouvoit être long, en cas qu'on s'égarât. Lorſque nous fûmes à l'endroit où nous nous étions rencontrés, il ne me fut pas difficile de retrouver l'entrée de la caverne. Après avoir fait quelques pas, nous rencontrâmes la veine myſtérieuſe; je la fis remarquer à Boldeon, & je lui appris l'effet miraculeux qu'elle avoit produit en guériſſant Falbao de ſes bleſſures, lors de ſon combat avec le ſerpent. Ah! Motacoa, me dit-il, que vois-je! Quel prodige! Combien y a-t-il qu'on cherche cette veine divine? Ne regrettez point vos malheurs, puiſqu'ils vous ont donné la connoiſſance de ce tréſor; elle ſuffit ſeule pour nous rendre les plus heureux des mortels; c'eſt un des plus grands biens, auxquels nous puiſſions aſpirer; cette veine contient le remède univerſel; & ceux qui en peuvent poſſéder, ſont aſſurés de paſſer leur vie ſans maladies, &

de conſerver jufqu'au tombeau une ſanté perpétuelle. En achevant ces mots, il en puiſa dans ſa main, & il en but trois fois; il me convia de l'imiter : après l'avoir fait, nous nous aſsîmes ſur une grande pierre, où nous prîmes un repas léger. Falbao ſe coucha près de nous; & la liqueur opérant, nous nous laiſsâmes bientôt aller à un ſommeil délicieux.

A peine fus-je livré aux douceurs du repos, qu'un rêve myſtérieux vint agiter mes ſens. Il me ſembloit être dans un lieu de la terre intérieure, où j'allois ſouvent avant que j'en fuſſe ſorti. C'étoit un rocher, dont la pierre étoit de talc, que les brillans & les curioſités qu'il renfermoit, me rendoient cher. Il y avoit dans le fond une eſpèce de creuſet formé par la nature, dans lequel bouilloit perpétuellement l'eau de cette mine, laquelle épanchée par l'ardeur du feu, ſe congeloit dès qu'elle en étoit ſortie, & recevoit des formes ſi ſingulières, que je paſſois quelquefois un tems infini à les examiner.

Je rêvois donc que j'étois dans cet antre, lorſque du fond du rocher s'ouvrit avec un tremblement de terre, & me laiſſa voir une galerie éclairée; la voûte étoit parſemée de mille pierreries de couleurs différentes, qui rendoient un éclat ſi brillant, que les yeux pouvoient à peine en ſoutenir le feu. J'y entrai; elle abou-

tissoit à une grande salle ornée & décorée avec autant d'art, que si nos plus habiles ouvriers y eussent mis la main. Une table d'une seule opale étoit au milieu, devant laquelle étoit un fauteuil de nacre de perle d'un travail exquis: un livre ouvert, dont les caractères étoient d'or, paroissoit sur cette table; je m'en approchai, & me voyant seul, je ne pus résister à la curiosité de lire une sentence qui étoit détachée: « Tu ne peux, disoit-elle, ô mortel, monter sur un trône qui t'appartient, sans que l'hymen à la face d'Ascalisse (1) ne t'y place. » Ces paroles me convenoient si bien, que je m'en fis l'application: ô Vilkonhis, m'écriai-je, que ta volonté soit faite! A peine eus-je prononcé ces mots, que deux hommes aîlés parurent, & tels que l'on nous représente les spilghis (2); ils avoient le doigt sur la bouche, & ils me firent signe de les suivre. J'obéis; ils me conduisirent dans un autre appartement, dont le lambris étoit orné de lames d'or, au milieu duquel étoit un lit où dormoit une femme d'une éclatante beauté. Son teint étoit couleur de rose, & ses traits sans pareils; je mis un genou en terre, & je contemplai cette

(1) Couleur de rose.
(2) Anges.

jeune beauté avec des mouvemens jusqu'alors inconnus ; elle soupiroit, & son sommeil paroissoit inquiet. Je partageois, sans savoir pourquoi, les soins qui l'agitoient. L'un des Spilghis la frappa d'une verge de crystal qu'il avoit à la main, & elle s'éveilla en jettant un grand cri, qui fit disparoître les deux hommes célestes. L'inconnue avoit un air d'émotion qui m'attendrit ; j'ouvrois la bouche pour la rassurer, lorsque je me sentis enlever, malgré les efforts que je fis pour me défendre : l'inconnue s'étoit jettée à bas pour me secourir, en saisissant un de mes bras ; mais un coup de zenguis coupa la main à cette divine personne, qui tomba en foiblesse. Je voulus venger cette perfidie, & je me retournai pour reconnoître le barbare, dont la fureur s'étoit manifestée par un attentat si affreux ; mais l'effroi du regard horrible d'un monstre entre les bras duquel j'étois, me saisit à un tel point, que je me réveillai en sursaut.

Boldeon, qui attendoit avec impatience la fin de mon sommeil, fut surpris de mon agitation ; il m'en demanda avec empressement le sujet. J'étois si troublé, que je fus long-tems sans lui répondre ; mais m'étant remis à la fin, je lui fis part de mon rêve. Ce n'est pas en vain, s'écria-t-il, que Vilkhonhis parle ; & ce nou-

veau trait eſt une preuve aſſurée de votre naiſſance : il eſt dit dans une de nos prophéties, que d'une femme, couleur d'Aſcaliſſe, naîtra un héros qui fera la félicité des Abdalles, & à qui l'empire ſera redevable des biens les plus précieux. Ô Motacoa ! ſi c'eſt de vous que l'oracle parle, que vous êtes heureux, & que vous me devenez cher & reſpectable ! Marchons ſous les auſpices de ce divin augure : le maître du ſoleil vous guide. Peut-on errer, lorſque l'on eſt conduit par une main ſi puiſſante ?

Nous avançâmes, en tenant de pareils diſcours, dans le ſein de la montagne : nous rencontrâmes bientôt le ſerpent dont Falbao avoit triomphé ; il avoit encore vie, & ſon regard mourant étoit redoutable. Le chien ſe détourna, & ſembloit m'inviter à en faire autant ; je ſuivis ſon inſtinct, qui me fut ſalutaire ; car l'horrible ſerpent s'élança dès qu'il nous vit & donna de ſa langue fourchue dans un morceau de rocher qui en éclata ; nous doublâmes le pas, & après trois karies ou environ, nous nous trouvâmes hors de la caverne.

J'allois prendre un chemin que je crus reconnoître, & que je croyois qui pourroit me conduire à la grotte de Lodaï, lorſqu'en me détournant je ne vis plus Falbao ; une inquié-

tude mortelle s'empara de moi. Je m'étois accoutumé à cet animal, & je l'aimois; je l'appellai de toutes mes forces en pleurant. Boldeon courut aux environs pour le chercher; j'en fis autant; il faisoit nuit, & nous nous égarâmes. J'eus beau crier, personne ne répondoit à ma voix. O ciel! continuai-je, me voilà donc de nouveau en proie à mes malheurs. Falbao, Falbao, que les dieux m'avoient donné pour ma consolation, je ne vous verrai donc plus! Et vous, ô Boldeon, que j'ai conduit dans ce désert affreux, qu'allez-vous devenir! Errant, & fatigué autant par mes regrets, que par le chemin que j'avois fait, je me couchai par terre, accablé de douleur, & fermant les yeux d'ennui & d'effroi.

La lassitude & les larmes commençoient à m'assoupir, lorsqu'un bruit sourd & violent frappa mes oreilles. J'ouvre les yeux, ô ciel! que vois-je à la clarté des feux souterreins! Quel spectacle effroyable! Un homme (l'appellerai-je de ce nom?) s'avance vers moi. Il avoit la tête, les bras, la poitrine comme les humains; mais le reste du corps ressembloit à un ver de terre, excepté qu'il étoit de la grosseur de celui dont Falbao avoit triomphé. Il étoit d'une grandeur énorme, & l'extrémité de son corps le faisoit marcher par ses replis;

tantôt il se traînoit avec ses mains, & tantôt il se dressoit. Son nez étoit extrêmement gros & épaté, & finissoit par une pointe qui alloit recouvrir sa lèvre supérieure. Ses yeux étoient environnés d'un sourcil épais qui tournoit à l'entour. La couleur de ce visage effroyable étoit d'un rouge marbré, & sa barbe, ses cheveux, & le poil dont il étoit couvert, se confondoient ensemble. Je ne l'eus pas plutôt envisagé, que je me sauvai de toute ma force en jettant des cris, & en tournant de tems en tems la tête; mais tôt ou tard j'aurois été la proie de ce monstre. Il s'appuyoit sur les deux paumes de sa main; & s'élançant, faisoit des bonds si prodigieux, que j'en allois être atteint, lorsque, contre toute espérance, je vis accourir Falbao à mon secours. Quelle fut ma joie! Dès que l'homme-ver l'apperçut, il fit un saut en arrière, & se sauva précipitamment. Falbao suivit ses traces; j'en fus ému, & je l'appellai de toutes mes forces. Sa présence me rassuroit trop, pour ne pas craindre de le reperdre une seconde fois. Il revint; je le flattai, & cet aimable animal parut sensible à mes caresses; il marcha devant moi, & je le suivis avec confiance.

A peine avions-nous fait trente pas, que j'entendis des cris affreux. Je me préparois à

fuir ; mais je m'arrêtai, en m'entendant appeller par mon nom : je reconnus la voix de Boldeon ; il imploroit mon ſecours ; & de quelques frayeurs que je fuſſe ſaiſi, je ne pus m'empêcher de courir vers l'endroit d'où partoient ces cris. Mon chien, comme s'il avoit démêlé mes vues, marcha devant moi, & dans un moment je le vis prendre ſa courſe avec vivacité. Je ſuivis avec précipitation ſes traces ; mais que devins-je, lorſqu'après avoir paſſé un détour qui s'oppoſoit à ma vue, je vis Boldeon entre les bras d'un monſtre ſemblable à celui dont je venois d'échapper, lequel fuyoit avec ſa proie de toutes ſes forces. Falbao le ſuivoit ; mais l'homme ver s'élançoit avec tant d'activité, qu'à peine étoit-il près de lui, qu'un bond l'en éloignoit de trente pas. Dans cette criſe affreuſe je ne pus que les ſuivre de loin : l'effroi que je voyois que cauſoit mon chien à tout ce qui s'offroit à ſes yeux, redoubloit ma confiance. Je courus environ une heure ; & je commençois à n'en pouvoir plus, quand une caverne s'étant trouvée ſur le paſſage du monſtre, il ſe jetta dedans. Falbao le ſuivit ; & moi déſeſpéré, & craignant de me trouver encore ſeul dans un lieu qui m'étoit devenu terrible depuis que je le ſavois habité par de tels peuples, je les ſuivis : j'entrai dans une ouverture ſpa-

cieuse, où la lumière d'un bitume allumé, éclairoit avec tant d'éclat, qu'il étoit aisé de distinguer jusqu'aux moindres objets. J'avançai en tremblant dans ce lieu redoutable; & je n'eus pas fait soixante pas, que le chemin se partagea en quatre. Mon embarras devint extrême; ils paroissoient tous opposés: lequel prendre pour retrouver Falbao? Il y en avoit trois dans lesquels on pouvoit se conduire à la lumière du bitume serpentant dans les veines du rocher; mais le quatrième chemin étoit sombre & obscur, & donnoit de l'horreur. J'étois indécis sur ce que je devois faire, lorsque je vis arriver du chemin du milieu, qui étoit droit, un nombre prodigieux de monstres semblables à ceux dont j'ai parlé. J'en fus saisi à un tel point, que mes jambes tremblantes ne me laissèrent point la force de fuir. En vain je voulus me rassurer; mes nerfs refusèrent de m'obéir: pendant ce tems toutes ces figures hideuses m'abordèrent, & firent un demi-cercle près de moi, en poussant des nazonnemens horribles.

Après que ces monstres eurent tenu une espèce de conseil, l'un d'eux me saisit avec un bras vigoureux & robuste; je jettai des cris perçans, & je me débattis de toutes mes forces; mais que pouvois-je contre des mains

de fer & des géans? Celui qui m'avoit enlevé, me mit sous un de ses bras, & passa dans le chemin obscur dont j'ai parlé. La force dont il me serroit, pensa m'ôter la connoissance : il s'en apperçut ; & craignant que je ne mourusse, il me prit par les pieds, & me porta de cette manière. Une vingtaine de ses semblables nous suivirent en bourdonnant continuellement. Après avoir marché une heure de cette façon, qui me parut un siècle, par rapport à la situation incommode où j'étois, nous nous trouvâmes hors du rocher. J'avois été si secoué par les bonds de l'animal monstrueux, que je perdis entièrement connoissance ; mais je ne fus pas long-tems sans revenir de ma foiblesse, par la façon nouvelle & douloureuse dont l'on me porta ; ce fut par les cheveux, & la douleur que j'en ressentis, me fit bientôt donner des marques que j'y étois sensible : ils nazonnèrent de nouveau aux cris perçans que je fis, & le résultat fut de me porter par le cou. Quelque gênante que fût cette nouvelle façon, je la trouvai douce en comparaison des autres.

Après avoir fait une demi-karie de cette façon, un édifice singulier se présenta à ma vue ; sa hauteur sembloit toucher le ciel, que l'on voyoit en cet endroit ; la base sur laquelle il étoit construit, me sembla formée de quatre colonnes

informes, d'un minéral inconnu; elles portoient le bâtiment, dont la porte étoit ronde, & le frontiſpice quarré, avec une ſtatue d'homme-ver, dont la queue étoit double, & par pluſieurs plis formoit l'entablement; le corps de l'édifice alloit en s'élargiſſant, & le fond ſembloit être attaché à une maſſe de rocher, dont la pierre étoit fort brillante : un grand nombre d'hommes-vers alloit & venoit, ou, pour mieux dire, bondiſſoit ſur la plate-forme; d'autres ſe traînoient, les uns en deſcendant, les autres en remontant ſur la pente du rocher qui aboutiſſoit à la porte de l'édifice, laquelle étoit gardée par pluſieurs de ces monſtres, qui étoient diſtingués des autres par une eſpèce de mantelet, fait de cette feuille incarnate dont j'ai parlé plus haut; leur tête étoit couverte d'une eſpèce de calotte, reſſemblante aſſez à une citrouille sèche, ornée de pluſieurs pierreries; ils portoient à leur ceinture un zenguis (1), dont la poignée étoit d'un métal brillant, & ils avoient la contenance redoutable, & un certain air qui inſpiroit de l'horreur.

Lorſque nous fûmes au lieu de l'édifice, le monſtre qui me portoit fit un bon ſi prodi-

(1) Poignard.

gieux, qu'il se trouva à la porte, quoiqu'il y eût plus de dix toises de hauteur. Les gardes l'environnèrent, dès qu'ils le virent chargé de moi, & vinrent les uns après les autres me passer la main sur le visage. Après cette ridicule cérémonie, qui m'ennuya beaucoup, nous nous trouvâmes à la porte d'une grande salle, où étoit une centaine de ces gardes rangés en haie, à qui je parus causer de la surprise. Alors celui qui me portoit, & qui sans doute ne pouvoit pas aller plus loin, me remit au premier de ces gardes, celui-ci au second qui le suivoit, cet autre me donna à un troisième, & de cette façon on me fit passer de main en main de cette grande salle dans plusieurs autres, que je n'eus pas le tems d'examiner, par la prodigieuse vîtesse dont on le faisoit. Enfin étant arrivé à une grande porte ornée de tout ce que le centre de la terre a de plus précieux, on me posa à terre, & tous ceux qui étoient dans cette grande salle s'approchèrent, & me regardèrent avec toute l'attention dont ils étoient capables. Un moment après la porte s'entrouvrit; une tête, dont la couleur du visage étoit jonquille, & qui me parut femme, se montra, le doigt sur la bouche. A ce signe, le bourdonnement cessa, & le peuple parut immobile; la porte se re-

ferma enfuite fort doucement. Mais ce qui me frappà le plus, c'eft que j'entendis diftinctement un jappement femblable à celui de Falbao; je prêtai l'oreille, & l'intérêt que j'y prenois ne me laiffa pas douter que ce ne fût celui de mon chien fidèle.

J'étois occupé de cette idée, lorfque la porte s'ouvrit avec une extrême violence : jamais un fpectacle fi curieux & fi beau ne s'étoit offert à ma vue : il y avoit quatre rangs de femmes-vers rangées en haie, habillées galamment, & couvertes de pierreries : elles portoient à la main une efpèce de girandole à fix branches, dans lefquelles étoient des morceaux de bois qui brûloient comme des bougies, & qui éclairoient cet appartement, meublé de tout ce qu'on peut imaginer de plus admirable. C'étoit un quarré long, & dont le fond étoit à perte de vue : il étoit terminé par un périftille de pierres tranfparentes, dont les arcs étoient fort élevés; celui du milieu étoit couvert d'un dôme incrufté de plufieurs minéraux éclatans & précieux : dans le fond de cet arc, qu'on peut appeller de triomphe, étoit un fauteuil fort élevé. La beauté d'une femme qui y étoit affife réunit toute mon attention, & m'ôta la confidération des objets brillans qui l'environnoient. Je ne pus parfaitement diftinguer fes traits

traits, à cause de l'éloignement; mais j'en fus ému, & elle étoit d'une ſtructure égale à la mienne; de petites bandelettes de ces feuilles, ſemblables à l'arbre dont j'ai parlé, tournoient autour de ſon corps, de ſes bras, de ſes jambes, & en faiſoient connoître la perfection: elle avoit les cheveux du plus beau noir du monde; une partie flottoit ſur ſon ſein & ſur ſes épaules, & l'autre étoit attachée par une aiguille de diamans, qui, ſans être taillés, n'en étoient pas moins brillans. Je ſoupirai de me voir ſi éloigné de cette charmante perſonne; mais un cri perçant qui ſortit du pied du trône, me fit tourner les yeux avec empreſſement de ce côté. Quelle fut ma joie! C'étoit Falbao; il m'avoit entrevu, & il jettoit des hurlemens affreux pour venir à moi; mais attaché par le cou, ſes efforts étoient impuiſſans, & il le témoignoit par ſes cris douloureux.

J'étois dans cet endroit de l'hiſtoire de Motacoa & de la mienne, Sinciüs me prêtoit une attention ſingulière, lorſque je m'apperçus que la mer bouillonnoit, & que l'eau qui environnoit le navire s'élevoit en forme de colonne, & l'emportoit avec elle. Nous jettâmes des cris horribles, au nouveau danger que nous courions; l'équipage en fut réveillé, & lorſqu'il en connut le ſujet, il les accompagna

des lamentations les plus douloureuſes. La colonne & le vaiſſeau s'élevoient cependant de plus en plus, & en moins d'une heure, nous nous trouvâmes portés juſques dans les nues; ce coup d'œil étoit horrible, & nous croyions à tous momens que cette colonne ſe dérobant de deſſous le navire, il alloit ſe précipiter & nous abîmer tous. Il n'y avoit aucune manœuvre à faire que de nous abandonner à la providence. Nous montions toujours avec un bruit épouvantable, & nous approchions inſenſiblement d'une région éclairée, qui nous donnoit une crainte légitime que ce ne fût celle du feu : nous reſſentions déja une chaleur tiède, qui, à meſure que nous avancions, devenoit de plus en plus inſupportable. Déja nous diſtinguions les cercles de l'univers ; la zone torride, près de laquelle nous nous élevions, nous faiſoit reſſentir ſon aſpect incommode & brûlant ; chacun fut ſe cacher à fond de cale, pour retarder au moins de quelques momens la fin de ſa vie : moi ſeul, aigri par mes malheurs, & perſuadé que toute la prudence humaine ne peut rien contre les décrets éternels, je m'abandonnai à tous les événemens. Déja le feu me dévoroit ; j'allois être embraſé, lorſqu'un tourbillon fit tourner le vaiſſeau comme une pirouette, l'enleva de la colonne qui le

foutenoit, & dans un clin-d'œil lui fit parcourir une efpace immenfe de l'univers fur un nuage qui s'arrêta enfin fur la cime d'un grand arbre, & qui s'étant diffipé peu à peu, fe déroba de deffous, & le laiffa perché fur les branches. De-là je découvris une terre inconnue & plufieurs grandes villes. L'arbre fur lequel nous étions, étoit d'une hauteur extraordinaire. O ciel! m'écriai-je, eft-il poffible que je ne fortirai jamais d'un péril, fans retomber dans un autre? Qu'allons-nous devenir! Le moindre vent eft capable de nous précipiter. O Sérapis, quand cefferas-tu de me pourfuivre!

L'équipage ignorant ce qui venoit de fe paffer, & s'appercevant que le vaiffeau étoit fans mouvement, hafarda de fortir. Quelle fut la furprife d'un chacun, à la vue de la fituation extraordinaire où nous nous trouvions. On tint confeil fur ce qu'on avoit à faire dans cette périlleufe occafion. L'avis unanime fut de tâcher de defcendre du vaiffeau avec toutes les précautions imaginables, & de faire reconnoître auparavant s'il étoit folidement foutenu. Je fus nommé pour faire cette vifite; & après avoir examiné les chofes, je trouvai que la pefanteur du navire s'étoit fait une place fi affurée au milieu des fortes branches de

l'arbre ; qu'il n'y avoit rien à risquer de ce côté-là. Je rapportai cette bonne nouvelle au vaisseau ; l'on conclut qu'il en falloit descendre, & gagner la terre s'il étoit possible. Nous commencions à filer les cables que nous attachions au bout les uns des autres, pour leur donner la longueur nécessaire, lorsqu'un vent impétueux, suivi d'un orage affreux, agita avec tant de force l'arbre sur lequel nous étions, que nous croyions à chaque instant voir précipiter le vaisseau. Trois des nôtres qui voulurent amener les voiles dans lesquelles le vent s'engouffroit, furent précipités, & périrent sans doute malheureusement. Cet exemple rendit sages tous les autres ; & l'orage augmentant avec plus de violence, nous rentrâmes tous avec frayeur, & nous fûmes nous cacher dans les endroits les plus reculés du vaisseau.

Fin de la première Partie.

SECONDE PARTIE.

Nous étions dans cette perplexité, & nous nous entretenions les uns & les autres du péril & de la situation nouvelle & extraordinaire où nous nous trouvions, lorsqu'un événement encore plus prodigieux succéda ; un bruit surprenant se faisoit au-dessus de notre tête. Nous prêtâmes l'oreille avec attention ; il nous sembloit que l'on travailloit sur le vaisseau à coups de hache & de marteau. Un moment après nous vîmes les ais de la sainte Barbe, dans laquelle nous nous étions réfugiés, se détacher les uns après les autres. Nous jettâmes un cri unanime d'effroi à la vue du dépouillement du navire qui continuoit à se faire, & à celle d'une multitude innombrable de monstres aîlés, qui s'occupoient de concert à la ruine entière du vaisseau. Les uns enlevoient les mats, les autres coupoient les cordages ; celui-ci se chargeoit des provisions ; enfin chacun d'eux se montroit ardent à contribuer à sa destruction. Le tems que ces monstres mirent à dépouiller le haut du navire, fut très-peu considérable, & nous permit cependant de distinguer ces créatures surprenantes : leurs têtes étoient fort grosses, &

tenoient à un corps qui ressembloit à celui d'un oiseau; deux ailes d'une grandeur énorme leur servoient à fendre l'air, au-dessous étoient placées deux fortes mains.

Il ne restoit plus du bâtiment que le sol sur lequel nous étions. Nous nous attendions alors à nous voir précipiter du haut de l'arbre, lorsque chacun de nous fut enlevé dans les airs par ces monstres, qui chargés de leur proie, s'envolèrent de différens côtés.

Le monstre auquel j'étois tombé en partage, voloit de front avec un de ses camarades, qui étoit chargé de l'un des nôtres. Je ne souffrois point de la manière dont j'étois tenu, bien au contraire; mais ce qui m'effrayoit, c'est qu'il sembloit que je volois moi-même, ne sentant ni le bras sous lequel j'étois, ni le corps qui devoit me presser. Cependant, malgré ce prodige, la philosphie me rendit ma tranquillité; & persuadé que rien n'est capable de faire changer la destinée, je m'abandonnai à mon sort, & je ne fus plus agité que de la curiosité de connoître un être aussi extraordinaire que celui sous la puissance duquel j'étois; j'hasardai donc de porter ma main sur son corps; mais, ô surprise extrême! elle sembloit entrer comme une épée, & ne recevoit aucun sentiment du tact; je la fermai pour empoigner, & je ne

touchai que de l'air. O ciel! m'écriai-je, où fuis-je, & quel démon m'enlève? Jufques-là aucun fon n'avoit frappé mes oreilles; les monftres voloient dans un profond filence : mais à peine eus-je fait cette exclamation, qu'une voix reffemblante à celle d'un nafard enroué, me dit dans ma propre langue : quoi! Lamékis, eft-il fufceptible d'effroi & d'étonnement? A quoi fert qu'il ait pénétré jufques dans le centre de la terre, & qu'il ait puifé dans le fein de la fagefſe, fi malgré tant d'épreuves il fe met au-deffous de lui-même? Ces paroles me furprirent, & je ne pouvois me perfuader par quelle bizarrerie du fort ce monftre favoit mon nom & ma langue. Efprit ou phantôme, repris-je avec plus de tranquillité, par quel fort me connoiffez-vous? Vous ferez un jour éclairci de ce myftère, reprit l'intelligence, (car c'en étoit une) il ne m'eft pas permis pour le préfent de vous dire autre chofe, finon que je veille de tout tems à votre confervation. Mais où fuis-je, continuai-je, & où me conduifez-vous? Nous fommes, pourfuivit-il, à la hauteur de l'île des (1) Sylphides, ou règne le divin (2) Scealgalis, île miracu-

(1) Eft dans la moyenne région, à côté de la lune On prétend que c'eft le nuage qui la fuit.

(2) Scéalgalis étoit un égyptien. Il s'étoit acquis

leuſe, qui ne ſouffre rien d'impur ni de matériel, à l'exception du ſeul (1) Dehaal, arbre myſtérieux, ſur lequel a été porté votre vaiſſeau, raiſon qui en a cauſé le démembrement, & qui vous fait enlever ſi haut dans les airs, afin que vos êtres groſſiers ne ſouillent point la ſubtilité du climat ſur lequel vous paſſez. Vous allez dans peu être à la hauteur du palais de Scéalgalis; le ſimple froiſſement de l'air lui fera connoître votre latitude. Après vous avoir examiné de ſon palais divin, on vous dépouillera de l'homme dans le (2) Céolbhaume. L'eſprit ſe tut après avoir proféré ces derniers mots; mais raſſuré par ſa douceur, je m'haſardai de lui faire encore une queſtion. Intelligence ſacrée, m'écriai-je, qu'eſt devenue l'épouſe chérie, reſpire-t-elle encore? oſerois-je me flatter de la revoir un jour? Eſpère, reprit le ſylphe d'un ton irrité, mais ne me queſtionne pas davantage.

---

de ſon tems une réputation ſi grande pour l'aſtrologie judiciaire, qu'il étoit regardé comme un homme divin. La cabale en a fait un dieu.

(1) Nom d'un homme admirable, qui dans une étude abſtraite & profonde, a ſu conſerver les ménagemens de l'homme du monde. Il en ſera parlé ailleurs.

(2) Montagne de feu, ou pour mieux dire, nuage compoſé des vapeurs de la terre, que le moindre froiſſement enflamme & met en feu.

Ce discours me fit soupirer & jetter les yeux sur un autre esprit qui voloit à une distance peu éloignée de moi. Je reconnus avec plaisir que celui de nos compagnons qu'il enlevoit étoit mon cher Sinoüis. Je l'appellai ; ce cher ami, accablé de sa disgrace, m'avoit remis à son tour, mais n'avoit osé me le témoigner. Rassuré par ma voix : où sommes-nous, s'écria-t-il ! O Lamékis, qu'allons-nous devenir ! Existons-nous encore, ceci n'est-il point un songe ? J'ouvrois la bouche pour lui répondre, lorsque l'esprit jettant les yeux sur moi, mit le doigt sur la bouche, & me fit entendre par ce signe que je devois observer le silence. Sinoüis, qui reçut apparemment le même avis, se tut, & se contenta de me regarder en soupirant.

Cependant il me sembloit que nous volions avec moins de rapidité : nous étions si élevés au-dessus de la terre, que je ne la pus distinguer de plusieurs autres (1) globes, qui ne me parurent pas plus gros que le soleil, vu de la terre. Il n'en étoit pas de même de plusieurs, près desquels nous passions, & ils étoient si grands, que ma vue put à peine les mesurer. Ces globes sembloient voguer dans le ciel comme un vaisseau

(1) Il semble que Lamékis prétende que les astres soient autant de mondes différens.

ſeau ſur la mer; mais leurs mouvemens étoient auſſi réglés que celui de l'horloge le plus exactement conſtruit, & chaque fois que ce mouvement s'échappoit de notre côté, nous étions pouſſés comme par un vent impétueux.

Après avoir couru encore quelque tems la vaſte immenſité de l'hémiſphère, en rencontrant à chaque pas de nouveaux prodiges, le ſylphe ſe laiſſa deſcendre tout d'un coup perpendiculairement; ce qu'il fit ſans mouvoir ſes aîles. Je baiſſai les yeux, & il me ſembloit, à meſure que nous déclinions, que les objets, vus auparavant ſi petits, groſſiſſoient par gradation. Nous laiſsâmes à côté un grand globe (1) lumineux, qui me parut trois fois plus grand que la lune. Je ſentis alors une violente chaleur à laquelle je n'aurois pu réſiſter; mais le ſylphe s'appercevant de l'impreſſion qu'elle me faiſoit, ſe mit à voler obliquement, & m'en déroba par ce moyen la plus grande partie. Je voulus éviter le reſte, en mettant la tête à l'ombre de ſa grande aîle; mais cette précautîon me devint inutile, les rayons du ſoleil paſſant à travers ſon plumage comme au travers d'une glace. Cette aîle me parut alors un compoſé de vapeurs, qui ſemblable à l'iris, réfléchiſſoit mille

(1) Le ſoleil.

couleurs différentes, dont il me fut impoſſible de ſoutenir l'éclat.

Nous nous trouvâmes alors les deux ſylphes, Sinoüis & moi, à la hauteur d'un palais ſuperbe & extraordinaire par ſa ſtructure. Il me parut appuyé ſur un nuage immobile; les murailles étoient de glace, que des rayons de vingt aſtres réfléchis, rendoient de cent couleurs différentes; elles étoient tranſparentes; & ſans l'éclat qui affoibliſſoit la vue, elle auroit pu pénétrer juſques dans l'intérieur. Ce palais étoit d'une figure octogone, & le toît reſſembloit à la figure de nos dômes. Un ſylphe étoit à chaque angle, & chacun d'eux ſonnoit d'une trompette d'un modèle nouveau, qui ſembloit de cryſtal. Un neuvième ſylphe voloit à l'entour de ce château, & paroiſſoit armé d'une faux, & reſſembloit aſſez à la manière dont on repréſente le tems.

Le ſon des trompettes étoit doux & harmonieux, & compoſoit un uniſſon parfait & touchant, qui cauſoit à l'ame des impreſſions ſi vives & un enthouſiaſme ſi divin, qu'à peine pouvoit-elle y réſiſter.

Quelqu'étonné que je fuſſe de tant de choſes extraordinaires, elles ne me frappèrent pas avec autant de ſurpriſe que le diſcours que me tint le ſylphe. « Le tems s'approche, me

dit-il, que la matière & l'esprit vont combattre ; ce palais que tu vois est celui du divin Scéalgalis ; ses décrets se prononcent perpétuellement ; il te voit ; il lit dans ton cœur, & pèse au trébuchet de sa justice le bien & le mal que tu as fait : moins tu seras chargé d'iniquités, & plutôt tu seras initié dans ses mystères. O ! Scéalgalis, s'écria l'intelligence, en joignant les deux mains, prends pitié de la foiblesse des mortels ; protège celui que tu m'as confié, & ne permets pas que les esprits noirs balancent dans les épreuves où il va être abandonné, les vertueuses inclinations que je lui ai inspirées.

A peine le sylphe achevoit sa prière, qu'un rayon de lumière sortit par le dôme du palais, & sillonna jusqu'à nous, avec autant de rapidité que l'éclair pressé par l'écroulement d'une nue. La frayeur que j'en eus me fit faire un mouvement, & je jettai un cri, croyant que l'esprit me lâchoit ; le sylphe, à cet effroi, se prit à éternuer avec un bruit horrible, & qui pensa me rendre sourd. J'appris depuis qu'on éternuoit dans cette île au lieu de rire.

Mais j'eus bientôt un autre sujet d'admiration. Jusques-là je n'avois rien senti qui me touchât : mais après avoir fait trois fois le tour de l'édifice, je m'apperçus que le sylphe avoit

un corps matériel, & que son bras me serroit fortement.

Cependant une secousse qui se fit dans l'air occasionnée par un violent tourbillon, m'ayant fait lever les yeux pour en chercher la cause, je vis à une (1) karie de l'endroit où j'étois une montagne fort élevée, qui me sembla de crystal : il sortoit par le haut du sommet une flamme bleuâtre & petillante comme le salpêtre. L'intelligence qui enlevoit le tremblant Sinoüis, fendoit les airs de ce côté, & nous le suivions. Le tems que nous mîmes à y arriver, me donna celui de considérer le sylphe qui voloit devant nous, il me parut avoir six pieds de hauteur ; sa tête étoit attachée sans col à ses épaules ; à la place des bras deux grandes ailes en sortoient, dont le plumage étoit blanc ; le corps, comme je l'ai dit, ressembloit à celui d'un oiseau, excepté qu'il étoit sans plumes, & que l'extrémité se terminoit en pointe, comme celle d'un lézard ; dessous chaque aile sortoit un bras nerveux & couvert de poil ; la couleur du visage & du corps étoit d'un blanc mat, sans être relevé d'aucune teinte ; les traits étoient parfaits & d'une beauté sans égale ; mais ce qui l'empor-

)1) Lieue.

toit sur tout le reste, étoit une chevelure si longue, qu'il n'y avoit point de sylphe qui ne pût s'en servir pour s'en couvrir entièrement.

Tous les sylphes de la grande espèce (car il y en a de deux sortes, comme on le verra plus bas) ne différoient en aucune façon de celui dont je viens de parler.

Nous étions près de la montagne de cryſtal, lorsque le sylphe qui m'enlevoit tourna les yeux vers moi : c'est ici, me dit-il, Lamékis, où je vais t'abandonner, & où tu as besoin de toute ta fermeté. Tu as passé près de la Zone Torride, sans fuir dans le vaisseau comme tes compagnons; mais tu ne faisois alors que la côtoyer; & tu vas entrer réellement dans le Céolbhaume, montagne que tu vois, & la (1) quarantaine de ce climat qui se fait ici, dans une seconde. Ciel! que me dites-vous, m'écriai-je? Comment passer par ce feu dévorant sans en être consumé? Bon, reprit le sylphe en éternuant, l'esprit seul souffre dans cette épreuve & non le corps: ce que j'ose t'avancer, quelque risque que je coure de mon indiscrétion, c'est que si tu as l'ame

(1) Lieu où l'on se purifie du mauvais air qu'on peut apporter des climats lointains.

affez grande pour t'y précipiter toi-même, le feu te refpectera; au lieu que fi tu attends que je te laiffe échapper, & que tu fois fufceptible de la moindre crainte, le feu te châtiera de ta foibleffe. Pendant ce difcours nous arrivâmes à la hauteur de l'embouchure de la brûlante montagne. Je n'eus pas le tems de la confidérer, effrayé de ce que je vis, le malheureux Sinoüis fut précipité par le fylphe entre les bras duquel il étoit; il tomba dans le Volcan en jettant des cris affreux: la flamme en fortit avec un mugiffement qui ébranla l'air. J'avois oublié dans ce moment l'avis du fylphe glacé de ce que je venois de voir, & je tournai la tête pour l'interroger; mais ayant retiré fon bras, & me rappellant dans cet inftant ce qu'il m'avoit dit, je fermai les yeux & je m'élançai de moi-même. Je ne puis rendre un compte exact de la fituation où fe trouva alors mon ame, ni de ce que je reffentis en paffant par le volcan; autant que je puis m'en fouvenir cependant, c'eft que bien loin d'être touché par le feu, je me trouvai fufceptible de froid, & fans aucune agitation. J'ouvris alors les yeux, j'étois affis fur une terre blanchâtre & auffi douce que le duvet. Sinoüis étoit à quatre pas étendu, & il dormoit d'un profond fommeil.

Je jettai les yeux ſur les objets qui m'environnoient; le terrein étoit mobile & s'agitoit comme les ondes de la mer. Pluſieurs ſylphes de l'eſpèce de ceux dont j'ai parlé, alloient, venoient & ſe promenoient ſur leurs mains. Il en paſſa une centaine les uns après les autres, qui jettèrent les yeux ſur nous, ſans que pas un d'eux en approchât. L'attention que j'avois à examiner leurs démarches m'occupoit ſi fort, que je n'avois pas encore jetté les yeux vers le ciel.

Si j'avois été frappé des objets qui m'environnoient, je le fus bien davantage de ceux qui paroiſſoient dans les airs. Un nombre prodigieux de ces eſprits voloient au-deſſus de ma tête, & étoient d'une eſpèce bien différente pour la grandeur de celle dont j'ai fait la deſcription: ils ne me parurent pas plus gros que des perroquets; ils ſembloient à leurs agitations être occupés d'affaires ſérieuſes; pluſieurs d'entr'eux ſe battoient à coups d'ailes, & j'en vis quelques-uns qui furent précipités de mon côté. Mais, ô prodige! à peine avoient-ils touché le terrein, qu'ils diſparoiſſoient & que je ne les voyois plus.

Tant de nouveaux ſujets d'admiration me tinrent long-tems dans l'attitude où je m'étois trouvé lorſque j'avois ouvert les yeux; mais

un

un desir pressant de manger m'ayant pris, je me levai & fus vers Sinoüis que j'eus beaucoup de peine à réveiller. O dieu! s'écria-t-il, où suis je? Lamékis, est-ce vous? Vous me l'aviez bien prédit que je partagerois vos infortunes: je n'en puis plus, le feu par lequel j'ai passé me dévore: au nom de ce qui vous est de plus cher, ne me touchez pas, vous me verriez tomber en cendres. Par quel miracle êtes-vous échappé de la fournaise ardente? Pour moi je n'existe plus. Que voulez-vous dire, repris-je, étonné d'une pareille aliénation d'esprit? C'est exister que de dire qu'on n'existe plus. Vous êtes toujours le même, ô Sinoüis! je suis aussi surpris que vous des merveilles qui s'opèrent depuis quelque tems; & je le suis au point, que cent fois je me persuade qu'une longue létargie s'est emparée de tous mes sens. Mais quoi qu'il en soit, invoquons, soit que nous dormions, ou que nous veillions, le grand Vilkonhis, sa sagesse est toujours profonde, ses desseins justes, & sa providence impénétrable; soumettons-nous à ses decrets, cet être suprême ne nous abandonnera jamais, un jour terminera toutes nos peines. Après ce discours je voulus prendre la main de Sinoüis, & l'obliger à se lever; mais toujours préoccupé que semblable à un tison consumé il seroit ré-

duit en cendres dès qu'il se remueroit, il me supplia avec larmes de ne point le toucher. Je lui fis connoître avec tant d'énergie que les vapeurs d'un songe occasionnoient la fausseté de ce préjugé, qu'il se rendit enfin, après avoir éprouvé par expérience que je lui disois vrai.

Nous fûmes quelque tems incertains de la route que nous devions tenir; mais ayant entrevu de loin une habitation, nous résolûmes de faire nos efforts pour y arriver.

Lorsque nous commençâmes à marcher, nous fûmes surpris d'aller toujours en descendant, quoique le terrein nous semblât très-uni. Pour moi qui avois pris mon parti sur l'extraordinaire, & qui m'étois fait un principe de me livrer entièrement à la destinée, je ne fus point surpris de ce nouveau prodige; les besoins seuls de la nature m'occupoient alors entièrement, & Sinoüis & moi nous doublions le pas pour arriver à l'habitation qui se distinguoit peu-à-peu. Les maisons nous semblèrent noires & leur forme en pain de sucre renversé.

Il faisoit alors un jour serain & brillant; mais tout à coup une obscurité sombre & noire succéda; ce phénomène effraya Sinoüis. O ciel! s'écria-t-il, que veut dire ce changement,

dans quelle contrée affreuse sommes-nous? Ces mots furent interrompus par un grand cri qu'il jetta. Je lui en demandai avec précipitation la cause: Lamékis, Lamékis, reprit il d'un son de voix entrecoupé de frayeur, une bête, un monstre, un je ne sai quoi, s'est perché sur l'une de mes épaules, je ne puis m'en défaire, je sens comme une bouche collée à mon oreille. Bon, repris-je en ne pouvant m'empêcher de rire, voici un effroi semblable à celui de tomber en cendres: non, non, poursuivit-il vivement, ce que je vous dis est trop vrai; au nom de Vilkonhis, ne me quittez pas, je crains que l'obscurité ne nous sépare, & je n'ai de consolation qu'en vous; tâchez de me débarrasser de l'animal qui m'incommode. Sinoüis me prit la main, & la porta alors sur son épaule: l'effroi, lui dis-je, vous tourne l'esprit, je ne sens rien. Je deviens donc fou, s'écria-t-il avec fureur, tout est-il donc fait pour me désespérer?

Sur ces entrefaites le jour parut subitement, nos yeux se portèrent naturellement vers le ciel, où nous vîmes trois soleils qui formoient un triangle parfait, & qui éclairoient également; une étoile plus brillante que le diamant le plus parfait, en faisoit le milieu. Ce phénomène extraordinaire me surprit si fort, que

j'en oubliai la faim qui me dévoroit. Le reste du ciel étoit d'un rouge ponceau, & l'horison au lieu d'être rond me parut quarré.

Mon admiration fut interrompue par un nouveau cri que fit Sinoüis. Eh bien! Lamékis, me dit-il en se reculant de deux pas, tournez la tête & voyez si je m'étois trompé. Encore, repris-je, que voulez-vous donc dire? Ah! ciel, continua-t-il avec impatience, vous ne voyez pas ce monstre dont je m'étois plaint, qui est passé sur votre épaule? Je ne sens, ni je ne vois rien, poursuivis-je : vous avez donc les yeux fascinés, ajouta Sinoüis: non, répartis-je; & pour vous en donner une preuve, c'est que l'animal que vous prétendez qui est sur moi, est sûrement sur votre épaule; mais que cela ne vous effraye pas, dès qu'il ne fait point de mal, pourquoi vous en tourmenter? Nous sommes dans un climat de prodiges, il faut laisser aller les choses selon leur cours.

Après avoir fait encore environ deux karies en nous entretenant de cette manière, sur un terrein qui plioit sous nos pieds, nous nous trouvâmes près de l'habitation en pain de sucre; nous avançâmes vers une barrière gardée par deux sylphes, dont les fronts ressembloient à une glace de miroir. Je ne fus pas peu

ſurpris en y jettant les yeux de voir ſur mon épaule un animal ſemblable à celui qu'avoit Sinoüis. Malgré ma fermeté, je treſſaillis lorſque je ſentis approcher de mon oreille une bouche froide qui s'y colla, & qui me dit dans ma langue : Lamékis, garde-toi de paſſer par cette barrière, c'eſt ici la retraite des intelligences malheureuſes; tourne à ta gauche, tu verras de loin le palais du divin Scéalgalis; preſſe-toi d'y arriver, & n'écoute ni tes beſoins ni tes deſirs.

Pendant que l'eſprit proferoit ce diſcours, j'avois les yeux fixement attachés ſur Sinoüis, qui ſembloit attentif à l'inſpiration d'un petit monſtre noir dont je démêlai pour lors la couleur ; je ne me trompai pas, il lui parloit; mais il lui tenoit des diſcours bien différens. Lamékis, me dit Sinoüis, avec un air perſuaſif, entrons dans cette habitation, dès que nous aurons paſſé la barrière tous les prodiges ceſſeront; là nous trouverons abondamment de quoi donner aux beſoins de la nature; l'eſprit m'aſſure que nous y ſerons reçus avec complaiſance, que nous nous y repoſerons de nos travaux, & que nous y jouirons enfin d'un ſort charmant & tranquille.

Vilkonhis nous en préſerve, ô Sinoüis, interrompis-je, il faut paſſer outre, cet avenir

eſt malheureux, il vaut mieux encore eſſuyer quelques traverſes que de riſquer ſous un eſpoir frivole le ſort heureux qui nous attend. Sinoüis voulut combattre encore ma réſolution; la faim qui le dévoroit & à laquelle j'étois auſſi en proie, lui donnoit une éloquence ſi perſuaſive, & qui prouvoit ſi-bien qu'elle nous feroit périr avant que d'arriver, que je fus prêt à ſuccomber à cette preſſante tentation.

L'intelligence alors me parla une ſeconde fois. Arrête, Lamékis, me dit-elle, ſi tu donnes dans le piége, tu es perdu; la félicité ne s'acquiert qu'en tyranniſant ſes deſirs. Pendant qu'elle proféroit ces mots, je vis voler de la gauche une foule de ces animaux ailés, & de la droite un nombre moins conſidérable; ceux qui ſortirent de l'habitation étoient noirs, & ceux qui vinrent de la gauche étoient blancs.

Les uns & les autres ſe mirent à voler au-deſſus de nos têtes, & s'approchèrent ſi près de nous, que nous aurions pu aiſément les toucher de la main. Ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que les blancs ne ſe confondoient pas avec les noirs, quoiqu'ils paruſſent également ſe confondre au-deſſus de nous.

Sinoüis cependant me preſſoit extrêmement

d'entrer dans l'habitation, & je tenois ferme à paſſer vers la gauche à cauſe du ſecond avis. Un murmure fort doux ſe faiſoit entendre pendant notre diſpute ; mais je diſtinguai que celui de la voix des eſprits blancs reſſembloit à celui que forme le roſeau lorſqu'il eſt agité par les vents ; & le ſon des noirs à celui de l'enrouement d'un muet.

Malgré les inſtances que me fit Sinoüis, je remportai la victoire, & je lui prouvai qu'il étoit d'une ame noble & généreuſe de ſacrifier nos beſoins à la gloire de paroître devant le ſuprême Scéalgalis, & qu'on ne pouvoit être grand ſans l'avoir mérité. Ce cher compagnon de mes dernières traverſes ſouſcrivit enfin & me ſuivit vers la gauche. A peine eûmes-nous pris ce parti, que l'eſprit noir qui étoit reſté juſqu'alors ſur ſon épaule, s'envola, & fut remplacé par un de couleur contraire.

La troupe des blancs fendit les airs avec des ſignes d'allégreſſe ; & en quittant l'habitation nous vîmes les noirs s'enfoncer dans le haut des maiſons qui la compoſoient. A chaque fois qu'il en entroit un, une fumée noire & épaiſſe en ſortoit.

Après que nous nous fûmes éloignés de cet endroit fatal, nous entrâmes dans un chemin

qui à mesure que nous marchions, s'affermissoit sous nos pas, & changeoit de couleur. Le ciel paroissoit à perte de vue, & les trois soleils sembloient nous suivre. Une perspective magnifique, qui représentoit dans un lointain le même palais transparent, à la hauteur duquel nous avions été, paroissoit de niveau, se distinguoit à mesure que nous avancions, & faisoit face au chemin que nous tenions; à notre main gauche étoit une prairie dont l'herbe paroissoit bleue émaillée de fleurs, d'une grandeur au-dessus de celles que j'avois vues jusqu'alors, & qui se remuoient avec autant d'agitation, que s'il eût régné un vent orageux, quoique l'air ne fût ému que par un zéphir agréable, qui le tenoit dans une douce fraîcheur. La vue se perdoit de ce côté dans une mer dont l'enfoncement sembloit attaché à l'horison; le terrein sur lequel nous marchions étoit blanc comme de la neige: j'avois porté la main pour en connoître au tact la qualité; mais mes doigts y entroient avec tant de facilité, qu'ils n'en recevoient aucune impression. Nous ne pûmes imaginer autre chose, sinon que c'étoit un nuage immobile, & nous étions dans l'admiration qu'il pût soutenir notre pesanteur.

La droite de notre côté étoit absolument

obſcure, & la nuit tranchoit le jour dans cet endroit, comme ſi ce brouillard eût été tiré en ligne directe.

Cependant la faim qui nous avoit preſſés Sinoüis & moi, ne nous dévoroit plus; nous étions dans cet état où l'ame tranquille joue pour ainſi dire avec elle-même, & que ſatisfaite elle n'excite ni trouble ni deſirs. L'idée du malheur qui ne m'avoit jamais quitté juſques-là, s'évanouiſſoit peu-à-peu; & ſi l'ombre du paſſé ſe retraçoit à mon imagination, ce n'étoit que pour ſervir d'une induction certaine à l'avenir. Sinoüis interrompit la douce rêverie dans laquelle j'étois plongé. O Lamékis! s'écria-t-il, que l'état où je ſuis diffère de celui où je me ſuis vu! Les prodiges nouveaux qui s'offrent ſans ceſſe à ma vue me donnent à préſent de l'admiration ſans effroi. Ces beſoins de la vie ſi inquiétans lorſqu'ils nous preſſent, ne conſervent pas même en moi l'idée de ce que j'en ai ſouffert; le paſſé ſe retrace aiſément à mon eſprit; j'entrevois quelquefois l'avenir, mais avec une indifférence auſſi parfaite que ſi je n'y étois compris en rien, & que je me fuſſes oublié moi-même. Vous trouvez-vous, ô Lamékis! dans un équilibre d'eſprit auſſi divin? Oui, repris-je; la ſituation que vous venez de me dépeindre eſt conforme à

celle où je suis; mais prenez garde d'en confondre les causes : cette paix intérieure que nous ressentons & qui fait la félicité, est moins l'effet du climat merveilleux où nous sommes, que le fruit du choix heureux que nous avons fait; si nous nous fussions abandonnés aux conseils sinistres des esprits noirs de l'habitation, notre ame seroit noyée peut-être à présent dans l'amertume & dans les larmes. Image de ce qui se passe tous les jours dans nous-mêmes, où nous rencontrons deux volontés distinctes, lesquelles nous portent chacune à part, tantôt au bien, tantôt au mal; l'ame seule décide, détermine & c'est le choix de l'un ou de l'autre qui la rend fortunée ou malheureuse. J'allois passer à d'autres réflexions, lorsque le chemin sur lequel nous marchions se trouva tout d'un coup interrompu, & nous présenta un précipice. Nous vîmes avec étonnement que nous étions dans une région supérieure à la terre, aisée à distinguer de l'endroit où nous étions. La lune n'étoit pas éloignée de nous, & paroissoit à la même hauteur; son éclat mat sembloit réfléchi de rayons étrangers; la nuit qui tranchoit la droite paroissoit attachée à la terre, elle n'étoit interrompue de notre côté que par les rayons du phare lumineux du monde. Ce que nous avions pris pour trois soleils étoient

trois étoiles; nous avions été trompés à cause de la proximité d'où nous les voyons. Le palais brillant & transparent nous parut en l'air & soutenu de rien, & à une distance peu éloignée du globe de la lune que nous voyons tourner distinctement comme une grande roue sur son axe.

Nos yeux s'étant portés vers la droite, nous vîmes un nombre infini d'esprits blancs & noirs, qui descendoient & remontoient perpétuellement vers la terre, & qui formoient une nuée dont la lumière fut obscurcie. Nous fûmes obligés de rétrograder sur nos pas; le nuage qui nous portoit se dissipoit devant nous, & s'écrouloit peu-à-peu. O Vilkonhis! m'écriai-je, fais-nous part de tes célestes lumières: devons-nous attendre ici des ordres supérieurs, ou retourner d'où nous venons? L'esprit me dit alors de ne rien craindre, & d'attendre avec tranquillité les évènemens. Sinoüis & moi nous nous assîmes sur le chemin sans être agités d'aucune crainte, considérant avec un silence profond les objets divers qui se présentoient de moment en moment à nos yeux.

Nous en faisions l'analyse avec la secrète satisfaction que l'on ressent quand l'ame se dilate dans ce qu'il y a de merveilleux; lorsqu'un vent impétueux s'éleva & dissipa une nuée

d'esprits aëriens qui croassoient sur notre tête, ce qui commençoit à nous donner une juste inquiétude. Bientôt nous vîmes fendre les airs à deux corps que l'éloignement empêchoit de distinguer, & qui sembloient venir à nous. Un moment après ils se firent connoître pour ceux qui nous avoient enlevé du vaisseau; leurs yeux brilloient comme des étoiles, & leurs traces laissoient dans les cieux un large sillon qui ne se dissipa que fort long-tems après; cette voie paroissoit argentée, & nous parut celle qui conduisoit au palais transparent. Dès que les sylphes furent un peu plus à la portée de notre vue, ils ne nous parurent plus voler, mais marcher sur un terrein uni, qui sembloit joint au nôtre. Nous nous levâmes lorsqu'ils approchèrent de nous: Lamékis, me dit celui qui m'avoit déja parlé plusieurs fois, le tems des merveilles approche; la félicité doit récompenser ta vertu; mais qu'elle est peu de chose dans l'humanité! Ce palais que tu vois est celui du suprême Scéalgalis, ton ame qui bégaie parlera bientôt; dépouillé de la peau charnelle qui offusque le rayon céleste, tu jouiras des mystérieux plaisirs, mais achetés par une dernière condition effroyable pour les mortels, dont le récit seul est capable de glacer d'horreur le philosophe le plus déterminé &

que nul jusqu'ici n'a osé remplir ; preuve fatale de la foiblesse des humains, qui préfèrent un lâche amour pour eux-mêmes à l'immensité de la récompense.

A la porte du palais, continua le sylphe, est un lieu matériel, privilégié pour la grande épreuve. Dès que tu y seras entré, tout ce qui t'a paru jusqu'ici répugner à tes préjugés s'évanouira, les fonctions humaines interrompues depuis le tems que tu es dans nos régions, vont reprendre leur cours, les alimens y sont permis, & s'y prennent avec une somptueuse délicatesse; tu y seras servi comme sur la terre, & tu seras susceptible de toutes les fantaisies des hommes. Si ta philosophie te soutient, & que tu puisses résister à tous les desirs auxquels tu vas être en proie, tu seras jugé digne d'être initié aux mystères de l'île divine des sylphides ; trente jours de combat contre toi-même suffiront pour te mettre en état, & pour te préparer au dépouillement de la matérialité. Cette grande opération se fait de cette manière : quatre demi-sylphes, comme mon camarade & moi, seront commis pour t'écorcher tout vif, & tu ressentiras dans ce moment toute la douleur dont la nature peut être susceptible ; ta peau sera enlevée entièrement de ton corps, & portée dans le magasin fondé ex-

près par l'admirable & téméraire Dehaal (1), philosophe d'une si grande constance, & si rempli du desir d'être au nombre des habitans de cette île, qu'il a mérité par sa fermeté, non seulement d'être admis parmi nous, mais encore de conserver dans cet empire le droit de l'opacité, qui n'a jamais été accordé qu'à lui seul; l'arbre sur lequel ton vaisseau s'est reposé est moins un monument de sa vanité, qu'un témoignage de son amour & de sa charité pour ses semblables; toutes les merveilles

(1) Dehaal, philosophe phénicien, persuadé que la moyenne région étoit habitée par des esprits aériens, fit tant de tentatives pour y monter, qu'il y réussit, par le moyen d'un grand nombre de vessies remplies de rosée, qui l'enlevèrent un jour d'équinoxe au méridien du soleil. Il est le premier qui ait pénétré dans cette région, sa vertu ayant trouvé grace devant Scéalgalis, qui vouloit qu'il fût précipité sur la terre; il demanda lui-même à être dépouillé de l'humanité, ce qui lui fut accordé, avec un lieu matériel à l'extrêmité de l'île. Un arbre ayant été porté par un grand vent dans l'île des Sylphes, il obtint encore qu'il y feroit conservé, pour asseoir les vaisseaux que les colonnes d'eau enleveroient dans les nuées; & il le plaça à un tel point, que la mer depuis ce tems n'a jamais été pompée de cette région, que les vaisseaux soulevés n'aient coulé sur cet arbre extraordinaire. Un françois qui est revenu depuis peu de l'île des Sylphes, assure que l'arbre a été supprimé.

que ce grand homme a opérées viendront un jour à ta connoiſſance, il faut des oreilles pures pour les entendre, il ne m'eſt pas permis de t'en dire à préſent davantage; mais pour ne point te laiſſer de doute ſur le parti que tu as à prendre, je puis ajouter que ſi par une lâche répugnance & un fol amour de toi-même, tu refuſes les biens qui te ſont préparés, tu ſeras précipité ſur la terre dont tu ſors, tu y ramperas comme un reptile, & en changeant de corps tu conſerveras toutes tes idées qui te ſerviront d'un ſupplice perpétuel, & qui te feront regretter, mais trop tard, d'avoir préféré une lâche ſenſualité à de mâles douleurs, dónt le bonheur & l'immortalité étoient le prix.

Après que le ſylphe eut proféré ces paroles, il battit des ailes, & reprit avec celui qui l'avoit accompagné le chemin par lequel il étoit venu; ſon diſcours m'avoit rendu penſif, Sinoüis en paroiſſoit effrayé, nous fûmes l'un & l'autre long-tems enſevelis dans nos propres idées. Lamékis s'écria, le triſte compagnon de ma fortune, ſont-ce donc là les biens qui nous avoient été promis? Qu'allons-nous devenir? Qu'allons-nous faire? A quel parti ſe vouer? Rien de plus certain, repris-je, que de nous abandonner à notre ſort, de

fubir les décrets éternels, & de tenter l'épreuve propofée: le cours de la vie en comparaifon de l'éternité? Ne doit-on pas tout facrifier à l'efpérance d'être heureux éternellement; qu'importe que nous foyons dépouillés du terreftre? N'eft-il pas plus onéreux qu'agréable? Et s'il eft vrai, comme l'efprit l'affure, que des biens éternels couronneront nos douleurs, devons-nous héfiter de fouffrir quelque tems pour les mériter? O Clémilis (1)! m'écriai-je, avec tranfport, j'affronterois les périls, les maux, les fouffrances les plus cruelles, dans la vue de vous revoir, ce bonheur annoncé, c'eft vous fans doute & j'y cours: Sinoüis à ce difcours me fuivit dans la voie nouvelle que l'efprit nous avoit préparée, j'y entrai avec joie; bientôt un corps de logis s'offrit à nos yeux; il paroiffoit de marbre & d'une grandeur immenfe, une grande avenue plantée de beaux arbres chargés de fruits dont l'odorat & la vue flattoient délicieufement les fens, précédoit l'entrée de ce beau palais: à peine fûmes-nous dans cet agréable chemin que nous nous fentîmes émus du defir de manger de ces beaux fruits. L'avis feul du fylphe nous retint, & nous prîmes fur nous malgré

---

(1) **Egyptienne, femme de Lamékis.**

la faim qui nous avoit repris, de contenir nos desirs, & nous arrivâmes dans la cour du palais avec la satisfaction secrète d'avoir remporté cette première victoire; une grille d'un métal précieux & transparent en faisoit l'enceinte, un nombre de gens vêtus & faits comme nous, se promenoient dans cette cour, nous crûmes même reconnoître nos compagnons de voyages, nous en ressentîmes une joie secrète; persuadés que la même fortune nous avoit réunis dans ce lieu, nous avançâmes vers eux, pour mieux nous en assurer; mais nous avions beau marcher, la même distance d'eux à nous se conservoit toujours: nous étant apperçus de ce prodige nous nous arrêtâmes: sans doute, s'écria Sinoïiis, qu'un charme secret est attaché à nos pas, & je commence à croire que nous sommes dans le pays de l'illusion. Je me préparois à répondre, lorsqu'un jeune homme d'une figure agréable vint à nous & nous invita d'entrer dans le palais, il marcha devant & nous le suivîmes avec plaisir; sa physionomie étoit douce, & sa conversation persuasive & insinuante: peut-on savoir, seigneur, lui dis-je, si vous êtes étranger? L'espèce dont vous êtes, & qui diffère si fort de celle des habitans de ce climat, me le fait soupçonner: Dehaal est mon nom, reprit ce jeune homme,

mon pays la Phénicie, ma philosophie l'immortalité, ma demeure l'univers, ma façon de penser, de porter mes semblables à se rendre dignes de la félicité dont je jouis. Seigneur, repartis-je, Dehaal ayant cessé de parler, que nous sommes heureux de vous avoir rencontré! Vous nous avez été déja annoncé, nous vous respectons & nous mettons entièrement notre confiance en vous; daignez nous instruire & nous guider : je ne puis que faire des vœux pour que vous persévériez, interrompit Dehaal, je vous quitte au vestibule qui s'offre à vos yeux, mes prérogatives cessent dans cet endroit; mon seul pouvoir c'est de vous introduire & d'en arracher ceux qui par leur conduite se sont rendus indignes d'y rester; il dit, nous montra du doigt ce vestibule qui distribuoit à quatre grands appartemens, nous fit signe d'entrer à droite, nous nous retournâmes pour le remercier, mais il avoit disparu.

Nous nous regardâmes Sinoüis & moi dans la surprise où nous étions de ce qui venoit de se passer, & dans le doute où nous nous trouvâmes de prendre le chemin qui venoit de nous être indiqué, dans la crainte qu'on ne nous eût tendu un piège, & que le jeune-homme ne fût aposté pour nous engager mal-à-propos. Cependant sa physionomie avoit fait une telle

impression sur mon esprit, & ses discours m'avoient inspiré une telle confiance, que j'entrai, suivi de Sinoüis. Ce lieu étoit meublé superbement ; les jours, d'un côté, donnoient sur la grande cour dont j'ai parlé, & de l'autre, sur un jardin superbe, que la vue ne pouvoit terminer ; un bas-relief de métaux & de pierres rapportées composoit un corps d'histoires qui devoit être très-curieux : il servoit de meubles à cet appartement.

Après que nous l'eûmes traversé, nous nous trouvâmes dans une gallerie superbe, dont la voûte étoit d'une hauteur extraordinaire, & qui recevoit ses jours du jardin; des métaux plus polis que les glaces les plus fines servoient de plafond, & le vitrage de grandes croisées ceintrées étoit de pierreries rapportées avec beaucoup d'art, au travers desquelles le jour passant, en formoit un des plus singuliers & des plus admirables; l'entre-deux des croisées, des portes, & tout ce qui n'étoit pas percé, étoit peint de camayeux d'or de plusieurs sortes de couleurs; nous comptâmes cinquante portes à cette gallerie, qui faisoient face à autant de croisées, & qui distribuoient en autant d'appartemens : un silence profond regnoit dans ce lieu vaste, & nous saisissoit de respect & d'horreur.

Au milieu de cette gallerie se voyoit un autel soutenu de quatre colonnes torses, d'un ordre nouveau & d'un métal inconnu, qui nous sembla précieux. Le simulacre d'une pierre ressemblante au diamant représentoit une grande figure semblable aux esprits qui nous avoient enlevé du vaisseau : elle étoit si parfaitement moulée, que plus on l'examinoit, & plus elle avoit de rapport à la nature.

L'espérance que nous conservions de trouver enfin quelqu'un qui terminât l'incertitude où nous étions de notre sort errant, nous fit traverser la gallerie & passer dans un autre appartement ; la même solitude y regnoit encore ; nous en sortîmes aussi-tôt : un autre se présenta à nos yeux ; c'étoit toujours le même silence & la même incertitude.

Nous errâmes de cette manière, d'appartemens en appartemens pendant un tems considérable : ne voyant aucune fin à cette solitude, nous résolûmes de regagner, si nous pouvions, le vestibule, & de joindre de-là ceux que nous avions vu se promener dans la cour : dans ce dessein nous doublâmes le pas, & nous arpentâmes de nouveau ce vaste labyrinthe ; mais il nous fut impossible de retrouver le vestibule ; à peine étions-nous sortis d'un appartement, que nous nous retrouvions dans un autre, & sans la

nuit qui nous ſurprit & qui nous arrêta, il y a lieu de croire que nous aurions fait encore bien des pas inutiles.

Cependant une faim preſſante nous dévoroit; quel parti prendre dans l'état violent où nous nous trouvions? La fatigue d'avoir tant marché nous accabloit, & la nuit obſcure qu'il faiſoit achevoit de nous décourager : nous cherchâmes à tâtons un lieu où nous puſſions nous repoſer en attendant le retour de la lumiére; un ſopha, ou quelque choſe qui nous parut tel, ſe rencontra heureuſement ſous notre main : il nous fut ſecourable dans cette occaſion, & nous nous en ſervîmes pour nous délaſſer quelques inſtans de nos travaux.

Nous fûmes quelque tems, Sinoüis & moi, ſans nous parler : ce cher ami ſe laiſſoit aller à ſa douleur : j'en jugeai par les ſoupirs profonds qu'il étouffoit vainement : quelque étonné que je fuſſe moi-même de l'état nouveau qui m'accabloit, j'haſardai de le conſoler, & je me ſervis, pour y réuſſir, de toutes les idées qui me vinrent à l'eſprit : mais ſoit qu'il fût moins ferme que moi, ou moins accoutumé aux rigueurs de la deſtinée, mes diſcours ne firent pas l'effet que j'en devois attendre, & ne trouvèrent aucune foi dans ſon ame troublée : au contraire, ſon cœur preſſé de nouveau exha-

loit son amertume par des sanglots réïtérés ; ma tendre amitié pour lui souffrit de son désespoir : ne sachant plus qu'imaginer pour le calmer, je tentai de le distraire en lui contant la suite de mes aventures, dans l'espérance de lui faire connoître combien le parallèle qu'il faisoit de ses souffrances avec les miennes étoit injuste : je prévins Sinoüis sur cette voie de consolation qui nous feroit attendre le jour avec moins d'impatience : il la saisit avec empressement, & fut le premier à me faire ressouvenir de l'endroit où j'avois été interrompu : mais ô Vilkonhis, avois-je besoin qu'on me le rappellât ? De pareils incidens sortent-ils jamais de la mémoire, & sur-tout lorsque l'amour les a gravés dans nos cœurs ?

Continuation de l'histoire de Lamékis.

Ce qui me reste, ô Sinoüis, lui dis-je, à vous rapporter de mes aventures, vous fera connoître à combien de traverses un mortel est sujet : vous m'avez vu naître dans des catacombes, à la veille de périr sur la mer, par l'inhumanité & la fureur d'une reine amoureuse & jalouse : enlevé des bras d'un père & d'une mère, dans un âge où la raison commençoit à m'éclairer assez pour connoître mes malheurs, mais qui étoit trop peu avancé pour les supporter : vous m'avez vu enfin pas-

ſer chez un étranger, dont la religion & les mœurs différoient extrêmement de mes préjugés. Quelque extraordinaire que ſoit ce commencement de mon hiſtoire, la ſuite en eſt encore plus ſurprenante : il vous ſera facile d'en juger lorſque je reviendrai à ce qui me regarde : pour le préſent, je vais continuer les aventures de Motacoa, où je me ſouviens que j'en étois reſté.

Vous n'aurez pas de peine à vous rappeller que c'eſt l'homme bleu chez lequel j'avois été élevé, qui ayant pris pour moi une ſingulière affection, me contoit ſes aventures dans le deſſein...... Ne vous donnez point la peine, interrompit Sinoüis, de me faire reſſouvenir de ces choſes, malgré tous les prodiges qui ſont arrivés, qui ſemblent devoir confondre les idées ; je n'ai pas perdu un mot de cette hiſtoire. Vous en étiez à l'endroit où Motacoa reconnut Falbao, cet animal admirable attaché au pied d'un trône, où brilloit une princeſſe d'une beauté parfaite : des événemens auſſi ſinguliers peuvent-ils s'oublier aiſément ? Ces preuves de la mémoire de Sinoüis me firent connoître l'attention qu'il me prêtoit, & j'eſpérai que ce que j'avois à lui dire diſtrairoit les noires idées que ſon état préſent occaſionnoit. Je repris ainſi le fil de l'hiſtoire.

Si la vue de Falbao me ſurprit, continua Motacoa, je le fus bien davantage, lorſque je m'entendis appeller du trône par mon nom : je m'en approchai avec un reſpect compoſé d'admiration : mais quelle fut ma ſurpriſe en voyant la princeſſe de plus près, de la reconnoître pour cette jeune perſonne qui m'avoit apparue dans le ſonge que j'avois fait près de la ſource divine, & qu'un monſtre avoit ſouſtrait à mes regards, lorſque j'avois voulu venger le coup perfide qui avoit ſéparé la main de ſon bras : cette viſion me frappa ſi fort, que je ne pus répondre alors à l'ordre qu'elle me donna d'avancer vers elle, & de lui apprendre par quel miracle j'avois pu pénétrer dans le monde Trifolday (1). Revenu de ma première ſurpriſe, je m'inclinai profondément, & je m'avançai dans cette poſture au pied du trône pour obéir à cette princeſſe charmante : mais à peine eus-je levé les yeux vers elle, que l'étonnement qu'elle marqua à ma vue fut ſuivi d'un évanouiſſement.

A cet évènement imprévu un bruit ſourd ſuccéda : les rangs de femmes-vers ſe confondirent avec un bourdonnement épouvantable ; quatre monſtres de cette eſpèce ſortirent des quatre côtés du trône le (2) zenghuis à la main,

(1) Monde intérieur.

(2) Poignard.

& vinrent à moi pour m'en frapper. Dans l'effroi que me causa cette apparition, je fis un saut & je me lançai vers Falbao ; cet animal, guidé par la délicatesse de son instinct, fit un effort si furieux pour me secourir, qu'il rompit sa chaîne. Les monstres effrayés à cette vue échappèrent à sa fureur, en faisant un bond qui les enleva sur le sommet du trône ; les femmes de la garde de la princesse s'enfuirent par la porte, après s'être saisies de la princesse qu'elles enlevèrent, & me laissèrent seul dans la gallerie avec Falbao.

Quelque surpris que je fusse de ce qui venoit de se passer, le premier usage que je fis de mes sens fut de flatter mon aimable chien ; cet animal reçut mes caresses, ou pour mieux dire les marques de ma reconnoissance, avec une joie qui se manifestoit à sa façon, par tous les mouvemens propres à son instinct ; quelque embarrassé que je me trouvasse, sa présence, dont je connoissois la solidité, me rassura contre tous les évènemens par les preuves nouvelles que j'avois de la crainte qu'il inspiroit à ces peuples surprenans ; quelquefois mon esprit se perdoit pour trouver la cause de ces prodiges : mon imagination avoit beau se fatiguer, elle ne trouvoit aucune raison qui fût valable ; un certain sentiment, qui s'étoit emparé de moi à la vu

de la princeſſe, & que la crainte avoit affoibli, reprit ſon empire. Dès que je fus délivré du péril qui me menaçoit, je me reprochai d'avoir ſouffert qu'elle me fût enlevée, & je réſolus, à quelque prix que ce fût, de la retrouver. Dans ce deſſein je ſortis de la gallerie par une porte dont l'ouverture étoit ronde; mais bientôt une nuit obſcure m'égara dans un labyrinthe de détours; le chemin étoit ſi difficile, que ſans Falbao, qui marchoit à mon côté, & ſur lequel je m'appuyois, je me ſerois laiſſé tomber pluſieurs fois.

Il y avoit déja long-tems que j'errois de cette façon, ſans trouver aucune iſſue à ce long corridor, lorſqu'une lueur me fit diſtinguer le lieu où j'étois; c'étoit une voûte lambriſſée avec art, de tout ce que la terre a de plus précieux : ce qui paroiſſoit de remarquable, c'eſt que ces différentes productions de ce monde intérieur étoient placées de façon qu'elles formoient des eſpèces de bas-reliefs, qui repréſentoient des hommes & des femmes, dont les attitudes différentes ſembloient former un corps d'hiſtoire. A meſure que j'avançois, les rayons de pluſieurs flambeaux de bois combuſtible, placés de diſtance en diſtance, m'éclairoient de plus en plus, & ranimoient ma fermeté. Apres avoir fait encore deux cens pas, cette

galerie voûtée aboutit fur les bords d'un canal fort large, dont l'eau étoit de vif argent, & qui étoit agitée avec autant de violence que la mer lorfqu'elle eft battue de la tempête ; un ruiffeau de foufre allumé que je vis à ma droite, m'ôta une partie de la furprife que j'avois de ce phénomène, parce que je jugeai que ce feu voifin devoit occafionner l'ouragan du canal : je rétrogradai fur mes pas, me fentant le cœur affoibli par une odeur qu'il étoit impoffible de fupporter. Falbao m'en avoit donné l'exemple en tournant fur la gauche, vers une porte que je n'avois point obfervée ; elle ouvroit à un appartement éclairé des mêmes flambeaux dont j'ai parlé, qui flattoient fi agréablement l'odorat, que mes fens affadis en furent ranimés. Nous nous arrêtâmes dans une grande falle, au milieu de laquelle étoit un maufolée de pierres de différentes couleurs, qui repréfentoit un homme ordinaire; quatre habitans de cette terre intérieure foutenoient ce monument, & avoient des attitudes convenables à l'effort qu'ils fembloient faire & à la trifteffe du lieu.

J'étois dans l'admiration que me caufoit la vue de ce tombeau, qui me donnoit lieu de penfer que ce monde avoit deux efpèces d'hommes, lorfque j'entendis une voix qui articuloit des mots de ma langue, & qui fembloit fortir d'un

appartement voisin ; le son de cette voix, qui m'émut jusqu'au fond du cœur, me fit approcher avec précipitation vers une porte entr'ouverte, où ayant prêté l'oreille, j'entendis proférer ces mots : « Non, barbare, je ne serai jamais à toi ; tes persécutions sont vaines : j'aime mieux descendre dans la nuit du tombeau que de m'unir à un monstre tel que toi ; reprends un empire où je ne veux point regner, & rends-moi au mien & à ma chère patrie ; n'es-tu pas satisfait que ta jalousie ait privé mon père du jour, sans vouloir me forcer à me lier à son assassin ? En vain tu me fais un crime de l'arrivée de ces étrangers à Trifolday : jamais je ne les ai connus, & ce n'est point moi qu'ils y sont venus chercher ; ta jalousie t'aveugle au point que tu ne fais pas attention qu'ils sont d'une autre espèce que la mienne. Je suis tombée en foiblesse, dis-tu, à la vue de l'un de ces étrangers ; c'est un amant : l'empressement que j'ai eu de le voir, prouve, poursuis-tu, cette vérité : cet animal extraordinaire, basilic affreux pour ta nation, se trouve dans ton royaume par mes ordres & par les intelligences que j'ai conservées avec un rival qui a conjuré ta perte : tu sais les moyens, dis-tu, de te venger ; ils sont prêts à périr, & si je ne souscris pas à tes désirs, la mort me punira de ma noirceur & de mon

obſtination : vas, remplis tes deſſeins, barbare, mon innocence me répond de ma félicité ; mais crains les dieux vengeurs, ils ne laiſſent rien d'impuni ; tôt ou tard le ciel me vengera de toutes tes cruautés ».

La voix s'arrêta alors, & la perſonne qui venoit de parler ſe mit à ſoupirer amérement : je ne pus pas douter que ce ne fût la princeſſe que je cherchois : ces plaintes avoient trop de relation avec ce qui m'étoit connu ; le ſeul embarras où je me trouvois procédoit du droit & de la qualité du barbare dont il étoit fait mention, qui devoit, ſans doute, commander dans ces lieux.

Je m'abandonnois à ces réflexions ſans ſavoir à quoi me déterminer, lorſqu'un cri perçant, qui, de la part dont il étoit jetté, retentit juſqu'au fond de mon cœur, me fit pouſſer témérairement la porte : quel ſpectacle touchant m'attendrit & me frappa ! ma princeſſe étendue ſur un lit de mouſſe d'une ſtructure ſingulière étoit à la veille de recevoir le trépas d'un homme-ver, qui avoit le zenghuis levé ſur ſon ſein ; il ſembloit, en le retenant, ſuſpendu en l'air, prendre le plaiſir cruel de faire reſſentir à cette belle perſonne toutes les horreurs du trépas. A mon abord imprévu il voulut frapper : arrête, monſtre horrible, m'écriai-je, en me jettant

ſur lui, ſans craindre ſon énorme grandeur, il faut que je périſſe avant que tu conſommes ton action barbare : la violence avec laquelle je m'étois abandonné ſur cet homme, & à laquelle il n'avoit pas eu lieu de s'attendre, ou peut-être l'agitation que lui cauſoit le crime qu'il alloit commettre, lui fit tomber le zenghuis de la main; mais ſe débarraſſant de moi d'une main puiſſante, il m'alloit étouffer entre ſes bras; déja la reſpiration me manquoit, lorſque Falbao, qui s'étoit retenu juſques-là, s'élança vers le monſtre, qui ne s'attendant point à ce ſecours, fut ſi effrayé de cette nouvelle apparition, qu'il me laiſſa tomber d'effroi, & voulut faire un bond pour ſe ſauver; mais il étoit trop tard, l'adroit Falbao lui avoit déja ſauté au col, & d'un regard, & d'un coup de langue, il abattit cette maſſe énorme, qui tomba ſans mouvement & ſans vie à nos pieds.

La ſurpriſe de la princeſſe fut extrême à cet évènement imprévu, & lui donna une crainte inexprimable de mon admirable chien : ciel! je ſuis perdue, s'écria-t-elle, préſervez-moi, ô généreux étranger, de ce monſtre redoutable; je ne partage point les crimes de Za-ra-ouf.... Raſſurez-vous, aimable princeſſe, repris-je en appuyant la main ſur la tête de Falbao, dont les yeux étoient attachés ſur les miens, & qui

ſembloit attendre mes ordres, ce fidèle animal n'en veut qu'à vos perſécuteurs; en avez-vous encore? Montrez-les-moi, vous les verrez bientôt exterminés; ce qui vient de ſe paſſer n'eſt pas la ſeule expérience que j'ai de la bravoure & de l'aſcendant de mon fidèle chien ſur les peuples extraordinaires de cette contrée intérieure. La princeſſe, dont les regards craignoient ceux de Falbao, raſſurée par ce diſcours, ſe mit à le conſidérer peu-à-peu : ſeigneur que ne vous dois-je point, me dit-elle? ſans vous je ne ſerois plus : quelle marque pourrai-je jamais vous donner de ma reconnoiſſance? Celle, repris-je, d'aſſurer des jours qui me ſont auſſi chers que les vôtres, & de permettre, ô princeſſe, que je ſois éternellement votre eſclave. Cette aimable perſonne ouvroit la bouche pour me répondre, lorſqu'il parut à une porte oppoſée à celle par où j'étois entré, deux hommes-vers, leſquels à notre vue, ou, pour mieux dire, à celle de Falbao, ſe retirèrent avec précipitation en faiſant des bourdonnemens furieux. La princeſſe, que l'apparition de ces monſtres avoit fait changer de couleur, dans la crainte où elle étoit qu'ils ne vengeaſſent ſur elle la mort de leur roi, ſe remit de ſon trouble à cette aſſurance nouvelle de la confiance qu'elle devoit avoir en moi : ô Vilkonhis, s'é-

cria-t-elle..... Qu'entens-je, interrompis-je, en fixant mes yeux ſur elle, quel nom reſpectable a frappé mon oreille ! A cette invocation & à votre idiome, j'ai lieu de croire que vous n'êtes pas éloignée des climats où j'ai reçu le jour ; par quel miracle vous trouvez-vous dans un ſéjour qui doit être inconnu à toute la terre ? Hélas ! pourſuivit la princeſſe, un criminel artifice, & la rigueur de ma deſtinée m'y ont conduite : il me feroit aiſé de ſatisfaire en peu de mots votre curioſité, mais je vous avoue que ma ſituation préſente ne me donne pas aſſez de tranquillité pour vous faire ce récit ; la mort du roi, que votre animal vient d'abattre, ne tardera pas à être ſuivie des évènemens les plus dangereux ; dix mille de ſes ſujets ſe préparent peut-être déja à venger ce parricide : comment ſe préſerver de leurs coups ? Je n'imagine pas de moyens pour nous en mettre à l'abri : le plus apparent feroit de fuir ; mais par où ? A moins que mieux inſtruit que moi des routes de ce labyrinthe, vous n'en connoiſſiez les iſſues ſecrettes. L'embarras de la princeſſe augmenta au rapport que je lui fis de mon ignorance à ce ſujet : mais prenant bientôt mon parti, je l'exhortai à tenter l'aventure, en l'aſſurant que le grand Vilkonhis, qu'elle avoit imploré, touché de la confiance que nous aurions en lui, feroit

feroit un guide & un protecteur fous lequel nous marcherions avec assurance. La princesse, remplie de sentimens de religion, leva les yeux au ciel, & me suivit en s'appuyant sur mon épaule : nous sortîmes par la porte par laquelle j'étois venu, & nous entrâmes dans l'appartement du mausolée dont j'ai parlé : la princesse se mit à pleurer amèrement en jettant les yeux sur le tombeau. Voilà, seigneur, me dit-elle, en me le montrant, le comble de l'inhumanité & de ma douleur ; la mort du barbare Za-ra-ouf peut à peine expier le crime d'avoir tranché des jours si précieux : ô ! mon père, continua-t-elle en versant un torrent de larmes, quelqu'innocente que je sois de ce crime, je n'en suis pas moins la fatale cause : ce héros magnanime, continua la princesse éplorée, en m'adressant la parole, est le grand Lindia-gard, mon père, roi des Amphicléocles, que le tendre amour qu'il avoit pour moi a conduit ici dans le dessein de me soustraire à la tyrannie du perfide Za-ra-ouf, par des moyens si extraordinaires, qu'à peine est-il possible de les croire. Je pris la liberté d'interrompre la princesse, & de lui faire remarquer que dans l'état présent les momens étoient précieux : après avoir baisé respectueusement un monument si cher, elle me suivit en continuant ses pleurs. Nous doublâmes le pas,

& nous allions sortir de ce triste lieu, lorsque le passage nous en fut disputé par une multitude innombrable de peuple, qui, le zenghuis à la main, s'avançoit tumultueusement vers nous. A cette vue, je ne pus m'empêcher d'être saisi de crainte, & de douter que Falbao nous préservât, pour cette fois, d'un danger qui sembloit inévitable. La princesse & moi nous avions d'autant plus lieu de désespérer de notre salut, que Falbao, qui s'étoit avancé à la vue de ces monstres, s'étoit arrêté, & paroissoit immobile; sa tête élevée faisoit imaginer que la multude & le péril l'étonnoient: mais je revins bientôt de cette conjecture, lorsque je vis, à la lueur des flambeaux, un homme de mon espèce qui s'avançoit vers nous les armes à la main. Falbao, qui ne le perdoit pas de vue, s'avança lentement à sa rencontre, & bien loin de paroître furieux, témoigna par des signes qui lui étoient propres, le respect qu'il avoit pour cet inconnu, & revint en gambadant vers moi, comme s'il eût voulu me féliciter de la découverte qu'il venoit de faire.

La princesse & moi, dans l'agitation cruelle où nous étions, immobiles & glacés de frayeur, nous considérions ces choses sans en pouvoir pénétrer le principe & les suites. Falbao, dont les yeux étoient attachés fixement sur moi, sem-

bloit attendre que je priſſe un parti : bientôt tous ces myſtères furent expliqués, en reconnoiſſant l'homme qui s'avançoit vers nous. Ah ! Boldéon, m'écriai-je, en quittant le bras de la princeſſe & en accourant vers lui, eſt-il poſſible que je vous revoie, & que ce ſoit à la tête de mes ennemis ? Non, ſeigneur, reprit ce généreux miniſtre, la violence ſeule m'a forcé de prendre les armes. Ces monſtres, effrayés de la mort de leur roi, & craignant votre chien fidèle, qu'ils traitent de baſilic affreux, perſuadés qu'il n'a aucun empire ſur les hommes de notre eſpèce, ont décidé dans leur conſeil qu'ils ſe ſerviroient de moi pour l'enchaîner, & les préſerver, par ce moyen, de la fureur de cet animal : la mort, qui m'étoit préparée en cas que je ne ſouſcriviſſe point à leurs déſirs, m'a fait accepter cet emploi : mais je ne croyois pas, ô Motacoa, que les armes qui m'ont été miſes à la main, duſſent être employées contre vous ; qu'il m'eſt doux de vous prouver à l'inſtant, en expoſant cent vies, ſi je les avois, le reſpect que je conſerve pour mon légitime ſouverain ! il dit, & ſe tournant avec précipitation, il courut, le zenghuis élevé, vers les monſtres, qui ſembloient attendre l'exécution de leurs projets : la princeſſe eut beau vouloir me retenir, je ſuivis ce fidèle ami, ſans que la

crainte d'un péril assuré me retînt : mais en avois-je aucun lieu, ne connoissois-je pas Falbao ? Ce fidèle animal n'eut pas plutôt pénétré mon dessein qu'il me devança, & courut vers les monstres en faisant des aboyemens si épouvantables, que cette multitude prit la fuite avec précipitation, & Falbao voulut les poursuivre ; mais dans la crainte de le perdre, je le rappellai, & il revint à ma voix. Sûrs pour-lors de notre retraite, je vins reprendre la princesse, dont la crainte avoit glacé les sens, & qui pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes tremblantes : nous traversâmes la voûte, que les bas-reliefs me firent reconnoître pour celle par où j'avois déja passé ; plusieurs des monstres étoient étendus par terre, étouffés par la confusion avec laquelle ils s'étoient retirés : nous fûmes plus de quatre heures à sortir de ce labyrinthe. Boldéon, qui suivoit Falbao, fut le premier qui nous annonça que nous étions hors de ce palais ténébreux. Après avoir fait encore environ deux karies, sans rencontrer aucun obstacle à notre retraite, nous nous trouvâmes enfin dans un lieu qui ne m'étoit pas inconnu : je jettai un cri de joie en portant mes yeux dans une espèce de plaine où j'avois été cent fois. Vilkonhis soit loué, m'écriai-je, en félicitant la princesse, nous sommes à présent à

l'abri des monſtres que nous avions tant lieu de craindre. Bientôt, ô Boldéon, continuai-je, vous vous trouverez en pays de connoiſſance. Oui, princeſſe, ajoutai-je, vous allez enfin vous délaſſer de vos travaux. Oh ! ma mère, m'écriai-je avec tranſport, de quel raviſſement n'allez-vous pas être comblée, & vous, ô ſage Lodaï !... Juſte ciel ! s'écria Boldéon, en contenant à peine ſa joie ! ſerions-nous enfin aſſez heureux !.... Oui, Boldéon, repris-je, rien n'eſt plus aſſuré, ces lieux me ſont parfaitement connus ; vous voyez ce rocher de criſtal, d'où ſort une fumée épaiſſe entremêlée de feu violet ; j'y allois ſouvent admirer les effets ſuprenans dont la ſpéculation de la philoſophie nous donne de ſi foibles idées ; la nature a formé dans l'intérieur de cet antre un creuſet où bouillonnent inceſſamment les métaux les plus purs, & que l'action perpétuelle du feu rend tantôt liquides, quelquefois matériels & ſouvent permanens. Ce jour oblique, qui paſſe à travers les croutes de la terre, eſt remarquable à mes yeux, par un bitume qui filtre ſur la droite, & qui après avoir ſerpenté ſans quitter la voûte pendant un long-tems, tombe goutte à goutre à côté de la demeure que s'eſt fait Lodaï ; nous avons environ encore trois kaeries pour la gagner ; ſi la princeſſe, dont je crains

la lassitude, veut me permettre de l'y transporter, ce fardeau me sera précieux; & pour abréger l'ennuì d'un chemin épineux, nous nous ferons part mutuellement des évènemens extraordinaires qui nous ont réunis. L'aimable princesse, plus tranquille des assurances que je lui donnois de son salut, parut sensible aux attentions que je lui marquois, & nous flatta de l'espérance qu'elle nous suivroit aisément. Boldéon, pour entrer dans les vues que je venois d'imaginer pour rendre le chemin moins long, nous conta, en ces termes, les périls qu'il avoit courus depuis le fatal moment où l'homme-ver l'avoit enlevé.

Vous avez pu juger, ô Motacoa, commença-t-il, en m'adressant la parole, de la douleur que je ressentis lorsque je fus saisi par le monstre; les bonds prodigieux qu'il faisoit pour éviter votre fidèle Falbao, me donnoient des secousses si terribles, que je croyois expirer, de moment en moment, de la douleur qu'elles me causoient: cependant, malgré son agilité & son adresse à éviter l'ennemi qui le suivoit, il ne pouvoit manquer tôt ou tard d'en être attrapé, sans les ordres prévoyans qu'avoit donné le roi de ces peuples, qui, prévenu que le basilic (c'est ainsi que Falbao est nommé dans ces lieux) avoit paru sur ses terres, avoit fait creuser un nombre de

fosses dans toutes les avenues par où il pouvoit passer, afin qu'y tombant, lui & ses peuples fussent à l'abri de l'ascendant fatal que la nature a donné à ce chien sur les hommes de leur espèce.

Falbao ne put éviter de se prendre dans un de ces pièges : le monstre qui m'enlevoit l'arrêta, & puis revint sur ses pas : il parut dans le ravissement lorsqu'il vit que le ressort préparé dans la fosse avoit enchaîné le chien par le col : cet aimable animal faisoit des efforts surprenans pour se délivrer de sa servitude. L'homme-ver se plut à le considérer, & voyant que l'animal me regardoit tristement, il me nasonna une langue qui ne m'est pas inconnue, mais que je n'entendis pas : connoissant à mon silence que je ne le comprenois point, il se servit d'un autre idiome que je ne conçus pas mieux ; enfin ce monstre habile me parla de tant de sortes de langues, que j'entendis enfin la mienne, ce que je lui fis connoître, & dont il parut charmé : il me demanda si l'animal qui l'avoit poursuivi, & que je voyois enchaîné, étoit connu de moi, soupçonnant, par la tranquillité que je montrois en le regardant, que j'étois accoutumé à en voir de semblables ; & si le pays dont j'étois les produisoit, en ajoutant en même tems, que supposé que cela fût, nous devions bien nous

féliciter de ne pas être dans le cas de ceux de sa nation, qui tomboient dans une langueur mortelle à l'aspect d'un de ses regards, & dont la mort étoit subite, lorsqu'ils étoient assez malheureux d'être touchés de son écume ; je satisfis l'homme-ver sur les questions qu'il me faisoit, en plaignant mon sort & celui d'un ami, qui couroit peut-être une fortune égale à la mienne; à ce discours le monstre se mit à sourire avec une grimace affreuse : Tumpingand, me dit-il, le malheur dépend des préjugés, ceux dans lesquels tu es né, font errer le peu d'instinct que la nature t'a donné; vil excrément de l'humanité, tu es trop heureux de ce que le hasard a bien voulu que je te rencontrasse; rends-en graces au grand (1) Ver-fund-ver-ne, & de ce que ton espèce informe, maudite parmi nous, ait du rapport à celle d'une princesse que notre empereur adore : en faveur de cette belle Tumpingand (2), notre souverain accorde la vie aux monstres de ton pays, que le hasard amenera dans ces lieux;

(1) Divinité adorée dans le centre de la terre, sous la figure d'un ver monstrueux par sa grandeur.

(2) Les peuples intérieurs nomment toutes les nations qui diffèrent de la leur, Tumpingand, ce qui signifie étranger en leur langue.

dans un autre tems, tu aurois été conduit dans le moment de ton esclavage au temple de Ver-fund-ver-ne, où l'on t'auroit écorché tout vif, & brûlé sur son autel ; bénis, te dis-je une seconde fois, l'aventure qui a fait pénétrer notre souverain dans le royaume des Amphicléocles ; elle est cause que les vieux du kin-zan-da-or (1) en faveur de l'enlèvement de la princesse Cléannes, se sont relâchés de la loi sévère dont je viens de parler ; à sa place il est décidé que tout Tumpingand que le hasard fera trouver dans la suite dans le royaume, sera mutilé dans les parties qui diffèrent des nôtres, & qu'on jettera ses jambes & ses cuisses au feu, comme des excroissances odieuses à l'humanité, avantage d'autant plus précieux, que ces membres, inutiles & informes, sont les seules causes de ce qu'ils sont rejettés du sein du grand Ver-fund-ver-ne.

Pour ce qui est de toi, ô monstre, à peine supportable, ta servitude arrive dans le tems le plus favorable, par l'honneur que tu auras d'être mutilé de compagnie avec la princesse sur laquelle on n'avoit pu gagner qu'elle consentît

(1) Kin-zan-da-or, plaine où le grand conseil s'assembloit.

au retranchement dont il eſt queſtion, & qui peut être pour s'en exempter par un entêtement effroyable avoit obtenu du monarque qu'on ne procéderoit à cette opération que lorſque deux tumpingands lui ſerviroient d'exemple, & ſon eſpoir étoit d'autant mieux fondé, qu'il y avoit plus d'un ſiècle qu'il n'avoit paru d'hommes de ton eſpèce dans nos contrées, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il s'en trouvât ſi-tôt. Mais Za-ra-ouf tout roi qu'il eſt, s'étoit engagé plus aiſément qu'il ne pouvoit, les vieux du Kin-zan-da-or, conſeil qui contrebalance ſon autorité, ſignifièrent à ce prince qu'ils ne pouvoient, quelque reſpect qu'ils euſſent pour lui, outrepaſſer la loi du délai, qui ne donne qu'un mois aux tumpingands pour ſe réſoudre à l'opération myſtique, que tout ce qu'il leur étoit poſſible de faire en conſidération de la belle Cléannes, étoit d'ordonner le Fingaïd (1), décret qui ne s'accordoit que dans les occaſions urgentes de l'état.

Za-ra-ouf qui adore la princeſſe, & qui ſelon les loix du royaume ne pouvoit l'épouſer qu'après la mutilation, ne fut point fâché de la fermeté des vieux du Kin-zan-da-or.

Le Fingaïd lui fit eſpérer que la quantité

(1) Tract, ou chaſſe générale.

des sujets qui alloient être employés pour aller à la chasse des tumpingands, lui en feroit attraper quelqu'un qui donneroit à Cléannes la satisfaction qu'elle s'étoit promise: enfin, que te dirai-je? Le dernier jour du Fingaïd expiroit aujourd'hui, sans que ce tract général eût produit au roi aucun monstre de ton espèce, Ver-fund-ver-ne soit loué, je t'ai rencontré, & selon ton rapport j'augure que la joie du prince va se trouver complette, puisqu'il est à présumer que le camarade dont tu m'as parlé est la proie, ou le deviendra, de quelqu'un des miens; mais un avantage sensible au-dessus cent fois de la prise, quelque desirée qu'elle soit, est le bonheur suprême d'avoir en notre puissance le grand Basilic, & que son passage sur ces terres n'ait pas été marqué par une grande mortalité; les vieux du Kinzan-da-or, qui ont conservé jusques ici une tradition fidelle de tout ce qui s'est passé depuis que nous devons l'être au divin Ver-fund-ver-ne, assurent que la dernière fois que cet ennemi cruel de nôtre espèce a paru sur nos terres, a été marquée par la mort de plus de vingt mille de nos habitans, & que ce ne fut qu'au bout de trois kirzidos (1) qu'il tomba

(1) Années; elles se comptent chez les peuples inté-

dans un piége semblable à celui que tu vois à nos pieds. Juge, ô Tumpingand, de la joie générale que la nouvelle de la prise du Basilic que tu vois va causer : console-toi, continua-t-il, me regardant avec bonté, tu n'es point malheureux de m'être tombé en partage, j'ai du crédit près de Za-ra-ouf, dont je suis le grand Bagdhaf (1), tu me parois être doué d'un instinct plus épuré que ne devroit l'avoir un animal de ta sorte; après le retranchement dont je t'ai parlé, je te ferai jouir de l'éminente prérogative d'entrer dans une des cages de la ménagerie du roi, avantage si précieux, qu'il n'est accordé qu'aux productions de la nature les plus admirables.

Le monstre après m'avoir dit toutes ces choses, reprit sa (2) marche ordinaire, & nous ne fûmes pas long-tems sans rencontrer un nombre considérable de ceux de son espèce; ils donnèrent à ma vue des signes d'une joie inexprimable, & qui devint excessive, lorsque l'homme-ver, entre les mains duquel j'étois, leur eut parlé; il leur apprit sans doute (car

---

rieurs de la terre par le nombre des assemblées des vieux du Kin-zan-da-or, qui sont de 225 jours.

(1) Grand veneur.

(2) C'est-à-dire qu'il continua à faire des bonds.

je n'entendis point la langue avec laquelle ils s'exprimoient,) la prise du terrible Basilic, leur transport se marqua par mille bonds plus élevés les uns que les autres, & par des gestes surprenans dont le nombre & la confusion seroient trop difficiles à détailler. Après s'être félicités à leur manière sur le bonheur général, chacun de ces monstres vint l'un après l'autre me passer la main sur le visage; après quoi ils prirent les uns & les autres des chemins différens afin que la nouvelle apparemment fût plutôt répandue; deux restèrent avec nous, dont l'un marchoit devant & l'autre derrière.

Vous pouvez vous imaginer ô Motacoa! (continua Boldéon) à combien de réflexions je devois être en proie, & les justes craintes dont je devois être allarmé; cependant considérant qu'il ne me serviroit de rien de m'affliger & de lutter contre des maux sans remèdes, je me fis violence & je me resignai à la volonté de Vilkonhis, rien ne tranquillise plus l'esprit que les sentimens de la réligion dans l'adversité: je me trouvai tout autre après cette soumission intérieure, & je fus capable de faire des observations sur ce qui m'arrivoit, & sur les discours que m'avoit tenus ce monstre, dont je me trouvois l'esclave; je ne fus point

surpris des noms dont il traitoit mon humanité, tout ce qui est éloigné de nous ou qui diffère de nos préjugés & de notre espèce, acquiert ordinairement dans notre opinion les titres de monstres ou de barbares, sans faire attention que ces noms ne sont légitimement dus qu'à ceux qui agissent contre la raison & contre leur propre principe ; mais ce qui me causa une véritable surprise, fut d'entendre parler ma langue dans des lieux qui différoient si fort de ceux où j'avois reçu le jour ; étonnement d'autant mieux fondé que le monstre disoit qu'il y avoit plus d'un siècle qu'il n'avoit paru d'hommes de mon espèce dans ce monde extraordinaire.

Quelqu'occupé que je dusse être de soins plus importans, je ne pus résister au desir d'éclaircir cet embarras : comment donc, s'écria l'homme-ver, après que je le lui eus expliqué, tu réfléchis; tu raisonnes ! Je ne me serois jamais imaginé qu'un Tumpingand fût susceptible de raison ; en cette considération je veux bien t'expliquer tes doutes, le voyage est encore long d'ici à la capitale, & me donnera le tems de t'ébaucher notre histoire ; je te suis trop obligé de ce que tu t'es trouvé à ma rencontre, pour ne pas t'accorder cette satisfaction ; curieux comme tu le parois, je ne

doute pas du plaisir que tu en dois recevoir.

Nous devons notre origine à Ver-fund-verne, qui suscita parmi nous un philosophe nommé Za-ra-ouf, qui nous dicta des loix dont la pratique entière étoit récompensée par la promesse, à ceux qui en seroient les religieux observateurs, de passer de ce monde intérieur sur la superficie où l'on doit jouir d'une vraie lumière, & voir réellement les flambeaux divins qui en sont les principes.

La punition de ceux qui violeroient ces préceptes, consistoit dans la privation éternelle de cette lumière promise.

La sagesse qui éclatoit dans ces loix donna à Za-ra-ouf un crédit si légitime sur les peuples de Trifolday, qu'ils l'élurent roi, & se soumirent entièrement à sa puissance; il se montra d'autant plus digne de ce haut rang, qu'il voulut contrebalancer lui-même son autorité. Il fit assembler un jour son peuple dans la plaine de Kin-zan-da-or, & là il établit les vieux qui conservent encore aujourd'hui le nom de cette plaine, pour conservateurs des loix qui avoient été publiées & reçues, avec le pouvoir souverain de déposséder le roi même, lorsqu'il voudroit y contrevenir.

Za-ra-ouf aussi grand philosophe que sage législateur, prévit que son espèce n'étoit pas

la ſeule qui habitât dans ce monde intérieur, & pour aſſurer la conſervation de ſes peuples, il fut dit : que s'il arrivoit, que d'autres peuples pénétraſſent dans ſon royaume, les ſiens ſe réuniroient pour les détruire & ne formeroient jamais avec eux aucune alliance.

Il ajouta aux priviléges des vieux du Kin-zan-da-or, celui d'élire leurs ſouverains, il en exclut ſa poſtérité, & voulut que la vertu & la valeur fuſſent les ſuffrages de la royauté.

Za-ra-ouf étant mort, ſes ſucceſſeurs conſervèrent ſon nom, les vieux du Kin-zan-da-or n'ayant pas été contens du troiſième roi qu'ils avoient élu, donnèrent un décret par lequel il étoit ordonné qu'à l'avenir tous ceux qui aſpireroient à la couronne, ne pourroient être admis dans le nombre des élus qu'ils n'euſſent voyagé trois dikhados, & qu'ils n'en rapportaſſent des preuves poſitives par la découverte de quelques merveilles inconnues, qui puſſent être utiles & avantageuſes à la patrie.

Cette loi nouvelle, non-ſeulement nous a donné de grands rois, mais encore eſt cauſe que nous nous ſommes conſervés juſques ici par la découverte qu'un de nos rois a faite de l'affreux animal le Baſilic immortel, qui ſeul étoit capable de détruire entiérement ce

bas

bas monde, & qui par des expériences faites ſur des ſujets condamnés à la mort, a appris les moyens, non-ſeulement de s'en garantir, mais encore de les faire ſervir, après les avoir pris à la (1) deſtruction de ceux de ſon eſpèce qui pourroient ſurvenir dans la ſuite.

Le roi qui ſuccéda à celui dont je viens de parler, fut élu préférablement à tous ceux qui avoient voyagé, parce qu'il rapporta pour preuves de ſes ſoins laborieux deux Tumpingands, merveille extraordinaire & inconnue juſqu'alors.

La relation qu'il fit de ſon voyage, fut que ces monſtres entroient dans leurs contrées par une ouverture des croutes de la terre, ſuſpendus par une corde, ſous laquelle il s'étoit trouvé par haſard, à laquelle étoit attaché un panier, qu'il avoit retenu comme il ſe précipitoit: il ajouta que, dans le même endroit, il avoit été ſurpris de trouver pluſieurs de ces monſtres étendus par terre, ſans vie, avec des tas de cordes, qui prouvoient que l'intention de ces barbares étoit de faire incurſion dans leurs états ; que juſqu'ici ils n'avoient pas encore réuſſi, ſelon toutes les apparences ; mais qu'il pourroit arriver qu'ils trouveroient les

(1) Ce moyen n'eut lieu que dans le premier ſiècle.

moyens de venir à bout de leur entreprise.

A ce rapport les vieux du Kin-zan-da-or tinrent un conseil important, dans lequel il fut résolu que des commissaires seroient élus pour se transporter à l'endroit spécifié par le célèbre voyageur; qu'après avoir examiné les choses, on y mettroit une garde nombreuse, & que chaque fois qu'il se présenteroit des Tumpingands, on s'en saisiroit, & on les enverroit à la capitale, où ils seroient sacrifiés à Ver-fund-ver-ne.

Le conseil décida pour ce qui regardoit les monstres vivans qu'ils avoient entre leurs mains, qu'on les conserveroit, & qu'ils seroient remis à deux vieux du Kin-zan-da-or pour étudier leur espèce monstrueuse, & tâcher de pénétrer quelle étoit la sorte d'instinct qu'ils avoient.

Ceux qui furent commis à ce soin examinèrent les Tumpingands de si près, qu'ayant découvert que leur instinct grossier raisonnoit, s'attachèrent à apprendre leur langue; à quoi ils réussirent au bout de plusieurs dikhados: cette connoissance leur en fit acquérir beaucoup d'autres, & le rapport qui en fut fait au conseil embarrassa extrêmement les sages; car, selon la relation des Tumpingands, il paroissoit que les climats dont ils sortoient étoient ceux de la félicité promise aux Trifoldaystes, puisqu'ils

étoient éclairés par les principes de la lumière.

Les vieux du Kin-zan-da-or furent partagés à ce sujet, & les contestations que ce rapport occasionna, auroient, sans doute, divisé le royaume, & produit une nouvelle secte, sans la sagesse du conseil supérieur, qui, pour prévenir de pareilles suites, ordonna que les Tumpingands seroient mis à mort, & qu'à l'avenir on n'en conserveroit plus de vivans: l'on jugea cependant d'une conséquence infinie de retenir leur idiome, & qu'il n'y auroit que les seuls vieux du Kin-zan-da-or & le roi qui pussent l'apprendre & le parler; loi politique, afin que s'il arrivoit des révolutions imprévues de la part de ces monstres, on fût en état de pénétrer & d'anéantir par-là leurs projets.

Notre histoire porte que, pendant plusieurs siècles, la garde se fit exactement à l'endroit où l'on avoit trouvé les premiers Tumpingands; qu'il en tomboit souvent entre leurs mains: mais qu'un jour trois basilics affreux ayant paru, dont la vue fit périr les deux tiers de cette garde, le reste effrayé prit la fuite, & vint à la capitale apprendre ces tristes nouvelles; que le roi qui regnoit pour-lors y ayant voulu mettre ordre lui-même, fit conduire une garde encore plus nombreuse, fut rencontré par un de ces ennemis de notre espèce, & perdit lui-même

la vie avec une partie de ceux qui l'avoient suivi.

Le prince qui lui succéda ne montra pas moins de fermeté, & se fit un devoir de trouver les moyens de mettre ses peuples à l'abri de ces nouveaux ennemis. Pour y parvenir, il fit creuser plusieurs pièges: mais ses soins ayant été inutiles, & les vieux du Kin zan-da-or craignant qu'en s'obstinant de garder cet endroit, ils ne fussent cause de la destruction des Trifoldaystes, ordonnèrent qu'à l'avenir il n'y auroit plus de garde dans les endroits où les basilics avoient choisi leur demeure.

Cette sage précaution eut un heureux succès; deux siècles se sont passés sans qu'aucun Tumpingand ait reparu, & l'on commençoit à perdre entièrement l'idée de ces évènemens, sans un incident nouveau qui en a rappellé la mémoire, & qui fait aujourd'hui le sujet de nos admirations.

Za-ra-ouf, le prince qui règne aujourd'hui, que ses lumières & son activité ont placé sur le trône, revenant une nuit fort tard de la chasse, trouva dans son chemin un Trifoldayste, qui lui dit: arrête Za-ra-ouf, voici ce que profère l'esprit qui m'agite. « Le flambeau de la félicité éclaire des peuples inconnus, & dont le royaume est inaccessible; une princesse à la cou-

leur d'afcalis, & l'objet de la tendreffe de tous les rois : que Za-ra-ouf prenne garde de fe laiffer furprendre à fes charmes ; le terrible ennemi veille à la confervation de fon époux, tremble du fort qui t'eft préparé, jufte punition d'avoir ravi la femme de ton premier miniftre ! ô lâches vieux du Kin-zan-da-or, votre indigne tolérance recevra le châtiment mérité : le feul moyen, Za-ra-ouf, d'appaifer la colère de Verfund-ver-ne, eft de dépofer ton fceptre à fes pieds, de rentrer dans le néant dont les artifices t'ont tiré, & d'expier, dans les voûtes facrées du temple, les crimes dont tu t'es entaché ».

Za-ra-ouf, furpris de la témérité du Trifoldayfte, paya fon oracle d'un coup de zenghuis qui l'étendit à fes pieds : mais quoiqu'il pût faire pour s'ôter de l'idée ce qui lui avoit été dit, il n'y put réuffir ; la mélancolie s'empara de fon ame ; folitaire & rêveur, il fuyoit jufqu'à ceux qui lui avoient été autrefois le plus chers ; & renfermé dans le fein de fon palais, il paffoit fouvent plufieurs mois fans qu'il reparût en public.

Un jour qu'il étoit plus abforbé que jamais dans ces noires réflexions, il feuilleta, pour fe diftraire, la tradition de fes peuples ; il s'arrêta à l'endroit où les Tumpingands avoient paru

pour la première fois, & cette histoire l'intéressa tellement, qu'il la revit (1) plusieurs fois.

Le lendemain il fit assembler les vieux du Kin-zan-da-or, & leur signifia un voyage projetté, dans l'intention, disoit-il, d'illustrer son règne, en reconnoissant lui-même le lieu par où les Tumpingands avoient voulu pénétrer dans le royaume, & en trouvaut les moyens d'y remettre une garde qui en étoit déplacée depuis si long-tems.

Le conseil voulut en vain s'opposer à cette entreprise, en lui remontrant que le long-tems qu'il y avoit qu'il ne paroissoit ni monstre ni basilic, devoit le tranquilliser; rien ne put l'ébranler, il partit avec un seul de ses ministres; & après trois dikhados d'absence, il reparut chargé de la belle princesse dont je t'ai parlé: il fit le détail de son voyage aux vieux du Kin-zan-da-or, & ayant gagné le grand Moulhoubouk (2), il lui fit supposer que Ver-fund-ver-ne avoit destiné de tout tems la Tumpingand, que

(1) La tradition se conservoit par des bas-reliefs, l'écriture n'étant point encore en usage, & cette façon étoit si ingénieuse, l'intelligence si claire, que les événemens les plus simples d'une histoire y étoient marqués.

(2) Grand prêtre de Ver-fund-ver-ne.

le roi avoit enlevée pour être reine des Trifoldaystes ; que d'elle devoit naître un prince magnanime, qui, dès cette vie, leur ouvriroit les portes de la félicité, & qui extermineroit la race entière des basilics ennemis.

Les vieux du Kin-zan-da-or, trompés par cet artifice, non-seulement changèrent la loi qui défendoit au roi de se marier, mais encore, en considération des biens promis par le canal de la princesse, supprimèrent la loi qui vouloit qu'on mît à mort tout Tumpingand qui seroit surpris dans le royaume. Pour divertir même les préjugés que les peuples avoient contre eux, qui auroient pu réjaillir jusques sur la reine future, il fut arrêté qu'au lieu de la mort, à laquelle les anciens réglemens condamnoient ton espèce, elle seroit mutilée, ainsi que je t'ai dit.

Tu peux revenir par ce récit, ô Tumpingand, continua l'homme-ver, de la surprise où tu étois de m'entendre parler ton idiome; vieux du Kin-zan-da-or, c'est un de mes privilèges ; il est heureux pour toi que tu sois tombé entre mes mains ; si tu veux suivre mes conseils, & que ton instinct soit assez ferme pour demander toi-même le retranchement de tes monstrueux membres, je te promets que je te rendrai la vie douce, & que tu béniras cent fois Ver-

fund-ver-ne de l'heureux moment où je t'ai rencontré.

Le monſtre, pour me donner une confiance plus entière à ſa parole, cracha dans ſa main, & m'en barbouilla le viſage, manière chez ces peuples de faire un ſerment, dont je l'aurois fort volontiers diſpenſé, auſſi-bien que du reſte. Après avoir fait cette ridicule cérémonie, dont le goût fort me fit éternuer, il me fit à ſon tour cent queſtions différentes, auxquelles je répondis de mon mieux.

Nous arrivâmes au bout de trois jours de marche à la capitale, dont le ſeul palais, comme vous ſavez ſans doute, compoſe toute la ville. On me conduiſit à l'appartement de Za-ra-ouf; il paroiſſoit enſeveli dans une profonde triſteſſe, & ſes yeux ſe détournèrent à mon abord; il eut un long entretien avec le monſtre qui me guidoit; après quoi nous ſortîmes, & je fus mis au fond d'un rocher; je ſuis auſſi ſurpris que toi, me dit l'homme-ver qui m'avoit enlevé, du traitement qu'on te fait, & auquel je ne m'attendois pas; je n'ai pu pénétrer encore quel eſt le ſujet de la colère du roi; il faut qu'il te ſoupçonne de mauvais deſſeins, car il m'a fort recommandé de te faire veiller de près; la princeſſe même y entre pour quelque choſe;

mais, quoi qu'il en soit, tranquillise-toi; je ne t'ai pas promis en vain; je vais à la cour; dès que je serai au fait de toutes ces choses, je viendrai naturellement t'en faire part; ce que je soupçonne cependant, est que Za-raouf s'est peut-être rappellé la prophétie de ce Trifoldayste qu'il mit à mort à la chasse, dont les événemens présens semblent lui annoncer la malignité: Ver-fund-ver-ne nous en préserve, l'état seroit à jamais perdu.

Le monstre après ce discours me quitta, & je m'abandonnai à mille réflexions plus fâcheuses les unes que les autres; j'eus beau avoir recours à la raison, & à la fermeté qu'on doit avoir à mon âge; mais sur quoi me fondois-je; Devois-je ignorer que plus la nature vieillit, & plus elle devient foible? Ces dangers, ces périls que j'avois affrontés pour occuper le trône de votre père, ô Motacoa, ne me paroissoient rien en comparaison de ceux que je courois alors; je promenois tristement les yeux dans ma prison souterraine, dont la foible lueur, qui transperçoit à travers les crévasses du rocher, ne servoit qu'à m'en montrer toute l'horreur; trois jours se passèrent dans l'incertitude & dans l'attente de mon sort; triste, abattu, languissant, je ne pouvois me résoudre à manger; les alimens sur-tout

diffèrent si fort de ceux auxquels j'étois accoutumé, qu'à peine osois-je les regarder; cependant la nature accablée d'un jeune si long, ne put résister plus long-tems à une faim dévorante; je me jettai avec fureur sur un limaçon rôti qui se trouva parmi les alimens qui m'avoient été fournis: je faisois à contrecœur ce mauvais repas, lorsque j'entendis rouler la pierre qui couvroit l'entrée de la caverne; je frémis à ce bruit, & je m'avançai précipitamment pour apprendre mon sort; je reconnus le monstre dont j'ai parlé; lorsqu'il fut près de moi, il me parla en ces termes:

Tumpingand, me dit-il, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre; tu avois raison de soupçonner qu'un de tes camarades couroit les mêmes aventures que toi; il a été pris le même jour, & la tristesse dont tu a vu le roi saisi, procède de la curiosité que la princesse a eue de le voir; il soupçonnoit que ce monstre étoit de son pays; & jaloux, comme il se l'est déja montré dans une occasion semblable, il s'est imaginé que ce Tumpingand, peut-être aimé de la princesse, étoit venu exprès pour la lui ravir, fondé sur ce que cette entreprise a déjà été tentée par un de ceux de son espèce, qui fut mis à mort, & que la princesse déclara être son propre père.

Prévenu de cette idée, ce prince a donné des ordres secrets pour que le Tumpingand lui fût amené; mais, ô malheur terrible, & qui nous fait tous trembler, le basilic affreux que tu as vu pris dans un piège est échappé: tout tremble; pourquoi sa vie a-t-elle été conservée par la trop foible complaisance du roi pour la princesse! Lorsqu'on lui amena cet animal, elle assura le prince, que son espèce étoit commune dans son pays, & qu'on n'avoit qu'à le lui remettre, elle savoit les moyens de l'apprivoiser; que bien-loin d'être nuisible, elle le rendroit utile, en l'accoutumant peu-à-peu aux peuples de ce royaume, assurant que le mal qui procédoit de ses regards, n'étoit occasionné que lorsqu'il étoit en fureur. Le roi, dis-je, séduit par beaucoup d'autres discours semblables, a permis que le monstre fût remis à la princesse: fatale crédulité! Elle entraînera peut être notre perte entière.

Za-ra-ouf, prévenu, comme je te l'ai dit, que la curiosité de la princesse pour le Tumpingand renfermoit un mystère, se cacha secrettement sous le trône de la princesse, lorsqu'il lui fut amené, espérant qu'il surprendroit dans leurs regards des marques d'intelligence ou d'amour: mais, ô funeste suite, à peine le monstre de ton espèce a-t-il paru, que la

princeſſe, émue à ſon abord, eſt tombée en foibleſſe. Que te dirai-je de plus; le baſilic a rompu ſes fers, & protège de ſes regards & de ſon écume meurtrière le Tumpingand, dont les jours ſont menacés; tout fuit, tout tremble; l'on tend par-tout des pièges pour reprendre le terrible animal; les vieux du Kin-zan-da-or ſont aſſemblés; je leur ai parlé de toi, en vantant ton inſtinct raiſonnable, qui peut nous être utile dans cette triſte occaſion; ils me députent, & me chargent de toi pour t'amener au conſeil; ſuis-moi; s'il eſt poſſible que tu ſois utile dans l'occaſion préſente, tu peux compter ſur la reconnoiſſance la plus entière.

Le monſtre achevoit à peine ces mots, qu'une foule de ſes ſemblables parut à l'entrée de la caverne; leurs bourdonnemens étoient épouvantables & m'inſpirèrent de l'effroi: ne crains rien, me dit l'homme-ver, c'eſt à moi que l'on en veut; on vient m'apprendre ſans doute quelqu'événement fatal & nouveau. L'un de ces monſtres lui ayant parlé avec beaucoup d'action, celui-ci ſe tourna vers moi: grand Ver-tund-ver-ne, s'écria-t-il, en ſe frappant le viſage, que viens-t-on m'apprendre! Za-ra-ouf eſt mort; la princeſſe enlevée; le baſilic eſt l'auteur de cette révolution; tout fuit devant lui; la déſolation des

peuples eſt extrême ; les vieux du Kin-zan-da-or preſſent ta venue ; en me diſant ces mots, le monſtre me ſaiſit, fit un bond & m'enleva de la caverne. Je fus conduit au conſeil, ſuivi d'une foule innombrable de peuple, bourdonnant les plaintes les plus amères. A peine fus-je entré, qu'un ſilence profond ſuccéda ; les vieux ſe parlèrent en ſecret ; après quoi celui qui m'avoit enlevé vint me prendre, & me mit au milieu d'eux : Tumpingand, me dit-il, apprends que les vieux du Kin-zan-da-or ayant délibéré ſur le malheur préſent, & ſur l'aſſurance que je leur ai donnée que ton eſpèce eſt au-deſſus de la nôtre, né dans les climats de la félicité, où ſont les principes de la lumière, me chargent de te dire que le trône étant vacant par la mort de Za-ra-ouf, ils te promettent de te reconnoître pour roi, ſi tu délivres l'état du monſtre horrible qui le perſécute ; reçois ce zenghuis comme un gage authentique de notre parole ; marche, & ſi ſous tes auſpices nous ſommes vainqueurs, & que le baſilic tombe ſous tes coups, tu ſeras conduit ſur le champ dans le temple divin, où le grand Moulhoubouk te ceindra le diadême ſacré.

Ma ſurpriſe fut ſi grande à ces propoſitions extraordinaires, que je reçus le zenghuis ſans

y répondre. A peine fut-il entre mes mains, que tous les vieux du Kin-zan-da-or m'environnèrent, & firent le serment accoutumé, crachant dans leur main, & en me la passant sur le visage. Si je m'étois cru, je me serois servi des armes qu'ils m'avoient données, pour me venger de cette ridicule cérémonie; mais ne pouvant faire mieux que d'accepter les moyens proposés, & soupçonnant que je pourrois vous rencontrer, j'assurai les vieux que j'étois prêt à faire tout ce qu'ils voudroient; les crachemens redoublèrent à cette nouvelle, & l'on me conduisit dans le palais où je vous ai rencontré.

La princesse me confirma les choses que Boldéon venoit d'avancer, & elle se préparoit à y ajouter quelques circonstances, lorsqu'ayant levé les yeux sur la droite, je l'interrompis en jettant un cri de joie: ô ciel! m'écriai-je, ma mère & Lodaï sont au bord de cette fontaine, où coule un élixir verdâtre: Wilkonhis, que ne te dois-je pas! Je prononçai ces mots avec tant de vivacité, qu'ils furent entendus de la fontaine. Ma mère, assise, plongée dans une profonde rêverie, frappée du son d'une voix si chère, se leva précipitamment, & me reconnoissant de loin: ô mon fils, s'écria-t-elle en venant vers moi, vous m'êtes donc rendu; je ne ver-

ferai plus de larmes ; elle n'eut pas le tems d'en dire davantage, j'étois déja entre ses bras. La joie de cette tendre mère étoit si démesurée, que j'eus lieu de craindre qu'elle n'en mourût. Lodaï, qui étoit heureusement accouru, arrêta par des simples précieuses, l'ame de ma mère prête à s'envoler. Quelque cher que je lui fusse, & quelque curiosité qu'il eût de savoir les raisons d'une si longue absence, & celle qui conduisoit en ces lieux des personnes inconnues, il continua ses secours, & ne me donna des marques de sa tendresse, que lorsque ma mère fut revenue entièrement de son saisissement. Alors il me témoigna toute la joie qu'il avoit de mon retour ; plus d'une heure se passa dans le plaisir mutuel de nous revoir, & de nous raconter confusément tout ce qui nous étoit arrivé. Lodaï m'apprit qu'il s'étoit douté de mon aventure, par la connoissance indirecte qu'il avoit que le centre de la terre étoit habité : il me dit même qu'il avoit entrevu quelqu'un des monstres dont je lui parlois ; mais que dans la crainte qu'il avoit de tomber entre leurs mains, il s'étoit toujours tenu sur ses gardes, & ne s'étoit, depuis ce tems, jamais éloigné de plus de deux karies de sa demeure ; que c'étoit là le principe des avis qu'il m'avoit si souvent répétés de ne pas m'écarter ; qu'il.

s'étoit repenti bien des fois de ne m'avoir pas averti de toutes ces choses; mais que connoissant ma vivacité, il s'étoit tu, dans la crainte que ma curiosité ne fît ce que le hasard avoit produit. Il me rapporta ensuite le désespoir dont ma mère avoit été agitée pendant mon absence, & que c'étoit un miracle de ce qu'elle n'y avoit pas succombé.

Après les premiers transports que l'occasion présente avoit fait naître, Lodaï reconnut Boldéon. Ces deux amis intimes de tout tems, se remirent avec une joie inexprimable; ma mère, que j'avois pressentie sur le compte de la princesse, & sur le goût que je ressentois pour elle, la reçut dans ses bras, avec toute la tendresse & l'affection qu'elle auroit pu montrer à sa propre fille: nous prîmes ensuite le chemin de l'habitation de Lodaï, & là Boldéon instruisit ma mère, & cet ami fidèle, de toutes les choses dont il m'avoit fait part, au sujet de mon trône usurpé. Ces deux grands hommes d'état convinrent des moyens qui devoient être employés pour m'y remettre sans courir aucun risque: la belle Nasilaé entra pour l'hymen dans tous ces projets. Ma joie fut extrême, lorsque je vis que tout concouroit à ma félicité; mais elle fut bien plus parfaite, lorsque j'appris par l'histoire de cette princesse, tout ce qu'elle me sacrifioit.

Après

Après nous être délassés pendant plusieurs jours de tant de fatigues, nous suppliâmes la belle Nasilaé de nous apprendre par quelle aventure extraordinaire elle avoit été enlevée par le monstre Za-ra-ouf; elle y consentit avec plaisir, & s'étant annoncée pour princesse des Amphicléocles, Boldéon & Lodaï se recrièrent à ce nom. Vous ne devez pas être étonnée, interrompit ce dernier, de la surprise extraordinaire que nous marquons. Par quel hasard surprenant, grande princesse, avez-vous pu sortir d'un état si mystérieux? Permettez, continua-t-il, en se tournant vers moi, que j'apprenne au prince les raisons qui causent notre surprise; elles serviront d'introduction à votre histoire.

Le royaume des Amphicléocles est limitrophe de celui des Abdales; la tradition nous enseigne que jamais les peuples qui le composent, n'ont eu aucune relation avec leurs voisins. Sorti dès le berceau, ô Motacoa, de vos états, il n'est pas surprenant si vous ignorez ces choses : afin que vous entriez mieux dans l'histoire que veut bien conter la princesse, elle trouvera bon que je vous dise un mot au sujet d'un royaume aussi extraordinaire.

Notre histoire nous apprend que les peuples qui le composent, tirent leur origine d'Hor-

his-hon-hal, troisième fils du soleil. L'on raconte, à cette occasion, que ce père de la lumière étant prêt à rentrer dans son palais aérien, entrevit un jour à travers une sombre forêt, une fille nommée Phiocles, qui se baignoit dans un canal. La tradition s'interrompt dans cet endroit, pour démontrer que c'est la première créature qui ait paru dans le monde; que la terre, avant que cette mortelle fût créée, n'étoit habitée que par des animaux, & qu'elle dut son être à l'interposition du soleil & de la lune, par un rayon qui tomba perpendiculairement sur un serpent femelle, lequel mourut en la mettant au monde. La même tradition ajoute que cette Phiocles fut allaitée par la femelle d'un renard, qui eut soin d'elle, jusqu'à ce qu'elle fût en état de se passer de ses secours.

Hor-his-hon-hal, le plus méchant des fils du soleil, ayant conspiré avec ses frères, pour se délivrer d'un père qui le châtioit souvent de ses mauvaises inclinations, & ce père ayant pénétré ses parricides projets, les précipita sur la terre, prévenant les maux que leur chûte devoit occasionner, par le secours d'un nuage qui se dissipa dès qu'ils y furent arrivés.

Phiocles, en revenant dans une grotte où elle se retiroit la nuit, rencontra Abdalles,

frère aîné d'Hor-his-hon-hal. Bien-loin de s'enfuir à sa vue, elle s'en approcha avec plaisir, dans le ravissement où elle étoit d'appercevoir un second elle-même. Abdalles, charmé de cette belle mortelle, se consola bien-tôt de son exil; Phiocles le retira dans sa grotte; la nation des Adballes doit son origine à la nuit qui suivit cette rencontre.

Un an après que ce que nous venons de dire fut arrivé, Phiocles, en revenant de la forêt, fut rencontrée par Tumpingand, frère d'Abdalles; la vue de cet enfant du soleil, qui étoit le plus beau de ses frères, charma l'inconstante Phiocles; elle répondit aux desirs de ce nouvel amant; mais dans la crainte qu'Abdalles ne la surprît & ne la punît de son crime, elle s'enferma avec ce dernier dans une autre grotte, où elle passa trois ans avec lui. Après ce tems, la volage Phiocles se lassant d'être privée de la lumière, profita du sommeil de Tumpingand, & elle l'abandonna. La tradition ne déclare pas si l'inconstance de Phiocles produisit des enfans: pour moi je m'imagine, en rapportant cet événement avec l'histoire qui nous est arrivée dans le centre de la terre, que les Tumpingands, dont il est tant parlé, doivent leur origine à ce Tumpingand, & que ces deux noms sont le même, quoiqu'ils se prononcent différemment.

Phiocles, à qui les remords inſpiroient de la crainte, réſolut de fuir le plus loin qu'il lui feroit poſſible, dans la frayeur qu'elle avoit d'être rencontrée par l'un ou l'autre de ſes amans.

Un jour qu'elle deſcendoit une colline, elle apperçut un homme qui venoit à ſa rencontre; elle ſe mit à fuir de toutes ſes forces, s'imaginant que c'étoit Abdalles ou Tumpingand, n'étant point prévenue qu'ils avoient un troiſième frère. Hor-his-hon-hal, qui étoit celui dont il étoit queſtion, ayant ſenti ſes deſirs s'allumer à la vue d'une créature ſi parfaite, la pourſuivit, & ne l'atteignit que bien avant dans la nuit, au moment qu'elle ſe réfugioit dans une grotte.

Dès qu'elle ſe ſentit au pouvoir d'Hor-his-hon-hal, dans la confiance où elle étoit qu'Abdalles ou Tumpingand l'avoit ratrapée, elle ſe jetta aux pieds du troiſième fils du ſoleil, & trahit elle-même ſes ſecrets, en voulant s'excuſer. Hor-his-hon-hal, concevant par-là l'hiſtoire & l'infidélité de cette femme, & ſoupçonnant qu'elle avoit été à ſes frères, ravi que cette charmante compagne fût tombée en ſa puiſſance, & ne voulant pas ſe mettre dans le cas de lui faire commettre une troiſième infidélité, l'enferma dans la grotte, &

usoit de cette précaution, toutes les fois qu'il étoit obligé de sortir pour chercher sa subsistance. Dans la suite des tems, se trouvant chef d'une nombreuse race, il fit une loi, par laquelle il étoit défendu, sous peine de la vie, d'avoir aucune communication avec les états voisins, qui se formoient tous les jours de la postérité de ses frères. Pour ne pas mettre ces peuples dans le cas de contrevenir à cette loi, il fit bâtir par les siens une muraille inaccessible, qui enfermoit son royaume, & qui fut cent ans à bâtir.

Cette muralle est si haute, & gardée avec tant de vigilance, que notre histoire prétend qu'il n'est jamais sorti des états des Amphicléocles, qu'un seul homme, nommé Zorahod, lequel guidé par les lumières de la raison, qui lui dictoit qu'après la grande muraille il se devoit trouver d'autres hommes & d'autres terres, philosophe & curieux de connoître par sa propre expérience la vérité de toutes ces choses, imagina à l'imitation des oiseaux de voler; il se fit des ailes, & un jour qu'il étoit de garde sur le grand mur, il les déploya & se laissa emporter par un grand vent qui le soutint & l'amena jusques dans nos états, c'est de lui que nous savons l'histoire des Amphicléocles; c'est à la princesse à nous appren-

dre si ce que je viens de rapporter est conforme à la tradition de son pays.

La princesse qui écoutoit Boldéon avec plaisir, surprise de le voir si bien instruit de l'histoire de sa nation, nous assura que l'abrégé qu'il en avoit fait différoit en très-peu de chose; que pour ce qui étoit de la grande muraille, elle n'avoit été bâtie qu'en conséquence de ce que Phiocles avoit été surprise comme elle s'enfuyoit des états d'Hor-his-hon-hal; que ce prince dans sa première colère avoit voulu la faire mourir, mais que touché des apprêts du supplice qu'il avoit ordonné, il lui avoit fait grace, à condition qu'elle mettroit elle-même la première pierre du grand mur qui subsiste encore aujourd'hui, & qu'elle ne sortiroit pas d'une prison à laquelle il la condamna que lorsque l'enceinte de cette muraille seroit assez élevée pour lui ôter le desir de s'échapper une seconde fois. Les soins qu'il se donna pour avancer cet ouvrage, le mirent en état au bout de dix ans, de ne plus craindre les tentatives de Phiocles; mais il ne connoissoit pas jusqu'où peuvent aller les artifices d'une femme, lorsqu'elle a dessein d'arriver à son but. Phiocles persistant toujours dans le dessein de quitter Hor-his-hon-hal, disparut un jour sans que ce prince, quelque recherche

qu'il ait faite, ait pu déterrer les moyens dont elle s'étoit servie pour y parvenir. Transporté de colère & furieux de ce que malgré sa vigilance il eût été la dupe de Phiocles, il fit continuer la grande muraille; & pour que ses peuples ne fussent pas à l'avenir dans le cas de se plaindre d'une pareille aventure, il fit une loi par laquelle toutes les filles de son royaume tiendroient une prison perpétuelle, & qu'il ne leur feroit permis de voir que l'homme que leur famille destineroit pour leur mari.

Dans le cours de l'histoire qui m'est arrivée, continua la princesse, vous aurez lieu d'être surpris de la singularité de nos mœurs.

Aucun de nous n'avoit osé jusques-là demander à la belle Nasilaé la raison extraordinaire du fond de sa couleur d'Ascalis; ma mère qui y étoit moins accoutumée, & plus curieuse comme femme ne put s'empêcher d'en témoigner quelque chose; nous étions préoccupés, reprit.... en souriant du même desir & du même étonnement. Pour ce qui nous regarde, notre tradition, porte qu'Hor-his-hon-hal, dont nos peuples tirent leur origine, étoit de couleur rouge ponceau, & que Phiocles étoit blanche; les Amphicléocles ont conservé celle de leur premier père, mais les femmes

tiennent encore aujourd'hui de la blancheur de Phiocles, & leur peau n'a reçu, comme vous le voyez en ma perſonne, qu'une foible teinte de la couleur du chef de cette race.

La princeſſe des Amphicléocles alloit commencer ſon hiſtoire; aſſis près d'elle, notre ſilence lui faiſoit connoître que nous étions prêts à l'écouter, lorſqu'un trépignement ſemblable à celui d'un grand nombre de chevaux, avec des cris confus, nous fit lever avec effroi pour en démêler la cauſe : je ſortis le premier de l'habitation, je reculai d'horreur à la vue d'une foule de monſtres, cent fois plus effroyables que ceux auxquels nous venions d'échapper, ils étoient de la hauteur d'un homme ordinaire, & ils me parurent reſſembler de loin à des crapauds, excepté le viſage qui avoit quelque rapport au nôtre; ils étoient nuds, de couleur jaunâtre tachetée de noir, & montés ſur de grands vers qui leur ſervoient de chevaux dont les jambes étoient courtes & ramaſſées; cette troupe ſembloit marcher avec ordre, & l'un de ces monſtres marchant à la tête portoit au bout d'un grand bâton une chouette dont les ailes étoient déployées. Lodaï, Boldéon, & moi rentrâmes avec frayeur dans l'habitation; ma mère & la princeſſe éper-

dues de l'effroi qui étoit peint ſur nos viſages n'oſoient nous en demander la cauſe : dans cette affreuſe & nouvelle extrémité nous ne trouvâmes pas d'autre expédient que celui de barricader l'entrée de la demeure ; Falbao qui dormoit s'étoit levé bruſquement au trépignement que nous avions entendu, & ſembloit nous raſſurer par la fierté de ſes regards ; ſon premier mouvement, lorſque j'avois été à la porte fut de me ſuivre, mais Boldéon l'avoit retenu, & cet aimable animal auſſi docile avec nous que furieux avec nos ennemis, étoit allé ſe recoucher aux pieds de la princeſſe & de ma mère.

Nous tenions conſeil ſur ce que nous avions à faire dans cette périlleuſe occaſion, lorſque nous vîmes paroître à des créneaux qui donnoient le jour à notre habitation, le viſage horrible de ces monſtres nouveaux ; nous jettâmes un cri d'effroi à cette vue, Falbao ſauta à cette ouverture, & fit de vains efforts pour y paſſer ; ſon inſtinct lui faiſant connoître qu'il n'en pouvoit venir à bout, il retourna vers la porte contre laquelle il gratta, & ſembloit en nous regardant nous inviter à l'ouvrir ; notre frayeur étoit trop grande pour acquieſcer à ce deſir ; Falbao quitta cette entre-

prise & se mit à fouiller la terre : nous le regardions tristement sans pénétrer le but de cette nouvelle tentative, lorsque nous vîmes avec étonnement le terrein sur lequel nous étions trembler, & Falbao se précipiter dans un trou qui s'effondra sous ses pieds.

Fin de la seconde Partie.

TROISIÉME PARTIE.

L'ÉTONNEMENT que ce nouveau prodige nous causa, nous fit tomber dans la plus cruelle consternation. Lodaï, dont le grand cœur ne s'étonnoit de rien, eut la fermeté de s'approcher du trou dont nous nous étions reculés : l'exemple est toujours d'un grand poids, lorsqu'il est donné par des personnes respectables. Honteux de la frayeur que j'avois fait paroître, & de l'idée qu'en pouvoit concevoir la princesse des Amphicléocles, je suivis ce ministre avec précipitation.

L'ouverture par laquelle Falbao s'étoit précipité me parut grande ; & le souterrein, éclairé par un jour inconnu, offroit un passage aisé pour y entrer ; je ne balançai point à le faire : la crainte de perdre mon fidèle Falbao, celle de donner de mauvaises impressions de mon courage, toutes ces choses réunies m'y firent entrer ; en vain fus-je rappellé, malgré même l'empire que la charmante Nasilaë avoit sur mon cœur ; ses ordres n'eurent pas plus de force : ma témérité m'avoit déjà éloigné ; & quoique le sentier dans lequel j'errois fût marécageux & semé de pierres, guidé par la voix

de Falbao, qui frappoit de tems à autre mes oreilles, je trouvai bientôt l'iſſue de la caverne ténébreuſe.

J'étois prêt à en ſortir, j'achevois de monter une eſpèce de dégré inégal fait par la nature, lorſque des cris horribles (entre leſquels je démêlai l'aboiement de mon fidèle Falbao) me firent arrêter, pour tâcher d'en pénétrer la cauſe: ne pouvant de-là diſcerner les objets, je ſors, j'avance quelques pas; ô ciel! que vois-je? Un combat inégal & furieux ſe donnoit à quelques pas; une légion de ces derniers monſtres dont j'ai parlé, environnoit Falbao; en vain cette force tant vantée, agiſſoit-elle avec une valeur qui tendoit à la rage; en vain la mort de cent de ces hommes nouveaux ſervoit-elle de rempart à ce vigoureux animal; le nombre étoit prêt à l'accabler; cet aſcendant que je lui avois vu ſur les hommes-vers, n'avoit point ici de lieu; il étoit prêt à périr; déja, tout couvert de ſang & de bleſſures, il chanceloit; je le voyois peu à peu ployer ſous les efforts de ces cruels ennemis.

L'on doit s'imaginer la ſituation où je me trouvai à la vue d'un ſpectacle ſi cruel, & d'autant plus extraordinaire, que la valeur avoit moins de part à la défaite qu'un charme inconnu. Les armes qu'on employoit contre le

malheureux Falbao, & qui sembloient l'attérer, n'étoit autre chose que l'étendard funeste de la chouette dont il a été parlé ; ce vil aspect lui paroissoit redoutable, intimidoit ses regards ; le hasard les lui ayant fait tourner sur moi, leur tristesse fit place à un rayon d'espérance ; mais ses adversaires, acharnés à sa perte, le firent bientôt éclipser ; ses yeux se recouvrirent de larmes, & les forces lui manquant alors, il jetta un grand cri, & tomba à la renverse.

A peine fut-il étendu par terre, que tous les monstres se jettèrent à la fois sur lui ; touché dans ce moment du sort de cet aimable animal, frappé de la perte que j'allois faire, & de tout ce que je lui devois, sans consulter ni mon impuissance, ni la foiblesse de mes secours, je m'avançai fièrement vers le lieu du combat, armé d'un seul bâton, terminé en pointe, dont la dureté pouvoit le disputer à l'acier le plus fin ; j'en frappe avec vigueur les monstres redoutables : ô prodige ! tout recule, tout fuit à ma vue ; des cris affreux succèdent, & bientôt abandonné de cette lâche multitude, je me trouve seul près de mon cher Falbao.

Le plaisir qui me transporta de l'avoir sauvé d'un péril si manifeste, ne me fit pas faire réflexion dans ce moment à ce qui venoit de m'arriver : si j'avois su que ma vue eût été aussi

redoutable à ces nouveaux habitans du monde interne, la prudence m'auroit fait profiter d'un ascendant si heureux : mais plus touché de l'état déplorable où je trouvai mon chien fidèle, que de l'éclat de ma victoire, je n'étois occupé que du soin de le faire revenir de l'accablement dans lequel je le voyois; mes larmes seules pouvoient exprimer ma douleur. Je lui parlois; je le consolois, & mille noms que mon amitié lui donnoit, exprimoient & ma tendresse & mes regrets. J'arrachai le linge qui me couvroit, pour étancher le sang qui couloit de ses blessures; mes soins furent inutiles; ses yeux ne s'étoient ouverts, me sembla-t-il, que pour me dire un éternel adieu; il les referma en me léchant la main : un profond soupir acheva de me faire croire qu'il étoit le dernier; cette idée m'accabla de telle sorte, que je me laissai tomber sur lui en pleurant amèrement.

Livré à toute ma douleur, j'avois le visage baissé contre terre, & dans la croyance où j'étois que mon aimable chien n'étoit plus, je m'abandonnois aux plus tristes regrets. Une attaque imprévue suspendit mes plaintes, pour songer à mon salut; les ennemis, qui n'avoient fui que jusqu'à une certaine distance, me voyant la face couverte, reprirent une valeur que mon

aſpect leur avoit ôtée, & apportèrent tant de précaution dans leur marche, qu'aidés par mon accablement, je me trouvai environné de leur multitude, ſans m'être apperçu de leur arrivée; mais me ſentant ſaiſir par derrière, je jettai un grand cri, & me relevai vivement, en me mettant en état de défenſe. La fureur qui parut dans mes yeux, ou pour mieux dire, leur charme ſecret, cauſa un effroi ſi ſubit & ſi prodigieux à cette foule acharnée à ma perte, qu'elle diſparut une ſeconde fois, en jettant des hurlemens affreux.

Cet événement étoit trop ſingulier & trop marqué, pour ne pas me donner lieu de réfléchir à ce qui pouvoit en être la cauſe; il n'eſt pas ordinaire qu'une armée fuie devant un ſeul homme; c'étoit cependant ce qui venoit d'arriver. En examinant les choſes avec attention, je ne pus m'empêcher de croire que je portois dans mes yeux l'aſſurance de ma victoire, & que leur aſpect donnoit des coups aſſurés à l'ennemi qui fuyoit. Prévenu de cette confiance, je jettai mes regards ſur le terrein qui m'environnoit; mais en détournant la tête, je me vis préſenter par un monſtre qui ſe couvroit le viſage d'une main, pour éviter ſans doute ce coup d'œil dangereux, l'étendard de la chouette; cette vue me donna plus d'horreur qu'elle ne

me fit d'impreſſion : je repouſſai du bras cette inutile attaque, & rempli de fureur, à cauſe de l'état où ces monſtrueux hommes avoient réduit Falbao, je frappai de l'autre le porteur du vil étendard ; à peine l'eus-je approché, qu'il tomba ſans vie à mes pieds ; l'hideuſe chouëtte partageant ſon malheur, ſe fracaſſa la tête, & jetta un cri ſiniſtre en mourant ; un hurlement horrible, dont retentirent tous les environs, répéta les derniers accens de l'oiſeau, dont la perte leur étoit ſans doute importante & précieuſe.

Quelques raiſons que j'euſſe d'être frappé de ces choſes, je n'y fis cependant qu'une attention indirecte ; la perte de Falbao m'occupoit tout entier ; un rayon d'eſpoir me ramenoit encore vers lui : peut-être, me diſois-je, que le ſang qu'il a perdu eſt la cauſe de ce qu'il eſt ſans mouvement : je revenois pour le vérifier ; mais qu'on juge de ma ſurpriſe, Falbao étoit debout, & accouroit vers moi ; je jettai un cri de joie en prévenant ſa rencontre ; cet aimable animal exprimoit la ſienne par des ſauts & par des gambades ; je le careſſai du meilleur de mon cœur ; ſes yeux me ſembloient gais & triomphans ; je cherchois en moi-même à démêler quel étoit le principe ſecret de cette prodigieuſe métamorphoſe, lorſqu'après avoir fait

fait quelques pas, Falbao s'arrêta tout-à-coup, tressaillit, se mit à hurler, en me regardant avec une sombre tristesse ; son sang, qui m'avoit paru arrêté, se mit à couler dans ses blessures à grands flots : je m'empresse vers lui ; l'animal tombe à mes pieds, & semble implorer mes secours. Que dois-je faire ? de quelle nature peuvent-ils être ? J'ignorois le fatal principe de ces révolutions prodigieuses.

Le bruit que j'entendis à quelques pas de moi, me fit lever les yeux, & pénétrer enfin le mystère. Un monstre téméraire, qui s'étoit sans doute voué pour le salut ou pour la gloire des siens, s'étoit détaché du gros des ennemis, & portoit un étendard nouveau, sur lequel étoit perchée une chouette vigoureuse & menaçante ; le héros monstrueux se couvroit les yeux d'une espèce de bouclier, & monté sur un cheval verd, il arriva bientôt vers nous au grand galop.

Les hurlemens que Falbao redoubla à l'approche du monstre, & l'anéantissement dans lequel il tomba, lorsque d'un bras téméraire la chouette lui fut présentée, me fit enfin connoître que l'aspect de cet hideux oiseau étoit pour lui, ce que le sien avoit été aux Tumpingands, & je n'eus pas lieu bientôt de douter que le mien ne portât sur nos ennemis pre-

ſens, toute la force de ſes meurtriers aſcendans.

A peine Falbao fût-il étendu par terre, que le monſtre preſſant le flanc de ſon verd-courſier, vint à moi, & me préſenta le bout de ſon étendard, prévenu ſans doute que la vue de l'animal qui y étoit attaché, devoit faire ſur moi les mêmes impreſſions que ſur Falbao. Je me ſaiſis avec vigueur du mépriſable drapeau, afin d'obliger l'ennemi qui me combattoit à trouver ſa défaite dans mes regards; mais connoiſſant, par une expérience réitérée, que l'aſcendant de la chouette, n'en étoit pas un pour moi, il avoit fermé les yeux, & le danger lui faiſant ſans doute oublier les vues généreuſes qui l'avoient détaché de l'armée, il me céda le glorieux étendard, donna des deux à ſon courſier monſtrueux, & rejoignit le corps de ſes compatriotes, avec encore plus de vîteſſe qu'il ne l'avoit quitté; je le ſuivis de mes regards, & ils furent témoins du châtiment qu'il reçut en arrivant. Les ſiens, ſans doute indignés de le voir revenir ſans les glorieuſes marques qui lui avoient été confiées, l'aſſommèrent à coups de maſſue; après ce juſte exemple, tous les monſtres diſparurent.

Frappé de toutes ces choſes, & me croyant alors éclairé ſur leurs principes, je m'éloignai de Falbao, & lorſque j'en fus à quelque diſtance

j'écrasai la tête de la chouette contre un rocher, & la jettai dans les brouffailles ; le cri qu'elle fit en expirant fut répété, comme la première fois, par un hurlement encore plusé pouvantable de la part des monftres cachés.

Mon expérience ne fut pas vaine ; Falbao qui se présenta à mes yeux, me prouva que la mort de la chouette le rendoit à la vie. Sans des exemples journaliers de l'effet de ces antipaties, ne donneroit-on pas à ces vérités le nom de fictions ? Mais, ô philosophes, que vous êtes encore éloignés des connoiffances dont vous vous flattez! eh ! pourquoi chercher à développer dans les cieux des myftères incompatibles avec la médiocrité de votre intelligence, pendant que fur la terre où vous rampez, vous ne pouvez définir la moindre de fes productions ?

Cependant, fatigué de tant de fortes d'évènemens, je pris le parti de m'éloigner de ces lieux dangereux. Falbao, qui me vit tourner vers l'endroit par où j'y étois entré, marcha devant moi, & me fit connoître, par fes geftes, la joie qu'il avoit de les quitter. Je le vis bientôt, à l'ouverture de la caverne, m'inviter à le fuivre ; un faut qu'il fit tout-à-coup, me fit accourir dans la crainte que quelque monftre caché ne lui eût dreffé une embufcade ; mais la

vue de Boldéon qui parut, me tranquillisa; inquiet de ce que j'étois devenu, il me cherchoit, & il parut transporté lorsqu'il me revit.

Je lui fis en chemin le détail de toutes les choses qui s'étoient passées. Que Vilkonhis soit loué, s'écria-t-il! pressons-nous de nous rendre à la demeure de Lodaï. Revenez, ô Motacoa, continua-t-il, rendre la vie aux princesses allarmées, elles sont dans l'accablement le plus cruel, & votre vue seule peut les en tirer; mais si la reine a donné dans son triste effroi des preuves de l'amour maternel, la princesse des Amphicléocles a fait connoître que vous ne lui êtes pas moins cher. Elle vous aime, seigneur, je n'en puis douter; & si cette assurance doit vous combler de joie, comme il me le paroît, pour moi elle me transporte: je vois vos destins se remplir, & j'ai lieu de croire que tout succédera au gré de nos désirs.

Ce discours me causa un doux ravissement; j'aimois la belle Nasilaé avec d'autant plus de violence, que mon jeune cœur n'avoit jamais été prévenu d'aucune image qui pût croiser ces impressions; tout brûlant d'ardeur de la revoir, je m'empressai de me rendre vers elle; ma présence fit succéder, à la place de la tristesse & des pleurs, la consolation & la joie; il fallut faire une seconde relation de ce qui m'é-

toit arrivé. Nasilaé m'interrompit à l'endroit des effets prodigieux de la chouette. Dans le cours de mon histoire, nous dit-elle, vous apprendrez des particularités intéressantes de ces peuples ; l'évènement extraordinaire qui m'a conduit parmi les Tumpingands, m'a donné lieu d'en entendre souvent parler ; le rapport que vous en faites & la manière dont vous les dépeignez, me persuade que ce sont les mêmes; cela présupposé, nous n'en avons rien à craindre ; Falbao nous a attiré leur visite ; ce sont des mystères que je vous expliquerai dans la suite; en attendant nous devons être tranquilles sur leur chapitre. Ils ne seront pas assez hardis pour hasarder une seconde entreprise.

Le discours de la princesse acheva de rassurer ma mère, qui ne pouvoit revenir de sa frayeur; ces derniers évènemens fournirent assez à la conversation. Lodaï nous apprit à ce sujet, que s'étant un jour écarté de sa demeure, il avoit rencontré un monstre tel que ceux qu'il avoit entrevus ; mais qu'à peine avoit-il eu le tems de le considérer par la vitesse dont il s'étoit enfui : nous jugeâmes que la vue de Lodaï avoit été la cause de la prompte retraite du monstre ; la la princesse le confirma à la fin de son histoire.

Cependant la nuit qui survint mit fin à toutes nos réflexions ; après avoir donné à la nature

ses besoins ordinaires, & avoir préparé dans la chambre de ma mère, un endroit aussi commode que le lieu pouvoit le permettre pour y faire reposer Nasilaé, nous prîmes congé des princesses & nous nous retirâmes. Boldéon & Lodaï tinrent conseil avant que de se coucher, sur les moyens dont nous devions nous servir pour sortir du ténébreux séjour que nous habitions. Il avoit été convenu, avant l'aventure des monstres, que les princesses & moi séjournerions dans le centre de la terre jusqu'à ce que les derniers ressorts que Boldéon devoit faire jouer m'eussent mis sur le trône, dans la crainte de nous exposer à tomber entre les mains de l'usurpateur : mais ce qui venoit d'arriver fit changer de résolution, par l'expérience, qui venoit de nous prouver que la terre intérieure étoit habitée par différens peuples, & que de jour à autre nous pouvions courir des aventures nouvelles & périlleuses. Toutes ces choses examinées firent décider, que nous nous rendrions dans la demeure secrète de Boldéon par le chemin dans lequel j'avois rencontré Falbao, & que là, nous attendrions le résultat des entreprises de ce ministre.

Trois jours entiers furent destinés pour laisser le tems aux princesses de se remettre des

frayeurs & des fatigues précédentes, pendant lesquels il fut résolu que Lodaï, comme le plus expérimenté de nous, par le nombre des années qu'il avoit vécu dans l'intérieur de la terre, reconnoîtroit les endroits par lesquels nous en devions sortir, afin de le faire sans courir aucun risque. Ces arrangemens pris, nous nous rendîmes le jour suivant dans la grotte de ma mère ; les princesses avoient passé la nuit avec une sorte d'inquiétude ; mais elles se trouvoient cependant mieux que la veille ; il me parut, par le discours que ma mère me tint, & par les manières obligeantes dont me reçut la princesse, qu'il avoit été question de moi dans leur entretien, & qu'il avoit été décidé qu'on n'attendoit qu'une occasion favorable pour me lier à jamais à la belle princesse des Amphicléocles.

Une partie de la matinée se passa à faire des réflexions sur la situation présente ; la princesse nous fit connoître par celles qu'elle exprima, combien elle avoit d'esprit & de pénétration. Toutes les louanges qui lui furent prodiguées à ce sujet me sembloient justement dues, & mon cœur, qui avoit eu à peine le tems de se reconnoître par les traverses continuelles qui l'avoient agité depuis le moment où je l'avois vue pour la première fois, me combloit alors

de la plus douce ſatisfaction : ſans avoir aucune notion des cauſes qui avoient donné entrée à l'amour dans mon ame, je reſſentois une joie ſecrète, qui s'inſinuant dans les organes, faiſoit frémir tous mes ſens : jamais mes yeux ne rencontroient ceux de Naſilaé, que je ne reſſentiſſe une eſpèce de ſentiment, dont mon ignorance me déroboit le principe ; mais tel qu'il fût, mon cœur le chériſſoit & en faiſoit ſa plus douce félicité.

Après un repas fait de ces poules découvertes par Lodaï, dont le goût étoit délicieux & exquis, nous tournâmes les yeux vers la princeſſe, qui ſe préparoit à nous conter ſon hiſtoire : elle eſt ſi intéreſſante, ô Sinoüis, que quoiqu'il me ſoit arrivé bien des choſes extraordinaires, comme vous l'apprendrez par la ſuite de mes aventures, elle eſt, dis-je, ſi ſurprenante, que je n'en ai pas perdu une ſeule circonſtance : je crois inutile, continuai-je en ſerrant la main de mon ami, de vous répéter que c'eſt toujours Motacoa qui conte ſon hiſtoire, & qu'il n'eſt encore juſques ici fait qu'une mention indirecte de ce qui me regarde.

La princeſſe connoiſſant à notre ſilence que nous étions prêt à l'écouter, fit une inclination gracieuſe à ma mère, & commença en ces termes :

L'Indiagar, surnommé le grand, souverain des Amphicléocles, soixante & treizième roi de ce nom, est celui à qui je dois le jour. L'on fit, selon la coutume ordinaire, le dénombrement (1) de tous les enfans mâles qui étoient nés à la même heure que celle où je vins au monde, & on les transporta dans le palais Kaiocles (2), pour y être élevés jusqu'à ce que je fusse en âge d'être mariée.

Mon enfance se passa dans le temple, selon l'usage (3), & lorsque la grande prêtresse m'eut

(1) Le jour, l'heure, la minute de la naissance d'une princesse des Amphicléocles étoient annoncés dans le royaume, avec ordre à tous les féraskiers ou juges, de faire des procès-verbaux pour vérifier la date de la naissance des enfans mâles qui étoient venus au monde dans le même tems que la princesse : le conseil des astronomes donnoit son attache à ces actes, qui étoient envoyés à la cour, & déposés dans les archives.

Cette vérification se faisoit chez les pères & les mères des enfans, & lorsqu'elle étoit conforme à la loi, les nouveaux-nés étoient marqués & élevés aux dépens de la ville dans le palais Kaiocles.

(2) Ce palais étoit le second temple ; c'étoit dans ce lieu où on élevoit les enfans nés en même tems que l'héritier ou l'héritière de la couronne ; si c'étoit un prince, on n'y renfermoit que des filles.

(3) Le prince ou la princesse, successeurs de la couronne, dès qu'ils étoient nés, étoient portés dans le

purifiée, dans les rayons émanés du soleil, des impuretés de ma naissance, elle se démit authentiquement de son ministère (1), & me livra à l'assemblée à l'âge de treize ans avec les marques certaines (2) que j'étois en âge de

temple de l'immortel, surnommé Fulghane, où ils étoient élevés, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'être mariés; c'étoit la grande prêtresse qui veilloit à leur éducation.

(1) Lorsque l'héritier du royaume des Amphicléocles avoit atteint l'âge de quatorze ans, l'assemblée générale des états étoit convoquée, & tenue dans une des salles du temple; la grande prêtresse s'y rendoit, y conduisoit le prince, déclaroit sa majorité; après cette cérémonie elle se retiroit, & le prince étoit conduit en pompe dans l'appartement secret du palais qui lui étoit destiné; ensuite elle demandoit audience au souverain, lui rendoit compte des raisons de sa convocation, lui présentoit le Mourche-by, acte de cession de la grande prêtresse, par lequel elle déclaroit qu'elle avoit remis à l'assemblée le prince qui lui avoit été confié, juroit par Fulghane qu'il avoit été purifié, & qu'elle le rendoit pur & sans tache; chose dont elle demandoit décharge selon la coutume. Le roi alors la lui faisoit expédier, tenu qu'il étoit de s'en rapporter aux déclarations de la prêtresse & de l'assemblée, ne lui étant pas permis, selon les loix, de voir jamais en face, ni d'avoir aucune relation avec ses enfans.

(2) En remettant à l'assemblée la princesse, la grande prêtresse juroit par Fulghane qu'elle étoit vierge, & en âge de donner des successeurs à l'état. Ce jour la fille du

convoquer l'assemblée du palais de Kaiocles, & d'y choisir un époux.

Quoique j'eusse été élevée dans les secrets du temple, & que je dusse avoir succé les préjugés de notre religion & de nos loix, dès que j'avois eu atteint l'âge de raison, j'avois commencé à me prévenir d'une antipatie effroyable pour la pratique de deux loix qui répugnoient entièrement à ma façon de penser; celle d'être privée pour jamais de la vue de ceux à qui je devois le jour, me sembloit contraire aux sentimens de la nature; la politique, qui y avoit part sans doute, pour accoutumer de bonne heure les rois à n'avoir pour enfans que leurs sujets, me paroissoit trop recherchée & trop cruelle; moins il m'étoit permis d'aspirer au cher honneur d'embrasser un père, pour lequel je ressentois la tendresse la plus vive, & plus j'étois pressée de ce desir. Les dernières années que je passai dans le temple, accrurent ces réflexions au point, que je brûlois d'en être dehors, pour parvenir aux fins secrettes que je me proposois; j'espérois trouver dans le desir qui m'animoit des moyens pour le remplir.

---

roi paroissoit vêtue d'une tunique blanche de fin lin, & portoit sur la poitrine un soleil d'or, dont les rayons étoient couleur de feu.

La feconde loi contre laquelle mon efprit rebelle fe révolta, ne me fit fentir fon horreur, que lorfque je fus avertie qu'il falloit me rendre le troifième jour au temple de Kaiocles pour y choifir un époux; mon jeune cœur frémit d'un ufage fi contraire à mon élévation de penfer. Quoi ! me difois je en fecret, d'un fang vil & abject, j'en ferai, par une préférence aveugle, un héritier d'un fi augufte père, mon maître & mon roi ! Ces réflexions s'étendoient avec tant de vivacité dans mon cœur prévenu, & m'agitèrent au point, que je me trouvai plufieurs fois mal dans le même jour; le Karveder (1), qui venoit deux fois par jour apprendre de la part du roi de mes nouvelles, étant informé par la Lea-Minska (2)

(1) Chancelier du royaume; il avoit la prérogative de refpirer devant le roi, & de porter fes ordres : mais fon plus beau droit étoit d'entretenir commerce entre le roi & les princes fes enfans.

(2) Simple prêtreffe, choifie par l'affemblée générale, pour être gouvernante de la princeffe jufqu'à ce qu'elle fût mariée, & qui changeoit ce titre en celui de première dame d'honneur après l'himen fait. Grégoire de Tours, dans fes obfervations à ce fujet, remarque judicieufement, que cette efpèce d'affiftance, tirée de ce corps, étoit une politique des miniftres de la religion, afin d'avoir connoiffance de tout ce qui fe paffoit dans le

de la mélancolie affreuse dans laquelle j'étois plongée depuis que j'étois sortie du temple, & de l'altération considérable de ma santé, me demanda respectueusement quel étoit le principe de mes chagrins & de ce changement.

Quelques pressantes que fussent les instances de ce ministre, j'hésitai pendant un très-long tems à lui faire l'aveu des secrets de mon ame. Aussi adroit, que respectueusement attaché à mon père, il me tourna de tant de côtés, que je lui fis part naturellement du desir que j'avois de voir en face mon auguste roi, & de l'horreur que je me faisois par mon hymen d'en être séparée pour jamais. Il n'y a que le premier aveu qui coûte; je me répandis naturellement, & je lui appris que depuis que je me connoissois, j'avois été tourmentée de ce desir; que le seul espoir de satisfaire à une impatience aussi naturelle avoit conservé jusqu'alors ma vie; mais qu'à la veille d'entrer dans le fatal temple de Kaiocles, mon ame frémissante étoit prête à s'envoler; dans mon transport, je m'abaissai dans les prières les plus humbles, & je finis, en assurant le Karveder,

sein de l'état, & de protéger la république sacrée, en cas que l'autorité souveraine vît trop clair, & donnât quelque atteinte aux privilèges dont elle s'étoit revêtue.

que s'il n'obtenoit pas du roi la précieuse grace de le voir, je serois la première à me précipiter dans les horreurs du tombeau.

Le ministre, surpris de mon emportement, & de ce qui y donnoit lieu, fit en vain tous ses efforts pour me calmer; l'abondance de mes pleurs & la cruelle situation où il me vit le touchèrent; il me promit qu'il rendroit compte au roi de toutes ces choses, & qu'il se serviroit de tout le crédit qu'il pouvoit avoir sur son esprit, pour l'amener au point où je le desirois.

Ces assurances me consolèrent, & me firent attendre son retour avec une impatience extrême.

La fin du jour se passa sans que le Karveder reparut; je ne savois à quoi attribuer ce retard: je tremblois que le rapport qu'il eut fait au roi des secrets que je lui avois confiés, ne m'eussent attiré sa disgrace; & cette incertitude me jettoit dans la plus cruelle agitation: mille réflexions rapides & funestes me pasèrent par l'esprit. J'étois seule dans mon mon appartement, & n'étant distraite par aucun endroit, je me laissai aller entièrement aux larmes & à la douleur.

Quelqu'occupée que je fusse des pensées qui me rouloient dans la tête, je ne laissai

pas de m'appercevoir qu'il n'étoit pas d'usage qu'on me laiſsât ſeule : depuis que le Karveder s'étoit entretenu avec moi, la Léa-Minska, qui s'étoit retirée lorſqu'il avoit paru, ſelon la coutume, n'étoit pas rentrée dans mon appartement; choſe qui dérogeoit à ſon miniſtère, étant de loi qu'elle ne devoit me quitter que dans la ſeule occaſion dont je viens de parler. Sa préſence diſſipa bien-tôt cette nouvelle inquiétude, & les raiſons qu'elle me donna, me tranquillisèrent aiſément ſur cet article.

Les ombres de la nuit commençoient à chaſſer la lumière du jour; la Léa-Minska & moi venions de remplir le ſaint devoir qui nous oblige à prier au coucher du ſoleil, lorſque le Karveder ſe fit annoncer; je l'attendis avec un trouble extrême dans mon cabinet. Princeſſe, me dit-il, en entrant, veillez, & tenez-vous prête à recevoir le roi, votre père; il conſent à remplir vos deſirs; vous jouirez au milieu de la nuit de ſon auguſte préſence. Quoi! je ſerai donc aſſez heureuſe, m'écriai-je, pour recevoir une viſite ſi précieuſe? Parlons bas, interrompit le miniſtre, un profond ſecret doit être obſervé; vous n'ignorez pas ſans doute, princeſſe, que la faveur que vous attendez, entraîne votre perte & la dépoſition du roi votre père, ſi la grande prê-

treſſe & le peuple en avoient le moindre vent, les loix ſont formelles, & les malheurs dont le royaume eſt menacé, en cas de contravention, ſont ſi bien imprimés dans le cœur des ſujets, que toute autre conſidération n'auroit point de lieu, s'ils ſe perſuadoient qu'ils ſont dans le cas d'en être accablés. Ces égards ont ſuſpendu long-tems l'envie que le roi avoit de ſatisfaire à votre vive impatience; mais prévenu comme vous, le deſir de voir une princeſſe ſi tendre, & qui lui eſt ſi reſpectueuſement attachée, le fait paſſer par-deſſus toutes les difficultés qui ſe ſont préſentées, & chercher les moyens aſſurés de vous accorder cette entrevue, ſans riſquer les ſuites fâcheuſes qui en peuvent réſulter. L'Indiagar & moi ſommes convenus que pour obvier à tous inconvéniens, il falloit que je gagnaſſe la prêtreſſe, & que ſuppoſé qu'elle me devînt ſuſpecte, je m'en aſſuraſſe; de manière qu'elle ne pût ni troubler votre entrevue, ni la déceler. J'ai cru devoir avant tout, ô princeſſe, vous faire part de toutes ces choſes, afin de vous tranquilliſer ſur des inquiétudes que je devois naturellement ſoupçonner.

Après ce diſcours, le Karveder ſe retira & fut joindre la prêtreſſe. Environ une heure après le miniſtre reparut, & me dit de me préparer

préparer à recevoir bientôt le roi ; que rien ne troubleroit le précieux bonheur de le voir ; & qu'il alloit lui rendre compte des moyens dont il s'étoit servi, & le tranquilliser sur un avantage qu'il desiroit autant que moi.

J'avoue que je fus transportée de me voir à la veille de jouir d'un bien que je desirois depuis si long-tems ; jamais princesse des Amphicléocles n'avoit été distinguée d'un tel avantage : à cette douce réflexion, se joignit l'espérance d'être affranchie de la loi cruelle de choisir dans de vils prétendans un époux : espérance que l'antipathie que j'avois pour cet usage, rendoit presqu'aussi chère que celle de voir en face un père respectable. L'idée seule de ces choses me saisit d'une si douce impression, qu'à peine me ressentis-je des indispositions causées par la mélancolie & le chagrin. Les maux de l'esprit accablent souvent le corps ; mais lorsqu'ils cessent, il se rétablit aussi aisément qu'il s'est dérangé.

La troisième heure de la nuit avoit été annoncée par les Bouch-chouk-chou (1) ; mon

(1) Crieurs publics, préposés pour annoncer les heures, les horloges n'étant point en usage dans ce royaume. Les Amphicléocles partageoient le jour depuis le coucher du soleil, jusqu'à son lever, en vingt

appartement ; parfumé de pastilles odoriférantes, étoit purifié ; tous les esprits élémentaires, rentrés dans leur tourbillon par la force de la grande prière (1), offroient, par leur retraite, aux intelligences divines, un asile sans tache & digne de leur sacré séjour. Vêtue d'une tunique simple & de couleur aurore, j'étois prête à recevoir mon père & mon roi,

---

quatre parties, & ce qui servoit à les diviser, étoit une fontaine, dont le bassin étoit d'une grandeur si exacte, qu'il ne falloit qu'une demi-heure pour le remplir ; lorsque l'eau commençoit à gagner les bords, on observoit la première goutte qui se répandoit ; alors on tournoit une clef, qui, dans la minute, vuidoit le bassin à la fois. Le Bouch-chouk-chou, de garde à la fontaine, sonnoit dans cet instant une espèce de trompe, qui étoit entendue de ses semblables, placés de rues en rues à des distances convenables, ce qui faisoit que dans le même moment toute la ville étoit instruite de l'heure qu'il étoit.

(1) Ces peuples étoient persuadés que les atomes qu'ils respiroient, étoient autant d'esprits purs ou impurs, selon le bien ou le mal qu'ils faisoient ; il étoit encore de foi parmi eux, que lorsque la quantité des impurs s'étoit emparée d'eux, & en avoit chassé les bons esprits, ils mouroient subitement, & qu'ils étoient transformés en reptiles affreux & toujours malheureux. Leur théologie leur apprenoit à se garantir de cette horrible infortune, en prononçant trois mots mystérieux, qu'ils appelloient par excellence la grande prière.

je comptois les momens, les secondes; déjà l'inquiétude s'emparoit de mes esprits, lorsqu'un bruit sourd me fit tressaillir, dans la confiance qu'il m'annonçoit une vue tant desirée! mais que vois-je! le Karveder paroît à mes yeux sans l'écharte royale, marque certaine de l'arrivée du souverain. Ah! ciel, m'écriai-je, dans la crainte qui m'agite, qu'est devenu le roi? où est-il? auroit-il changé de résolution, & se pourroit-il qu'il manquât à son auguste parole? Non, princesse, reprit le ministre, vous le verrez : mais à quoi sa complaisance aveugle ne nous expose-t-elle pas? Nos secrets sont trahis; la Léa-Minska, ou nous a écoutés, ou les a pénétrés; la grande prêtresse est instruite des intentions du roi : par son canal, le le peuple est ému, & demande à haute voix que vous soyez sacrifiée selon les loix, pour appaiser Fulghane (1), que l'on feint en colère. Ce peuple, effrayé des malheurs qui lui sont annoncés, environne le temple, & demande le sacrifice; en vain le grand Indiagar cherche à l'appaiser; rien n'est capable de le faire revenir de l'ancienne superstition. Dans

(1) Simulacre ou représentation d'un homme monstrueux, qu'ils prétendoient le principe de toutes choses, & l'adoroient comme tel sous le nom de Fulghane.

le danger extrême qui menace vos jours, le roi m'envoie vous dire de me suivre, afin de vous mettre à l'abri de la rumeur publique, dans un appartement secret : il vous attend... Je le verrai, donc, m'écriai-je comblée de joie ? Quoi, je serai assez heureuse pour embrasser cet auguste père ? Oui, madame, continua ce ministre : mais ne perdons point de tems ; modérez vos transports ; dans la situation présente, nous ne saurions trop nous observer.

Le danger que je courois, me fit soumettre aux conseils plus sages du Karveder : il me fit passer par des détours souterreins & inconnus : d'une main il portoit un flambeau, & de l'autre il m'aidoit à marcher. Après être passés de cette manière d'un quartier du palais à l'autre, nous montâmes un degré secret, qu'il me dit aboutir à l'appartement du roi. Lorsque nous y fûmes, il s'approcha vers la porte d'un cabinet, à travers la serrure duquel il souffla (1), & dans le moment elle s'ouvrit.

---

(1) Il n'étoit permis à aucun des sujets du roi, de quelque qualité qu'ils fussent, de gratter, ni de heurter aux portes des appartemens où le roi étoit enfermé ; un trou, fait vers le bas, servoit à souffler à ceux qui en demandoient l'entrée ; derrière la porte se tenoit un nain,

Cléannes, rassurez-vous !

C. P. Marillier del. Halbou sc.



Le Karveder me fit ſigne alors d'entrer ; je fus faiſie juſqu'au fond du cœur à l'aſpect du grand l'Indiagar, qui s'avança avec bonté pour me recevoir ; à peine eus-je la force d'embraſſer ſes genoux : Cléannés (1), me dit-il, en me relevant, & en me mettant la main ſur la tête (2), raſſurez-vous ; en vain la grande prêtreſſe fait ſes efforts pour vous perdre ; je ne ſuis l'eſclave, ni de ſes clameurs, ni de l'aveuglement de mon peuple ; j'adore le grand Fulghane ; mais la raiſon m'a enſeigné à diſtinguer dans le nombre des loix impoſées, celles qui ſont émanées de ſa ſageſſe divine, d'avec celles qui ſont enfantées par la politique de ſes miniſtres. J'ai fait juſqu'ici mes efforts pour marcher dans le ſentier de la vertu, & je ne crois pas avoir mérité l'affreux

ſourd & muet, qui faiſoit les fonctions d'huiſſier, & dont l'emploi étoit de tenir ſon oreille collée contre l'ouverture par laquelle le ſouffle paſſoit.

(1) Nom de toutes les princeſſes des Amphicléocles, qui ſignifie dans leur langue, héritière de l'empire. Naſilaé, comme ſe nommoit celle-ci, étoit celui qui lui avoit été impoſé, ſelon l'uſage, en entrant dans le temple.

(2) L'impoſition des mains par le roi étoit la plus grande de ſes faveurs.

supplice d'ordonner le trépas de ma propre fille ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'entrevois les desseins secrets de la grande prêtresse ; mon peu de condescendance à ses vues, & la fermeté avec laquelle j'ai retenu jusqu'ici ses entreprises, lui a fait saisir l'occasion présente pour m'en faire repentir : sa cabale, ses intrigues semblent triompher ; mais j'ai des moyens infaillibles & nouveaux pour l'anéantir. Pour le présent, ô Cléannés, il faut céder à la rumeur publique, & vous soustraire à la première fureur de la rébellion ; à quelque point que se portent les révoltés, ils ne seront pas assez téméraires pour oser profaner le sanctuaire de mon palais : Karveder, continua ce grand roi, faites ce que je vous ai dit. Que les Bouchchouk-chou publient l'assemblée générale, & lorsque le temple sera ouvert, vous vous presserez de m'en donner avis.

Le ministre sortit après ces paroles ; il étoit tems pour le Karveder ; la prérogative de respirer devant le roi, qui étoit attachée à sa charge, n'avoit plus de lieu, lorsque le prince parloit, ce qui faisoit que les souverains étoient fort concis dans leurs ordres.

Dès que je fus seule avec le roi, ce bon père sortit du caractère fatiguant de sa grandeur ; il prit un flambeau, l'approcha de

mon visage, en examina les traits, sembla les considérer avec plaisir, & ensuite il m'embrassa; je reçus ses caresses avec les mouvemens les plus doux, & j'y répondis en fille tendre, & qui en ressentoit tout le prix. Le roi me fit asseoir à ses côtés, & m'entretint familièrement de la violence qu'il s'étoit faite jusqu'alors pour ne pas me voir: je pris cette occasion, pour lui marquer l'inquiétude que j'avois que les malheurs présens ne lui fissent regretter sa complaisance: il me rassura de nouveau; mais en même tems il ne put s'empêcher de se répandre en plaintes amères sur les désagrémens attachés au diadême, sur-tout lorsqu'un monarque pensoit assez bien pour se faire un devoir d'en remplir exactement toutes les fonctions. Cette mauvaise humeur l'amena jusqu'au point d'envier l'état d'un sujet ordinaire; du moins, disoit-il, un particulier jouit de lui même, & n'est point l'esclave des apparences & des abus; lorsque la raison l'éclaire, il peut se laisser conduire par elle, &, en sauvant les bienséances civiles, goûter voluptueusement les délices de la vérité. N'est-ce pas une chose épouvantable, continua l'Indiagar, qu'un roi soit obligé d'admettre le mauvais usage & le caprice avec lequel on marie ses enfans; combien de sortes de faux

préjugés n'a-t-on pas de ces unions disproportionnées ? Quoi ! parce que l'antiquité nous a transmis des loix erronnées & éloignées du bon sens, faut-il qu'un respect ridicule les conserve & s'oppose à leur destruction ? Comment concilier encore avec la raison, que celui qui doit être le maître de cet empire (1), trouve son père dans un sujet né pour obéir, & qui ne doit son élévation & la préférence qui le fait choisir, qu'à des yeux prévenus ou fascinés.

---

(1) Par la loi Kaiocles, il étoit dit que le dernier des enfans du souverain étoit l'héritier présomptif. L'état n'admettoit pour enfans du roi, que les trois premiers, lorsque la reine, leur mère, avoit été choisie dans le temple de Kaiocles.

A la troisième couche, elle étoit renfermée par une des prêtresses de Fulghane, & n'avoit plus aucune habitation avec le roi.

Quand la reine étoit fille du feu roi, elle avoit le privilège de répudier son mari après la naissance d'un prince ou d'une princesse; mais lorsque cela arrivoit, il ne lui étoit pas permis d'en reprendre un autre.

S'il arrivoit que la reine mourût après la répudiation faite du roi, l'héritier présomptif, la grande prêtresse jouissoit de l'importante prérogative de la régence à la mort de la reine, jusqu'à ce que l'assemblée générale eût choisi dans le conseil des sept, dont il sera parlé plus bas, celui qui devoit gouverner & succéder à l'éminente dignité du souverain des Amphicléocles.

L'antiquité pourroit-elle me persuader enfin, que la salive (1) d'un souverain porte avec

(1) La salive du roi étoit dans une si grande vénération chez ces peuples, qu'ils prétendoient que, lorsqu'ils avoient l'honneur d'en être mouillés au front, non-seulement ils étoient annoblis, mais encore que les esprits impurs n'osoient les approcher.

Lorsque l'héritier ou l'héritière de la couronne se rendoit dans le temple Kaiocles, c'étoit leur salive qui désignoit l'époux; mais cette importante grace ne se faisoit qu'après l'examen général des prétendans, dont le docte Scaliger décrit ainsi la cérémonie dans le traité de ses antiquités.

Dès que la princesse Cléannés étoit entrée dans le temple Kaiocles, les portes en étoient barricadées; on lui bandoit ensuite les yeux, & on la conduisoit de cette façon dans la salle royale. Lorsqu'elle étoit assise sur le trône qui lui étoit préparé, une prêtresse lui rendoit l'usage de sa vue; les gradins qui environnoient le trône en demi-cercle, étoient remplis de tous les mâles prédestinés, parés simplement de leurs graces naturelles.

Si la princesse Cléannés du premier coup-d'œil se décidoit, l'assemblée se rompoit, & l'époux étoit annoncé dans le même instant au peuple; mais s'il arrivoit que la princesse parût incertaine, elle étoit autant de jours à choisir son mari, qu'il y avoit de prétendans.

Le savant Heinsius, qui a commenté cet article, ajoute que l'héritier ou l'héritière des Amphicléocles étoit obligé de passer un jour avec les personnes aspirantes à l'himen, afin que le caractère & la figure fussent examinés.

elle la force & la vertu d'annoblir un sujet &

Le même savant nous apprend que les enfans renfermés au temple de Kaiocles s'appelloient Kails, que chacun d'eux avoit une cellule, où ils étoient sous la clef, étant défendu par la loi qu'ils eussent aucune communication les uns avec les autres, & que c'étoit dans une de ces petites chambres que le prince ou la princesse faisoient l'examen.

Strabon observe encore, qu'il y avoit un œil secret à chacune de ces cellules, à travers lequel une prêtresse veilloit à ce qui se passoit entre les deux personnes enfermées ; & que s'il arrivoit alors que le kail eût été choisi, que le prince ou la princesse étoient obligés de s'en tenir à celui ou à celle que l'amour avoit privilégié. L'abbé d'Aubignac prétend dans ses recherches sur les anciens, que cet événement étoit arrivé trois fois dans le cours de trois siècles, & que les peuples de ce royaume avoient remarqué qu'ils n'avoient jamais eu de règne plus heureux.

Le célèbre M. de Thou, qui s'est étendu sur cette matière, beaucoup plus que tous les autres savans, conte, à cette occasion, l'histoire d'un prince, nommé Héliobol, qui passa vingt-deux jours dans le temple Kaiocles à faire son examen ; l'année suivante, dix-sept successeurs s'ensuivirent, qui occasionnèrent quinze ans après une guerre très-vive à la mort du roi leur père, chacun de ces enfans voulant monter sur le trône. La grande prêtresse rendit un oracle sur ces divisions, par lequel tous les rivaux furent exclus, & elle prit la régence pendant l'interregne, jusqu'à ce que l'assemblée générale qui fut convoquée, eût élu un autre roi.

de l'épurer de sa bassesse : l'espèce des rois est-elle d'une autre nature que celle du moindre de ses sujets ; l'expérience ne nous prouve-t-elle pas au contraire, que les infirmités du corps & de l'esprit des princes sont égales à celles des autres hommes ? Cent fois ma raison s'est révoltée contre de si odieuses frénésies ; cent fois, dans le dessein d'ouvrir les yeux à un peuple aveugle, j'ai tâché d'appuyer de si saintes vues du crédit de ceux qui ont droit d'entraîner leurs suffrages ; mais, ô princesse, tel est l'entêtement de ceux même qu'une éducation élevée doit éclairer ; le préjugé domine, la foiblesse du vulgaire a consacré ces fastueux usages ! En vain la raison veut-elle percer cette ignorante obscurité; il semble que l'on se plaise dans ces ténèbres, & qu'on rougiroit de voir dissiper des nuages, dont l'orgueil, l'indolence & la mollesse sont les principes.

Je ne vous rapporterai point tout ce que la sagesse & l'érudition de mon père lui fit dire sur ce sujet; il finit ses réflexions, en m'engageant à lui faire part naturellement des miennes. Je me prêtai avec confiance à ses desirs : il fut surpris de connoître qu'à mon âge j'eusse déja secoué les voiles de la prévention ; sa joie sur-tout fut extrême, lorsque je lui eus fait part de mon antipathie pour les

usages de l'hymen, auxquels je devois être immolée ; la manière dont je m'exprimai sur ce sujet le surprit & l'attendrit. Ah! ma fille, s'écria-t il, en m'embrassant une seconde fois ; que les dieux soient loués! à cette élévation d'ame je reconnois mon sang, & le présent du ciel depuis si long-tems annoncé. Fasse le même ciel, que les indices que vous me donnez, soient conformes à la grande prophétie (1).

---

(1) La tradition portoit qu'un jour le peuple assemblé dans le temple de Fulghane, pour implorer sa miséricorde, au sujet d'une stérilité générale qui avoit fait survenir la famine, le simulacre du dieu tourna le dos au peuple, trembla, & jetta un grand cri; le peuple, consterné de cet affreux présage, se jetta par terre, & redoubla ses clameurs : un éclat de tonnerre augmenta l'effroi, renversa la voûte de l'édifice, & laissa voir le ciel enflammé ; une voix bruyante se fit entendre dans les airs, qui prononça ces mots : « Tu ne régneras pas toujours, ô Fulghane ; tes autels s'anéantiront, lorsqu'une princesse verra son père & recevra de lui mon nom & mes loix. »

Après ces paroles proférées, une musique divine chanta : « Loué soit l'être des airs ; une princesse triomphera de Fulghane, renversera ses autels & ses ministres, sera enlevée du milieu de ses sujets blasphémateurs, trouvera dans le centre de la terre un fidèle qui deviendra le restaurateur du vrai culte, qui déposera les os de son père & de son roi, & revenu en son royaume, y bâtira un temple à Wilkonhis.

Tout ſemble vous déſigner, ô grand Wilkhonhis, continua-t-il, ſeul (1) que j'adore, & qui par un miracle fait de ta part en ma faveur, a bien voulu ſe manifeſter & me faire ſentir le ridicule de nos faux dieux, achève ton ouvrage, éclaire un cœur qui ſemble digne de t'être conſacré : fais, s'il ſe peut, que cette princeſſe ſoit l'élue, qui depuis tant de ſiècles nous eſt annoncée ; il en doit coûter la vie à ſon père : que tes décrets ſuprêmes ſoient accomplis ; j'y ſuis tout réſigné ; ma fin fait la félicité de ma fille & de mes peuples ; je la compte pour rien dans de ſi chères occaſions.

---

(1) On lit dans l'hiſtoire de l'Indiagar, dont les anciens nous ont conſervé quelques fragmens, qu'en revenant un jour de la chaſſe, un vieillard vénérable lui apparut, qu'il lui fit ſigne de le ſuivre, à quoi le roi ayant obéi, le ſpectre lui couvrit les yeux de ſa main, & lui demanda s'il voyoit clair ; le prince ayant répondu que non, le vieillard lui dit : eh bien, Indiagar, le même nuage qui te couvre à préſent, offuſque les yeux de ta raiſon. Il n'y a qu'un ſeul être qui doit être adoré ; proſterne-toi à ſes pieds, & reconnois en lui le grand Wilkonhis ; viens demain ici à la même heure, tu y recevras ſes loix, & tu apprendras qu'une princeſſe de ton ſang bâtira un temple à l'être des airs.

L'hiſtorien de ce tems n'en dit pas davantage ; il y a pparence que l'Ind iagar ſe rendit aux ordres du vieillard.

J'aimois trop le roi mon père, pour que ses dernières paroles ne portassent point le trouble dans mon cœur; je lui demandai avec empressement ce qu'elles signifioient, & si je devois être assez malheureuse pour occasionner la fin de si heureux jours. Ne vous allarmez point, ma fille, reprit-il, une main divine les a comptés, & rien ne peut en retarder le cours; quand il seroit vrai que vous eussiez part à cette fin que je vous prédis, l'idée des avantages qui en doivent résulter, pourroit seul faire le comble de ma joie: cessez vos pleurs, ô Cléannés, continua mon père, me voyant attendrie, elles deviendroient criminelles; nous ne sommes point faits pour lutter contre le ciel, & nous devons également recevoir ses faveurs & ses fléaux: ne sommes-nous pas trop honorés de ce qu'il veut bien se servir de nous pour en faire l'instrument de sa gloire? Ah! nous ne devons pas douter qu'un tel bonheur ne soit acheté par des traverses & par des peines; l'esprit céleste me l'inspire; mais aussi la récompense qui nous attend l'un & l'autre est magnifique; elle est au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut concevoir. Demeurons-en là, princesse, continua le roi, me voyant embarrassée de cette énigme; la vérité vient

de parler par ma bouche; mais il ne m'eſt pas permis encore de vous l'expliquer.

Malgré cet avertiſſement, que je devois regarder comme un ordre, j'allois peut-être encore inſiſter, lorſqu'une rumeur épouvantable vint frapper mes oreilles. L'Indiagar, ſans en paroître ému, mit le doigt ſur ſa bouche, me fit ſigne de le ſuivre, & me conduiſit dans un endroit ſecret, où avant que de m'enfermer, il me dit de ne point me troubler, ni d'avoir aucune inquiétude, que ſa ſeule préſence alloit diſſiper les nuages de la rébellion. Quelque confiance que je duſſe avoir en ſes paroles, elles ne purent me raſſurer; je me jettai aux genoux de mon père, en le priant de me permettre de le ſuivre, afin du moins que s'il avoit des riſques à courir, je les partageaſſe avec lui. A ce diſcours, il fronça le ſourcil, & me regardant d'un œil intrépide, il me dit d'un ton ſévère, que ſes bontés ne devoient pas me faire oublier qu'il étoit mon père & mon roi, & qu'en ces qualités il vouloit être obéi; il ſe tut après ces mots, m'enferma & ſortit.

Je paſſai le reſte du jour dans les allarmes les plus cruelles; un murmure ſourd qui perçoit juſqu'à moi, ne me laiſſoit pas douter que la rébellion ne continuât; j'invoquai le ciel

pour le salut de mon père; il m'étoit devenu plus cher depuis que je le connoissois : ses bontés & sa complaisance se retraçoient à mon esprit troublé, & me faisoient trembler qu'à chaque instant l'on ne m'annonçât sa perte, & qu'alors je ne devinsse la proie des rébelles; cruel état que celui de l'incertitude! sur-tout quand on n'a aucun lieu de se flatter.

La nuit suivante se passa dans cet horrible état, quoiqu'aucun bruit ne frappât mes oreilles, & que ce changement dût me persuader que les troubles étoient cessés. Je commençois à désespérer de mon sort, lorsque le Karveder parut subitement à mes yeux. Princesse, me dit-il, essuyez vos pleurs, le roi votre père triomphe; il a percé par sa sagesse profonde les nuages épais dont la grande prêtresse couvroit ses desseins criminels; elle reçoit actuellement le châtiment de ses détestables pratiques; le souverain a fait tomber à la face des autels & du peuple le masque trompeur dont elle se paroit & qui séduisoit; ce détail est trop intéressant & prouve trop la sagacité du monarque, pour en omettre aucunes circonstances; témoin fidèle, je puis vous en rendre un compte exact.

Après ces paroles, le ministre me fit passer dans l'appartement du roi, où m'étant assise, il se mit à ses pieds, & parla en ces termes :

Pendant

Pendant le tems que le roi étoit enfermé avec vous, ô princeſſe, le conſeil des ſept (1) ſe tenoit dans le temple de Fulghane ; la grande prêtreſſe, qui a le droit ſeule de le faire aſſembler, l'avoit convoqué; elle y parut au pied du ſimulacre, couverte des lugubres vêtemens avec leſquels elle ſe paroit dans les calamités publiques, & ſe frappant la poitrine, elle y expoſa les malheurs dont l'état alloit être accablé par la tranſgreſſion des loix, fit une peinture effroyable des horreurs dont le royaume étoit menacé; la force de ſon diſcours la conduiſit bientôt dans l'enthouſiaſme divin des foudroyans oracles; tous ſes traits changent, annoncent la convulſion; ſes yeux ſortent fu-

(1) L'hiſtoire ne rapporte point l'origine du conſeil des ſept, ce qui prouve ſon antiquité; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes privilèges étoient immenſes : lui ſeul avoit le droit de convoquer l'aſſemblée générale des états, d'y propoſer & d'y réſoudre les affaires les plus importantes, de décider de la paix, de la guerre, & de régner ſous la grande prêtreſſe, lorſqu'il y avoit un interrègne; ceux qui compoſoient ce conſeil, étoient des plus âgés du royaume : lorſqu'il vaquoit une place, le conſeil n'avoit plus d'autorité, juſqu'à ce qu'elle fût remplacée ; pour y être admis, il falloit avoir vu quatre générations, n'être entiché d'aucune paſſion, & avoir rendu quatre ſervices importans à l'état.

rieux de ſa tête, & ſemblent verſer des larmes de ſang. Elle écume; Fulghane parle lui-même par ſa bouche : « ô vous, conſeillers, s'écrie-t-elle, ſeules colonnes reſpectables de cet empire, & ſon plus ferme appui, écoutez-moi; les fondemens de cet état tremblent, & ſont prêts à s'écrouler : la maſſe énorme de l'univers ſe détache; le ſeul doigt de ma miſéricorde la ſoutient : en vain j'ai ordonné, je ne ſuis plus obéie; mes autels ne ſont point teints du ſang d'une princeſſe criminelle; on mépriſe mes loix; un père entre ſes bras la ſouſtrait à Fulghane : qu'attend-il pour réduire ces criminels en poudre ? la ſainteté ſeule de ſes miniſtres le retient; mais qu'avant la fin du jour le feu ſacré ſoit éteint du ſang des coupables, ou périſſent tous les Amphicléocles. »

Après ces derniers mots proférés, la grande prêtreſſe baiſſe la tête & rentre dans le ſanctuaire; le conſeil des ſept effrayé de l'oracle, ſort du temple & annonce au peuple interdit de ſa convocation (1) la colère, les menaces & les ordres du Dieu qu'il révère.

La rébellion comme un poiſon ſubtil & violent gagne tous les cœurs; le peuple court

(1) Ce conſeil n'étoit jamais convoqué que dans les néceſſités les plus urgentes de l'état.

en foule au palais & veut y entrer tumultueusement, en demandant à grands cris la princesse. Le conseil des sept en défend l'entrée, & toujours rempli de respect pour le sanctuaire de nos rois, il lui parle & l'en fait ressouvenir. L'un des sept lui annonce que le conseil, pour obtenir la grace après laquelle les sujets soupirent, va lui-même la demander au monarque : à cette assurance, le peuple se calme & attend avec moins d'émotion l'effet de ces paroles.

Pendant que ces choses se passoient, j'attendois ici, ô princesse, les ordres de mon souverain. Après l'entrevue qu'il avoit eue avec vous, & tout rempli du pas extraordinaire qu'il faisoit, en accordant une grace si expressément défendue, je tremblois des suites qu'elle pourroit avoir, si l'on venoit à s'appercevoir du commerce secret entre vous & le roi ; je réfléchissois, dis-je, aux risques que nous courions tous, lorsque le conseil des sept parut à la porte ; je me troublai à sa vue : vous le savez, ô princesse, il n'est permis qu'à moi seul d'entrer dans cet appartement : tout autre paie de sa vie cet attentat ; malgré le trouble qui m'agitoit, je volai vers eux, & leur présentant le ki-argouh sacré (1), je demandai à

(1) Effigie du roi, que portoit au cou le Karveder,

ces ſages qui les rendoit aſſez téméraires pour contrevenir à des uſages que leurs ſermens avoient conſacrés ? A la préſentation de ce redoutable aſpect, ils fermèrent humblement les yeux, & s'écrièrent qu'ils n'ignoroient pas que la mort ne ſcellât cette contravention; mais que dans la place qu'ils occupoient, ils étoient faits pour ſacrifier leurs jours, lorſqu'il s'agiſſoit de la gloire du ſouverain & du ſalut de ſon peuple, & que lorſqu'ils ſe ſeroient acquittés de leur miniſtère, ils étoient prêts à périr. En achevant ces mots ils ſe mirent à jetter des cris lugubres & touchans, qui percèrent bientôt juſques dans le cabinet où le roi étoit enfermé.

Je faiſois mes efforts pour inſpirer au conſeil des ſept de ſe retirer, lorſque l'Indiagar parut; à ſa préſence ſubite nous fermâmes tous les yeux, les ſept du conſeil retinrent leurs haleines, mirent le doigt dans leur bouche (1),

---

qui ſervoit de ſceau aux ordres qu'il portoit de la part du ſouverain à ſes ſujets; ils avoient une telle vénération pour l'aſpect de ce ſigne, que lorſqu'il leur étoit montré, ils fermoient les yeux, comme ſe reconnoiſſant indignes de voir en face cette effigie ſacrée.

(1) Le doigt dans la bouche étoit encore un attribut de reſpect, & le ſavant commentateur anglois en a donné

& tournèrent le dos. Le roi recula deux pas à leur vue : que vois-je, s'écria-t-il? Fulghane est il donc descendu de son trône éternel? Paroît il dans ces climats? A-t il brisé le grand livre d'arain (1)? Les loix sont-elles anéanties, & suis-je déposé? A ces interrogations, le conseil des sept troublé ne répondit rien : parlez, continua le roi, & avant que je vous permette de respirer (2), ouvrez moi vos cœurs.

---

une raison bien plus valable : il prétend que la crainte de suffoquer, en retenant trop long-tems son haleine, avoit fait imaginer ce respectueux expédient, parce qu'on peut respirer de cette sorte sans qu'on s'en apperçoive.

(1) Ce livre avoit dix-huit pieds de hauteur, & douze de largeur : il n'étoit rempli que de points & de virgules; & c'étoit la manière dont ces caractères étoient disposés, qui signifioit les mots : c'étoit dans ce prodigieux volume qu'où étoient écrites toutes les loix, & on ne l'ouvroit que dans les nécessités urgentes de l'état.

(2) Lorsque le souverain des Amphicéocles permettoit à un de ses sujets de respirer; c'étoit lui commander de mourir : ces peuples étoient élevés dans une telle soumission, qu'après ce commandement, répété trois fois par ces mots, Ookhilgrhouk; celui auquel il étoit adressé, rentroit chez lui, la tête couverte du derrière de sa chemise, marque de proscription, remettoit au chef de sa famille la marque de la supériorité, qui étoit le pouce de sa main gauche, qu'il se coupoit lui-même,

Le moins âgé (1) des sept, après s'être laissé tomber à la renverse, prit la parole, & rapporta les nouveaux troubles dont la capitale étoit agitée par le dernier oracle de Fulghane. Lorsque le sage eut achevé sa relation, l'Indiagar ôta brusquement du pied

---

& se rendoit ensuite dans le temple de Fulghane, avec celui de sa famille qu'il chérissoit le plus, & qui tenoit à honneur de mourir avec le proscrit. Dès que ces victimes de la superstition avoient montré aux prêtresses leurs mains mutilées, elles chantoient une hymne en l'honneur du dieu, après laquelle on ceignoit la tête des coupables d'une bandelette couleur de feu, ensuite ils étoient suspendus par-dessous les bras, & attachés en face du simulacre : ces sujets fortunés avoient la douce consolation, en mourant, de perdre le jour vis-à-vis l'idole, dont ils imaginoient le tenir : cette mort chez les Amphicléocles n'étoit point imputée à déshonneur; au contraire, Strabon nous assure qu'elle étoit souvent sollicitée comme une récompense des services rendus : cependant l'abbé d'Aubignac assure le contraire, & dit, à ce sujet, qu'il est bien vrai qu'il y a eu un ministre nommé Koull, sous le règne de Taphaik, qui demanda au roi la grace de mourir dans le temple de Fulghane, mais qu'il y mourut de vieillesse & non de faim, & que les prêtresses avoient un soin tout particulier de lui.

(1) En ce royaume, les cadets étoient les aînés, & jouissoient de toutes les prérogatives attachées à ce droit.

gauche sa pabouche (1), & la remit entre les mains du plus vieux (2) du conseil des sept, qui la leva au bout de son fankdakhar (3) les six autres du conseil, qui apprirent à l'oreille ce qui venoit de se passer, enlevèrent (4) le roi & le portèrent par son ordre au temple de Fulghane, précédés de celui qui portoit

(1) Chaussure du roi : lorsqu'il l'ôtoit du pied gauche, c'étoit une marque qu'on devoit le porter dans le temple.

(2) Il faut que le grec dans cet endroit n'ait pas été bien entendu ; car les plus âgés étoient ceux qui étoient revêtus des moindres emplois, & Cyrano cite, que l'honneur de porter l'étendard, n'étoit conféré qu'aux prêtresses les plus jeunes, c'est-à-dire, les plus anciennes, selon l'usage du royaume.

(3) Bâton couvert d'une peau de serpent, dont l tête étoit ornée d'un crapaud, marque de la dignité d' conseiller des sept.

(4) La manière dont le roi des Amphicléocles étoit porté est particulière : c'étoient les prêtresses qui avoient seules ce magnifique droit : elles étoient au nombre de cinq, qui se relayoient d'heure en heure, lorsque le voyage étoit long. Le roi se couchoit par terre, le dos vers le ciel : la première prêtresse l'enlevoit de terre par les cheveux, & les quatre autres le portoient par les bras & par les jambes. Aristote remarque qu'on portoit le souverain de cette façon, par respect la face tournée contre la terre, afin que des yeux indiscrets ne rencontrassent pas ses regards.

la pabouche royale, felon la manière accoutumée.

Le peuple qui environnoit le palais, & qui ne s'attendoit pas à voir fortir fon fouverain porté (1) par le confeil refpectable des fept, tourna le dos avec un refpect furieux, & le

(1) Cette époque eft confidérable dans l'hiftoire des Amphicléocles : avant cet événement, il n'y avoit que les prêtreffes de Fulghane qui euffent l'honneur de porter le roi. Depuis ce tems, le confeil des fept s'eft maintenu dans ce privilège, auffi bien que dans celui de porter la pabouche royale.

Lorfque le fouverain marchoit, les Bouch-chouck chou l'annonçoient par une clameur particulière, qui défignoit fa marche : alors tous les peuples étoient obligés de fe trouver fur fon paffage, & dès que la pabouche leur avoit frappé les yeux, ils tournoient refpectueufement le dos & crachoient en l'air pour le rafraîchir.

Heinfius, qui n'a rien laiffe à defirer de tous les ufages anciens, a fort bien remarqué, que l'origine des fluxions de poitrine a pris naiffance de cette cérémonie, parce que l'affection de ces bons peuples, dit-il, étoit fi grande, que dans les chaleurs, fur-tout, leur fputation étoit fi fréquente, & fe faifoit avec tant d'ardeur, lorfque le roi paffoit, qu'ils fortoient ordinairement épuifés de cette marche. Le même favant, qui a fort bien prouvé que nous defcendons de ces peuples, appuie fa preuve de l'exemple journalier des pères, qui communiquent leur mauvais tempéramment à ceux qui fortent d'eux : ce font de ces faits qu'on ne doit jamais révoquer en doute.

ſuivit à reculons au temple de Fulghane, où il s'attendoit à la plus étrange révolution; les cris des Bouch chouck-chou (1) ayant averti les prêtreſſes de la venue du roi au temple, elles vinrent au-devant de lui, fort étonnées & de ſa venue & de la manière dont il s'y tranſportoit; l'aſpect royal de la pabouche les contint dans le reſpect qu'elles lui devoient, & les fit rentrer dans le temple où je m'étois rendu, comme il me convenoit, pour prévenir la grande prêtreſſe de l'arrivée du roi.

A la première nouvelle que je lui en donnai, elle parut pâle & interdite; mais diſſimulant, elle me demanda avec beaucoup de douceur, quelles étoient les raiſons du roi pour donner des atteintes (2) ſi extraordinaires à ſes privilèges, & quelle occaſion importante pouvoit l'obliger à paroître devant la divinité, nonobſtant la loi qui lui défendoit de ſe trouver

(1) Lorſque le roi ſortoit de ſon palais, ces crieurs publics, comme on l'a déja dit, l'annonçoient à toute la ville, il n'étoit alors permis à aucun de ſes ſujets de travailler, & ſes tems de ſorties étoient des jours de fêtes pour les Amphicléocles; ils étoient annoncés d'une année à l'autre & fêtés par tout le royaume.

(2) Le droit que ces prêtreſſes avoient de porter le corps reſpectable du ſouverain.

dans le temple hors les jours qui lui étoient marqués (1). L'Indiagar, qui parut alors, m'épargna l'embarras de lui répondre : à peine la grande prêtresse le vit-elle, qu'elle rentra dans le sanctuaire, & fut se placer la première au pied du simulacre, & se tut jusqu'à ce que le roi fût monté sur son trône ordinaire ; c'est-là, ô princesse, où cette femme dissimulée attendoit le roi pour lui porter des coups assurés ; sans cette politique & ce jugement profond dont il est rempli, il étoit perdu : la grande prêtresse avoit la supériorité du trône, parce qu'elle représentoit le dieu des Amphicléocles : mais de la grande tribune (2) l'Indiagar se trouvoit son égal, & le peuple seul

(1) Le roi ne pouvoit entrer dans le temple sans une permission de la grande prêtresse, qu'elle n'accordoit que quatre fois l'année.

(2) Trône élevé au plus haut du temple ; il n'y avoit que le roi qui seul pût s'y placer, ce qui n'arrivoit que dans les révolutions importantes de l'état : mais quand le souverain avoit des raisons secrettes pour faire valoir son autorité, & qu'il pouvoit, par sa politique, obtenir de la grande prêtresse & de l'assemblée d'y monter, alors il étoit absolu, changeoit les loix de l'état, ou en faisoit d'autres, selon ce qui lui étoit le plus convenable, & ses décrets étoient alors reçus avec autant de vénération, que si Fulghane se fût lui-même expliqué.

pouvoit faire tomber la balance du côté que son inclination lui dictoit.

La grande prêtresse tressaillit lorsque les gardes de la poulie eurent ordre de descendre le Gliskoar (1) : elle voulut en vain élever la voix pour s'opposer à ce qu'elle appelloit un attentat manifeste contre les loix du royaume. L'ardeur avec laquelle l'Indiagar fut servi dans cette occasion importante, rendit frivoles les remontrances de la prêtresse ; le souverain étoit déja sur le haut trône, cela seul décidoit.

A peine les Bouch-chouk-chou eurent-ils faits les cris extraordinaires (2) que le peuple se retourna avec transport, éleva les yeux avec une avidité curieuse sur le monarque ; il n'y avoit que les vieillards qui eussent eu l'honneur de le voir à son avénement à la couronne ; & comme tous les jeunes gens avoient été privés de ce doux avantage, il se fit une acclamation générale. La majesté du roi votre père,

(1) Machine par laquelle on montoit le roi à la grande tribune.

(2) Comme il n'étoit permis à aucun des sujets de regarder en face leur souverain, il laissoit tomber une boule d'airain, lorsqu'il s'agissoit de donner quelques ordres ; alors ceux qui étoient commis pour les exécuter, prêtoient l'oreille, & le communiquoient aux officiers préposés.

ô princeſſe, déracina dans un inſtant la rébellion, & grava dans les cœurs les ſentimens de reſpect & d'amour.

L'Indiagar, dont la prudence eſt extrême, ne voulant pas laiſſer refroidir des mouvemens ſi favorables, crut devoir en profiter pour venir à ſes fins : il fit le ſignal (1), à peine eut-il paru, que les premiers de l'état environnèrent la toque royale, le ſilence ſuccéda ; la grande prêtreſſe ſe découvrit le chef, & ſe proſterna le nez (2) contre terre.

Toutes ces choſes ainſi diſpoſées, le roi tourna le dos (3) au ſimulacre, & lui adreſſant la parole, s'expliqua en ces termes, après avoir laiſſé tomber la grande boule Tal-lak-lak (4).

---

(1) La coutume, dans ce pays, pour demander ſilence, étoit de jetter ſa tocque au nez de ceux dont on vouloit être écouté.

(2) La grande prêtreſſe n'étoit obligée à cette marque reſpectueuſe que devant la divinité ; mais lorſque le roi préſidoit dans la même tribune, elle étoit obligée à la même ſoumiſſion.

(3) Le roi paroiſſoit devant le ſimulacre avec les mêmes cérémonies que ſes ſujets obſervoient devant lui.

(4) Boule d'airain, ſur laquelle étoit gravé le privilège qui étoit accordé au peuple par le roi, de reſ-

« O Fulghane, c'est à toi que je parle.

Tu vois devant ta face un roi dont l'autorité est émanée de ton décret immuable, & qui selon les règles de ta justice divine, ne peut lui être ôtée sans l'avoir mérité: c'est à toi que j'en appelle, ô divinité, révérée de tout tems de mes peuples, & c'est pour être jugé selon la dignité qui me convient, que je

---

pirer & de le regarder en face, prérogatives précieuses, dont ils ne jouissoient qu'une fois à chaque règne, à moins, comme on l'a dit, que des raisons importantes n'y fissent monter le souverain; ce droit leur étoit si cher, & ils l'envioient avec tant d'ardeur, que lorsque l'année commençoit, ils se saluoient de ces mots: dieu nous conserve le roi, & le fasse monter à la grande tribune. Les avantages qu'il en revenoit au peuple, étoient l'amnistie générale de tous ses crimes, tant spirituels, que civils; l'élargissement des prisonniers; l'acquit des dettes, de quelque nature qu'elles fussent; le droit de répudier sa femme; celui de contrevenir à la règle ordinaire de l'aînesse, en faveur de celui des enfans qui plaisoit le plus; la permission aux femmes de choisir dans la famille de son mari, un survivant à sa couche: mais leur plus beau privilège étoit celui qui accordoit aux vieillards, à l'âge de cent ans, de mourir dans les petits temples; au lieu que dans le sanctuaire de Fulghane, il n'y avoit que le roi, la grande prêtresse, ou les états généraux, qui puissent honorer un sujet de cette faveur. Elle étoit un attribut de la royauté

me suis transporté à l'éminente place où je suis.

Je parois aussi devant toi en esclave soumis ; & comme tel, mes yeux se ferment & respectent tes rayons lumineux ; permets, ô souverain, que je me justifie ; absous ou tonne ; mais parle par ta bouche. »

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton ferme, mais respectueux, le roi se tut, & sembla se recueillir en lui-même, ensuite il se couvrit de la grande toque (1), & parla ainsi à la grande prêtresse.

« O Magna Fakhaldak, leve la tête, respire & prête attentivement l'oreille à mes paroles. Qui es-tu ? Grande prêtresse de la divinité que nous révérons, Fulghane t'a-t-il placée dans l'éminente place que tu occupes pour l'accroissement ou la destruction de ce royaume ? Tu souffles la rébellion, tu révoltes mes peuples contre moi, tu m'accuses d'enfreindre les loix, les oracles parlent & tonnent par ta bouche ; ils me jugent, ils m'accablent par les endroits

(1) Bonnet fait en pain de sucre, d'une soie de fil d'araignée, couleur d'aurore, dont la hauteur étoit de dix pieds, au sommet de laquelle étoit une figure du soleil, tournant sur un pivot. Cette tocque ne couronnoit le chef du souverain, que dans l'occasion importante de son élévation à la grande tribune.

les plus touchans; suis-je coupable, & tes droits sont-ils fondés? Qui de Fulghane ou de toi doit me condamner? A la face de la divinité, en présence de ce peuple assemblé, nous devons réciproquement nous accuser l'un & l'autre; prêtresse de Fulghane, c'est à toi de le faire parler; moi, souverain des Amphicléocles après le ciel, je sais où trouver mon juge & mon chef: malheur alors à l'orgueil & à l'insolence; malheur alors à la rébellion & au coupable».

A peine le roi eut-il prononcé ces mots, qu'un cri affreux & général retentit jusques dans les voûtes sacrées; les prêtresses effrayées se mirent à hurler, & secondant sans doute la foible voix de celle qui étoit à leur tête, s'écrièrent qu'on manquoit de respect au simulacre, & que ses foudres puniroient bientôt cet attentat. Le peuple, troublé de cette menace, s'émut; la rébellion sembloit vouloir reprendre son empire dangereux; mais le roi du haut de son trône arrêta la révolte, en secouant trois fois la tête, & en prononçant le terrible Fazakmalodzi (1).

(1) Ce mot signifioit tête de roi, lorsqu'il étoit prononcé par le souverain, & qu'en conséquence il n'étoit pas obéi; il n'y avoit aucune grace à espérer pour

La force de ce cri sacré fit succéder à l'instant le silence; l'Indiagar apostropha une seconde fois la grande prêtresse : « ô Magna Fakhaldak, lui dit-il, puisque Fulghane se taît, le sacré livre d'airain va parler, & décidera qui de toi ou de moi enfreint les loix respectables qui y sont renfermées. »

Après ces paroles, le roi me jetta une boule (1), sur laquelle je trouvai l'ordre de faire ouvrir l'étui (2) sacré; à peine me fus-je approché de ce dépôt vénérable, que le peuple étonné (3) tourna le dos, ferma les yeux,

---

les coupables, la mort s'ensuivoit, & ils étoient rayés du registre de l'immortalité.

Ces peuples conservoient un grand livre, sur lequel chaque particulier étoit inscrit; le roi en étoit le dépositaire, & la superstition leur faisoit croire que le prince avoit reçu en naissant le droit de les anéantir, en rayant leur nom du catalogue.

(1) Avant que le roi se mit sur le trône, il se munissoit des ordres qu'il avoit à donner, écrits sur des boules de cuivre, qui étoient conservées dans les archives, & enregistrés tous les cent ans, pour servir de règle au successeur.

(2) Lieu dans lequel étoit renfermé le grand livre d'airain.

(3) Lorsqu'on ouvroit le livre de la loi, le privilège des yeux cessoit, & le peuple étoit obligé de lui tourner le dos comme au simulacre.

&

& se remit dans l'attitude de soumission qui lui convenoit ; les quatre Foukhouourkou (1) ouvrirent chacun de leur côté les faces de l'étui, & avant que de le baisser, me ceignirent le bandeau (2) ; j'entonnai alors le cantique Tulkoé (3), & après que les grandes prêtresses l'eurent achevé, le Krikrougandil (4) tira ses Loushaikis (5), & lut à haute voix, guidé par le stilet d'or (6) la table des loix fondamentales du royaume, apportées du ciel par le Kirkirkantal (7).

(1) Premiers de l'état, & préposés pour la garde du livre des loix ; ils ne pouvoient aspirer à cet honneur, qu'ils ne prouvassent que quatre de leurs ancêtres eussent été du grand conseil des sept.

(2) Il n'y avoit que les Foukhouourkou, le roi & la grande prêtresse qui pussent voir le grand livre d'airain ; & tout autre qui se trouvoit à son ouverture, étoit obligé de se couvrir les yeux d'un bandeau.

(3) Hymne qui ne se chantoit que dans les réjouissances publiques ; elle commençoit par ces mots : graces à toi, ô Fulghane, &c.

(4) Le grand lecteur, après le rang de grande prêtresse, c'étoit la première personne du royaume.

(5) Lunettes de crystal, dont les verres étoient quarrés & creux, & dans lesquelles il y avoit une eau verdâtre qui grossissoit les objets.

(6) Aiguille, dont la pointe guidoit les yeux sur les caractères.

(7) Spilghis ou premier ange de lumière : la tradition

Lorſque le miniſtre lecteur fut à l'article qui regardoit la grande prêtreſſe, le roi frappa des mains (1), & me donna ordre qu'on cherchât le paſſage qui la concernoit ; j'en avertis le Kriskrougandil, qui après l'avoir trouvé, lut à haute voix cet article, conçu à peu-près en ces termes.

« S'il arrivoit, par la méchanceté attachée à la nature humaiue, que notre Magna Fakhaldak ſe trouvât jamais d'un ſentiment contraire à celui du ſouverain de nos peuples chéris, & qu'une diſcorde eſſentielle s'en enſuivît, ou que des raiſons ſecrettes de haine ou d'intérêt particuliers miſſent le royaume en danger de ſa perte, nous ordonnons qu'ils deſcendront l'un & l'autre de leur trône, & qu'après nous

---

prétendoit que le livre d'airain avoit été apporté du ciel par cette intelligence ſacrée, & que les loix inſérées étoient écrites de ſa main. La vénération qu'on avoit pour ce livre, chez ces peuples, étoit ſi grande, que leurs plus grands ſermens ſe faiſoient en jurant ſur ſes couvertures ; s'il arrivoit que quelqu'un eût été convaincu de tranſgreſſer ces redoutables ſermens, il étoit livré aux prêtreſſes, qui le faiſoient mourir à force de le chatouiller : c'étoit chez ces peuples le plus grand des ſupplices, & que l'humanité a retranché dans la ſuite.

(1) Ce ſignal ſe faiſoit pour le Karveder, & lui apprenoit que le roi vouloit lui parler.

avoir invoqué, ils s'humilieront devant notre divine image & nos loix sacrées, ensuite ils se releveront en même tems, appuieront leurs fronts l'un de l'autre, & qui après s'être éloignés de la distance d'un corps (1), ils se heurteront mutuellement le chef; alors notre justice se manifestera, & le coupable sera puni.»

A la fin de la lecture de ce passage, le ministre lecteur frappa des mains, & m'avertit qu'il y avoit un renvoi à la fin de cet article; j'en fis part au souverain; il ordonna qu'on le cherchât; il fut lu, & il étoit expliqué en ces termes.

(1) Tous les savans n'ont jamais été d'accord au sujet de ce passage; il est expliqué différemment dans tous les auteurs qui en font mention : les plus graves prétendent que la distance dont il est parlé, se mesuroit de la longueur des bras; les autres assurent que cette mesure étoit de six pieds, hauteur ordinaire de la stature des Amphicléocles : comme cette matière est restée jusqu'aujourd'hui indécise, je n'ai garde de vouloir en décider.

Ce qu'on peut ajouter pour expliquer cet article, c'est que la manière de combattre de ces peuples étoit de se choquer la tête les uns contre les autres, & de se la heurter, jusqu'à ce que l'un des athlètes fût vainqueur : Scaliger assure que cette manière de combattre n'avoit lieu qu'entre les grands.

« Afin que toute équité soit observée dans ce redoutable décret, & que le peuple ait à jamais lieu de louer notre sagesse, nous ordonnons que la grande prêtresse accuse le roi en face, en cas de contravention à nos loix, lui reproche ses griefs; nous lui accordons la prérogative de parler la première, à moins que le souverain ne soit élevé dans notre grande tribune, alors c'est à lui que la parole est accordée.

Après l'accusation, le coupable se justifiera, & prendra pour son juge l'article de nos loix qui fera mention du crime dont il s'agira; s'il arrivoit que l'article ne fût pas entendu, nous accordons au peuple assemblé de porter un jugement définitif, & voulons que le conseil des sept l'enregistre comme loi émanée de notre propre autorité.

Le Kriskrougandil s'étant arrêté alors, baissa la tête & ferma les yeux. L'Indiagar profitant du droit que les loix lui accordoient, accusa hautement la grande prêtresse de s'être servie de son pouvoir souverain pour faire périr l'héritière de la couronne, & d'avoir porté le peuple à la rébellion; il appuya par-dessus tout sur le grave chef d'avoir occasionné le manque de respect affreux fait au sanctuaire de son palais, en voulant y entrer sans observer

la loi formelle qui le lui défend sous peine de la vie, & qui est si positivement recommandée, que le Karveder lui-même ne peut s'en approcher qu'à reculons.

Le roi ajouta à ces terribles accusations, celle d'avoir induit le conseil des sept à profaner son palais, crime d'autant plus grave, qu'elle n'ignoroit pas qu'elle étoit cause, par cette infraction, de l'anéantissement (1) d'un conseil si respectable, dont la perte ne pourroit peut-être de long-tems se réparer.

Le roi termina son discours, en conjurant hautement la prêtresse, par le talon sacré (2) de Fulghane, de déclarer à la face du ciel & de la terre, quelles raisons secrettes l'avoient induite à ces crimes odieux.

La Magna Falkhaldak auroit bien desiré, avant que de répondre, qu'il lui fût permis de récriminer; mais l'ordre émané de la grande

(1) Lorsqu'un des ministres du conseil des sept avoit mérité la mort, tout le corps subissoit la même peine.

(2) Conjuration si forte, que les Amphicléocles étoient persuadés que le moindre déguisement de la vérité étoit puni d'un coup de tonnerre.

L'aveuglement de ces peuples étoit si entier sur ce chapitre, que toutes les morts secrètes & subites étoient attribuées à ce préjugé.

Tribune étoit fans appel; c'étoit fe livrer à la fureur du peuple que d'y manquer; elle fit un grand cri (1), & s'expliqua en ces termes.

« Que Fulghane foit à jamais béni; que fa grande prêtreffe périffe, puifque fa vertu eft foupçonnée; & toi, monarque, que la juftice fuprême te rende felon tes œuvres.

O chef des Amphicléocles, peuple chéri de la divinité que je fers, refpirez (2), & foyez attentifs aux motifs qui m'ont obligée à mêler les intérêts fpirituels avec le civil; que le grand Être me foudroie fi la vérité fuit de ma bouche; ô Fulghane, pourquoi m'abandonnez-vous? »

La grande prêtreffe, en achevant ces mots, defcendit du trône, fe jetta aux pieds du fimulacre, & les mouilla de fes larmes; après y être reftée quelques inftans, elle arracha le bandeau (3) facré qui lui ceignoit la tête; fes

(1) La grande prêtreffe, lorfqu'elle avoit à parler, précédoit fon difcours d'un grand cri, afin que le peuple fe recueillît, & redoublât d'attention & de refpect.

(2) La grande prêtreffe avoit, comme le roi, le droit de donner cette permiffion.

(3) Efpèce de collier à quatre rangs, fait des dents de ceux auxquels on accordoit le droit de mourir dans le temple.

cheveux blancs imprimoient la vénération & la pitié. Il fut heureux que la loi qui défendoit au peuple de jetter les yeux fur elle eût lieu ; cet afpect refpectable étoit capable de le toucher & de le porter une feconde fois à la révolte, qui eût été d'autant plus dangereufe, que la religion en auroit été le principe. Le roi lui-même, attendri de ce fpectacle, m'en parut fi touché (1), que je le vis fe couvrir la face & détourner la tête; l'on n'eft point à l'abri des premiers préjugés.

La Magna Fakhaldak, aprés avoir effuyé fes pleurs, reprit la parole & s'exprima ainfi :

« Me voilà prête, ô Indiagar, à répondre à tes accufations.

Pourquoi m'as-tu conjurée? d'où vient m'obliges-tu à déclarer à la face de ton peuple des fecrets qu'il devoit ignorer, & qui devoient être enfevelis dans un filence profond? Ne valoit-il pas bien mieux que la mort de ta fille les eût confondus avec elle dans le tombeau! Ah! tu vas frémir; la princeffe livrée pour l'héritière de cet empire, n'eft pas celle qui doit régner : en faifant cet aveu je me condamne. Les prêtreffes commifes à l'éducation

(1) Il n'y avoit que le feul Karveder qui eût le privilège d'ouvrir les yeux dans le temple.

de l'infante que les loix appelloient au trône, en la faisant passer par les flammes, pour la purifier selon l'usage (1), l'ont malheureusement laissé échapper de leurs mains; leur empressement à la secourir a sauvé ses jours; mais, rigueur du sort! tous les remèdes n'ont pu empêcher que son visage n'ait été entièrement défiguré: malheureuses prêtresses, la crainte du châtiment vous a fait céler ce malheur; vous m'avez supposé l'aînée (2) au lieu de la cadette, & comme telle, dans le tems marqué, je l'ai remise à l'assemblée générale comme l'héritière du trône.

Voilà mon forfait, ô peuple, que j'aurois toujours ignoré, sans l'indiscrétion & le mécontement d'une prêtresse, qui pour se venger d'un châtiment ordonné, apprit à la véritable héritière, & le secret de sa naissance (3), &

(1) Avant de présenter à Fulghane le prince ou la princesse nouvellement né, on faisoit passer trois fois l'enfant par les flammes d'une fournaise, nommée la purification.

(2) Il étoit défendu à la grande prêtresse, comme au roi, de voir les héritiers de la couronne; ils étoient élevés dans un corps de logis séparé.

(3) Il étoit expressément défendu, selon la loi, d'apprendre aux héritiers de la couronne, de qui ils étoient nés; quoique l'auteur des fastes anciens prouve

celui de la supposition, en lui faisant valoir sans doute les loix du trône où elle étoit légitimement appellée, & toutes les rigueurs du sort qui s'alloient déployer contr'elle par les suites attachées à cette fatale supposition; cette princesse étonnée de se voir l'innocente victime d'une politique inconnue, ressentant avec force tout ce qu'elle perdoit, abhorrant la contrainte éternelle dans laquelle elle alloit vivre, & frémissant de la mort qui lui étoit destinée à la naissance du prince ou de la princesse qui devroient le jour à sa sœur; transportée, dis-je, de ces cruelles impressions,

---

par le passage d'un historien des Amphicléocles, qu'une reine de ce royaume, jalouse de faire observer les loix, prouva dans une assemblée générale des états, que celle dont il étoit question, étoit depuis long-tems oubliée, & se proposa, comme une preuve du reproche qu'elle faisoit aux prêtresses de leur indiscrétion, déclarant qu'à l'âge de dix ans, celles qui avoient été commises à sa garde, l'avoient instruite du secret de sa naissance, lui avoient appris qu'elle avoit un frère & une sœur enfermés comme elle dans le temple; & elle ajouta qu'ayant été instruite, par le même canal, de la loi cruelle qui les faisoit mourir à la naissance d'un héritier de la couronne, elle en avoit eu une telle horreur, & avoit si fort craint d'occasionner la perte de ce frère & de cette sœur, qu'elle s'étoit servi de moyens surnaturels pour n'avoir point d'enfans.

cette princesse altière s'est annoncée pour ce qu'elle étoit dans ce temple, a révélé ces cruels secrets, & trouvant les esprits disposés & émus par ces attentats formels, a machiné des brigues si dangereuses, que dans la crainte des suites fatales qu'elles pourroient avoir, j'ai cru devoir assembler le grand conseil des vierges (1), pour remédier à ces désordres pressans ; les humeurs dont je l'ai trouvée remplie, & le vent que j'ai eu que la décision qui devoit s'ensuivre, inclinoit à proclamer dans le temple la princesse opprimée, & de l'annoncer comme telle au peuple, m'ayant donné une juste horreur du malheur que la double élection (2) de ces princesses occasionneroit,

---

(1) Ce conseil étoit composé de toutes les prêtresses que les charges différentes séparoient les unes des autres ; celles du temple Kaiocles, quoiqu'inférieures à celui de Fulghane, y présidoient, & avoient le privilège chacune de deux voix.

(2) Ce trait d'histoire est l'un des plus remarquables de celle des Amphicléocles. Pour le bien entendre, il faut observer qu'à chaque prince ou princesse qui naissoient, on ne donnoit le nom de successeur à la couronne, que lorsque la reine ne faisoit plus d'enfans ; & s'il arrivoit que le roi mourût avant que le nombre prescrit par les loix fût rempli, sa veuve, le lendemain des obsèques, étoit conduite dans le temple Kaiocles, où

en ajoutant à cette crainte celle de ſcandaliſer elie choiſiſſoit un ſecond mari parmi les Kails conſervés dans le temple pour cet uſage juſqu'à ſa mort.

Il eſt encore eſſentiel de remarquer que le conſeil des ſept, à la naiſſance du ſecond & du troiſième enfant de ces rois, imprimoit le ſceau ſelon leur nombre, c'eſt-à-dire, que le troiſième, par exemple, étoit marqué à la tête de trois empreintes.

Scaliger, dans le détail qu'il nous a fait du renverſement de l'empire des Amphicléocles, a négligé ou ignoré ces points importans; s'il en avoit été informé, il n'auroit pas avancé dans le détail qu'il a fait de la guerre civile entre les princeſſes Cléannés & Naſilaé, que cette première, malgré ſon droit inconteſtable, prouvé par la marque du ſceau myſtérieux, fut obligée de céder le trône à la princeſſe ſa ſœur, qui en étoit exclue ſelon la loi.

Heinſius, plus intelligent ſur cette matière, a bien mieux éclairé ce paſſage, en rapportant que les armées étant prêtes à ſe battre, la princeſſe Naſilaé, peu ſanguinaire, engagea le roi Motacoa, ſon époux, à convoquer le conſeil des ſept, dont une partie étoit dans l'autre armée, & de vérifier, en préſence des chefs des deux partis, la tête de ſa ſœur avec la ſienne, & d'en paſſer à la déciſion du conſeil des ſept réuni, expédient qui réuſſit, comme on le verra dans la ſuite de cette importante hiſtoire.

Je ne puis m'empêcher d'avouer, en paſſant, que je dois au grave auteur que je viens de citer, une partie des lumières dont je me ſuis ſervi pour éclaire les endroits difficiles à entendre des aventures de la princeſſe des Amphicléocles.

le royaume, en lui laissant entrevoir, que du sein de la paix s'étoient enfantés le trouble & la guerre : frappée, dis-je, par tous ces justes égards, j'ai rompu le conseil selon mon droit (1) incontestable, & j'ai obligé les prêtresses à me suivre dans le sanctuaire ; là j'ai eu recours à la divinité : mais en vain je la presse, elle est sourde à ma voix ; trois fois je veux ouvrir la bouche pour prononcer un oracle ; trois fois l'esprit divin se retire, & me jette dans la langueur : Fulghane irrité s'est éloigné du sanctuaire ; gémissant de ses refus constans, j'ordonne la sainte veille (2) ; un

---

(1) L'autorité de la grande prêtresse étoit d'une si grande étendue, qu'elle assembloit & révoquoit ce conseil selon ses desirs ; elle avoit droit de vie & de mort, non-seulement dans le temple, mais encore par tout le royaume. Le roi avoit sur elle la seule prérogative de faire grace, que ses privilèges ne lui accordoient pas ; mais aussi le roi ne pouvoit pas condamner un de ses sujets à la mort sans son attache, & la grande-prêtresse n'avoit besoin que de celle du conseil des sept, qui ne lui étoit jamais refusée.

(2) Madame Dacier nous explique cette cérémonie de cette manière.

Lorsque la grande prêtresse trouvoit convenable de convoquer] la sainte veille, chacune des vierges s'y préparoit en se coupant les cheveux, & en faisant l'ablution générale dans un bassin préposé à cet effet, dans

ſommeil profond ſe répand dans mes triſtes organes : glacée par un ſonge myſtérieux, une ſueur froide paſſe à travers mes pores, & m'annonce la préſence du dieu que je ſers : je le vois, il s'approche : en vain tu cherches à m'appaiſer, me dit-il en courroux, l'on enfreint ici mes loix, la diſcorde y règne, le crime eſt commis ; tremble, ô prêtreſſe, mon temple eſt prêt de s'écrouler ſur ta tête ; les

lequel elles ſe jettoient toutes à la fois ; au ſortir du bain, elles rentroient dans leurs cellules, où il leur étoit ordonné de boire une certaine meſure de vin, qui contenoit environ quatre pintes ; les vieilles avoient la prérogative d'en boire ſix. Après cette ſainte préparation, elles ſe rendoient dans le temple avec une meſure égale à celle qu'elles devoient avoir bue, laquelle étoit remplie d'une liqueur faite d'eſprit-de-vin, & de toutes les ſimples qui peuvent monter à la tête. Elles environnoient le ſimulacre, chantoient une hymne légère, & lorſqu'elle étoit finie, les vierges danſoient en rond autour de l'idole ; & pour preuve de leur ſoumiſſion & de leur reſpect, elles rendoient à ſes pieds le ſuperflu de la liqueur myſtérieuſe dont elles s'étoient enivrées.

La même ſavante remarque, que celle que l'ivreſſe avoit fait tomber la première, étoit enregiſtrée pour être du nombre de celles qui aſpiroient à la grande-prêtriſe ; c'étoit un droit inconteſtable pour y parvenir, lorſque dans les prétendantes il ne s'en trouvoit aucune qui fût honorée de cet avantage.

fondemens de ce royaume vont tomber, tout périra. Mon effroi redouble à ces mots ; il me semble que je me prosterne aux pieds de Fulghane ; le génie protecteur (1) implore pour les Amphicléocles sa miséricorde. Va, continue le dieu, que le sang de la princesse Nasilaé (2) soit versé sur mes autels (3) ; il peut seul appaiser ma colère ; transportée de la grace que Fulghane daigne m'accorder, je me réveille en sursaut ; j'annonce aux prêtresses intimidées & le songe & l'oracle : les portes

(1) La tradition disoit que le Kirkirkantal avoit été le premier roi des Amphicléocles, & que c'étoit à lui qu'ils devoient la douceur de leur gouvernement.

(2) Aînée, selon la manière de parler de ces peuples, elle étoit la cadette.

(3) Les sacrifices de sang humain étoient en usage selon la religion des Amphicléocles, & les peuples s'imaginoient qu'ils étoient si agréables à leurs dieux, que lorsqu'ils avoient des graces à leur demander, ou qu'ils étoient affligés de fléaux publics, ils immoloient sur ses autels ceux qu'ils croyoient être les plus agréables à l'idole ; sous ce prétexte, le roi & la grande prêtresse, quand ils étoient unis, se défaisoient des ennemis dont le rang ou l'autorité leur étoient à charge.

Cette superstition a duré jusqu'au règne de Motacoa, qui se rendit si puissant, qu'il abolit non-seulement ces affreux usages, mais encore toutes les loix qui répugnoient au bon-sens & à la raison.

du temple s'ouvrent par mes ordres; l'arrêt de la divinité se proclame (1) à la face du peuple assemblé.

Voilà mes crimes, ô roi; voici les tiens. Tu transgresses à la fois & les loix divines & les loix humaines : tu entres dans le saint temple

(1) Le peuple n'avoit la prérogative d'entrer dans le temple, que lorsque le roi étoit dans la grande tribune; hors cette cérémonie, les portes lui en étoient défendues : il se tenoit dans un grand parvis, ventre à terre, jusqu'à ce que les portes s'ouvrissent; alors il se levoit, & tournoit le dos, jusqu'à ce que les crieurs du temple l'eussent averti de se retirer : ces crieurs étoient eunuques, & préposés pour la garde du sanctuaire. Quand la prêtresse avoit rendu un oracle, il étoit gravé sur une boule d'airain qu'on jettoit en l'air, & les plus adroits à la ramasser, étoient ceux qui jouissoient les premiers du glorieux avantage de publier ce qu'elle contenoit; il y avoit un honneur attaché au premier qui attrapoit la boule, qui devoit être pourvu de la première charge publique qui venoit à vaquer; mais, par une raison contraire, si un sujet la laissoit tomber par terre, il étoit sur le champ puni de mort : ces deux motifs occasionnoient une adresse à la retenir, & il étoit très-commun qu'il se passât des années entières sans que ce malheur fût arrivé.

La boule n'étoit jettée que trois fois en l'air; la quatrième elle étoit renvoyée dans le temple, où on la déposoit dans un grand coffre, qui servoit d'archives aux fastes de Fulghane.

ſans être purifié, & comment, ô profane! Tranſporté (1) par des hommes, qui malgré la pureté de leurs élections (2) ſont exclus de

(1) La perſonnne du roi portoit avec elle un caractère ſi ſacré, qu'il n'étoit permis qu'aux prêtreſſes de la toucher, & tout ce qui ſervoit à ſon uſage étoit travaillé de la main de ces vierges.

Ménage, dans le traité qu'il a fait des anciens, obſerve que le roi des Amphicléocles ne mangeoit jamais avec perſonne, & que les alimens dont ils ſe ſervoit, ſe préparoient dans le temple.

(2) L'on faiſoit dans la ville capitale un dénombrement, tous les ans, des ſujets du royaume; le regiſtre contenoit la date de leur naiſſance, leurs noms, & leurs qualités; dès qu'il ſe trouvoit un homme qui eût paſſé l'âge ordinaire, on tranſportoit ſon nom ſur un regiſtre particulier, & dès qu'il y étoit inſcrit, ce ſujet étoit entretenu aux dépens de l'état.

Ces vieillards habitoient tous dans un temple, formoient une eſpèce de conſeil pour réſoudre tout ce qui avoit rapport à la tradition; mais le vrai motif de leur établiſſement, étoit de ſervir, pour ainſi dire, de pépinière au grand conſeil des ſept.

Lorſqu'il mouroit un membre du corps reſpectable des ſept, l'on choiſiſſoit dans celui des vieillards tous ceux qui avoient vu quatre générations; on enfermoit les élus dans un appartement particulier, environné de gardes, pour éviter & les artifices & les brigues dans l'élection propoſée. Avant que d'entrer dans le lieu où ſe faiſoit l'élection, les aſpirans étoient purifiés par le feu, après lequel on leur faiſoit avaler un breuvage

nos

mystères, tu les invite, sans la volonté su-

---

fait de remèdes si violens, qu'ils faisoient sortir du corps tous les alimens de la veille. Après une aussi juste précaution ils étoient enfermés; on les laissoit pendant six jours & six nuits sans aucune nourriture: le septième, avant le lever du soleil, tous les ministres de l'état se rendoient à l'appartement des élus, l'ouvroient avec de grandes précautions & beaucoup de cérémonies, & celui des vieillards qui avoit résisté à la famine, étoit celui qui remplissoit la place vacante.

S'il arrivoit que de cette épreuve plusieurs vieillards fussent trouvés en vie, on les renfermoit une seconde fois, jusqu'à ce qu'il n'y en eût qu'un seul qui survécût.

Il ne faut pas omettre la manière dont les ministres saluoient les vieillards, lorsqu'ils entroient le septième jour.

Le premier ministre, à la tête des autres, passoit à la gauche de l'appartement, & chaque vieillard qu'il trouvoit étendu, il le prenoit par la barbe, lui soulevoit la tête de terre, & lui disoit, Molbok, c'est-à-dire, dormez-vous; ce mot étoit répété trois fois, après chacune desquelles on laissoit retomber la tête; & lorsqu'il étoit prouvé, par cette épreuve, que le vieillard étoit mort, tous les ministres s'écrioient, Molboken, qui signifie, il dort: cet examen étoit continué jusqu'à ce qu'on eût trouvé le vieillard survivant, qui étoit obligé de se mettre au dernier rang des morts, après les avoir arrangés lui-même en rond; & pour marque de son élection, on lui mettoit sur le corps un baudrier, où étoient accrochées toutes les têtes de

prême; tu t'exaltes, sans mission, sans ordre, contre les loix; tu te places sur la grande tribune, & de ce lieu sacré, tu m'accuses & tu usurpes jusques dans le sanctuaire un pouvoir émané seul du ciel, & qui m'appartient: tu fausses tes sermens, & fais ouvrir, sans conseil mystique, le livre saint. Voilà tes forfaits contre la divinité. Pour le civil, tu enfreins la loi, qui te défend d'avoir aucun commerce avec tes enfans: ô roi profane, j'en atteste Fulghane & Léa-Minska; j'en atteste le Karveder, ministre lâche & complaisant; n'as-tu

---

ceux qui avoient osé aspirer à cette éminente place, & on le conduisoit au temple, aux acclamations de tout le peuple, où la grande prêtresse faisoit approuver son choix par Fulghane, en lui coupant elle-même une oreille, qu'elle portoit pendue au col, tandis qu'on chantoit l'hymne Tulkoë.

Après le sacrifice, on conduisoit le vieillard élu au palais du roi, lequel étant averti, paroissoit sur un balcon, & ratifioit l'élection, en mouillant de sa salive le front du vieillard, qui se trouvoit par-là purifié des impuretés qui pouvoient lui être restées.

Ce devoir rendu, la cavalcade commençoit du palais; le nouveau conseiller montoit sur un char, auquel étoient accrochés tous les cadavres de ceux dont il portoit les têtes, & qui servoient de preuves de son mérite; ce char étoit tiré par le corps des vieillards dont il étoit sorti.

pas vu ta propre fille, & ne favois-tu pas que pour ce crime affreux un peuple & fa poſtérité doivent être profcrits pour jamais.

Les prêtreffes de Kaïocles, fuivant l'ufage, font-elles averties? N'eſt-il pas cependant de règle que le premier de tes ordres, après que la princeffe Cléannés eſt fortie du temple, eſt de les en faire avertir, afin de préparer les Kaïls à la fainte cérémonie (1); fuis-je mal infpirée, ô roi, j'en atteſte toi-même, en

(ff) Lorfque les prêtreffes de Kaiocles étoient averties que la princeffe devoit fe rendre dans leur temple, elles affembloient tous les mâles qui devoient fervir au concours de fon hymen; & pour éprouver ceux qui étoient en âge de devenir époux, & qui pouvoient rifquer l'examen, elles les conduifoient dans une longue gallerie deſtinée aux épreuves; là, chacun des mâles fe faififfoit d'un arc, & rangés tous fur la même ligne; ils le tendoient, & au premier fignal décochoient tous une fléche, fur laquelle leurs noms étoient gravés; pour but, fe préfentoit un grand tambour, à double fond, tendu de manière que pour peu que la flèche y atteignît, elle reſtoit dans le tambour.

Lorfqu'après le fignal donné, les prétendans avoient décoché leurs flêches, ils étoient reconduits dans leur cellule, & le tambour examiné, on enregiſtroit les noms de ceux dont les flêches fe trouvoient, & les prêtreffes alors leur apprenoient à quel fort on les deſtinoit.

assurant que tu veux abolir l'usage de l'hymen sacré : ô prince aveugle, après t'être montré jusqu'ici digne du trône ; après t'y être soutenu, tant par tes vertus, que par le droit qui t'y a fait naître, pourquoi veux-tu en descendre par l'impiété ! O roi des Amphicléocles, rentre en toi-même, & ne sors pas du temple, que tu n'aies satisfait à Fulghane. Sacrifie-lui une vaine tendresse, fais paroître Nasilaé ; qu'elle expie sur les autels les forfaits dont elle est la cause ; que Cléannés, la seule héritière, passe du temple au palais ; que le second ordre des prêtresses soit averti, & que pour satisfaire l'un & l'autre, le simulacre irrité, nous croisions nos pouces (1), & qu'ils soient tranchés par le couteau sacré ; que le feu les dévore (2), & consume avec eux le crime

---

(1) Manière de faire amende honorable chez les Amphicléocles ; bien-loin qu'elle fût susceptible de honte & d'affront, elle étoit glorieuse chez ces peuples, parce qu'ils prétendoient qu'une des plus grandes actions de l'homme est celle de convenir de ses torts, & de faire satisfaction à ceux qu'on a offensés.

(2) Le feu chez les Amphicléocles purifioit de toutes taches ; il étoit en si grande vénération, qu'il servoit de sceau pour tous les actes publics ; la manière de timbrer le papier étoit de le brûler par le coin.

& la colère. O Fulghane, ô force de la vie! abſous ou punis. »

La véhémence & la fureur avec laquelle ces mots furent prononcés, firent retourner avec émotion le peuple, dans la confiance que le dieu lui-même venoit de s'expliquer : l'aſpect vénérable de la prêtreſſe, que pluſieurs entrevirent, fit ſuccéder un murmure épouvantable; le roi qui connut que les derniers moyens devoient être employés dans une occaſion ſi preſſante, jetta ſa couronne au milieu du peuple (1); cette action imprévue le fit rentrer dans le reſpect & produiſit le ſilence. « O Magna Fakhaldak, continua l'Indiagar d'un ton élévé & furieux, à quoi ſervent tes détours, & comment pourras-tu éluder le châtiment que je te prépare? La tranquillité du ſimulacre dans ce beſoin preſſant ne te condamne-t-elle pas? Fulghane agit quand tù es ſeule (2); il

(1) C'étoit le dernier moyen pour faire rentrer le peuple dans le devoir lorſqu'il en étoit ſorti, & la manière d'abdiquer dans ce royaume; lorſque les ſujets enlevoient la couronne, c'étoit l'aveu tacite de la dépoſition; mais lorſqu'ils tournoient le dos à cette tocque, cette attitude prouvoit que l'abdication ne leur étoit pas agréable, & alors le ſouverain devoit reprendre ſa couronne & continuer à régner.

(2) Le roi, comme il a été dit, étoit d'une religion

ſe taît quand tu as beſoin de ſa voix; mais c'eſt à lui-même à te juger ſur l'abus que tu fais de ſon miniſtère; cependant prouvons cette ſuppoſition importante qui a fait naître les troubles préſens. Paſſons ſur le crime affreux de changer l'ordre de la ſucceſſion d'un état : quelque grand que ſoit le mal qui a été fait, tâchons de le réparer; eſt-il ſi difficile de remettre les choſes dans l'ordre où elles doivent être? Je conſens à l'échange, il eſt équitable; mais je veux que le droit d'aîneſſe ſoit conſtaté; les princeſſes mes filles me ſont auſſi cheres l'une que l'autre, & ce fondement poſé je les dois traiter avec équité; ô Magna Fakhaldak, que vas-tu me répondre? Ne crains-tu pas que le maſque ne tombe? La vérité va briller; le myſtère eſt prêt d'être dévoilé; un ſeul mot va te confondre.

Apprends à ton tour, ô prêtreſſe, un ſecret qui auroit dû pour jamais reſter dans le ſilence, mais que tes brigues me forcent aujourd'hui de découvrir. A la naiſſance de nos enfans, le conſeil des ſept jouit du privilège

---

différente de celle de ſes peuples, & cette apoſtrophe eſt une ironie, pour faire entendre à la grande prêtreſſe qu'il n'ignoroit pas les artifices dont elle uſoit pour ſe faire valoir & le ſéduire auſſi-bien que ſes peuples.

ſecret d'aſſiſter aux couches de la reine, & d'un ſceau myſtérieux enfermé ſous ſes clefs dans l'appartement nuptial (1), ſcelle le crâne du nouveau né; ce que je t'apprends, n'eſt pas de ces vérités qu'on peut révoquer en doute: que la princeſſe dont tu nous as parlé paroiſſe; & qu'elle reprenne la place qui lui eſt due; ſi ſa tête eſt marquée du ſceau myſtérieux, le conſeil des ſept préſent pourra le vérifier; mais ſi l'impoſture l'a ſuppoſée; ſi Cléannés, ſortie du temple, eſt la véritable Cléannés, que le châtiment ſuccède. Qu'on aille chercher la princeſſe, que les flammes ont mutilé par une négligence puniſſable, ... qu'on obéiſſe, continua le roi, s'appercevant que la prêtreſſe s'oppoſoit à ſes ordres. Si je commets un crime, en violant les loix du ſanctuaire (2), Kod-ſi-kad-zaïd.»

(1) Salle où accouchoient les reines des Amphicléocles, gardée par deux prêtreſſes, qui ſe relevoient de jour en jour, & qui étoient vierges du temple de Cléocles; c'étoit encore un des uſages que la politique des miniſtres de la religion avoit imaginé pour avoir des émiſſaires juſques dans le ſein du palais, afin que rien ne s'y paſsât dont ils ne fuſſent exactement informés.

(2) Que le châtiment retombe ſur ma tête, & que le ciel ſoit loué.

Que l'autorité des souverains a de force sur les peuples, sur-tout lorsqu'ils se rendent respectables par leurs vertus! L'ordre de l'Indiagar ne souffrit aucune difficulté, quelqu'éloigné (1) qu'il fût des usages & des loix; la Magna Fakhaldak en fut si frappée, que connoissant enfin que ses artifices alloient être découverts, & qu'on perceroit bientôt l'obscurité de ses détours, elle descendit du trône, & se mit en devoir d'aller chercher elle-même la princesse. Le roi, votre père, continua le Karveder, craignant que la prêtresse ne lui échappât, ou qu'elle ne profitât de ce moment de relâche pour susciter de nouveaux troubles, ordonna que le sanctuaire fût gardé à vue, & que personne n'en sortît, jusqu'à ce que tout fût éclairci.

J'étois dans cet endroit de l'admirable histoire de Motacoa, l'attention que me prêtoit Sinouïs paroissoit si grande, qu'à peine respiroit-il pour n'en pas perdre un trait, quand de l'obscurité profonde dans laquelle nous

(1) Il n'étoit pas permis aux rois des Amphicléocles de donner aucun ordre aux prêtresses, & encore moins de les faire punir lorsqu'elles le méritoient; la justice se faisoit dans le temple, par l'ordre de la grande prêtresse, dont le pouvoir étoit entièrement despotique.

étions plongés, nous passâmes subitement à un jour brillant, dont les rayons perçans nous éclairèrent de l'éclat le plus vif. Nous nous levâmes étonnés, & nous jettâmes les yeux sur les objets qui nous environnoient; le compagnon de mes disgraces fit un cri de joie en les reconnoissant : Vilconhis soit loué, s'écria-t-il, en faisant un pas en avant, & en m'invitant de le suivre; ô Lamékis, quel spectacle ! Les enchantemens cessent enfin ; nous voici dans un séjour délicieux, quel plaisir ! On y boit, on y mange; des tables dressées & servies avec profusion, d'aimables convives qui les environnent, tout invite à s'y mettre; n'est-il pas tems de se reposer de tant de traverses & de tant de fatigues ? Ne voyez-vous pas, Lamékis, continua le trop sensible Sinouïs, que nous sommes enfin parvenus à cette félicité tant desirée; sans doute, ajouta-t-il, la gaieté y brille dans tous les objets qui nous frappent ; la beauté des femmes qui se distinguent dans ces festins, la pluralité des tables qui sont mises dans ce sallon, toutes ces choses prouvent assez le bonheur de ceux qui y sont admis, & la grandeur du maître de ces lieux, ce ne peut être que le grand Séalgalis, dont il nous a tant été parlé; le sylphe ne nous a pas

trompés : allons, ô Lamékis, acheva le trop foible Sinouïs, suivons des exemples si flatteurs ; ce seroit offenser ce grand roi, que de souffrir de la faim dans un lieu où tout semble inviter à la bonne chère & au plaisir.

Après ces mots prononcés, le compagnon de mes voyages me quitta, & s'avança vers une table où plusieurs personnes de sexes différens se livroient avec complaisance aux charmes de la volupté ; je voulus en vain rappeller cet ami trop facile ; il avoit déja trouvé place, & une jeune personne aussi belle que Vénus lui servoit des mets délicieux, avoit des attentions marquées pour lui, & ses yeux pleins de feux & de douceurs l'invitoient moins à la chère qu'à l'amour ; je détournai les miens, en faisant un soupir ; ce spectacle étoit trop séduisant ; mon cœur ému sembloit voler après les biens que ma raison fuyoit, je promenois mes yeux dans la grande salle, dans laquelle se jouoient tant de scènes différentes ; à peine en pouvoient-ils mesurer la profondeur : la voûte étoit d'une hauteur immense ; elle représentoit le ciel, & découvroit tous les astres qui brillent dans une nuit bien azurée ; le jour s'y portoit avec tant de mécanique, qu'il sembloit être produit par les planètes figurées.

Je fus assez long-tems à me plaire à l'exa-

men de tant de beautés, & je cherchois physiquement en moi-même le principe d'une clarté, qui, quoique feinte selon les apparences, suffisoit pour éclairer la grandeur de cette salle, lorsque mes yeux se portèrent sur les lambris dont elle étoit ornée; ma surprise devint moins grande, en considérant qu'ils étoient d'un crystal fin & poli, taillé & relevé en facettes, lesquelles se réfléchissant les unes comme les autres, multiplioient le principe secret qui les avoit éclairées.

Après avoir parcouru du lieu où j'étois tous les objets différens qui le décoroient, je fus à la table où étoit Sinouïs, dans l'intention de l'éloigner d'un endroit si dangereux, & qui le devenoit d'autant plus, que les aiguillons de la faim commençoient à me tourmenter. A peine le souvenir des sages avis du philosophe Déhahal pouvoit me contenir, & la défiance de moi-même étoit telle, que je me tins à une distance éloignée pour tâcher de l'engager à me suivre; mais ô prodige! si ce foible ami m'entendit, il ne me reconnut pas; tout ce que je pus obtenir de lui, furent des regards où le vin & l'amour avoient établi leur empire. Les convives qui l'environnoient me voyant éloigné, m'invitèrent avec un geste séducteur à prendre place auprès d'eux; je

crus devoir fuir, quelque regret que j'en eusse : je gémissois d'être obligé d'abandonner un ami ; mais je crus ne devoir pas me perdre avec lui ; le danger étoit évident, & ma faim extrême ; la vue & l'odorat n'auroient pas tardé à tyranniser ma raison ; l'éloignement de tant d'objets flatteurs étoit le seul frein qui pouvoit être opposé à mes desirs naissans : je fuyois, dis-je, quand une voix douce & argentine, qui alla jusqu'à mon cœur, me dit, ô Lamékis, est-ce ainsi que vous m'abandonnez ? A ces sons si connus je me retourne ; je vole vers celle qui les a proférés ; grand dieu ! que vois-je, est-ce un fantôme, ou Clémélis elle-même ? Je me jette entre ses bras ; ô fortune cruelle ! L'illusion cesse ; cet aimable fantôme s'évanouit ; je n'embrasse que du vent. Je reste immobile ; des éclats de rire succèdent ; je me retourne une seconde fois vers celle que j'ai pris pour cet objet chéri de ma tendresse ; je la vois, je la reconnois encore ; mais quelle est ma surprise ! un nuage léger disparoît insensiblement ; ces traits, si chers à mon cœur, s'effacent ; d'autres plus matériels se substituent ; j'attends en tremblant la fin d'un changement si extraordinaire ; qui l'eût cru ! Au lieu de Clémélis, je reconnois le sylphe dont les avis m'ont prévenu sur ce qui

m'arrive dans cet inſtant ; ſon regard eſt ſévère, & cependant pitoyable ; je veux m'approcher de lui pour le prier de m'arracher d'un endroit ſi ſéduiſant ; je lui tends les bras ; je m'avance ; mais ſoins ſont inutiles ; le ſylphe n'eſt plus, il a diſparu.

Je reſſentis alors toute la rigueur du ſort qui me pourſuivoit ; je fis un ferme propos alors de réſiſter à toutes les attaques qu'on pourroit me faire, & de ſortir abſolument d'un lieu ſi fatal ; mais la tendre amitié que j'avois pour Sinouïs, me fit réſoudre de tenter un nouvel effort pour l'arracher à la deſtinée qui le menaçoit ; je retourne à la table où je l'avois laiſſé ; il n'y eſt plus ; j'en ſoupire de douleur : ô malheureux ami, m'écriai-je, pourquoi vous êtes-vous laiſſé entraîner aux appas ſéducteurs d'une volupté, qui ne s'eſt montrée ſans doute à vos yeux ſous le maſque du menſonge, que pour vous entraîner avec elle dans l'horrible tombeau du vice.

Je me mis en marche pour m'éloigner, en faiſant ces réflexions, & évitant de jetter les yeux ſur les tables devant leſquelles j'étois obligé de paſſer ; à chaque pas je trouvois de nouveaux ſujets de ſéduction ; tous les ſens étoient attaqués par leurs ennemis les plus redoutables ; d'un côté des voix flexibles & en-

chantereſſes me flattoient amoureuſement les oreilles ; d'un autre , une vapeur de mets exquis chatouilloit mon goût & travailloit mon appétit ; une troiſième attaque, plus dangereuſe, parce qu'elle étoit plus ſenſible, me fit treſſaillir ; une main plus douce que le ſatin ſaiſit une des miennes, & voulut me faire mettre à table : un de mes regards échappé dans cet inſtant, me fit voir la beauté la plus parfaite ; c'étoit elle-même qui m'invitoit à ſatisfaire le dernier de mes ſens ; le ciel me fit la grace de réſiſter ; je fermai les yeux ; je retins mon haleine, je bouchai mes oreilles, & je me mis à fuir de toutes mes forces.

Je courus une demi-heure ſans m'arrêter ; je chancelois & je bronchois à chaque pas ; enfin une chûte douloureuſe arrêta ma courſe ; j'en fus pendant quelques inſtans interdit ; cependant n'entendant rien qui pût me faire croire que je fuſſe encore dans la ſalle, je me haſardai d'ouvrir les yeux ; l'appartement dans lequel je me trouvai, n'étoit éclairé que par le dôme ; les lambris me parurent blancs, & tous les meubles d'une grande ſimplicité ; au fond de cette chambre, je découvris une baluſtrade qui me parut de marbre, & qui défendoit l'entrée d'un lieu où je vis une table, à laquelle étoit placé un jeune homme vêtu de

bleu ; pour tous mets, l'on y découvroit un pain & une caraffe, à travers laquelle on voyoit une eau plus claire que le cryſtal ; il me ſembla reconnoître quelqu'un des traits du jeune homme ; ſes yeux, attachés ſur un grand livre, ſe levoient de tems en tems pour me conſidérer ; quelquefois il portoit à ſa bouche les alimens ſimples qui étoient devant lui ; mais il ſembloit moins attaché à cette nourriture, qu'à la ſpirituelle qu'il dévoroit de ſes regards.

Fin de la troiſième Partie.

QUATRIÉME PARTIE.

Je considérois le jeune homme avec une secrette satisfaction, qui répandoit dans mon cœur une douce joie, malgré la faim qui me dévoroit de plus en plus, lorsque je m'entendis appeller par mon nom; je tournai précipitamment la tête vers l'endroit d'où partoit cette voix; elle étoit de Sinouïs, je n'en pouvois pas douter; mes yeux avides & curieux le cherchent de tous les côtés, mais en vain; je ne le vois point; je crus que la force de mon imagination avoit surpris les organes de l'ouie, & que je m'étois trompé. Souvent il arrive que le cerveau, ému par des causes intéressantes, & des sujets dont il est rempli, jette un tel désordre dans les fonctions des fibres qui en dépendent, que ces révolutions qu'il occasionne, agitent l'ame au point qu'elle reçoit pour réelles les images & les sons que le dérangement de la machine lui présente: alors elle erre dans toutes ses opérations, & vague dans la foule de ses idées; elle n'en peut tirer aucune solide solution.

Je commençois à me persuader que je me trouvois dans ce cas, lorsqu'un soupir profond

fond & des mots entrecoupés de ſanglots, me firent connoître que je n'étois pas frappé par une illuſion, & que ces plaintes partoient réellement du compagnon de mes diſgraces. Je le cherchai vainement une ſeconde fois; j'entendois toujours, les ſons qui frappoient mes oreilles n'étoient pas éloignés, & je ne pus en trouver le principe. Mon inquiétude me fit tourner les yeux ſur le jeune homme enfermé dans la baluſtrade; la manière dont ſes regards étoient attachés ſur les miens, me le fit fixer avec une attention nouvelle; il me regardoit avec douceur, & il me ſembla que ſa main & l'un de ſes doigts tendu, m'invitoient à voir quelque choſe; je ſuivis la ligne que ſes ſignes m'indiquoient, & ayant jetté les yeux à terre, je vis bientôt un triſte hibou, qui ſe ſoutenoit autant de ſes aîles que de ſes pattes chancellantes; ſon air ſembloit ſombre & lugubre, & portoit avec lui l'accablement. Sans en pouvoir démêler la raiſon; je me ſentis ému à cet aſpect; mes larmes ſortirent de mes paupières, troublèrent ma vue, & la remplirent d'obſcurité; je reconnus alors d'où la voix & les ſoupirs venoient. O ciel! m'écriai-je, que ſignifie cette affreuſe métamorphoſe? grands dieux! qu'annonce-t-elle? Une félicité prochaine, s'écria le jeune homme,

avec un accent de voix qui porta le calme dans mon ame troublée. Essuie tes pleurs, ô Lamékis! viens te mettre à ma table; tu t'es rendu digne, par ta persévérance & par ton éloignement pour les plaisirs, des véritables biens dont le divin Séhalgalis comble les hommes véritablement vertueux.

A peine ces paroles furent-elles proférées, que mon cœur tressaillit, ma vue redevint claire, mes jambes reprirent leurs forces, & je m'avançai vers la balustrade avec une sorte d'assurance que je n'avois pas eue jusqu'alors; je reconnus dans le jeune homme, le même que nous avions rencontré en entrant dans le palais; c'étoit Déhahal, ce grand philosophe, dont il nous avoit été parlé. Deux sylphes, que la foiblesse de mes regards, ou que des causes secrètes m'avoient empêché de voir en entrant dans cet appartement mystérieux, & que je reconnus pour les mêmes qui nous avoient enlevés Sinoüis & moi, gardoient l'entrée de la balustrade; l'un sembloit avoir la gaieté peinte sur la phisionomie, & le second la tête baissée, la tristesse marquée dans les yeux, ne quittoit pas de vue le malheureux hibou dont je viens de parler.

Lorsque je fus à la porte de la balustrade, le Sylphe d'un air étoit content, l'ouvrit

& me fit ſigne d'y entrer ; ſes regards paroiſſoient me féliciter, & me voir paſſer d'un air ſatisfait ; Déhahal appuya ſa main ſur ſon front, lorſque je lui eus fait un ſalut reſpectueux, ſigne que je crus être une ſorte de remercîment : bois & mange, me dit le jeune philoſophe, tu trouveras plus de douceur dans la ſobriété de ce repas, que tu n'en aurois trouvé dans l'abondance des mets exquis qui t'ont été offerts. J'obéis : le beſoin extrême que j'en avois ſurmonta ma timidité & ma ſurpriſe ; je ne mangeai que du pain, je ne bûs que de l'eau ; cependant de ma vie, je n'ai fait un repas plus exquis ; la vertu en faiſoit le ragoût, & la paix du cœur la volupté : il n'eſt point de plaiſirs qu'on puiſſe égaler à ces deux avantages. Déhahal ſembloit me regarder avec plaiſir, & ſourioit de temps en temps : ô Lamekis, me dit-il, me voyant raſſaſié, ne te reſte-il plus rien à déſirer ?

A peine le philoſophe eut-il ptoféré ces mots, que le trouble s'éleva dans mon ame, & fit ceſſer ma tranquillité préſente : l'image de Clémelis ſe repréſenta alors avec force à mon imagination ; la perte récente de Sinoüis & ſa métamorphoſe, dont je n'avois pas lieu de douter, achevèrent de me faire ſentir de combien de ſortes de malheurs j'étois accablé ;

Seigneur, m'écriai-je en me prosternant à ses pieds, devez vous douter de la situation de mon ame? ne pénétrez-vous pas dans le fond de mon cœur, & pourriez-vous penser que je puisse être heureux dans la situation où je me trouve? Lamékis, Lamékis, s'écria le jeune homme en frappant des mains, que vous êtes encore éloigné de la perfection!

La manière dont ces mots furent proférés & le regard perçant qui les accompagna, me rendirent extrêmement honteux; mes yeux timidement baissés n'osoient plus se porter sur le philosophe; j'attendois avec crainte ce qui devoit sortir de sa bouche respectable; je désirois de l'entendre, & cependant je craignois qu'il ne rompît le silence: levez-vous, Lamékis, me dit enfin Déhahal, & écoutez-moi avec toute l'attention dont vous pouvez être capable.

Vous touchez au moment heureux, où l'ame dégagée (1) de ses foiblesses & de ses vains

(1) Les sylphes ne doutent pas que l'ame ne soit immortelle; mais ils ne sont pas de l'opinion qu'à la sortie du corps, elle aille dès ce moment dans les lieux heureux ou malheureux que ses œuvres ont mérité; Ils sont persuadés que la substance, (c'est ainsi qu'ils appellent l'ame) se porte dans le corps des mortels qui

desirs, goûte avec volupté l'avantage précieux de n'en être plus obsédée. Jusqu'ici je n'ai pu vous fixer la conduite que vous deviez tenir, ni vous aider d'avis salutaires ; mais aujourd'hui (1) ces empêchemens cessent, l'épreuve dangereuse des douze tables (2) dont vous

habitent les planètes heureuses ou malheureuses, & qu'elles y restent jusqu'à ce que le monde soit anéanti, & que l'être universel, qu'ils nomment Noc-kha-dor, les ait recueillis dans le grand ciel, où sont cottés des corps fabriqués par sa main, réservés à chaque substance, & dont la beauté & la laideur doivent les rendre fortunés ou malheureux.

Quand on apprend aux enfans les élémens de leur secte, & qu'on leur demande que fait Noc-kha-dor, voici la réponse qu'ils font : il broie les corps de nos pères, & nous en fabrique de neufs, pour nous en revêtir, selon que nous aurons ou bien ou mal observé ses loix.

(1) Déhahal avoit la prérogative de porter au bien les hommes que le hasard jettoit dans l'île des Sylphes ; mais il n'avoit pas celle de les préserver du mal, ni des embûches que la malignité des esprits noirs leur dressoient perpétuellement, pour avoir le droit de s'emparer de leur substance ; mais lorsque par le libre arbitre, un mortel avoit résisté à tous les attraits du vice, alors le philosophe pouvoit apparoître & achever de les conduire au port de la félicité.

(2) Séhalgalis permettoit au sylphe noir d'apparoître

êtes forti glorieusement, m'en laisse le maître, & vous ouvre ma confiance & mon amitié; la première marque que je puis vous en donner, est celle de vous tracer une idée superficielle de la très-respectable île des Sylphides : avant que d'y être aggrégé, il est d'une conséquence extrême, que vous en sçachiez les loix & les usages, après avoir appris ce qu'il en coûte pour y être admis : vous étudierez le fond de votre cœur, & vous vous déciderez sur le choix important, ou d'y rester, ou de retourner sur la terre dont vous sortez; car ne vous trompez pas, ô Lamékis, les traverses, les maux que vous avez essuyés jusqu'ici, ne sont rien en comparaison de l'instant que vous souffrirez pour cette initiation; (1) je vous le dis encore, il vaudroit mieux pour vous que vous rentrassiez dans le néant dont vous avez été tiré, & que

---

aux hommes sous les formes les plus avantageuses pour les porter au mal; l'épreuve des douze tables étoit une des plus dangereuses à essuyer : lorsqu'on étoit assez heureux d'en sortir, sans avoir succombé aux amorces qui vous y étoient préparées, vous aviez acquis le privilège de prétendre à l'initiation.

(1) Par ce mot, l'on entend la grande cérémonie du dépouillement; elle consistoit à être écorché tout vif. Voyez la page 153, seconde partie.

vous rempassiez comme un reptile sur la terre, que de vous hazarder à vous présenter à la dernière épreuve, (1) si vous n'êtes pas parfaitement assuré que vous en sortirez glorieusement; il n'y a pas de milieu dans cette occasion; c'est voler à la félicité, ou descendre

(1) Celle d'être écorché: lorsqu'on étoit entré dans le lieu où se devoit faire cette barbare exécution, l'on vous annonçoit que ce dépouillement, quelque cruel qu'il fût, signifioit l'abandon général de toutes les choses auxquelles l'on étoit le plus attaché. Lorsque le prosélite avoit assuré qu'il les sacrifioit toutes à la gloire de Séhalgalis, (paroles du formulaire) ces sylphes exécuteurs se retiroient pour vous laisser préparer à la cérémonie. Pendant cet intervalle, les esprits noirs à qui ce tems étoit accordé pour faire leurs derniers efforts, dans la vue de vous faire succomber à leurs tentations, apparoissoient sous les formes les plus agréables, & qui devoient vous être les plus chères, dans l'espérance de réveiller vos desirs; si on étoit alors assez malheureux pour se laisser aller à la séduction, les sylphes exécuteurs rentroient, vous écorchoient tout vif; mais au lieu que ce supplice fût le dernier pas pour arriver à la félicité, il conduisoit à la perte. Après l'exécution, un sylphe vous transportoit sur la terre, où pour punition de votre peu de persévérance dans le bien, vous y étiez tourmenté pendant un an du désespoir d'avoir échappé le souverain bien qui vous étoit promis, & auquel vous aviez eu droit d'aspirer

dans les horreurs d'une infortune éternelle!

Commençons, ô mortel privilégié ; mais avant que d'entrer dans un détail dont la force eſt capable de tranſporter les montagnes (1) & de faire remonter les fleuves vers leurs ſources ; il faut que tout eſprit profane s'éloigne, (2) que le vice s'envole, & que pour premier châtiment de ſes foibleſſes, il deſcende juſqu'à nouvel ordre dans les ſombres manoirs (3) où croupiſſent ces eſprits noirs. Après ces mots proférés, Dehahal frappa ſept fois des mains ; (4) un cri lugubre &

---

(1) Les ſylphes prétendent qu'il y a tant d'énergie & de force dans la manière dont eſt écrite leur hiſtoire, qu'il n'y a pas un paſſage qui ne puiſſe tranſporter les montagnes, deſſécher les mers, &c. J'ai cru devoir retrancher toutes les prérogatives qu'ils attachent à ce détail, leſquelles ſont fort au long déduites dans mon original ; l'on eſt aujourd'hui ſi peu indulgent, que l'on ne ſauroit être trop réſervé : le pompeux galimatias de faux ſentimens règne & eſt de mode ; il s'y faut conformer.

(2) Déhahal apoſtrophoit l'eſprit noir & le hibou ; la ſuite expliquera mieux ce paſſage.

(3) Ces ſylphes ſont du ſentiment que hors de leur île, il n'y a point de félicité, & que le ſéjour ſur la terre & ſur les planettes, eſt le véritable enfer où ſeront précipités ceux qui tranſgreſſeront la loi.

(4) Qu'un ſylphe fût dans ſon île ou dans tout autre

affreux ſuccéda, le Sylphe mélancolique de la baluſtrade quitta cette place, & courut après le malheureux hibou, qui voltigeoit vainement pour lui échapper; l'eſprit noir le ſaiſit par une aîle, & bientôt l'un & l'autre diſparurent.

Les larmes me vinrent aux yeux, après ce qui venoit de ſe paſſer; je les jettai triſtement ſur le philoſophe, & j'étois prêt à lui demander grace pour l'oiſeau malheureux; mais un ſigne impoſant me retint. Il ne me fut pas cependant difficile de démêler que Déhahal avoit ſouffert de l'ordre qu'il venoit de donner; la triſteſſe qui s'étoit répandue dans cet inſtant ſur ſon viſage, & le ſoupir qui lui étoit échappé, ne me laiſſèrent pas lieu de douter que ſi ſon état de perfection l'avoit dépouillé de tous égards humains, il s'étoit réſervé les ſentimens de la compaſſion & de la ſenſibilité; mais ce nuage ne dura qu'un inſtant: tout à coup il s'éclipſa, & d'un front ſerein & tranquille, il me parla en ces termes:

Je ſuis le premier des philoſophes, (1)

endroit, il avoit le droit de ſe faire obéir par-tout, en frappant ſept fois des mains.

(1) C'eſt une vanité inſupportable de Déhahal, & ce diſcours prouve aſſez que dans quelque état de per-

ó Lamékis, qui ai osé concevoir le dessein hardi de découvrir l'isle des Sylphides où nous sommes actuellement. Isle tant vantée, (1) objet

---

fection où l'homme soit arrivé, il a toujours quelques lambeaux de ses premières foiblesses, puisqu'il me feroit aisé de faire connoître, par le propre fonds de l'histoire, que Déhahal ne fut pas le premier, comme il le dit, qui fut transporté dans cette île mystérieuse; un passage de leur tradition écrite, nous apprenant qu'un certain Csékaliel, Phénicien, y avoit été transporté par une sylphe femelle qui en étoit devenue amoureuse, & en eut des enfans qui formèrenr la troisième espèce d'habitans dont on parlera ailleurs.

(1) Je conviens avec l'auteur de l'original, que l'ile des Sylphides a été regardée de tout tems, comme le séjour des intelligences, & d'où procédoient toutes sciences surnaturelles; j'accorde encore qu'elle est placée à soixante-dix lieues ou stades du phase de la nuit. Je sai qu'il est constaté que le nuage qui suit la lune, est la base de cette île mystérieuse; l'on n'en doit pas même douter. Personne n'ignore qne le sieur Fagelle, ci-devant ministre calviniste, mort depuis peu, n'ait fait ce voyage par une aventure extraordinaire, qui sera décrite dans un autre lieu: je conviens, dis-je, de toutes choses; mais je ne puis être du sentiment que cette île soit habitée & gouvernée avec l'ordre dont il est fait mention. Si je puis parvenir à m'en éclaircir par moi-même, je joindrai un supplément à cet ouvrage, à mon retour de cette île; & afin que les savans n'aient rien à desirer, je me munirai des preuves les plus convaincantes, pour établir les faits d'une aussi grande conséquence.

de la plus profonde & la plus abstraite étude, & dépeinte par l'imagination des sçavans sous tant de fictions différentes. A l'âge où l'on ne s'occupe le plus souvent que de plaisirs, j'avois déja passé les connoissances ordinaires de la nature, & guidé par un père habile & profond, j'avançois à grands pas dans les routes épineuses que son expérience & son savoir m'avoient tracées ; les phénomènes les plus singuliers & les plus difficiles à expliquer, n'avoient plus pour moi que des voiles légers dont je les dépouillois aisément ; les astres visibles, comme ceux que leur distance prodigieuse laisse à peine entrevoir, (1) étoient suivis pas-à-pas dans leur cours par mon œil éclairé, & leurs révolutions prévues avant qu'elles arrivassent : mon savoir s'accroissoit enfin, & s'élevoit à de tels degrés, que mon esprit commençoit à devenir moins habitant de mon corps que des cieux.

Mais l'homme fini peut-il concevoir l'indéfini ? Plus j'avançois dans cette carrière toute divine, & plus je gémissois de ramper sur la

(1) Il est à présumer que Déhahal parle ici des étoiles. M. Gassendi en fait un dénombrement très-exact, auquel le lecteur peut recourir pour lui servir à bien déchiffrer ce passage.

terre. Un jour que je déplorois triſtement d'être enveloppé d'un corps dont la matérialité s'oppoſoit à la légéreté de ma conception & à l'étendue de mes idées, je vis des abords de la mer oú j'étois aſſis & où je rêvois profondément, une île flottante, (3) qui mûe comme un tourbillon, décrivoit ſpiralement de grands cercles : je la vis agitée pendant plus de quatre heures, & former ſur la ſurface de la mer différentes lignes portées tantôt à l'orient & tantôt au ſeptentrion. Je courus ſur une hauteur voiſine, pour mieux examiner ces différentes mutations ; le ſoleil étoit au plus haut de ſa courſe, nul vent ne troubloit l'air, & les ondes tranquilles ne pouvoient être la cauſe de l'agitation de cette île flottante : ce fut envain que j'en cherchai le principe, aucune idée de phyſique ne put me fournir de notion qui me ſatisfît. J'étois enſeveli dans les profondes réfléxions qu'un tel ſujet devoit naturellement occaſionner, lorſqu'un mouvement violent ayant agité l'île,

(1) Il eſt conſtant que M. Tavernier nous rapporte que dans la mer océane il avoit abordé à une île qui voguoit à quelques milles de ſon vaiſſeau, & il nous apprend qu'elle étoit habitée par des nègres d'une ſtructure différente de celle des autres hommes.

la fit tourner comme une pirouette ; & bientôt après un banc de terre couvert de coquillages & de plufieurs œufs de roc (1), fe détacha & s'éleva infenfiblement dans les airs. La manière dont il y monta étoit lente & pefante, mes yeux fixement attachés fur cette maffe terreftre, la fuivoient avec attention ; les rayons du foleil qui dardoient fur la fuperficie, fembloient arrêtés à une efpéce de gomme qui philtroit à travers les coquilles entr'ouvertes, (2) il me parut même que fes

(1) Le roc eft un oifeau d'une grandeur extraordinaire, qui fe trouve vers le pole antarctique ; il eft d'une fi prodigieufe force, qu'il enlève les bœufs dans les campagnes ; cependant ces animaux, dans ce pays, font auffi gros que les éléphans : on doit juger, par cette idée, de la groffeur dont doivent être les œufs dont il eft queftion.

(2) Il eft conftant que le foleil fait l'effet dont il eft parlé dans ce paffage : s'il arrivoit qu'un lecteur nous foupçonnât de lui en impofer, il lui eft aifé de le vérifier, en prenant la pofte & en fe rendant au premier port de mer, où il aura le plaifir, au lever du père de la lumière, de voir de quelle façon fe fait l'attraction dont il eft parlé. A peine fes premiers rayons dardent-ils fur le rivage, que les huitres qui s'étoient entr'ouvertes pendant la fraîcheur de la nuit, fe referment dans la crainte que la chaleur ne les deffèche ; mais comme parmi ces habitans du coquillage ; (comme

rayons ardens transperçoient en plusieurs endroits les pores de cette terre grasse & marécageuse, & qu'ils aspiroient, pour ainsi dire, l'humeur & les radicaux qui y étoient concentrés. Je mesurois, si j'ose me servir de cette expression, l'étendue & la force de ses rayons, qui sembloient autant de lignes attachées à cette masse, lorsqu'un phénomène nouveau me surprit, & fit naître mon admiration. Trois de ces œufs de rocs, que leur pesanteur avoit enterrés à demi & sur chacun desquels un rayon tomboit perpendiculairement, partirent tout d'un coup de leurs places & furent portés dans le ciel avec autant de vîtesse, qu'une flèche décochée par un bras vigoureux.

---

chez les hommes) il s'en trouve de paresseux, le soleil profite bientôt de leur négligence, se glisse entre leurs écailles lorsqu'elles ne sont pas exactement fermées, & les enleve avec rapidité, cause pour laquelle on trouve tant d'huitres creuses sur le bord de la mer. Le vulgaire, qui n'est point au fait des mystères de la nature, & qui prend tout au pied de la lettre, a toujours cru jusqu'aujourd'hui, que le soleil aimoit les huitres, & qu'avant de commencer sa carrière, il déjeûnoit de ce ragoût. J'ai cru que sans manquer au respect qu'on doit aux secrets philosophiques, il m'étoit permis d'expliquer ce passage, afin qu'on ne soit pas plus long-temps la dupe de son ignorance.

Je prêtois une attention exacte à toutes ces choses, lorsque je m'apperçus que le banc déclinoit, & redescendoit peu-à-peu vers la mer; je revins cependant bientôt de l'étonnement dans lequel ce changement de mouvement m'avoit jetté, lorsque je vis entre le soleil & cette masse de terre, un nuage leger (1) qui ôtoit aux rayons du soleil la

---

(1) Ce prodige est arrivé en l'an du monde 2400 de l'ère égyptienne. Voici de quelle manière Aristote le rapporte dans un supplément qu'il avoit fait pour joindre à sa dioptrique, qu'il oublia dans sa poche le jour fatal qu'il se précipita dans l'Euripe. Ses contemporains assurent que cet écrit étoit un morceau achevé; il ne nous en reste que ce fragment, que je donne ici au public, d'après une copie que le médecin du Grand Mogol m'a envoyée il y a quelques années.

Il y avoit trois jours entiers que le soleil n'avoit paru sur notre hémisphère, lorsque le 4 du mois d'Oklouk, à la deuxième heure du jour, il se fit voir avec tout l'éclat qui l'environne. Le peuple qui soupiroit après son retour, n'étant pas accoutumé à le perdre si longtems, courut dans les campagnes, pour jouir plus en repos de son aimable présence. Mais quelle fut la surprise de tout le monde, lorsqu'on vit s'élever dans les cieux un corps brillant, sur lequel sembloient réunis tous les rayons du père de la lumière! Les ministres du temple de Jupiter étonnés de ce phénomène, invitèrent le peuple à recourir à sa miséricorde, & publièrent que la comète qui paroissoit dans les airs, étoit

force de leur attraction, mais qui n'étoit pas assez opaque pour empêcher que les rayons ne le transperçassent, ce qui conserva sans

---

un puissant ennemi qui s'élevoit pour le renverser de son trône brillant. Ce peuple intimidé se prosterne au pied des autels, jette des cris affreux, & s'attend à chaque instant que l'univers va s'écrouler. Cependant ce corps étranger alloit tantôt en avant, & tantôt en rétrogadant; quelquefois les rayons s'éclipsoient entièrement, faisoient ombre sur la terre, & puis reparoissoient selon leur cours ordinaire. Cette espèce de combat dura plus de trois heures, durant lesquelles on trembloit qu'à chaque instant le soleil ne succombât, par la rapidité dont tout à coup ce phénomène tira à lui; cependant lorsqu'on s'y attendoit le moins la comète s'évanouit & disparut.

Les prêtres d'Appollon profitèrent de cet effet naturel pour se faire valoir au peuple, & lui annoncèrent qu'il devoit à leurs prières le secours important que Jupiter venoit de donner à Phébus; tout le monde le crut, & courut au temple en rendre des actions de grace. Pour moi, peu complaisant pour les erreurs vulgaires, & qui avois examiné les choses de près, je me figurai que ce phénomène étoit un corps étranger, que l'ardeur du soleil avoit attiré, & que sa chaleur avoit dissous, lorqu'il s'en étoit approché de trop près.

Voilà ce que rapporte Aristote à ce sujet; j'ai cru devoir le citer dans une occasion aussi essentielle, & qui prouve avec tant de netteté le passage dont il est question.

doute

doute la suspension de ce corps, & fut cause qu'il ne fut pas précipité.

Cependant le nuage qui occasionnoit cette déclinaison s'étant dissipé, la masse de terre remonta peu à peu, & lorsqu'elle fut à un certain degré d'élévation, son mouvement devint plus rapide, & la grandeur dont elle me paroissoit diminua sensiblement, & me parut bientôt changer en un corps très-petit; je ne le perdis point de vue qu'il ne fût entièrement disparu.

Ce qui venoit de se passer, me jetta dans les réfléxions les plus profondes; l'attraction de ce corps me fit tirer des conséquences physiques qui m'éclairèrent sur bien des faits importans qui m'avoient jusques-là fort embarrassés. Je conçus que les grands corps de l'univers, comme la lune, la terre, & les planètes, recevoient leurs mouvemens du mobile enflammé du ciel, & me persuadai que mobile ou non, leurs mouvemens plus ou moins grands dérivoient de la force & de la

D'ailleurs il nous éclaire sur la chronologie du tems où vivoit Lamékis; avantage important, qui ne doit jamais être négligé, & c'est à quoi je m'attacherai toujours dans mes productions. Cela coûte; mais peut-on trop faire pour le public?

distance de ses rayons. Ce problême me conduisit à un autre, qui me prouva avec plus de sécurité, que les vapeurs aspirées de la terre par le soleil, devoient y être portées, & se coaguler pour ainsi dire par les degrés de chaleur, & que devenant corps alors & n'étant plus soutenu par les humeurs oléeuses dont il a été formé, il perdoit l'équilibre de suspension, & se précipitoit sur celui qui lui étoit inférieur; ce qui occasionnoit les écroulemens terribles dont on est si frappé, lorsqu'on en ignore la cause: je remarquai encore que les rayons ne trouvant plus dans ces masses coagulées de pores dans lesquels ils pussent se communiquer, faisoient glisser leurs lumières, & donnoient à ces pores un éclat imposteur.

Le fruit que je tirai de ces observations, & les progrès où elles me conduisirent, me firent naître avec plus d'ardeur que jamais le désir impatient d'assurer la théorie par la pratique. Il y avoit long-temps que j'aspirois à lier commerce avec ces intelligences qui habitent dans l'Etherée; quand les doctes écrits de nos anciens philosophes ne m'eussent pas enseigné qu'il en existoit réellement, je n'aurois eu aucun lieu de douter, que tout ayant

vie (1) dans l'univers, les cieux, l'une de ſes plus grandes parties, ne produiſiſſent des créatures qui provinſſent de leur légéreté & de leur denſité; je me figurois avec une raiſon éclairée, que les corps matériels & fluides renfermant dans leur ſein des animaux, l'air & la matière devoient les procréer & con-

(1) La philoſophie ſylphienne enſeigne que tous les atômes qui forment le corps de l'univers, ſont des animaux de différentes configurations, qui ſe procréent & ſe conſervent, ſelon l'inſtinct de ceux qui nous ſont viſibles. Elle poſe cet axiome pour principe de la durée du mouvement de la nature, établiſſant leurs régénérations, comme un point inconteſtable qui ſupplée à la mortalité de l'eſpèce, qui ſe tranſmuant en d'autres volatiles, pour ſervir de nourriture à ſes ſemblables, conſervent par leur vie ce mouvement néceſſaire, qui fait jouer toutes les parties de l'univers.

De cette phyſique reçue parmi les Sylphes, ils remontent à la connoiſſance du créateur, & diſent que rien ne prouve tant ſa puiſſance, que la variété qui ſe trouve, ſuivant leur ſyſtême, dans tous les atômes animés; & la comparant enſuite avec l'uniformité qui ſe trouve dans l'eſpèce humaine, ils s'en ſervent de moyens pour prouver que de tous les animaux, l'homme eſt le ſeul prédeſtiné pour la gloire, & que ſon ame eſt ſuffiſamment établie immortelle par cette préférence inſigne.

Voilà les deux points ſur leſquels roule la philoſophie de l'île des Sylphides.

tenir des volatils de ſubſtances au-deſſus de tous les animaux connus. La lecture d'un manuſcrit précieux qu'un philoſophe immortel avoit donné à mon père, me prouvoit que bien des ſages s'étoient diſtingués par-deſſus tous les autres, par la prérogative précieuſe d'un commerce réel avec les intelligences : avantage ſi ſuprême, qu'ils avoient été conduits juſqu'au dernier degré des connoiſſances ſurnaturelles.

Quand même je n'aurois pas eu des indications auſſi certaines, j'aurois trouvé en moi des préjugés & des notions de ce que je n'aurois alors que ſoupçonné, par les contraſtes perpétuels qui ſe trouvent dans la façon de penſer des hommes, & par cette volonté mue, tantôt pour le oui, tantôt pour le non, qu'un ſouffle inconnu ſemble enfanter & ſoutenir, ce que le vulgaire des hommes appelle égards ou réfléxions, qui de deux choſes à faire, font pancher tantôt pour l'une & tantôt pour l'autre, quelquefois avec une telle indéciſion, qu'il ſemble que ces volontés ſont ſi diſtinctes qu'elles forment deux ſubſtances abſolument diviſées, & dont la contrariété ne cede qu'à un être majeur qui décide & meut enfin le corps ou l'eſprit de celui qui eſt agité de ces combats. Ces noms, dis-je,

que notre ignorance donne aux révolutions de notre ame, me sembloient obscurs & ne pas signifier ce que je pensois sur cet article; je trouvois bien plus court & bien plus naturel de croire que ces esprits créés dans l'orbe de l'univers, étoient les auteurs de ces contrariétés, auxquelles nous sommes si souvent en proie, & que selon leur bonne ou mauvaise essence, nous étions plus ou moins malheureux: je concevois encore que l'ame, comme un juge souverain, maîtresse absolue, se livroit à la bonne ou à la mauvaise intelligence, &. qu'alors en étant entiérement obsédée, elle suivoit aveuglément le guide qu'elle s'étoit donné.

Je passai plusieurs années à la spéculation de ces choses, & peu de jours s'écouloient, que je ne cherchasse à me convaincre de la solidité de ces réfléxions. J'allois souvent dans les lieux qui m'avoient donné des notions si certaines de l'élévation des corps vers le ciel; là je travaillois avec assiduité à trouver des moyens qui pussent me procurer l'avantage précieux de me promener dans les airs: j'y aurois travaillé vainement, l'esprit est trop obsédé par le corps, pour que ces opérations soient claires & distinctes: le hazard produisit ce que tant d'étude n'avoit pu faire.

Une nuit que j'étois monté fur une des plus hautes montagnes de la Phénicie, je m'échauffai fi tellement la tête à rêver à ce projet, que je vins à brûler de la foif la plus ardente: quelque févérité que j'euffe pour les befoins de ce corps que je méprife, je me trouvai fi preffé de celui-ci, que je fus chercher avec foin une fource où je pus me défaltérer. J'errai vainement fur la montagne pendant deux ou trois heures; plus je me donnois de foins pour y parvenir, & plus j'augmentois ma cruelle altération. Dans cette affreufe extrémité, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de recourir à une rofée abondante, qui par l'humidité de la nuit qui commençoit, montoit à la pointe de l'herbe d'un gazon fur lequel je m'étois couché. J'en recueillis avec la main le plus qu'il me fut poffible, mais ma tête brûlante confervant une chaleur qui l'accabloit, me fit imaginer d'étendre un mouchoir fur l'herbe fraîche. Il fe remplit bientôt de cette rofée abondante, je m'en fervis de bandeau, & je m'en trouvai fi foulagé, que quelques inftans après un fommeil doux & paifible s'empara de mes paupières.

Un fonge flatteur & myftérieux voltigea fur mes fens prévenus, il me fembloit que je

quittois la terre, & que j'étois porté dans un climat plus brillant que le ſoleil ; un palais ſuperbe bâti de pierres tranſparentes s'offrit à mes yeux, un peuple fourmillant d'une eſpèce ſingulière & qui m'étoit inconnue, marchoit ſur les nuages, tandis que d'autres qui avoient des aîles ſe promenoient dans les cieux. Je m'avançai d'un pas lent mais téméraire, vers ces hommes prodigieux. Lorſque je fus à une certaine diſtance d'eux, je voulus leur parler; mais à peine eus-je été entendu, qu'ils ſe mirent à fuir & à jetter des cris horribles. Les ſonges ont cela de propre qu'ils changent ſouvent le caractère & la façon de penſer, Tel qui a le cœur lâche, oſe affronter en dormant un péril dont à ſon réveil le ſouvenir le glace de frayeur; & tels que rien n'intimide, tremblent les yeux fermés d'une occaſion qu'ils mépriſeroient étant éveillés. Je me trouvai alors dans ce cas, moi qui aſpirois depuis ſi long-temps après le bonheur de connoître des intelligences ; je fus effrayé de la ſeule illuſion qui me les repréſentoit. A peine avois-je été à portée de les conſidérer, que leur aſpect me fit à mon tour fuir de frayeur, cette lâcheté me les attira ſur le corps. L'un de ces monſtres que je traitai de tel dans mon imagination me ſaiſit d'une main puiſſante à

travers le corps, & me précipita du ciel ſur la terre. Ma chûte fut ſi douloureuſe, & fit une ſi forte impreſſion ſur mon ſommeil, que je me réveillai en ſurſaut en jettant un grand cri.

Le ſoleil dardoit alors à plomb ſur la montagne où j'étois, & tout ébloui de ſes rayons je ne démêlai pas ſur le champ, ayant à peine les yeux entr'ouverts, un événement aſſez ſingulier qui ſe paſſoit dans l'air, & auquel ſans y penſer j'avois donné lieu. L'agitation du rêve que j'avois fait en dormant, fut cauſe ſans doute que le mouchoir imbibé de roſée dont je m'étois ceint le front ſe détacha & tomba par terre, le voyant tout à coup en l'air; je me figurai que le vent l'emportoit; je me levai précipitamment pour l'attraper, mais il étoit déja hors de la portée de ma main, & s'élevoit inſenſiblement; mais ce qui me ſurprit, c'eſt qu'il ne faiſoit pas un ſouffle de vent: cette connoiſſance me fit juger que les rayons du ſoleil faiſoient cette attraction, & la vîteſſe avec laquelle il diſparut me fit comprendre que le ſoupçon que j'en avois étoit bien fondé.

Convaincu par cette ſeconde épreuve que la chaleur ayant une telle force d'attraction, l'air ſon principe pouvoit auſſi attirer les corps de la terre, je conçus ſur le champ le

désir d'en faire une expérience plus marquée. De retour à ma campagne, je fis un amas considérable de rosée, & m'en trouvant une quantité suffisante pour effectuer le projet que j'avois formé, je remplis de cette eau un nombre considérable de vessies, & neuf jours avant que de tenter l'entreprise la plus nouvelle & la plus hardie, je ne donnai à la nature que ce qui lui étoit absolument nécessaire pour ne pas la laisser succomber, en compensant la médiocrité de la nourriture par la surabondance de la boisson, persuadé que cette eau de rosée s'insinuant dans toutes les parties poreuses de mon corps, aideroit au succès de l'exécution conçue; & pour que rien n'y fît obstacle, & qu'au contraire tout y contribuât, je me fis faire un habit d'une toile légère mais cotonneuse, que je laissai tremper pendant tout le temps de mon jeûne dans cette eau sympathique de rosée, que je regardois comme le principe de la réussite de mon entreprise.

Enfin un jour où le soleil devoit entrer dans son dernier degré de chaleur, je me transportai avec tous mes préparatifs sur la haute montagne où j'avois eu le rêve mystérieux dont j'ai parlé, & où mon dessein s'étoit conçu. Deux cens vessies attachées par des

cordelettes à un baudrier dont je m'étois ceint, furent rangées en cercle autour de moi, & deux aîles faites avec art, attachées derrière le dos, & que je pouvois mouvoir avec les bras, passées par des attaches semblables à celles dont on porte un bouclier, avoient été imaginées pour servir à me soutenir dans les airs en cas que quelque nuage s'interposât entre le soleil & moi. En un mot mes précautions étoient prises avec tant de mécanique, qu'il paroissoit impossible que mon projet n'eût l'exécution que je m'étois proposée.

J'attendois avec une impatience extrême que je fusse enlevé de terre : une boussole exacte & faite de ma main m'annonçoit que le soleil alloit entrer dans l'équinoxe, lorsqu'un brouillard épais qui se forma de l'humidité de mes vessies, me fit juger que j'étois à la veille de voir opérer mon épreuve. Quatre de mes vessies partirent tout d'un coup de terre, & furent peu à peu suivies des autres ; le mouvement qui se fit alors, donna une secousse à mon corps mais sa pesanteur s'opposoit encore à la pluralité de l'attraction. Dans le désir extrême que j'avois de quitter la terre, je me tenois sur la pointe des pieds, & semblable à un sauteur habile qui veut s'élever, je me donnai des secousses pour me détacher

entièrement de ma place : enfin l'un de ces efforts me réussit, au dernier que je fis mes pieds quittèrent terre, mais mon corps resta immobile & sans aucun mouvement : je regrettai alors de n'avoir pas fait provision d'un plus grand nombre de vessies, il me sembloit que quelques degrés manquoient encore pour l'équilibre de pesanteur ; mais je me trompois, le soleil n'étoit pas encore dans le degré de force nécessaire pour une aspiration supérieure; j'en fus bientôt convaincu ; le tirage devint d'une seconde à l'autre si violent, que six de mes vessies comme un trait d'arbalêtre furent emportées au plus haut des cieux, & cassèrent les ficelles qui les retenoient. Mon habit long-temps imbibé de la rosée fumoit, & formant un nuage épais autour de moi, m'empêcha de m'appercevoir que je m'élevois avec une rapidité étonnante, mon propre corps sembloit ouvert, & il n'y avoit pas un de ses pores qui ne se sentît piqué par le rayon, comme s'il avoit été touché d'un fer aigu & chaud : la force du pompement étoit si vive, que je fus obligé de fermer les yeux & la bouche ; il me sembloit que toutes les parties de mon corps vouloient sortir par ces ouvertures; en un mot cette opération devint si violente, & il se fit un tel boulversement

dans tous mes organes, que je tombai dans l'yvresse, & que je perdis entièrement l'usage de mes sens.

Il est vraisemblable que j'errai pendant tout le jour dans le ciel; car lorsque je revins à moi, je ne vis plus le soleil. Il est vrai qu'une multitude innombrable de corps semblables au sien s'offrit à mes regards; de quelque côté que je les tournasse ils avoient tous de l'éclat, mais les uns éclairoient moins & les autres davantage, & les rayons qui partoient de ces astres, avoient une force bien inférieure à celle que mes préjugés avoient établis pour le chef, & le plus grand de tous les autres. La surprise où j'étois de me trouver soutenu dans les airs sans la force de cette attraction qui m'y avoit élevé, cessa lorsque je remarquai que la pluralité des rayons émanés de toutes ces planettes se choquant & se croisant au-dessous de moi, ressembloient à plusieurs lames d'épées dont les pointes s'engagent les unes dans les autres, & qui se soutenant mutuellement en forme de voûtes, sont capables, malgré leurs foiblesses, de porter les corps les plus pésans. J'eus d'autant plus lieu de me figurer cette étonnante vérité, que les vessies qui avoient servi à me porter dans les airs, étoient desséchées par l'ardeur du soleil,

& qu'au lieu de m'attirer & de me foutenir comme auparavant, elles fembloient me faire décliner & baiffer par leur pefanteur. Je n'eus pas lieu même de douter en examinant les chofes avec une férieufe attention, que fans les rayons croifés dont je viens de parler qui me foutenoient, j'aurois bientôt été précipité des cieux dans un abîme inconnu.

Lorfque j'eus lieu de croire par cette obfervation que je ne courois aucun rifque de ce côté, & que le poids de mon corps étoit fi peu de chofe, eu égard à fon élévation, que je reffemblois à un petit vaiffeau qui vogue fur une mer immenfe, l'expérience, dis-je, ne m'eut pas plutôt prouvé cette extraordinaire vérité, que je crus devoir en faire ufage, & me fervir de ma raifon & de mes mouvemens, afin de faire mes efforts pour aller en avant. Pour y parvenir, je crus qu'il étoit important de me délivrer du poids incommode du nombre des veffies qui tiroient en bas, & me fervant d'un couteau dont je m'étois muni, je commençai à couper les cordelettes auxquelles ces veffies étoient attachées ; à mefure que j'en détachois une, elle étoit enlevée comme un trait d'arbalêtre, & je la voyois pouffée par de petits globes tranfparens, qui fe fuccédant les uns aux autres,

la faisoient tourner comme une pirouette en s'éloignant. Ce fut une vraie récréation pour moi que la manière dont ces vessies furent enlevées dans les airs, & les différentes routes qu'elles prirent lorsqu'elles furent détachées; mais cet amusement pensa me coûter cher, par la raison qui va être expliquée.

A peine fus-je aux deux tiers de mon travail, que je me sentis tourner malgré moi, & monter diagonalement vers un grand corps quarré, qui rendoit une lumière vive & blafarde. Il ne me fut pas difficile de concevoir par ce mouvement, que la pesanteur occasionnée par les cordes & par les vessies avoit servi d'une espèce de contrepoids & s'étoit opposée à la violence des petits corps qui faisoient un tourbillon, & que je ressemblois à un vaisseau que l'ancre empêche d'être entraîné par le courant; persuadé par ce raisonnement, je discontinuai mon travail, & ne pouvant plus résister au mouvement du tourbillon qui me faisoit continuellement tourner en me poussant vers le corps quarré dont j'ai fait mention, j'imaginai de me servir de mes aîles pour m'opposer s'il se pouvoit à cet état trop incommode. A peine eus-je étendu les bras que le tournoyement cessa, mais tous les globuscules agissant alors à la fois

contre cette configuration plate ; je me sentis pousser avec force vers le corps quarré qui à mesure que j'en approchois devenoit de plus en plus énorme ; je croyois que l'impulsion qui m'avançoit m'y alloit porter, ce corps me sembloit terrestre, & j'aspirois à pouvoir y débarquer, lorsque je m'apperçus que je déclinois sur la droite, & que je m'en éloignois insensiblement. Je remarquai en passant que ce corps n'étoit pas éclairé dans toutes ses parties, qu'il étoit monstrueux, & qu'il n'y avoit que ses extrémités & ses parties les plus élevées qui le fussent ; ce qui me fit penser que cette masse étoit le corps de la lune, & que les fonds obscurs étoient les taches que nous lui voyons de la terre.

J'étois attentif à cette observation, lorsque je fus poussé tout d'un coup dans un nuage fluide dont je fus autant mouillé que si j'eusse traversé une rivière, heureusement que le trajet fut court, sans quoi je n'aurois pû y résister ; il ressembloit à une neige nouvellement tombée, à la différence de la couleur qui étoit violette & d'un goût de soufre, que ce fluide coagulé n'a pas sur la terre.

Après avoir passé cette barrière incommode, je me trouvai dans un ciel doux & tempéré, un nuage plus blanc que la neige sembloit le sé-

parer des autres climats ; là je commençai à reſpirer & à reſſentir de la joie ; une odeur ſaine & délicieuſe ranima mes eſprits appeſantis & fatigués de la ſituation prodigieuſe où je me trouvois ; une idée ſecrette me flattoit que j'étois enfin arrivé au but après lequel je ſoupirois depuis long-temps.

L'agitation des petits globes qui m'avoient promené juſques-là dans le ciel ceſſa tout à coup, & quelque effort que je fiſſe avec mes aîles pour avancer vers un palais d'une ſtructure admirable que j'apperçus dans un lointain, & vers lequel je me ſentois un déſir preſſant d'arriver, il ne me fut pas poſſible de faire un pas en avant, il ſembloit qu'une forte main me retenoit & s'oppoſoit à tous mes efforts. Dans cet embarras imprévu, je me ſouvins du poids que je portois, je coupai le reſte des cordes & des veſſies que je croyois être le principe de mon immobilité, mais je ne me trouvai pas plus avancé de ce retranchement ; je crus que la peſanteur de mes aîles nuiſoit encore au mouvement après lequel j'aſpirois, je détachai ma ceinture, & je m'en délivrai : cela fut encore inutile : il ne me reſtoit que mon habit, je m'en défis de colère, je n'en fus pas encore plus avancé : après tous ces vains ſoins toujours immobile, je me trouvai nud & ſuſpendu

suspendu dans le ciel comme une planète qui y est clouée, & qui ne lui sert que d'ornement.

Je commençai à m'inquiéter on ne peut davantage, d'une situation si languissante & si extraordinaire; je nageois des bras & des mains dans le vain espoir qu'à la fin je sortirois de cet état léthargique; & ne pouvant y réussir, je pressois toutes les facultés de mon esprit, pour tâcher de développer les causes de cet empêchement; mais elles étoient trop mystérieuses pour que je pusse y parvenir; je crus n'avoir pas d'autre parti à prendre que celui de me résigner entiérement aux volontés célestes; & comme je n'en souffrois point, il ne fut pas difficile de m'abandonner à mon sort.

Suspendu comme je viens de le rapporter au milieu du ciel, & ne pouvant faire aucun usage de mon corps, je crus devoir donner l'essor à mon esprit par la considération de tous les objets qui s'offroient à mes yeux; je les arrêtai sur un corps peu distant du nuage au-dessus duquel j'étois élevé, il me parut ovale, & les rayons étrangers qui le frappoient aidèrent à ma vue & me firent distinguer quelques mouvemens qui se passoient sur cette masse qui me sembla terrestre, je trouvai en

général que la superficie de ce nouveau monde n'avoit rien qui différât de notre terre, je démêlai des montagnes, des mers, des fleuves & des rivières, & avec les secours des lunettes d'approche dont je m'étois muni, & qui étoient la seule chose que je m'étois réservée, je distinguai des villes & des villages, & malgré la distance du lieu, des hommes qui ne me parurent pas plus gros que des mouches, & dont les mouvemens étoient si lents qu'à peine les pouvois-je distinguer.

A la droite de ce nouveau monde, je vis un astre plus brillant que les autres qui sembloit éclairer cette terre, & que j'en jugeai être le soleil. Je parcourus, du lieu où j'étois, l'univers; de quelque côté que je jettasse mes regards, je rencontrai de pareils mondes, chacun desquels étoit environné d'un nombre confus d'étoiles qui sembloient lui faire un ciel particulier : de-là je conjecturai que chaque planète étoit un monde comme celui que j'avois quitté, qui avoit son soleil, sa lune & ses révolutions & que malgré l'immensité de l'univers, tout y étoit construit dans une parfaite & une exacte uniformité.

J'étois dans l'admiration de toutes ces choses, lorsque le ciel s'embruma tout d'un coup d'une légion de corps animés, qui comme des cor-

beaux croassoient au dessus de ma tête, & qui y voltigeoient avec une rumeur confuse; je fus aussi surpris de leur multitude que de leur forme. Aucun de mes livres ne m'avoit prévenu sur leur configuration; ce qui m'obligea de croire que j'étois le seul qui eut été à portée de considérer ces merveilles: l'amour-propre ne me laissa pas douter qu'une prédilection flatteuse ne m'eût choisi. Dans cet esprit, je me trouvai une telle liberté, que j'osai demander à l'intelligence qui me parut la plus près, quelle étoit la raison pour laquelle je me trouvois pour ainsi dire cloué dans les airs. Je fis cette question en idiome Caldéen, langue que je crus la plus convenable pour entretenir les esprits. Tremble, mortel curieux & profanateur, reprit-on d'une voix enrouée & sévère, frémis de l'attentat que tu oses commettre; ignores-tu que le divin Sehalgalis en est le souverain & qu'il n'y s'ouffre rien d'impur? Vive à jamais ce grand roi, & périssent tous ceux qui osent aspirer à le connoitre sans avoir été purifié dans le Céolbhaume, & par l'affreux dépouillement de la matérialité.

A peine le sylphe eut prononcé ces mots, qu'un cœur des mêmes esprits, les répeta mélodieusement. Cette harmonie fut si puissante; qu'il me sembla que la matière qui

m'environnoit en acquéroit un dégré de mouvement; il fut même si sensible, que j'en fus ébranlé, & que je sortis de cet état d'immobilité dont j'étois si inquiet: une nuit obscure succéda bientôt, pendant laquelle une voix mâle, dont la beauté ne peut s'exprimer, chanta une hymne à la gloire de Sehalgalis: je vous en tais le sujet, ô Lamékis, continua Déhahal, il n'est permis de l'apprendre qu'après le dépouillement universel.

Je pris la liberté d'interrompre dans cet endroit le jeune philosophe: m'est-il permis, lui dis-je, d'oser vous demander, si la sagesse du souverain de cette île vous avoit prédestiné, puisque sans être purifié, vos oreilles charnelles entendirent les merveilles de cette hymne, avantage dont je ne puis jouir qu'après la dernière épreuve. La réfléxion est judicieuse, reprit Déhahal, mais je ne puis y répondre, qu'en te faisant observer que les dieux sont les maîtres, & qu'ils n'ont de raison à donner de leur prédilection que leur suprême volonté.

Cette réflexion étoit trop juste pour y rien ajouter. Je gardai le silence, Déhahal continua en ces termes.

Lorsque l'hymne fut achevée, quatre Sylphes me saisirent au milieu du corps, & fendirent

l'air avec rapidité ; je ne sais qu'elle force divine & secrette m'animoit, mais mon esprit ne fut susceptible d'aucun effroi ; au contraire, je demandai avec une froide tranquillité aux esprits qui m'enlevoient, ce qu'ils vouloient faire de moi. Te précipiter dans le feu éternel, reprit celui qui m'avoit déja parlé, ne mérites-tu pas ce châtiment par ton orgueilleuse entreprise d'être entré dans l'île des sylphides ? L'île des Sylphides, interrompis-je, avec des transports de jôye, & sans paroître ému ni de la menace ni du supplice. Quoi ! je suis dans ce séjour si désiré ? ah ! je ne puis acheter trop cher le plaisir délicieux d'y être parvenu. Comment, continua le sylphe, en me regardant fixement, la mort ne t'épouvante pas ? Non, continuai-je, puisqu'elle est précédée de la félicité à laquelle j'aspire depuis si long-temps. Kaliskiki (1) s'écria un second sylphe, prenons garde à ce que nous faisons, cet homme est d'une autre espèce que le commun des mortels ; la loi nous ordonne de précipiter dans le Céolbhaume (2) tous

(1) Le plus grand serment que pût faire un sylphe. Ce mot signifioit par la tête de Séhalgalis ; & lorsqu'il étoit prononcé, on étoit obligé de se rendre à l'avis de celui qui l'avoit proféré.

(2) Voyez la note de la page 110 de la seconde

ceux qui sont rencontrés dans la voie Laeteecaklak (1) mais celui-ci s'est trouvé dans la route Zi-al-bis (2) d'ailleurs il ne craint point la mort & par conséquent il est privilégié, & dans le cas de la loi qui dit, que tout externe vive s'il ne craint pas de mourir.

Mes gardes sylphes se rendirent à l'avis favorable de celui qui sembloit me protéger: ils s'éloignèrent, & tinrent une espèce de conseil, dont le résultat fut qu'on me purifieroit dans Lakindakis (3) & que pendant mon

partie. C'est le même endroit dont il a été parlé, à la différence près, que ceux qui y étoient précipités sans la marque purificatoire, y brûloient éternellement.

(1) Route de l'île des Sylphides à la lune. Ces sylphes étoient ennemis déclarés des habitans lunaires. Non-seulement il leur étoit défendu par leurs loix d'avoir aucune communication avec eux, mais encore de les détruire, lorsque le hasard les leur faisoit rencontrer. C'est ce qui étoit cause que lorsqu'ils trouvoient quelqu'un dans cette voie, ils s'en saisissoient, & les précipitoient sans aucune rémission dans le céolbhaume.

(2) Nuage qui sembloit communiquer de l'île des Sylphides à la terre; cette voie étoit privilégiée, & il étoit défendu aux gardes sylphes de procéder sur aucun de ceux qui y étoient rencontrés, sans que Séhalgalis en fût préalablement informé.

(3) Signifie en langue sylphienne, source universelle. Cet endroit du ciel est, selon les astronomes,

ablution on iroit prévenir le souverain, & lui rendre compte de ce qui me regardoit. Ces choses décidées, l'un des sylphes se détacha, & les autres m'enlevèrent au plus haut des cieux. Lorsque j'eus fait quelques centaines de lieues en montant dans les airs, l'éclat extraordinaire des astres augmenta à tel point, que ne pouvant en soutenir le feu, je fus obligé de fermer les yeux malgré l'envie extrême que j'avois de considérer les beautés prodigieuses, dont ce ciel élevé étoit rempli.

Je ne puis, ô Lamékis, mieux te prouver

---

situé au-dessous de Saturne. Les intelligences prétendent que c'est-là où se résout en fluide toute la matière, & que son impulsion se fait par l'action du mobile enflammé. Ce ciel est surnommé glacial, & varie son existence selon les différens degrés du soleil; lorsque cet astre est au dernier degré d'éloignement, ce ciel est résolu en glace; lorsqu'il commence à se rapprocher, de glace il devient grêle, de grêle se résout en neige, & enfin en pluie, lorsque le soleil se rapproche entièrement de lui.

Les sylphes regardent Lakindakis avec les yeux d'une si grande vénération, qu'en revenant de leur mission, ils s'y purifient, comme dans un bain sacré qui les lave de toutes les taches qu'ils ont pu contracter dans les climats profanes, où leur devoir les avoit conduits.

la majesté de cet éclat lumineux ; qu'en te rapportant qu'il étoit si fort au-dessus de toute expression, que malgré le voile qui me couvroit la vue, j'entrevis à travers mes paupières le plus grand des spectacles que l'esprit puisse jamais concevoir : quel discours pourroit en faire le magnifique détail ? une bouche autre que divine, ne pourroit l'exprimer, & quand cela pourroit être, quel est le mortel qui pourroit le comprendre ?

Qu'on se figure, si l'on peut, l'assemblage de tout ce que l'esprit humain peut concevoir aidé de tout ce que la fiction pourroit suggérer ; le ciel étoit de la couleur d'un violet pourpré, transparent & aventurant, & sembloit éclairé par un million de soleils plus brillans les uns que les autres, de grands cercles étoilés d'astres de couleurs diverses paroissoient soutenir le vaste immensité des cieux, le point de vue ne pouvoit atteindre par sa foiblesse à aucune extrémité, parce qu'il n'y en avoit aucune, & qu'après l'étendue suivoit l'espace, & après l'espace l'étendue. Je vis perpendiculairement au-dessus de ma tête, une masse opaque & extraordinaire, ayant la forme d'une Abeille dont les aîles étoient étendues : la grandeur de son corps étoit de celle de la plus grosse baleine, le dessus de

ſon dos paroiſſoit écaillé, & chacune de ſes écailles avoit le même mouvement que celui de la reſpiration ; le nombre de ſes pattes étoit prodigieux, elle ſe mouvoient perpétuellement, & le froiſſement qu'elles faiſoient les unes contre les autres, reſſembloit au cliquetis des armes.

Pour la tête de cet animal, elle eſt difficile à définir. Aucune eſpèce d'animaux ne peut m'offrir de modèles ; ſa figure étoit d'un quarré long dont l'extrémité ſe terminoit en trapeze ; à chacun des angles de ce quarré, près du col étoient deux élévations ayant forme de lucarnes, ſous le toît deſquelles paroiſſoient deux yeux coupés octogonalement, dont le point viſuel étoit une eſpèce de fléche pointue qui rentroit & ſortoit avec le même mouvement que le balancier d'une horloge. A l'extrêmité du quarré de cette tête, ſortoit un vaſte bec que l'on pourroit comparer à celui d'une Autruche ; le mouvement de la reſpiration de l'animal étoit ſi violent que ce bec s'ouvroit & ſe refermoit pour pomper & rechaſſer l'air.

A l'extrémité de chacune des pattes de cette Abeille prodigieuſe étoient trois griffes, au bout de chacune deſquelles pendoit une tête d'homme qui toutes paroiſſoient agitées de

paſſions différentes & déſeſpérées ; le ventre de l'animal au lieu de poil étoit revêtu de plaques de criſtal, arrangées comme les tuiles d'un toît, chacune de ces glaces brilloit de l'éclat le plus vif, & repréſentoit un aſtre ſur lequel on diſtinguoit des terres, des villes & des hommes, & tout cela d'une ſtructure ſinguliere & différente des notres.

Je fus ſi étonné de toutes ces choſes, & particuliérement ſi frappé de l'affreuſe ſingularité de ces têtes ſuſpendues, & dont les marques de déſeſpoir s'exprimoient à chaque inſtant, que je fus long-temps à m'appercevoir de la propre ſituation où je me trouvois; mais me ſentant mouillé, & le cœur commençant à me manquer, j'entrouvris les yeux. Qu'on juge de mon effroi, je nageois dans un fleuve de ſang, & je n'étois ſoutenu dans les airs que par une colonne de la même liqueur qui s'élevoit & ſe hauſſoit avec un mouvement réglé: je levai les yeux au ciel; que devins-je, lorſque je vis le bec de l'affreuſe Abeille entr'ouvert, qui ſembloit m'aſpirer, me pomper & faire tous ſes efforts pour m'avaler ? Ma philoſophie s'évanouit alors, je m'agite, je remue les bras de crainte, & ſemblable à un homme qui craint de ſe noyer, je me débats pour me ſouſtraire au danger

qui me presse ; les efforts que je fis furent inutiles, le balancement augmenta & me porta bientôt jusqu'à la portée du bec fatal. Le monstre alors donna une secousse à sa tête prodigieuse, elle s'avance, il ouvre la gueule, renifle & m'avale tout entier.

Je fermai les yeux d'horreur à ce terrible événement, je me sentis moudre comme un grain de bled dans le moulin, sur un ratelier de dents qui coupoient comme un rasoir, mon ame se trouva bientôt dégagée de son corps, mais par un prodige inoui, chacune des parties de ce corps séparées, hachées ressentoit la douleur qui lui étoit propre, mes yeux seuls se conservèrent en leur entier, & glissèrent entre ses dents. Ils virent l'affreux démembrement du corps auquel ils avoient été attachés, & reconnurent l'ame ressemblante à un ressort replié spiralement sur lui-même, laquelle faisoit tous ses efforts pour s'échapper d'un jabot qui l'avoit engloutie, & qui comme une bourse étoit si bien fermé, qu'elle se tourmentoit en vain.

Mes yeux qui sembloient avoir retenu outre leur faculté ordinaire celle des autres esprits, par lesquels ils avoient été mûs si souvent, inquiets de ce qu'étoit devenu leur corp, le cherchoient dans le ventre immense de la

mouche; comme la lumière transperçoit dans toutes ses parties, il leur fut aisé de les distinguer dans l'estomac de l'animal; les membres n'étoient pas encore moulus au point d'être méconnoissables, mais les fibres de l'animal comme mille coups de marteau les battoient avec tant d'activité, qu'aidé par un sang bouillonnant, ils perdoient peu-à-peu leur individu & se mêloient dans ce sang qui s'en épaississoit & en perdoit sa couleur.

Mes yeux ne trouvant aucun vestige de ma tête dans l'estomac dévorant de l'affreuse abeille, la trouvèrent vers le cœur, rempli de plusieurs trous desquels sortoit un esprit rouge & enflâmé, qui calcinoit insensiblement le crâne; la cervelle leur parut noire comme de l'encre, & palpitoit avec autant d'agitation que le flanc d'un coursier qui a fourni une longue carrière.

Je m'étonnois dans moi-même de mes yeux comment je pouvois réfléchir sans ame; mais je revins bientôt de cette surprise, lorsque je reconnus que l'extrémité de mes prunelles tenoit à une fibre, qui par un autre linéament avoit connexité avec les fils repliés de mon ame, laquelle continuoit à se roidir & à chercher un échappement.

J'étois encore dans l'examen de ces choses

prodigieuses lorsque mes yeux se virent attaqués par une multitude innombrable d'insectes enfantés sans doute par la corruption ; ils étoient si petits, que sans leur nombre qui formoit un nuage épais, il eût été difficile de les entrevoir ; leur forme étoit ronde, & de leur superficie sortoit une pointe dont ils dardoient continuellement les prunelles ; elles regrettèrent en vain leurs paupières avec lesquelles elles auroient pu parer ces assauts redoublés, elles se crevèrent & la liqueur dont elles étoient remplies s'épancha dans le bec de l'animal ; nonobstant cette dernière dissolution, cette liqueur conserva le sentiment & s'apperçut avec horreur, que la langue de l'animal la lapoit & la conduisoit par l'aspiration de l'estomac dans un conduit, où étant arrivée, elle perdit le reste du sentiment, ou pour mieux dire, tomba dans une yvresse létargique.

Cependant mon ame, qui continuoit à faire ses efforts, pour s'échapper & se réunir à son principe, se sentit tout d'un coup resserrée & se retrouva renfermée dans le cerveau dont elle étoit sortie : alors mes yeux se rouvrirent & se revirent attachés à leur tête, & la tête à son corps, qui sembla se réveiller comme d'une profonde létargie. En examinant

les choses de plus près, je me trouvai rendu à moi-même, & au lieu du séjour affreux dont je sortois, je me trouvai assis sur le dos de l'abeille, dont le bec carnassier faisoit tous ses efforts pour me ravaler une seconde fois.

La crainte de ce danger m'agitoit de mille postures différentes pour me délivrer de ce second malheur; mais le col de l'abeille étoit si fléxible, qu'en vain j'avois évité d'être sa proye; je touchois au moment où j'allois en être englouti, lorsqu'un sylphe apparut qui s'écria d'une voix tonnante: c'est assez, Sehalgalis est satisfait. A ces mots l'animal disparut, & n'étant plus soutenu par lui, il me sembla que je culbutois dans les airs.

Mais qu'avois-je à craindre? J'étois entre les bras du sylphe, il s'étoit rendu invisible pour un instant; mais reparoissant il éternua, & me dit en souriant que j'avois trouvé grace devant le souverain de l'île, & qu'après les préparatifs ordinaires, je lui serois presenté.

Ce discours porta une douce joie dans le fond de mon cœur: ô Lamékis, que les biens spirituels sont délicieux! rien ne peut les exprimer. A peine fus-je aux pieds du trône de Sehalgalis, que ne pouvant soutenir cette vue suprême, mon ame sembla s'envoler de

plaisir, mes sens perdirent leurs fonctions, & je me trouvai en létargie.

Un chœur de voix divines, me tira, par sa mélodie, de cet état de paix dans laquelle j'avois été plongé; pourquoi n'y restai-je pas encore quelques instant? J'ouvris alors les yeux, mais je les refermai avec horreur; j'étois écorché tout vif, & mon sang découloit par tous les pores, quatre sylphes étoient présens & tordoient comme un linge, avec efforts, la peau dont ils m'avoient dépouillé; quoiqu'elle ne tint plus à ma chair, ils ne faisoient pas un mouvement de cette peau, que je n'en ressentisse une douleur convulsive.

Les cris que je jetois étoient si violens, que j'en frémissois moi-même; un cinquième sylphe survint armé d'un stilet d'acier dont la pointe me parut aussi rouge que si elle fut sortie d'une forge ardente: Déhahal, me dit-il en me regardant fièrement, il est encore tems, tu souffres avec impatience, il t'est libre de faire cesser tes tourmens; l'enveloppe de ton malheureux corps n'a point encore reçu les caractères sacrés, il ne tient qu'à toi qu'on ne te la rende, & que tu ne retournes ramper sur la terre dont ta vertu t'avoit tiré: fais tes réfléxions: songe cependant que tu es le seul qui ait joui de l'auguste

préſence de notre divin monarque, ſans avoir paſſé par l'épreuve des douze tables, & que cette faveur eſt ſi grande, que mille vies ne pourroient l'acheter ; penſe encore qu'en reprenant le vieil homme donton veut te dépouiller entièrement, tu perds pour jamais les biens auxquels tu aſpires depuis ſi long-tems.

Non, non, m'écriai-je douloureuſement, que je rentre plutôt dans l'affreux néant, que de penſer avec tant de lâcheté ; achevez, écorchez-moi plutôt mille fois, pourvu que je jouiſſe du bonheur ſuprême de participer aux ſacrés biens. A peine eus-je proféré ces mots, que les quatre ſylphes battirent des aîles & que l'air retentit d'acclamations.

Le ſilence ayant ſuccédé les quatre ſylphes étendirent ma peau & la tirèrent chacun de leur côté pour qu'elle fût tendue ; l'intelligence au ſtilet s'approcha alors, & de ſa pointe aiguë & brûlante y imprima le privilège ſuivant, qui ſe grava en même-tems ſur mon cœur, avec la douleur la plus violente.

Privilège d'initiation.

» Sehalgalis, par la grace du grand être, ſouverain de toutes les intelligences créées ou qui le feront dans la ſuite, diſpenſateur des rayons

rayons divins qui donnent vie ou qui l'ôtent, créateur ſecret de tous les inſectes, & de tous les reptiles, moteur des grands cercles de l'univers, premier inſpirateur des mouvemens internes & ſpirituels des animaux terreſtres, protecteur des ſentimens, alambic de toutes les ſciences naturelles & ſurnaturelles, poſſeſſeur ſeul du grand œuvre, de la liquification de toutes les planettes en fluides, créateur de tous les élixirs. A tous ſylphes, émanés du grand être, tant blancs que noirs. Salut, Notre cher & bien amé Kaagilgon, nous ayant humblement repréſenté qu'à la formation terreſtre de l'animal Déhahal, phénicien, il auroit été mandé, appellé & choiſi pour être ſon guide & le conduire ſpirituellement & qu'en cette conſéquence, il auroit apporté tant de ſoin & de vigilance, que jamais le ſoufle de l'eſprit noir, n'auroit terni le veloutage du cœur dudit Déhahal, qu'au contraire ledit Kaagilgon auroit été aſſez heureux de s'en emparer au point qu'il lui avoit inſpiré le déſir de nous voir en face, ſans l'aider d'aucun ſecours étranger, comme il lui conviendroit; qu'à cet effet, il nous ſupplioit, vu les grandes inclinations, & le courage plus qu'humain de ſon impétrant, de vouloir bien lui accorder nos lettres de graces pour être

reçu corporellement dans notre île divine, aux conditions, qu'il se conformeroit à nos loix, us & coutumes, & qu'il ne retourneroit jamais sur la terre, selon notre judicieuse politique, dans la crainte que nos secrets ne soient divulgués & profanés.

A ces causes, voulant traiter favorablement ledit Kaagilgon, & reconnoître en son esprit sa vigilance, ses talens, son zèle, & lui donner des marques de notre bonté toute royale; nous lui accordons par ces présentes scellées de notre soufle, le droit de porter dans la Ladinkakis ledit phénicien son élève, lui permettons en outre par grace spéciale, de le faire dévorer par la grande Abeille, notre insecte privilégié, à laquelle nous mandons & ordonnons de le digérer, aux conditions toutefois, qu'elle le rendra dans son entier, triturîment fait audit Kaagilgon auquel nous permettons d'écorcher tout vif l'impétrant, & en après de lui faire part de nos loix, us & coutumes, afin qu'il puisse jouir de tous nos privilèges, que notre bénignité sans seconde accorde à tous nos sujets, à l'exception toutefois de l'invisibilité & de l'immatérialité qui ne lui seront accordées que trois jours après son décès, aux conditions que ledit privilège sera inséré

tout au long ſur la peau de l'impétrant, & que ladite peau ſera remiſe & pendue dans le tréſor de nos archives pour ſervir à ce que de raiſon: mandons, enjoignons, ordonnons à tous nos officiers tant réſidens dans cette île, qu'envoyés dans les mondes terreſtres, de reconnoître ledit Dehahal comme un de nos ſujets de la troiſième claſſe, & de tenir la main à ce qu'il jouiſſe de toutes les faveurs que nous avons cru devoir lui accorder : commandons à notre Loug-houk-ou (1) de faire publier notredite volonté par notre Lankiska (2) afin que nul n'en prétendre cauſe d'ignorance, nonobſtant clameurs d'eſprits noirs, & déſeſpoirs à ce contraire. DONNÉ dans notre palais fantaſtique de l'île des ſylphides, ſans date (3) & ſans révolution. »

SEHALGALIS.

Par le roi ſans conſeil. LOUG-HOUK-OU.

---

(1) Garde du ſtilet royal, faiſant les fonctions de ſecretaire d'état.

(2) La grande abeille : elle avoit le droit de proclamer les ordonnances de Séhalgalis, & en cette conſidération chaque habitant de l'île étoit obligé de lui fournir une certaine quanité de cadavres pour ſa ſubſiſtance, que les ſylphes alloient détenir dans les planètes habitées.

(3) Il étoit défendu dans l'île des Sylphides de

Lorsque l'impression dudit privilège eût été gravée sur ma peau, le sylphe Kaagilgon transporté de joie, me donna l'accolade spirituelle (1) & me fendit la langue, la plus grande de toutes les faveurs.

Mais, ô Lamekis! que ce qui va suivre te fera connoître qu'il est doux d'acheter la félicité!

A peine la peau du vieil homme eut-elle été déposée dans le trésor des archives, (2)

---

dater, & d'avoir des instrumens qui mesurassent le tems, supposant que la vraie félicité n'a point de bornes, & qu'elle n'est point sujette aux révolutions.

(1) Faveur singulière, & l'une des plus grandes qu'un sylphe peut faire à un mortel; elle consiste à casser une dent. Kaagilgon, par surcroît de distinction, en cassa quatre à Déhahal. L'histoire n'apprend pas que jamais une telle grace ait été accordée à d'aurres hommes; ce qui fait que tous les savans ont une grande vénération pour le philosophe dont il est ici parlé.

(2) Tour dans laquelle on conservoit les peaux de ceux qui avoient rendu de grands services à l'île; ces peaux servoient de dot aux filles que l'état marioit; c'étoit le plus grand bien qu'elles pouvoient apporter à leurs époux, faisant preuve d'une noblesse qualifiée: dans les grandes cérémonies les femmes s'en servoient comme de longs manteaux, & par cette marque étoient distinguées de la noblesse ordinaire.

qu'une nouvelle reparut ſubitement & couvrit mes muſcles décharnés. Je ne fus pas plutôt paré de ce vêtement corporel, que mes eſprits conçurent les choſes tout autrement qu'ils n'avoient fait juſqu'alors ; mes yeux faſcinés (1) précédamment virent clairs & ils connurent la vérité.

Il ne manquoit plus qu'une formalité eſſentielle pour mon initiation, c'étoit la ſainte lecture (2) des uſages, des loix, & des mœurs. Comme c'eſt la baſe ſur laquelle un aſpirant doit s'appuyer, & que j'ai le droit, ô Lamékis, de faire part de ces tréſors, quand on s'en eſt rendu digne par la fermeté avec laquelle on a ſoutenu l'épreuve des douze tables, & que j'ai encore celui de rapporter mon hiſtoire, afin qu'elle ſerve d'exemple (3) & d'intro-

(1) Les ſylphides prétendoient qu'avant ce dépouillement, l'eſprit embarraſſé de la matière, ne voyoit les choſes qu'à travers un nuage, & qu'il étoit impoſſible qu'il diſtinguât le vrai d'avec le faux.

(2) Il ſemble que l'auteur veuille inférer de ce mot, qu'on ne peut être véritablement honnête homme, ſans être parfaitement inſtruit des loix de ſon pays.

(3) Déhahal donne une grande leçon dans ce paſſage à ceux que le miniſtère charge de la conduite des autres hommes, en leur faiſant connoître que le bon exemple eſt le plus fort de tous les moyens dont on

duction ; je m'étendrai avec exactitude afin que vous soyez en état de faire de saines réfléxions, & de vous bien décider sur tout ce que vous avez encore à souffrir, avant que de tendre à la consommation; car autant serez-vous fortuné si vous y parvenez, autant & plus auriez-vous lieu de gémir, si dans le tems de la tentation vous regrettiez un état si divin. Malheur alors, (1) rage, désespoir, ce seroit une éternité de maux & de souffrances.

Après le renouvellement extraordinaire de mes chairs, je fus conduit en pompe au palais de l'Opacité (2), (le même où nous

---

peut se servir pour les corriger & pour les amener à la perfection ; il est permis de se glorifier dans le bien, comme il est essentiel de convenir de ses foiblesses; l'un donne de l'émulation, l'autre châtie l'amour-propre.

(1) Le philosophe prétend par ce discours, insinuer qu'il ne suffit pas de tendre au bien, qu'il faut y persévérer; il semble encore nous apprendre que la perte d'une félicité qui nous est échappée par notre propre faute, entraîne de si cruels regrets, que ce supplice est l'un des plus violens qu'on puisse imaginer. Voyez Heinsius en son traité des souffrances, p. 42, tome 5, édition d'Hollande.

(2) Etoit bâti de carreaux de tonnerre, aussi-bien que la tour des archives, & tous les lieux matériels.

sommes actuellement) Loug-houk-ou, voloit à la tête d'une multitude innombrable de sylphes en chantant une hymne divine. Après ce premier corps suivoient les demi-sylphes à pied, sur le nuage Kikizigambis (1), ils

L'auteur s'est trompé, en avançant que nul corps n'étoit souffert dans cette île, à moins qu'il n'ait tacitement excepté les exhalaisons terreuses & pétrifiées par le soleil, où tout ce qui étoit créé dans les airs, comme propre de leur substance.

(1) Pour bien entendre ce passage, il est nécessaire de donner une idée de ce en quoi consistoit l'opacité de l'île. On ne peut mieux comparer son terrein qu'à la manière dont est bâtie Venise, en mettant le ciel à la place de la mer, ou si l'on veut, en imaginant qu'il y avoit des nuages solides, qui portoient la troisiéme classe des habitans de ce climat; car n'en déplaise à l'original, l'île des Sylphes, nommée des Sylphides, est de nature mixte: elle est si connue aujourd'hui, que ce seroit abuser du loisir d'un lecteur, que de vouloir lui prouver une vérité si constante; assez de françois en sont revenus, qui peuvent être cautions de ce qu'on ne fait qu'observer ici en passant; mais comme la vie est remplie de ces gens incrédules, qui passent leur vie à douter de tout, on les prie une bonne fois de tenter le voyage de l'île des Sylphides. L'histoire du philosophe Déhahal apprend les moyens dont on peut se servir pour y arriver; il n'est pas difficile, après un détail aussi clair, d'y parvenir, & l'on se flatte qu'après leur retour, ils voudront bien rendre justice à la vérité.

X iv

avoient à la bouche une espèce d'instrument ressemblant à peu près à la trompe (1) de Triton, qui rendoit un son doux & mélodieux. Kaagilgon précédoit la marche, & portoit un drapeau représentant la grande Abeille, vomissant un mortel ; cette peinture étoit transparente, & faite avec un air qui ne peut s'exprimer.

Je suivois la seconde classe (2) des habitans de l'île, traîné par quatre demi-sylphes, saisi que j'étois par les cheveux & portant le ventre à terre, la marche dura quinze heures, je ne pus m'empêcher pendant ce tems de souffrances de renier intérieurement (3) les

---

(1) L'on voit bien que le philosophe étoit aussi orateur, & qu'il ne put s'empêcher de faire une aussi riche comparaison : ce texte, rendu mot pour mot, dit que ces instrumens figurés sous le nom de trompes de triton, étoient des vessies d'hommes, piquées de très-petits trous, qu'ils embouchoient & souffloient continuellement ; le vent qui sortoit de ces piquures rendoit un son fort doux & fort particulier,

(2) Demi-sylphes, changeant tous les douze heures d'espèce ; c'est ce que le vulgaire appelle folets ou sauterets.

(3) Ce passage dénote que la patience & la persévérance sont les vertus nécessaires pour atteindre au suprême bonheur. Il semble cependant que l'auteur badine ici le philosophe, sur ses dégoûts & sur ses regrets.

philoſophes & la philoſophie ; quelque bon fond que nous ayons, l'homme ſe manifeſte toujours par quelques endroits.

Depuis l'endroit où la pompe commença juſqu'aux avenues du palais de l'Opacité, le chemin fut bordé par les habitans de lîle qui forment la troiſième claſſe, (1) leſquels avoient à la main un réchaut (2) dont s'exhaloit une fumée odoriférante & agréable; ſon épaiſſeur formoit un grand nuage, que le ſoufle des trompes élevoit à une diſtance aſſez raiſonnable pour n'en pas être incommodé ; derrière la haie des citoyens de l'île paroiſſoient les femmes (3) ſylphes couvertes

(1) Compoſée d'hommes ordinaires, privilégiés ou recrutés par les ſylphes.

(2) La première condition qu'un homme étoit obligé de remplir, lorſqu'on le recevoit au nombre de ces habitans, étoit de ne jamais quitter un réchaut, fait comme une eſpèce de cul de lampe ſuſpendu ſur un manche de fer, dans lequel devoit brûler perpétuellement une gomme très-puante, afin d'éloigner d'eux les eſprits noirs ; dans la ſuite des temps, ils ſe ſont tellement habitués à cet uſage, que s'il venoit à être défendu, ils ne pourroient plus s'en paſſer.

(3) Les femmes ne paroiſſoient jamais que dans les fêtes publiques. Le ſexe, dans cette île, eſt de deux eſpèces ; la première, née de race ſylphienne, en a

de leur Cankragard (2) quoique leur ſtructure fut différente de la nôtre, je ne pus m'empê-

---

la configuration & les attributs; malgré leurs ſtructures extraordinaires, elles ſont d'une telle beauté, qu'elles ſont capables d'inſpirer des paſſions aux mortels.

La ſeconde eſpèce de ces femmes eſt ordinaire à la nôtre : quoique les ſylphes puiſſent dire de la groſſièreté de notre nature, ils ſont naturellement inclinés à aimer les femmes de notre eſpèce; dès qu'ils en trouvent ſur la terre qui leur plaiſent, ils trouvent le moyen de les enlever, & des raiſons pour les admettre dans l'île : l'on verra dans les parties ſuivantes, des particularités qui expliqueront mieux ce paſſage, aſſez difficile à entendre dans l'original.

(1) Cendres d'ongles brûlées, dont les femmes étoient obligées de ſe couvrir le front, pour donner à connoître qu'elles n'étoient que pouſſière à la face de leurs maris.

Il ſe trouve heureuſement un paſſage dans les faſtes compoſés par Grégoire de Tours, où il traite de la ſubordination des femmes envers leurs époux, dans lequel il cite que dans l'île des Sylphes, (c'eſt ainſi qu'il la nomme) les femmes y étoient ſi reſpectueuſes & ſi ſubordonnées, qu'il ne leur étoit pas permis de marcher des deux jambes; toute la grace qu'un mari pouvoit faire à ſa femme, étoit de lui permettre de changer de pied, faveur cependant qu'il n'étoit permis d'accorder que dans le particulier. Le ſavant miniſtre de Charenton pouſſe encore la remarque plus loin, en nous aſſurant que ſi une femme bronchoit malheureuſement, ou qu'elle fût ſurpriſe ſur ſes deux

pêcher de les trouver aimables. La troisième ligne étoit formée par la Peu-plau-keki (1) mortelle de notre espèce ; je promenai voluptueusement mes regards sur des objets si flateurs, & sans la violence des maux que me faisoit souffrir la manière cruelle dont j'étois traîné, je me serois éloigné de ce coup d'œil avec regret ; mais il est bien difficile que l'ame conserve des idées sensuelles, lorsque le corps est macéré & accablé par les souffrances.

Après la Peu-plau-keki la marche étoit fermée par les grands chevaux sylphes, leur espèce admirable m'étonna, la tête de ces animaux ressemble à celle d'un cerf, & à la place des oreilles sont deux aîles transparentes; cette tête est sans col, & tient à un ventre parfaitement rond à l'extrémité du corps, est au lieu de queue une éventail de plume, qui s'ouvre & qui se plie comme des aîles.

---

pieds, dans le moment on lui en coupoit un, qu'elle étoit obligée de porter au cou tout le reste de ses jours. Cet auteur rapporte à ce sujet un exemple digne de foi, de la femme d'un premier ministre, qu'il seroit ici trop long de déduire.

(2) Femme mariée par l'état, qui avoit droit d'assister aux grandes cérémonies.

Ces chevaux étoient montés par des demi-ſylphes d'une eſpèce bien differente de l'ordinaire; on ne leur voit point de tête; mais ils ont un œil placé à chacune de leurs épaules, & leur bouche paroît au-deſſus du nombril; lorſqu'ils étendènt les bras, l'on entrevoit les oreilles couvertes d'un toit de chair en forme de cloche, leurs mains ſont à l'ordinaire, à l'exception, que les doigts ſont attachés par des chairs fléxibles qui n'en empêchent pas le mouvement : une cuiſſe fort large & d'un gras contour, termine ce corps ſurprenant, qui finit en pointe ronde, & de laquelle il ſaute au lieu de marcher.

Du milieu de leur poitrine ſort un grand nez, dont les narines ſont ſur le dos, qui leur ſert de trompette; les différentes manières de le toucher, forment la différence des ſons.

J'ai appris depuis que cette eſpèce ſi ſingulière dérivoit d'un peuple qui habitoit une des planètes voiſines. L'un des premiers miniſtres s'étant revolté contre les loix fondamentales, & voulant admettre une puiſſance ſupérieure à la ſienne, fut précipité par ſon ordre de la planète, & recueilli par un ſylphe, qui l'agréa lui & les ſiens dans cette iſle.

Lorſque nous fûmes arrivés aux portes de la grande avenue du palais de l'Opacité, la pompe s'arrêta pour me faire obſerver une cérémonie eſſentielle, dont la rigueur penſa nuire à la conſommation de mon bonheur par l'impatience qu'elle me cauſa.

Il n'étoit pas permis au peuple de me conduire plus loin, & j'étois obligé dans ce moment de m'en ſéparer, & de recevoir ſes derniers complimens ; l'on avoit même coutume en cette occaſion de le haranguer, le Loughouk-ou, très-religieux obſervateur de ces uſages, étant bien-aiſe d'ailleurs de me faire honneur en me montrant à l'aſſemblée, me ſaiſit par une oreille (1) & m'enleva en l'air de cette façon, en prononçant un diſcours moral & rempli d'élégance, qui ſervoit d'apologie à la manière dont je m'étois comporté dans les épreuves, & les raiſons qui avoient ſervi à me faire mériter le glorieux avantage de l'initiation.

Ce fut avec une douleur terrible que j'en-

---

(1) Marque de diſtinction ſingulière : lorſqu'un ſylphe rencontroit un habitant de l'île, & qu'il vouloit lui prouver ſon eſtime, il lui tiroit les oreilles, & le traînoit ainſi à terre ; ce qui vouloit ſignifier je vous eſtime, vous pouvez compter ſur mon amitié.

tendis mon propre panégyrique. L'orateur ne finiſſoit point; & pour comble de déſeſpoir, il ajoutoit aux graces de ſon diſcours ampoulé une geſticulation ſi violente, que ma malheureuſe oreille en étoit livide & écorchée.

La harangue enfin finie, le peuple applaudit; (1) il eſt vrai que j'entrevis cependant de la cabale, & que pluſieurs ſe récrièrent ſur quelques épithétes & quelques tours de phraſe hardis, que l'orateur avoit hazardés. Mais en faveur de la nouveauté tout paſſa.

J'avois été remis à terre pour recevoir les

---

(1) Cet applaudiſſement ſe faiſoit en ramaſſant des pierres, & en les jettant à la tête de l'orateur. Plus le nombre des contuſions qu'elles occaſionnoient étoit grand, & plus il étoit général.

Après que la harangue étoit achevée, il y avoit des hommes prépoſés exprès pour ramaſſer les pierres qui avoient été jettées; enſuite on les mettoit dans une balance, & l'on faiſoit un cri qui invitoit les critiques à ſe mettre du côté léger de la balance : tant qu'il s'en préſentoit on les recevoit, & lorſqu'il n'en pouvoit plus tenir, on ſuſpendoit la baſcule. S'il arrivoit que les pierres l'emportaſſent, on enregiſtroit l'approbation de la harangue, & elle ſervoit de modèle pour les jeunes orateurs. Pour les critiques qui l'avoient mal-à-propos frondée, on les jettoit dans un puits, que l'on couvroit des mêmes pierres qui avoient ſervi de témoins à leur envie & à leur mauvaiſe foi.

adieux de l'assemblée : chacun des corps envoya ses députés pour me féliciter de ce que j'allois devenir un de leurs membres. La cérémonie qui accompagna leurs complimens, ne fut pas une des moindres peines que j'avois endurées jusqu'alors ; c'étoit cependant une distinction qui auroit dû flatter ma vanité, puisqu'elle étoit une marque certaine de considération, qui se manifesta en me chatouillant avec toute la délicatesse dont on veut user lorsque l'on veut faire rire quelqu'un, mais dont je ne souffris pas moins que des maux précédens.

Lorsque le peuple fut retiré, Kaagilgon me permit de marcher selon notre usage ordinaire (1) j'avois grand besoin de cette grace, & sans elle je ne sçai si j'aurois pû supporter d'être traîné plus long-tems sur le ventre, tant il étoit douloureux.

Ce ne fut pas sans une pitié extraordinaire que je traversai la grande avenue ; en levant les yeux sur les arbres dont elle étoit bordée ;

(1) Condescendance surprenante, & qui feroit douter de ce passage, si le nombre des auteurs qui le rapportent ne nous déterminoit pas à le croire, étant de foi qu'il n'étoit pas permis à aucun mortel de marcher sur le terrein sacré de l'île, qu'il n'eût été initié au nombre de ses habitans.

je vis le ſpectacle le plus ſurprenant : pour bien le comprendre, il faut ſavoir que le peuple ne pouvant entrer dans la grande avenue, a la prérogative de l'échaffaut lors des grandes cérémonies, aux conditions ſtipulées dans leurs privilèges. Cette faveur conſiſte à être accroché par les narines à des piquets loués fort cher dans ces jours ſolemnels. Le nombre des curieux étoit ſi grand, que pendant quatre heures que dura le chemin il n'y avoit pas un intervalle qui ne fût rempli de ces pendus volontaires; ſans la douleur que j'imaginois fauſſement qu'ils devoient reſſentir, j'aurois trouvé ce coup d'œil agréable, d'autant plus que chacun de ces accrochés faiſoit un exercice (1) des bras & des jambes que je ne puis rendre, mais qui n'en étoit pas moins ſingulier & agréable aux yeux.

Lorſque nous fûmes arrivés à la première cour du palais, le triple ſignal ſe fit, & tout ce qui avoit paru juſqu'alors, s'enfuit avec

(1) Les citoyens de l'île étoient grands joueurs de gibecière ; ceux dont il eſt fait ici mention, étaloient à l'envi tout ce que l'adreſſe & la ſubtilité peuvent faire voir de plus extraordinaire. C'eſt de cette île que ce charlataniſme a paſſé ſur la terre, & lorſqu'un homme ſe diſtingue en ce genre, l'on peut aſſurer que l'eſprit noir l'inſpire, & ſe trouve ſous chaque gobelet.

précipitation

précipitation. On me remit alors sur le ventre, je traversai les cours, & montai les dégrés toujours traîné par les cheveux. Quelques remontrances que me pussent faire les sylphes, je ne pouvois m'empêcher de jetter les hauts cris ; il me sembloit même que j'étois en sang, & qu'il n'y avoit pas une des parties intérieures de mon corps qui ne fussent à la veille d'en sortir ; j'étois si frappé de cette idée, que dès que je pus me tâter, je portai la main aux endroits douloureux, persuadé que je les trouverois écorchés & en sang ; mais tout étoit en bon état & ma main ne rencontra qu'une grande moiteur, (1) qui sentoit un goût fort agréable de venaison gâtée (2) ; l'imagination fait la moitié des maux. Après cet examen, je ne res-

(1) Il est à présumer que les souffrances dont Déhahal enfle le détail, n'existoient que dans son imagination, & que la moiteur dont il parle, procédoit de l'action dont son cerveau étoit travaillé.

(2) Cet article sembleroit ironique & surprenant, si l'on ignoroit que plus une odeur étoit désagréable, & plus elle plaisoit dans cette île. C'est sur ce fondement qu'un auteur moderne a dit fort agréablement, que lorsqu'un vent nous incommodoit, c'étoit un sylphe que nous avions dans le corps, qui vouloit s'en échapper.

ſentis qu'une ſuperficie de douleur; & je crus pouvoir penſer que c'étoit à la ſolidité de ma peau nouvelle que je devois l'heureuſe ſituation dans laquelle je me voyois & j'en tirai d'heureuſes conſéquences pour l'avenir.

A peine fûmes-nous arrivés dans la magnifique ſalle où étoit dépoſé le triple rouleau, (1) que deux ſylphes me ſaiſirent chacun par un pied, & me ſuſpendirent en l'air, pour y entendre la lecture de l'hiſtoire ſacrée; un autel ſur lequel paroiſſoit un ſimulacre, repréſentant Sehalgalis, fut ouvert; mais avant que d'en tirer le rouleau l'on m'arracha deux dents (2) de chaque côté; qu'on brûla devant l'idole au reverbère des rayons du ſoleil, un ſylphe à terre avec un inſtrument fait exprès qu'il remplit de la fumée qui ſortoit de mes dents

(1) Le triple rouleau étoit fait d'une peau d'homme, qui s'étoit trouvée ſi forte, qu'on avoit pu la corroyer de trois épaiſſeurs.

(2) Les ſylphes prétendoient que les dents nuiſoient à la conception, comme des corps terreſtres, à travers deſquels les eſprits volatils ne pouvoient tranſpercer. Il n'étoit permis à aucun des habitans de l'île d'en conſerver; & la première choſe que l'on faiſoit à un enfant lorſqu'il venoit au monde, étoit de lui arracher les gencives, afin de détruire juſqu'aux racines de ces vils ornemens.

brûlées me la feringua dans la bouche, & cette impulfion fe fit avec une telle force, qu'elle me fortit bien-tôt par les yeux & par les oreilles. L'action en fut fi violente, qu'une hémorrhagie fuccéda, & le fang fe mit à couler par tous les endroits où il put trouver un paffage.

Je croyois que j'allois rendre l'ame à la vûe de l'état où je me trouvois, mais le triple rouleau ne fut pas plutôt tiré du fanctuaire, que l'hémorrhagie ceffa; il eft bien vrai qu'un fylphe me fit entrer de force dans la bouche un caillou de cryftal, (1) qui fit un tel effet, que dès que j'en eus fenti l'attouchement, je me trouvai dans l'état le plus tranquille, mon ame alors treffaillit de joye, & mon efprit dans une douce affiette écouta avidement.

La quatriéme partie finit dans cet endroit, & dans la cinquiéme il ne fe trouve aucune trace de l'hiftoire de Déhahal, ce qui m'ayant fait imaginer que ce défaut venoit d'une lacune confidérable, ou de la perte de quelques pages

(1) L'auteur n'a pas bien rendu ce paffage : le caillou dont il eft queftion, étoit un morceau de glace, dont la fraîcheur fit ceffer l'hémorrhagie : l'on ne fauroit apporter trop de foin lorfqu'on traduit, la moindre équivoque jette de l'obfcurité, & c'eft ce qui eft arrivé plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage.

de manuſcrit ; j'ai cru devoir y ſuppléer en cherchant dans les auteurs les plus ſavans quelques paſſages qui puſſent m'aider à finir une hiſtoire ſi intéreſſante ; deux ans ſe ſont paſſés à feuilleter dans les bibliothéques les plus connues, tous les ſavans qui ont écrit dans ce genre, & ſur-tout ceux qui ont commenté les aventures de Lamékis. Je commençois à me rebuter de tant de ſoins inutiles, lorſqu'une aventure extraordinaire qui mérite d'être rapportée, ma mis enfin en état d'achever cet ouvrage.

Un jour que je revenois de la bibliothéque du Roi, fort triſte d'avoir paſſé la journée à feuilleter vingt volumes ſans rien trouver qui fut relatif à la lacune qui m'intéreſſoit, je m'apperçus en ſortant de la rue de Richelieu, que j'étois ſuivi par un grand chien noir dont les yeux s'arrêtoient fixement ſur les miens, l'inclination que j'ai pour ces animaux domeſtiques, me fit flatter de la main celui-ci, il parut recevoir mes careſſes avec complaiſance : je continuai à marcher, ſans penſer que j'en duſſe être ſuivi davantage, & je rentrai chez moi, ſans y faire aucune attention.

La nuit qui ſuivit cette rencontre je fus agité de pluſieurs rêves extraordinaires ; mais ce qu'il y avoit de particulier, c'eſt que le grand

chien noir en faifoit le fujet. Cependant au réveil, j'oubliai ce fonge, felon ma louable coutume; mais en mettant la tête à la fenêtre, je me le rappellai; frappé de la vûe du chien noir qui étoit à ma porte, & dont je rencontrai les regards; cet acharnement à me fuivre & à me fixer de fes yeux lorfqu'il me voyoit, me fit reffentir un friffon involontaire, & m'agita au point que je fus obligé de prendre du chocolat pour raffurer mes fens étonnés: je retournai à la fenêtre, & revoyant encore le chien, je me figurai que la famine le tourmentoit, & que fes regards fixes n'étoient autre chofe que ma compaffion qu'il imploroit. Prévenu de cette idée, je lui fis porter à manger, mais au lieu de fe jetter fur un morceau de pain qu'on lui offroit, il fe mit à hurler avec une voix fi étonnante, que tous les roquets du quartier s'en émurent, & fortirent de leurs demeures pour en apprendre la caufe; tous les baffets vinrent aboyer de loin le grand chien; quelque hargneux qu'ils fuffent, la baffe taille de fa voix les intimidoit: les voifins incommodés de cette rumeur, excitèrent leurs chiens à débarraffer la rue du terrible hurleur; un mâtin, foutenu de la voix de fon maître, ofa s'en approcher; mais d'un coup de dent il le

jetta à bas & l'étrilla d'une si furieuse sorte, que cet exemple contint la canaille.

Cependant le voisin qui attachoit sans doute son honneur à la vigueur de son mâtin, prenant pour un affront ce qui venoit d'arriver à son chien, ramassa un grés, & le lança avec violence au mâtin victorieux; mais quelle fut sa surprise, & celle de tout le monde, de voir cette pierre avalée en un instant, & le chien continuer à hurler. Les bonnes gens s'imaginèrent qu'il étoit sorcier; les plus sages enragés, & prévenus de l'une ou de l'autre de ces causes, chacun rentra chez soi & ne voulut point s'exposer aux effets de la colère d'un si furieux animal.

Cependant un nouveau brave, qui n'avoit fait part de son dessein à personne, sortit avec un fusil, cria gare, mira le chien & voulut le tirer. Son fusil ayant raté, il se servit de tous les secrets qu'il put imaginer pour faire prendre feu à l'amorce; il le couche une seconde fois en joue, autre rat; la poudre est peut être humide, il faut la renouveller; on en fait autant de la pierre, gare une troisiéme fois, pour le coup nous aurons du poil; frivole espoir! le ressort part, le bassinet se découvre, & la poudre reste dans son entier.

Tout le quartier étonné de ce prodige, mur-

mure & se confirme de plus en plus que ce chien est sorcier ; pour moi qui donne peu dans de pareilles visions, j'imaginai qu'il y avoit là-dessous quelque chose d'extraordinaire, & que ce chien n'en vouloit qu'à moi particuliérement. Prévenu de cette idée, je m'habillai & sortis ; à peine le mâtin noir me vit-il, qu'il cessa de hurler, & qu'il donna des marques de joie & de satisfaction : le brave qui avoit fait tant d'efforts pour le tirer, vint m'aborder & me conta avec beaucoup d'emphase tout ce qui venoit d'arriver. Je lui dis que j'en avois été témoin ; & m'approchant de son oreille je lui conseillai de quitter l'entreprise qu'il avoit formée, en l'assurant que tous les efforts qu'il pourroit faire seroient inutiles ; persuadé que le chien dont il étoit question, étoit un loup garou, & qu'il feroit très-bien de se tenir lui-même sur ses gardes, qu'il y avoit lieu de craindre qu'après tout le mal qu'il avoit voulu lui faire, cet animal dangereux ne s'en vengeât en le dévorant à la première rencontre ; en achevant ces mots, je tournai le coin de la rue, & laissai mon brave qui avoit pâli jusqu'au blanc des yeux.

Je ne fis pas un pas pendant tout le reste de la journée que je ne fusse suivi du chien noir. Frappé d'une chose aussi extraordinaire,

je passai dans des lieux écartés afin que s'il y avoit un mystère inconnu, de donner lieu à l'animal de me laisser entendre ce qu'il me vouloit. Cela me sembla réussir; m'étant acheminé vers le Fauxbourg saint Antoine, il descendit dans les fossés de la ville, & en se retournant de tems en tems, & sembloit m'inviter à le suivre; il étoit presque nuit, mais quelqu'envie que j'eusse de satisfaire une curiosité qu'on jugera légitime, je ne crus pas devoir m'exposer à de pareilles heures à une aventure qui pouvoit être dangereuse, sans y apporter des précautions prudentes. De telles réfléxions me firent retourner sur mes pas, & ayant trouvé un carrosse, je me fis conduire chez moi.

La nuit suivante je fus réveillé en sursaut par une musique fort agréable qui se faisoit dans la rue; la passion que j'ai pour cette science me fit lever; imaginant que les beautés dont fourmille la butte-saint-Roch, mon quartier, occasionnoient cette sérénade. Curieux de l'entendre, & de savoir pour qui cette galanterie se faisoit, je mis la tête à la fenêtre; mais quelle fut ma surprise, de reconnoître à la lueur de quatre sinistres flambeaux que quatre barbets portoient dans leurs gueules, une douzaine de danois blancs qui se tenoient par les pattes & qui dansoient en rond autour de

mon grand chien noir en aboyant de différentes manières un vaudeville où les rimes & la cadence étoient obſervées. Je me frottai les yeux imaginant que je dormois & que les vapeurs d'un ſonge extraordinaire m'offroient un ſpectacle auſſi ſingulier ; mais je ne fus pas longtems ſans m'appercevoir que j'étois parfaitement éveillé, & que ce n'étoit pas ſans raiſon que le grand chien noir étoit ſi acharné à me ſuivre.

Fin de la quatrième Partie.

CINQUIÈME PARTIE.

JE fixois attentivement les yeux ſur le ſpectacle extraordinaire qui m'étoit offert, & je tâchois de toutes les puiſſances de mon eſprit de concevoir par quel prodige ces chiens avoient la faculté de parler & d'agir comme les hommes, lorſqu'une ſcène nouvelle & encore plus ſurprenante, interrompit mes réflexions, & renouvella mon attention. O vous, intelligence, qui m'avez inſpiré tant de fois, qui préſidez à toutes les actions de ma vie, que j'ai ſenti réellement agir en moi, & qui ne me quittez jamais, conduiſez vous-même ma plume, dirigez mon élocution, & rendez avec le feu qui vous eſt ſi naturel, les merveilles que j'ai à rapporter! ſans vous, quel mortel oſeroit détailler tant de faits admirables? Ne portent-ils pas avec eux le caractère divin de la vérité? Oui, ſans doute; ils offrent à l'eſprit des lumières perſuaſives & conſolantes. Et vous, ô philoſophes ſublimes! grand Dehahal, célèbre Lamékis, qui jouiſſez encore aujourd'hui de l'exiſtence humaine! après tant de ſiècles, échauffez mon eſprit de vos rayons immortels : c'en eſt fait, je ſuis exaucé;

l'étincelle a jailli, je me sens embrasé: commençons.

Les quatre barbets qui éclairoient la danse des danois avec leurs flambeaux, & qui avoient paru jusques-là sans mouvement, sortirent alors tout d'un coup de leurs places, fondirent à la fois sur le grand chien noir, & lui mirent le feu dans le poil. Une fumée noire & puante succéda & devint si obscure, qu'elle confondit bientôt les objets, & m'empêcha d'en distinguer aucun. Ensuite, des hurlemens si affreux se firent entendre, que malgré cette fermeté dont je me pique, j'en tressaillis ; une sueur froide me couvrit le front ; en vain cette philosophie, dont je me suis toujours armé contre tous les événemens de ma vie, voulut-elle me faire rougir de tant de foiblesse : l'homme succomba, je me retirai, je fermai mes fenêtres & mes yeux, & je fus m'enfoncer dans mon lit, où il m'arriva des choses auxquelles je ne songe jamais sans frémir.

J'étois si effrayé, que je faisois tous mes efforts pour m'en dérober la cause : en faisant un mouvement pour me cacher encore davantage, je sentis quelque chose de velu & de froid couché à côté de moi, les cheveux me dressèrent à la tête, je voulus me jetter à bas de mon lit, mais un cochemar affreux me re-

tint cloué à ma place, à peine pouvois-je respirer: je n'avois plus que l'usage de l'oreille, elle me fit entendre un grand bruit dans ma chambre, comme de gens qui alloient & venoient, & qui tenoient conseil sur quelque affaire importante.

Un instant après je sentis mes yeux qui s'ouvroient malgré moi, j'y portai les deux mains dans l'appréhension qu'ils ne me trahissent, & qu'ils ne me découvrissent des objets effrayans; mais, soins frivoles! Deux puissans bras s'opposèrent à ma juste prévoyance, me serrèrent vigoureusement les mains, & me mirent dans l'obligation de me servir du funeste avantage de la vue. Je fis un cri d'effroi en reconnoissant mon tiran, c'étoit un homme-ver, tel que j'en ai dépeint dans la description que j'ai faite des peuples de la terre dans Lamékis, la partie ver étoit ce que j'avois senti dans mon lit de froid & de gluant, le reste de son corps étoit derrière moi, & me tenoit dans l'attitude contrainte que je viens de rapporter. Un mouvement naturel me porta à m'arracher de ses bras, mais un nazonnement bruiant & horrible sembla me menacer de ma perte si je continuois dans mon impatience : je jettai un soupir de douleur, & je me résignai enfin à tous les événemens dont j'étois à la veille de courir les risques.

Ils ne furent pas auſſi fâcheux que mon effroi les imaginoit ; que dis-je, au contraire, ils n'offrirent à mes yeux qu'un rapport naturel de mes anciennes conceptions, & qui ſervirent à me prouver la vérité d'une conjecture intérieure ſur notre rèminiſcence éternelle. De quelle ſurpriſe effectivement ne dûs je pas être frappé en reconnoiſſant que ce que j'avois cru juſqu'alors un jeu de l'imagination, devenoit un rapport naïf & réel de faits paſſés qui avoient exiſté, & auxquels ſans doute j'avois été intéreſſé, puiſque je les avois détaillés avec tant de préciſion & de vérité dans les aventures de Lamékis, que j'avois données au public il y avoit plus de deux ans : ce qui va ſuivre, ne tardera pas à le prouver.

J'étois, comme je l'ai dit, dans l'attitude d'un homme qui eſt forcé de voir les objets qui ſe préſentent à ſes yeux, & je déplorois en ſecret la tirannie ſous laquelle je gémiſſois, lorſqu'une femme d'un air majeſtueux, mais pâle & bourrelée, s'apparut tout-à-coup à mes yeux : me connois-tu, perfide, me dit-elle, & ne trembles-tu pas à ma vue ? Que t'avois-je fait pour me peindre avec des couleurs auſſi criminelles & auſſi noires ? Reconnois en moi Semiramis, une reine offenſée & dont l'ombre toute impuiſſante que tu la crois, ſaura te

faire repentir d'avoir mis au jour ses foiblesses, si tu ne te prêtes pas à mes desirs. Un seul moyen t'est offert pour réparer les criminelles atteintes que tu as portées à ma réputation; désabuse la postérité, les aventures de Lamékis ne sont point finies; achève-les, rends-moi l'honneur ôté par cet écrit scélerat, dédis-toi dans les parties suivantes de tout le mal que tu as dit de moi; à ce prix je te fais grace, & je contribuerai de tout le crédit que mes crimes m'ont acquis aux enfers pour te souffler un feu qui appréciera dans la suite tes productions; venge-moi de la sagesse du grand prêtre Lamékis, en supposant des mémoires secrets qui le peignent comme un scélérat. Dis hardiment qu'il a voulu lui même me faire succomber, & que j'ai su lui résister. Sur-tout cache bien à la postérité le désespoir affreux qui s'empara de moi, après avoir fait exposer Lamékis & sa famille sur la mer, sans mâts, sans voiles & sans vivres; garde-toi bien d'avouer quel fut le genre de ma mort; donne des couleurs vertueuses à ma fin criminelle : le plus grand de nos supplices, quand nous ne sommes plus, est d'entendre déchirer notre réputation. Depuis le tems fatal où ton livre a paru, mes tourmens ont redoublé, les lecteurs augmentent tous les jours, & par conséquent l'horreur qu'on a de moi. En

m'accordant ce que je te demande, tu donnes du soulagement à mes maux; cruel auteur, pourrois-tu me refuser?

En achevant ces mots, cette princesse disparut, & il me sembla qu'une foule de serpens affreux la suivoient, qu'elle jettoit de grands cris, & qu'ils la déchiroient cruellement. Supplice légitime de ses crimes affreux!

Je n'eus pas le tems de faire un plus long examen, un nombre extraordinaire de toutes sortes de personnages s'offrit à mes regards timides. Un homme dont le visage étoit bleu, tel que j'en ai dépeint dans Lamékis, mené en lesse par des furies, me dit avec une voix écumante: Acheve d'éclairer l'Univers sur ma triste destinée, & fais servir mon histoire d'exemple aux époux soupçonneux & défians; ma fureur m'a fait proscrire tout ce qu'il y avoit de plus vertueux parmi les femmes, pour avoir soupçonné la mienne d'avoir manqué à la foi conjugale; crime affreux de condamner sans entendre, de punir sans preuves! Malheureux Houcaïs! à quoi servoit ton tendre amour pour la sage Nasildaë, s'il n'a brûlé que pour la précipiter dans l'abîme, & pour me couvrir de sang & d'horreur? Combien de victimes me suis-je immolées pour venger un attentat imaginaire, à quoi tant de sang répandu a-t-il servi? qu'à

me prouver par mon repentir & mes remords, que j'étois ſeul coupable & l'exécration des rois. Fatale puiſſance, lorſqu'elle n'eſt employée qu'à conſommer des crimes ! Ecoute, ô toi choiſi pour écrire tant de prodiges ! entends par quel moyen je me ſuis convaincu de mon injuſtice & de mon crime, je te dois cet éclairciſſement, une autorité ſuprême protectrice de l'innocence m'y force : ce trait que tu ignores, ſervira de réparation à l'honneur d'une épouſe dont je n'étois pas digne, & pour laquelle je ſouffre pour jamais.

A peine Naſildaé eut-elle été précipitée dans le puits d'Huzaïl, que furieux de l'obligation, où je m'étois cru de perdre une épouſe ſi chérie, je réſolus de faire périr le malheureux auteur de la ſéduction que je ſuppoſois. Pour y parvenir, je donnai ordre à mes balkagous (1) de faire arrêter tous les hommes blancs qui ſe trouveroient dans leurs états, & de les envoyer dans la capitale pour les immoler moi-même à ma vengeance. Non content de cet arrêt, j'établis des gens prépoſés pour découvrir ſous main l'aſyle que l'humanité donneroit à ceux qui tomberoient dans le cas de la défenſe ; & lorſque mes ſujets étoient convaincus d'une com-

(1) Gouverneurs des Provinces.

passion criminelle envers eux, ils subissoient eux-mêmes la mort dont ils avoient voulu préserver les malheureux hommes blancs.

Tout mon emploi depuis la perte de Nasildaé, se termina à interroger & à faire mourir les blancs. J'espérois toujours qu'à la fin mes soins me procureroient la douceur de voir tomber entre mes mains le fatal instrument de mon deshonneur; mais hélas, au bout de plusieurs années de sang & de crimes, je résolus de chercher dans les bras d'une autre femme le soulagement à mes peines; je m'enfermai avec elle dans l'antre royal, mais vains efforts! L'idée de ma vengeance & de mes soupcons m'accabla de la plus affreuse mélancolie; dans un de ces accès je poignardai la nouvelle reine que je surpris en me deshonorant. Cette preuve de la perfidie des femmes me les fit prendre en horreur : cependant un songe que je fis, me ramena au desir de me convaincre de l'infidélité de Nasildaé; & de me perdre moi-même, si je m'assurois de son innocence. Je me servis de l'inspiration que j'avois eue dans mon sommeil mysterieux; j'avois assisté aux couches d'une blanche, qui avoit mis un blanc au monde, quoique son époux fût de ma couleur : il me sembla que cette apparition me prouvoit l'innocence de Nasildaé : que ce qui étoit arrivé, étoit un

phénomène de la nature, & ne décidoit en rien sur mon deshonneur. Pour mieux m'assurer d'un point si délicat, je résolus de l'éclaircir par des épreuves assez positives, pour ne me laisser aucun doute à cette occasion.

Pour cet effet j'envoyai ordre sur mes frontières à mes Balkagous, de me trouver des blanches à quelque prix que ce fût & de me les envoyer : ce ne fut pas sans peine que je fus obéi à cause de l'usage cruel que j'avois fait des hommes de cette espèce : quoiqu'il ne me fût point arrivé d'avoir fait périr de femmes de ce genre, on se persuada que ma haine s'étoit accrue, & que je voulois l'étendre sur tout ce qui y avoit rapport. J'avois prévû ces obstacles par des assurances positives du contraire, & en menaçant de faire mourir les officiers chargés de cette commission, en cas qu'au bout d'un tems limité ils n'eussent pas rempli mes ordres; j'eus lieu enfin d'être content; au bout de quelques mois il m'en vint quarante de diverses contrées, & je n'en fus pas plutôt le maître, que je les mis à l'usage auquel je les destinois.

Je les enfermai chacune séparément avec un homme de mon espèce, afin de juger s'il étoit vrai que des enfans qui proviendroient de cet assemblage, il pût s'en trouver qui devinssent blancs. Pour ne point être trompé dans une

épreuve qui m'étoit si importante, je me rendis seul le maître de mon secret : que dirai-je de plus? Au bout d'un an vingt de ces femmes accouchèrent, & dans ce nombre il se trouva cinq enfans blancs des deux sexes. Je n'en voulus pas savoir davantage, je jugeai que j'étois le plus coupable & le plus malheureux des hommes.

A peine fus-je convaincu de cette vérité, que le désespoir s'empara de mon ame; je voulus mourir; mais comme l'espoir luit toujours dans notre ame, avant que de me porter à l'extrémité à laquelle je m'étois entièrement résolu, je voulus tenter tout ce qui pouvoit la fortifier : pour cet effet je fis assembler les unes au bout des autres, toutes les cordes destinées à précipiter les malheureux dans l'abîme d'Huzaïl, & après une longueur de plus de dix mille brasses, je voulus y descendre moi-même. Peut-être, me disois-je, trouverai-je des vestiges de ce qu'est devenue mon épouse infortunée; en tout cas je périrai du même genre de supplice, c'est le moins que je doive à ses manes irritées : le projet ne fut pas plutôt conçu, qu'il fut mis en exécution, malgré les oppositions que je trouvai en mon premier ministre, auquel j'avois confié mon projet, & que j'avois choisi pour me descendre dans cette bouche de la terre.

La nuit fut marquée pour ce grand projet : avant que d'entrer dans le puits d'Huzaïl, je remis un écrit ſcellé de mon grand ſceau à mon premier miniſtre, par lequel je le déclarois régent de mon royaume ; il devoit le gouverner juſqu'à ce que je revinſſe moi-même reprendre le ſceptre confié ; dans un pareil cas c'étoit, à proprement parler, le déclarer mon ſucceſſeur : je le connoiſſois rempli de tant de probité, & il m'avoit tant donné de marques de ſa capacité & de ſon attachement, en s'oppoſant ſans ceſſe à tous les crimes auxquels j'étois enclin, que je ne doutai pas que mes peuples ne me ſuſſent gré d'un choix ſi équitable, & qui ſembloit réparer en quelque façon tout le mal que je leur avois fait.

Je me mis enſuite dans la machine conſtruite pour cet effet avec un criminel que j'avois choiſi pour le compagnon de mon ſupplice : nous fûmes trois jours & trois nuits à deſcendre ; le quatrième la machine dans laquelle nous étions l'eſclave & moi, me parut immobile & arrêtée : j'étois convenu avec mon premier miniſtre, que s'il arrivoit par un miracle que je ne prévoyois pas, de trouver le fond de l'abîme, je tirerois une ficelle qui ſuivoit parallèlement la grande corde, afin d'exécuter les ordres que j'avois donnés. Environ une heure après avoir

fait ce signal, la machine remonta, afin de me descendre par le même canal, des vivres & des esclaves qui pussent m'être utiles dans le projet que je méditois.... (1).

L'Houcaïs en étoit là de son histoire, lorsqu'il fut enlevé tout à coup par un homme aîlé qui s'écria : c'est assez. Au lieu du plafond de ma chambre, parut à mes yeux un ciel, par lequel ils s'éloignèrent : je les suivis long-tems des yeux.

Après les avoir perdus de vue, je rabaissai les yeux vers les objets qui m'environnoient; mais une sombre obscurité avoit succédé à l'éclat du plus beau jour; un silence profond régnoit : je fis un mouvement de surprise, qui m'apprit encore que j'étois libre, & que le monstre affreux dont j'étois obsédé, étoit disparu. Je respirai en réfléchissant en moi-même sur tant de prodiges ; la solidité de mon jugement me ramena à croire que tout ce que j'avois vu, étoit une pure illusion enfantée peut-être par la chaleur de mon travail, & je me persuadai si bien que ces productions chimériques en étoient l'effet, que je conçus en moi-

(1) L'intelligence de l'auteur lui a fait espérer qu'elle lui dicteroit incessamment la suite de l'histoire de l'Houcaïs : dès qu'elle lui aura fait cette grace, on aura soin d'en faire part au public.

même le deſſein de ne jamais continuer Lamékis. Je deviendrois fol, me diſois-je; je n'en ſuis pas éloigné, tâchons de conſerver le peu de raiſon qui nous reſte.

Le cours de la nuit ſe paſſa, ſoit à réfléchir, ou à prendre un repos aſſez interrompu; à peine fut-il jour, que je me réveillai en ſurſaut. Selon ma coutume, je fus me mettre à moitié endormi à mon travail ordinaire, ſans ſonger aux événemens prodigieux auxquels j'avois été en proie. Mais le mouvement ayant chaſſé de mes paupières un reſte d'aſſoupiſſement, mes idées ſe nettoyèrent & retracèrent à mon imagination tout ce qui s'étoit paſſé : à peine le danger eſt-il paſſé que les anciennes terreurs s'évanouiſſent. Le jour me raſſura, & ma fermeté me fit traiter de nouveau d'illuſions les aventures nocturnes. Ah! j'ai raiſon ſans doute, m'écriai-je, il faut ceſſer un travail ſi abſtrait, mon cerveau s'échauffe & ſe tournera à la fin en délire. Ces mots prononcés, je cherchai avec empreſſement une cinquième partie de Lamékis commencée : rentre dans le néant, lui dis-je, en la déchirant en morceaux, je te proſcris à jamais.

Mais quel fut mon effroi en prononçant ces mots! j'entendis un hurlement qui me parut venir de la rue, & du chien qui m'avoit occaſionné tant d'inquiétudes: pour le coup je ne

sçus où j'en étois. Je me rendis à ma fenêtre avec émotion : que vois je ! une espéce de chien dont le poil est bleu, & que je reconnus à son busle de doguin pour le même animal qui m'avoit suivi. N'eus-je pas lieu d'être étonné de cette métamorphose, & de croire que ce qui s'étoit passé, n'étoit pas aussi chimérique que ma raison vouloit me le persuader ? A peine osois-je envisager ce chien ; son regard étoit si vif & si perçant, que le mien ne pouvoit le soutenir. Il me regardoit fixement, remuoit la queue & sembloit ressentir de la joie de ma présence.

Je ne savois plus que penser & que devenir ; un battement de cœur involontaire se faisoit ressentir vivement, & m'auroit à la fin fait perdre entièrement les sens, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule. Dans la crise d'esprit où j'étois, je crus encore que j'allois être en but à d'autres prodiges ; cet attouchement mystérieux n'en étoit-il pas un présage ? Je tressaillis & donnai toutes les marques d'une frayeur extrême : un éclat de rire dont je reconnus le son, me rassura : c'étoit une femme aimable qui me faisoit l'honneur quelquefois de venir prendre du caffé avec moi. Je parus honteux de ce qui venoit d'arriver : trop jaloux de ce qui pouvoit être imputé à ce mouvement, je la priai de jetter

les yeux dans la rue & de voir ce qui l'occasionnoit. Mais je ne vois rien, me dit-elle avec des yeux étonnés. Vous ne voyez rien, repris-je avec surprise ? & cet animal, ce chien extraordinaire, dont le poil est si dissemblable des nôtres, qui est vis-à-vis de nous, qui remue la queue, & qui me regarde si fixement ?... Allez, vous êtes fol, s'écria la dame, vous voulez vous divertir sans doute, ou quelque vertige occasionné par votre travail & par votre imagination vous fascine les yeux. Je ne vois rien, vous repétai-je s'appercevant que je haussois les épaules, à moins que ce qui vous étonne si prodigieusement, ne soit un mâtin noir couché à l'entrée de cette allée. Quoi ! ajoutai-je avec chaleur, vous trouvez ce chien noir ? Oui sans doute, reprit-elle avec des yeux d'étonnement, ou vous rêvez, ou vous voulez, comme je vous l'ai déja dit, vous divertir à mes dépens ; mais je ne vois point le fin de cette plaisanterie, vous me l'apprendrez quand il vous plaira.

J'enrageois de cet entêtement à ne pas convenir d'une chose que je voyois & distinguois clairement ; il faisoit grand jour, & il ne m'étoit pas possible de me persuader que je rêvasse. J'étois bien & très-duement éveillé,

la dame n'en put disconvenir, mais elle me jura si sérieusement que quelques nuages offusquoient ma vue, & celui qui nous apporta du caffé, pris à témoin de la chose, l'assura si naturellement, que je ne doutai plus de mon égarement d'esprit. Ah! sans doute, m'écriai-je en moi-même, il s'aliène, le travail a dérouté ma cervelle. Eh bien, j'y renonce absolument, trop heureux s'il est encore tems! Voilà quelles furent mes réflexions, elles ne durèrent pas long-tems.

Ma conversation & mes façons parurent si gênées à la dame présente, qu'elle me laissa en me conseillant avec amitié de ne jamais recevoir personne quand je serois dans le travail: soit qu'il vous rende extraordinaire, ou que vous affectiez ces humeurs, pour vous délivrer de ceux qui vous interrompent, me dit-elle, vous êtes d'un maussade qu'on ne peut supporter. Son éloignement fut la conclusion de ce peu de mots: malgré mon attachement pour elle, je la vis partir avec satisfaction. Je n'étois pas dans mon assiette; lorsque l'esprit est agité, l'on ne se plaît point à être distrait. L'ame veut de la solitude pour se retrouver, plus on veut la contraindre & la dissiper, plus elle souffre: Voilà ce que je ressentois.

Dès que je fus seul, je sondai ma raison ; je jugeai par quelques raisonnemens dont je l'éprouvai, qu'elle étoit saine & entière ; pour le corps il se portoit bien, & ne devoit pas empêcher ses parties de faire les fonctions qui leur étoient propres. Cela conclu ; je décidai que l'apparition de l'animal qui me causoit tant d'inquiétudes, & qui s'accordoit si parfaitement avec le portrait que j'avois fait dans Lamékis de Falbao, le chien brave & admirable, étoit dans le vrai, & qu'elle signifioit quelque chose de très-relatif à moi-même. Cette réflexion me rappella un endroit de ma vie, dont je n'ai jamais parlé à cause de sa singularité : il trouve trop bien ici sa place pour que j'échappe cette occasion de le rapporter. Le public qui a paru jusqu'ici s'intéresser à ce qui me touche, ne sera pas fâché que je l'amuse de ce trait, je ne l'oblige point à y ajouter foi ; le fait est trop extraordinaire pour espérer d'en être cru sur ma parole.

Je traversois à onze heures du matin les Thuileries, l'esprit libre & dans l'assiette du monde la plus tranquille, lorsque je m'entendis tout-à-coup parler à l'oreille ; je tournai avec précipitation la tête, & ne vis rien. Je m'arrêtai tout court un peu saisi, mais je le

fus bien davantage en reconnoiſſant que ſans ouvrir la bouche & proférer aucune parole, je répondois diſtinctement à la voix inconnue, & liois converſation avec elle. Ce dialogue fut long, & j'avois une ſi grande frayeur de le diſtraire, que je fermois les yeux, & écoutois comme témoin avec beaucoup d'attention.

Je fus encore un tems aſſez long dans cet état extraordinaire, il y a même apparence qu'il auroit duré davantage, ſans la généroſité déplacée d'une bonne femme, qui me trouvant arrêté au milieu de l'allée les yeux fermés & ſans mouvement, me prit pour un aveugle qui ne pouvoit ſe retrouver, & m'offrit humainement de me conduire où je devois aller, plaignant, diſoit-elle, un ſi grand malheur à mon âge. Quelque fâché que je fuſſe de voir interrompre des fonctions intellectuelles, auxquelles mon ame prenoit un plaiſir tout divin, je ne pus m'empêcher de rire de l'imagination de cette vieille: elle parut étonnée lorſque j'ouvris les yeux, & me dit en continuant ſon chemin: je vous demande pardon, monſieur, de vous avoir éveillé, je ne pouvois pas prévoir que vous dormiſſiez tout debout.

Le lecteur ſeroit ſans doute bien aiſe d'ap-

prendre ce que la voix secrete me dit, & sur quel chapitre roula la conférence ; il viendra un tems où je lui donnerai cette satisfaction : il ne m'est pas permis pour le présent de m'étendre davantage sur cet article : revenons.

Je ne doutai pas, après m'être rappellé ce trait, que l'aventure du chien ne tînt du prodige, & qu'elle ne fût réelle ; dans cet esprit je me résignai à tout ce qui pourroit en arriver ; je m'habillai & sortis dans l'intention de suivre l'animal s'il lui plaisoit de vouloir me conduire, comme il avoit déja fait. Il n'y a que la première surprise qui coûte dans un homme ferme ; dès qu'il en est revenu, il ose tout : c'est ce qui va se prouver dans un moment.

A peine fus-je dans la rue, que le chien que je puis bien appeller Falbao, puisqu'il me parut tel que je l'ai dépeint dans les aventures de Lamékis, vint au devant de moi, & donna à sa manière toutes les marques de joie dont il étoit capable : j'y répondis à la mienne avec sincérité, & dans la prévention où j'étois de son discernement, je lui fis signe du doigt de marcher, & que j'étois prêt à le suivre. Il m'entendit, jappa de joie, à ce qu'il me parut, tourna le coin de la rue, & je m'abandonnai à sa conduite.

Il me conduisit droit dans les fossés qui séparent Paris du fauxbourg saint Antoine. Pour cette fois je résolus de tenter vigoureusement l'aventure. Il s'arrêta à une ouverture que le tems avoit faite à un vieux mur, & y entra; je fus obligé de me courber pour le suivre; j'eus toutes les peines du monde à me tirer de cent mauvais pas : tantôt c'étoient des pierres, une autrefois des racines qui s'oppofoient à mon passage, & qu'il falloit casser pour aller plus avant. Enfin pendant près d'un quart de lieue de chemin je marchois entre deux murs qui sembloient n'avoir été bâtis que pour l'écoulement des eaux. Falbao tournoit souvent la tête, & sembloit me donner de l'assurance; l'heureux préjugé que j'avois en sa faveur, soutenoit mon courage, & j'allois toujours en avant.

Après bien du chemin & de la fatigue; Falbao tourna sur sa gauche; mais à peine l'eus-je perdu de vue, que trente chauve-souris & autant de hiboux sortirent de ce côté & firent une croassement épouvantable. J'en fus un peu ému; cependant j'étois monté sur le ton de vigueur, & je m'abandonnai à mon sort. Falbao, qui se remontra, acheva de me remettre. La nouvelle route dans laquelle il me guida, étoit large, aisée & fort claire, le

terrein pavé de marbre & plus net qu'il ne sembloit devoir l'être ; il est vrai qu'à l'humidité qui en couvroit la superficie, il n'étoit pas difficile de se persuader que l'écoulement des eaux contribuoit beaucoup à cette propreté. Je ressentis en moi-même une forte de satisfaction de la découverte que je faisois : l'histoire m'apprenoit qu'autrefois il y avoit eu des temples sous terre consacrés par le paganisme aux divinités du sombre manoir. Cette réflexion me persuada que j'étois dans quelques-unes de leurs avenues, & rempli de cette idée, je marchai avec moins d'agitation que je n'en aurois dû avoir naturellement. Je l'ai déja dit, l'esprit comme le corps s'habitue peu-à-peu à tout, il n'y a que le premier pas aux choses difficiles qui coûte : l'esprit est souple, & se prête aisément.

Si j'entrois dans un détail précis de l'aventure que je vais raconter, je rapporterois des choses peu gracieuses : je rencontrai plusieurs tombeaux & des vestiges perpétuels de la barbarie & de l'inhumanité des anciens prêtres du paganisme. Ces tableaux sont trop désagréables pour les retracer. Je dirai superficiellement que ces catacombes ne sembloient avoir été construites que pour être le théatre de la tyrannie ; je baisse le rideau, venons

à des choses moins terribles & plus consolantes pour moi.

Nous arrivâmes enfin à une grille de fer au travers de laquelle je distinguai une autre avenue dont les murs étoient revêtus de marbres incrustés d'hiérogliphes. Au bout de cette avenue se présentoit une porte de marbre ceintrée par le haut d'un ordre corinthien, les battans en étoient ouverts, & livroient le passage à un large vestibule éclairé par cinq globes, desquels sortoient une lumière sombre & blafarde.

Je ne doutai pas que ce ne fût dans cet endroit où Falbao eut dessein de me conduire; il gratta au pied de la grille, & elle s'ouvrit, nous arrivâmes au vestibule, mais au lieu de monter le grand escalier de marbre, il tourna sur la droite & descendit par un autre: il étoit aussi éclairé par deux globes semblables à ceux du vestibule; & quoique cette lumière fût sombre, elle en donnoit assez pour discerner facilement les objets.

Plus de cinq cens degrés descendus nous firent arriver enfin à un vestibule revêtu de marbre & rempli de bas reliefs qui sembloient être d'or. Je ne fus pas peu étonné de ce qu'ils représentoient; ils retracèrent à mon esprit toutes les aventures de Lamékis, dé-

crites dans les quatre premières parties de cet ouvrage, avec un tel art, que les ayant lues, on ne pouvoit s'y méprendre. Tous les cartouches se suivoient dans l'ordre de l'histoire. Falbao sembloit par ses regards m'inviter à les parcourir : dans l'intention où j'étois de me prêter entiérement à ses désirs, je les considérai avec attention.

Le premier représentoit un sacrifice fait sur un vaisseau au Dieu Sérapis (1) en reconnoissance de la fin d'une tempête, dont le cours avoit mis le vaisseau de Lamékis plusieurs fois à la veille de périr. L'on voyoit sur le tillac Lamékis & Sinouïs, qui seuls de l'équipage ne s'étoient point livrés au repos, & qui sembloient s'entretenir avec intérêt. Dans le même bas relief on distinguoit la descente de Sémiramis dans le temple souterrein, & l'on jugeoit à un air inquiet artistement exprimé, sa frayeur. (2) La marche ensuite des prêtres & de la reine étoit fort bien marquée, chaque personnage parfaitement dessiné. Dans le fond du tableau je reconnus la destruction du souterrein (3) par le fleuve du nil amené

(1) Page 13, partie I.

(2) Page 37, partie I.

(3) Page 75 & suivantes, même partie.

par les ordres de la reine; Lamékis arrêté & exposé avec sa famille sur les eaux. La mort de Milkea, femme de Lamékis, & celle de sa fille & d'Haronza, & la manière toute extraordinaire dont sa fille fut présentée.

Dans le bas relief suivant l'on discernoit le (1) sommeil profond dans lequel Lamékis & sa famille fut plongé, & le réveil du fils du grand-prêtre enlevé par des barbares, sa surprise, la manière humaine dont il fut reçu & élevé par Motacoa fils de l'Houcaïs & de Nasildaé.

Dans le quatrième cartouche étoit représentée la descente de Nasildaé dans le puits d'Huzail, (2) la rencontre qu'elle fait de Lodaï proscrit comme elle, l'aventure (3) du ver monstreux, prêt à dévorer Motacoa son fils, & le secours imprévu donné par l'admirable Falbao. On voyoit à la gauche devant le moment où Motacoa, suivi de Falbao, se retrouve hors de la terre intérieure, (4) & la rencontre qu'il fait de Boldéon, qui l'assure de le remettre sur le trône de son père. Sur

(1) Partie I.
(2) Même partie.
(3) Même partie.
(4) Même partie.

la droite du bas relief se découvroit la rencontre affreuse que fait Motacoa des hommes vers (1) & l'enlèvement de Boldéon, & le sien par ces monstres. La manière affreuse dont ils le portoient par les cheveux. La structure extraordinaire de l'édifice dans le quel ils furent amenés, & le spectacle singulier & au naturel de cette salle remplie de femmes-vers, dans laquelle présidoit la belle Aucalis (2) où Falbao reparut aux yeux de Motacoa qui le croyoit perdu pour jamais.

L'on reconnoissoit distinctement dans le cinquième tableau le vaisseau sur lequel Lamekis voguoit enlevé par la colonne d'eau dans les cieux, (2) & reposé ensuite sur la cime d'un arbre; on distinguoit l'étonnement peint sur tous les visages; la chûte de trois matelots qui vouloient amener les voiles n'y étoit pas oubliée, aussi bien que la suite de tout l'équipage dans l'intérieur du navire.

Le sixième bas relief représentoit la manière surprenante dont le vaisseau de Lamékis fit naufrage (4) par l'enlevement de tous les

(1) Même partie.

(2) Même partie.

(3) Partie I.

(4) Partie II.

agrès par les sylphes. L'on voyoit dans les airs Lamékis & Sinoüis transportés par les monstres aîlés. Le fond du tableau rappelloit, leur chûte (1) dans le volcan : l'on distinguoit aux traits de ce dernier, son agitation dans le préjugé où il étoit de son existence, & le ciel découvroit le nombre des sylphes dont il étoit couvert.

La surprise de Lamékis se reconnoissoit parfaitement dans le septième bas-relief à l'occasion du sylphe blanc perché sur son épaule, (2) dont la bouche étoit collée sur son oreille, lui soufflant des avis salutaires. Le contraste se voyoit exprimé sur la même ligne dans Sinoüis inspiré par un esprit noir ; ces deux figures étoient finies & d'un travail exquis.

Dans l'éloignement on découvroit une habitation ; Sinoüis sembloit presser vivement (3) Lamékis d'y entrer ; le premier résistoit à la tentation, & le prenant par la main, l'arrachoit au péril qui le menaçoit. Le dessein n'étoit pas équivoque jusqu'au mouvement du visage, tout étoit habilement énoncé.

---

(1) Partie II.
(2) Même partie.
(3) Même partie.

Le huitième tableau repréſentoit la manière dont Motacoa fut délivrée des quatre (1) monſtres qui environnoient le trône de la princeſſe Aſcalis, & dans le fond du bas-relief on diſtinguoit le combat de (2) Motacoa & de Zaraouf, & la victoire remportée ſur ce dernier par le brave & fidèle Falbaò.

A la gauche de la même repréſentation ſe reconnoiſſoit la défaite entière des monſtres par l'aſcendant de Falbao, & la valeur de Boldéon, qui en étoit l'agreſſeur.

L'hiſtoire des trois enfans du (3) ſoleil faiſoit le ſujet du neuvième tableau, & dans le fond la frayeur de la princeſſe qui la racontoit, étoit exprimée le plus naturellement par l'arrivée imprévue des monſtres-crapauds (4) qui l'interrompoient. L'on voyoit Falbao gratter la terre avec fureur & la conſternation générale répandue ſur tous les viſages.

Le dixième bas-relief rappelloit à l'eſprit le combat fatal de Falbao avec les monſtres-crapauds, (5) & ſa défaite occaſionnée par

(1) Partie II.
(2) Même partie.
(3) Même partie.
(4) Même partie II.
(5) Partie III.

l'aspect terrible de la chouette. L'autre côté du tableau représentoit la fureur avec laquelle Motacoa attaqua les monstres pour délivrer son chien fidèle de leurs coups trop puissans. L'on distinguoit la frayeur de ces monstres, leur fuite & les caresses que faisoit Motacoa à Falbao pour le faire revenir de sa létargie. Dans l'éloignement du tableau se passoit le second combat; l'on y voyoit le vainqueur mépriser ce nouvel assaut, (1) jetter l'étendart mystérieux de la chouette, & faire fuir une seconde fois ses ennemis.

Les aventures de la princesse Ascalis occupoient tout le onzième tableau; on la voyoit guidée par le premier ministre (2) qui portoit un flambeau à la main, afin de satisfaire au desir qui la pressoit de jouir de la vue de Lindiagar son père, qui lui étoit défendue, selon les loix. Jamais on n'avoit mieux peint une satisfaction intérieure, que celle qui étoit exprimée sur le visage de la princesse des Amphitéocles dans un moment si desiré; & on lisoit sur le visage du roi la joie qu'il ressentoit à son tour en parcourant les traits de sa fille: ce morceau de sculpture étoit achevé

(1) Partie III.

(1) Même partie.

A la gauche de ce relief étoit dépeint le moment où Lindiagar parut tout-à-coup (1) au milieu du conseil des sept ; l'on distinguoit d'un côté la majesté avec laquelle il haranguoit, & de l'autre la consternation des conseillers.

A la droite se voyoit la marche du roi au temple de Fulghane, son entrée dans le sanctuaire, & le respect occasionné par sa pabouche royale.

Dans l'éloignement se distinguoit le sanctuaire, la grande tribune où Lindiagar étoit dans sa gloire, & la consternation de la grande prêtresse humiliée au pied du simulacre : on lisoit son dépit (2) sur son visage respectable, & le tout étoit si bien exprimé, qu'on ne pouvoit manquer de se rappeller le trait d'histoire qui y avoit donné lieu.

La surprise de Sinoüis (3) lorsque la lumière succède à l'obscurité; l'apparition des tables & des convives, la fausse joie de Lamékis, en croyant retrouver Clémélis son épouse, sa fuite en reconnoissant le danger que couroit sa vertu, faisoient le sujet du douzième & dernier bas-relief.

(1) Prtie III.

(2) Même partie.

(3) Même partie.

Après l'examen de ce dernier bas-relief, Falbao baissa la tête & s'avança dans le fond du sallon ; je le suivis : il poussa une porte qui faisoit face à celle par laquelle nous étions entrés ; jamais rien de si curieux ne s'est offert à ma vue. C'étoit une grande gallerie lambrissée de glaces, mais dont la propriété étoit aussi admirable qu'elle étoit extraordinaire. Au lieu de me rendre mes traits, elles me représentoient tout ce que j'avois pensé & tout ce que j'avois vu dans ma vie. Je fus effrayé de leur multitude, & je reculai deux pas ; mais un éclat lumineux qui me frappa tout-à-coup, dissipa ma surprise, & me fit porter les yeux au fond de la gallerie. Un trône aussi brillant que le soleil la terminoit ; il ne me fut pas possible, à cause de son éclat, de discerner la matière précieuse dont il étoit composé ; ce qui me surprit, c'est qu'il étoit environné d'un nombre d'animaux de toutes les espèces, & qui paroissoient tous ensévelis dans un profond repos.

Je commençois à être ému de tous ces prodiges, lorsque Falbao se mit tout-à-coup à japper. A peine la gallerie eut elle retenti de son aboi, que l'obscurité succéda à la lumière avec un bruit si épouvantable, que mes sens se glacèrent entièrement ; je tombai à la renverse, & je perdis le sentiment.

Un rêve extraordinaire, que je n'ai jamais oublié, agita mes esprits : il me sembla que mon ame, dégagée des liens du corps, voloit dans les espaces immenses des cieux, & qu'elle se repaissoit avec une avide curiosité des connoissances après lesquelles elle avoit tant soupiré avant sa liberté : état admirable & charmant ! pourquoi vous êtes-vous dissipé ? Heureuse léthargie, que ne duriez-vous éternellement !.. Je vis.... un tourbillon..... Mais ô puissance secrète qui agissez en moi, vos ordres sont suprêmes, pardonnez, je me tais. (1) J'en dirois trop, ou je n'en dirois pas assez.

Frappé de tous les mystères que mon ame venoit de concevoir, elle se dilata avec tant de vigueur, qu'elle rendit à mes sens la chaleur qui les avoit anéantis : je repris la connoissance,

(1) Dans l'instant que l'auteur écrivoit ce passage, & qu'il alloit tracer ce rêve mystérieux, sa main s'appésantit tout-à-coup & ne put remuer sa plume. Dans l'idée que le défaut de circulation étoit la cause de cet arrêt paralytique, il prit de la main gauche sa plume, & voulut continuer à écrire ; mais par un prodige inoui, elle refusa comme l'autre son ministère. N'ayant pu douter par cet empêchement qu'une puissance secrète n'agît, il a cru devoir se soumettre à l'ordre intérieur. En effet sa soumission a été reconnue sur le champ ; à peine eut-il formé la résolution de taire ce passage, que l'usage de ses mains lui a été rendu.

en ſoupirant de la rigueur qui me rappelloit à la vie. A peine eus-je ouvert les yeux, qu'ils ſe portèrent vers le trône. Quelle fut ma ſurpriſe ! Falbao y étoit placé, tous les animaux dont j'ai parlé, avoient l'uſage de la parole, ils ſembloient s'entretenir & réſoudre des affaires importantes. Leur langage m'étoit connu; mais, par leurs attitudes & leurs geſtes, je ne pouvois douter que les ſons qu'ils articuloient, ne ſignifiaſſent une relation d'idées qu'ils ſe communiquoient.

J'étois dans l'admiration de ces choſes, lorſque de grands cris me firent treſſaillir & redoubler mon attention : approche & vois, s'écria une voix qu'il me ſembla reconnoître. J'approchai, le croira-t-on? Falbao, ce chien extraordinaire, changea tout-à-coup de forme, ſa tête de doguin perdit peu-à-peu tout ce qu'elle avoit de la bête, & prit celle d'un homme. Le reſte ſe métamorphoſa inſenſiblement, & bien-tôt enfin je le reconnus pour cet arménien avec lequel j'avois voyagé, & dont j'ai parlé dans la préface de cet ouvrage. Tous les animaux reprirent en même tems une figure humaine, & à l'habit dont ils étoient couverts, je les jugeai de diverſes nations.

Dans la ſurpriſe extrême où cet événement merveilleux m'avoit jetté, j'avois ouvert

la bouche comme pour m'écrier, lorſque l'arménien, le doigt ſur la bouche, m'impoſa ſilence. Ecoute, me dit-il, garde-toi de m'interrompre, tu ſerois perdu : l'inſtant préſent peut te rendre égal à tous ces hommes ſages dont tu dois ſoupçonner la félicité par tout ce que tu viens de voir, il ne tiendra qu'à toi d'y arriver comme eux, écoute, prête-moi une nouvelle attention.

Je ſuis le philoſophe Déhahal; dont tu as fait mention dans ton hiſtoire de Lamékis ; tu t'es perſuadé que tu imaginois en l'écrivant ; tu n'as fait que te rappeller des faits qui ont exiſté & qui exiſtent encore. Le grand Scéalgalis a permis que je m'apparuſſe à toi dans le voyage dont tu te ſouviens, pour débrouiller ton entendement ténébreux, afin que tu appriſſes aux hommes quel eſt le ſouverain bien. C'eſt moi qui juſqu'ici t'ai inſpiré, & à qui tu as donné mentalement le nom d'intelligence ſecrète : profite de mes leçons, le tems eſt arrivé où mon eſprit va ſe retirer de toi, il ne peut plus reſter dans ton ame qu'un ſillon de ma retraite. Plaiſe à la ſuprême puiſſance qu'il ſuffiſe pour te conduire au bien que je te ſouhaite, & dont tu te rendrois à la fin digne, ſi tu ne tenois pas tant à l'uſage de tes malheureux ſens.

C'eſt moi ; ô de Mouhy, qui mû du ſaint deſir d'être tranſporté dans l'île divine des ſylphides, imaginai de remplir des veſſies de roſée (1) pour que la chaleur du ſoleil m'enlevât de cette terre. Tu as décrit par mon inſpiration de quelle manière affreuſe je fus dévoré par la grande abeille, (2) & par quel miracle, digeré que j'étois, je repris la ſtructure naturelle & la vie. (3) Tu n'as pas oublié que je dûs ma conſervation au ſylphe protecteur qui m'enleva au moment où la grande abeille alloit me dévorer une ſeconde fois, & que je ſus courageuſement me prêter au tourment affreux de l'initiation en me laiſſant écorcher tout vif, & imprimer les caractères ſacrés de Scéalgalis. J'aurois à te reprocher de n'avoir pas mis au jour le reſte de mon hiſtoire telle que je te l'avois inſpiré, ſi je ne ſavois pas les obſtacles qui (4) t'en

(1) Partie IV.

(2) Même partie.

(3) Même partie.

(4) L'hiſtoire de Déhahal avoit été entièrement écrite, & l'on oſoit dire qu'elle étoit d'un intérêt auſſi extraordinaire qu'on puiſſe en imaginer; mais le cenſeur rigide s'étant perſuadé, parce qu'il ne l'entendoit pas plus que l'auteur, qu'elle pouvoit donner lieu à des explications ſérieuſes, en a raturé plus de trente pages. Malheureuſe-

ont empêché. Je pourrois suppléer à ces lacunes en te diſtant moi-même ce qui t'a été enlevé, j'y étois même diſpoſé; mais le conſeil que je viens de tenir à cette occaſion avec ceux qui m'environnent, m'a fait enviſager que ces matières étoient trop élevées & trop abſtraites, pour en honorer des hommes terreſtres & trop peu délicats : j'ai bien voulu m'apparoître à toi pour t'expliquer moi-même mes intentions : le ſoin que tu as marqué juſqu'ici pour inſpirer aux mortels la vertu & la connoiſſance du ſouverain bien, m'a intéreſſé pour ton bonheur, il eſt entre tes mains; choiſis, tu peux parvenir dans la ſuite à être initié au nombre des heureux ; tu ſais par quel chemin je ſuis arrivé à ce ſouverain bien, un ſeul deſir va te faire enlever : parle, on eſt prêt à t'écorcher tout vif, à imprimer avec le ſtilet brûlant le ſacré privilège d'initiation ſur ton cœur, la grande abeille obéira, tu ſera dévoré : voilà les faveurs dont je ſuis le maître, tu n'as qu'à conſentir, c'en eſt fait.

Déhahal ſe tut dans cet endroit & atten-

---

ment pour le public, le manuſcrit ayant été diſté ſans brouillon, & donné tel à l'approbation, il n'eſt point reſté de minute, & c'eſt par cette raiſon que la ſuite de cet ouvrage avoit été interrompue.

dit ma réponse : tous ceux qui environnoient son trône, avoient les yeux sur moi & se préparoient à m'applaudir dans l'idée où ils étoient que j'allois avec empressement répondre à tant de bonté. Mais que j'étois éloigné de ce sentiment! J'avois tressailli de frayeur à la simple proposition : comment en aurois-je pû soutenir la pratique? Je répondis avec un respect courageux que je n'etois pas assez fortuné pour jouir des biens achetés par des endroits si cruels. A peine eus-je achevé ces mots, que Déhahal, sa cour, son trône & la salle disparurent, je me trouvai dans mon lit agité & couvert d'une sueur froide; avec un rouleau de papier à la main : je fus assez long-tems à me remettre; cependant ne me trouvant aucun autre mal que l'agitation, j'en revins peu-à-peu ; je remerciai le ciel du présent qu'il me faisoit par des voies si extraordinaires : je ne doutai plus que le rouleau ne fût la suite des aventures de Lamékis, je l'ouvris ; mais quelle fut ma surprise, il étoit écrit dans des caractères inconnus : je jugeai cependant à la ponctuation & à l'arrangement des périodes que l'idiome étoit caldéen. Je me consolai dans l'espérance de trouver un traducteur. Je fus trouver un savant dans les langues orientales, je lui présentai mon manuscrit ; il l'exa-

mina : ces caractères, me dit-il, me font inconnus, & ne ressemblent à aucun de ceux dont les hommes font usage. Je m'en retournai fort triste, avec l'opinion que je ne réussirois jamais dans mon entreprise.

Plus de six mois s'étoient passés sans que j'y songeasse davantage, lorsqu'un matin travaillant à un ouvrage de piété, (1) j'entendis du bruit dans mon bureau, assez semblahle à celui d'une souris occupée à ronger ou à se faire un passage pour sortir de prison. Je tirai mes tiroirs avec un gant à la main dans l'intétion de l'attrapper si je le pouvois : ma recherche fut vaine, le même bruit continuoit; & je ne voyois pas ce qui l'occasionnoit.

Je cessai ma recherche, & prêtai l'oreille avec attention. Il me sembla que mes papiers étoient remués, je revisitai une seconde fois, je tirai tous mes tiroirs jusqu'au dernier, tout y étoit dans une paix profonde, je m'en étonnai ; enfin je vins au dernier, à peine fut-il ouvert, que je reculai de deux pas un des manuscrits qui y étoient enfermés, s'ouvroit & se refermoit avec la même agitation qu'une éventail entre les mains d'une coquette agaçante. Le frottement étoit per-

(1) Les motifs de conversion à l'usage des gens du monde.

pétuel de la droite à la gauche ; que penser d'un pareil prodige ? Je fus deux heures comme un terme, sans pouvoir & sans oser, je l'avoue, changer de situation.

J'eus beau piquer d'honneur mon courage & ma fermeté, pour m'engager à mettre la main sur ce manuscrit remuant; mes mains se refusèrent à cette action généreuse; mes yeux seuls fixoient ce miracle, il changea bien-tôt. Ce cahier sortit tout-à-coup du tiroir; se posa à la gauche de mon bureau, & demeura dans un état tranquille. Rassuré par ce changement, j'avançois pour reconnoître lequel de mes ouvrages jouoit un rôle si singulier & si extraordinaire, lorsqu'un second prodige me fit dresser les cheveux. Une de mes plumes s'éleva de dedans mon écritoire, comme une éguille enlevée par l'aiman, plongea son bec dans l'encrier, & puis se mit à écrire naturellement sur du papier préparé à continuer l'ouvrage après lequel j'étois ; il me sembla, aux mouvemens de cette plume, qu'elle traçoit des caractères François, je devinai même quelques mots à ses mouvemens; il me parut aussi que l'écriture ressembloit à la mienne, & je ne me trompois pas.

J'étois si émerveillé de toutes ces choses, qu'à peine en pouvois-je respirer; cependant la plume cessa tout-à-coup d'écrire, & passa

du côté du manuſcrit ouvert, elle ratura la page étalée; & à peine eut-elle pris ce ſoin, que le feuillet ſe tourna de lui-même & préſenta le revers: pour le coup, m'écriai-je, ou le diable s'en mêle, ou je rêve: (je ne fus pas le maître de cette exclamation,) ni l'une ni l'autre de ces choſes, me répondit une voix qui me parut ſortir de mon bureau, ne t'effraye de rien, remets-toi à ta place, vois & écris.

Si tout ce que je viens de rapporter, m'avoit rempli de conſternation & de frayeur, qu'on imagine l'état où je me trouvai lorſque j'entendis cette voix ſans pouvoir comprendre de quelle part elle venoit. Je regardai mon bureau avec effroi, la plume écrivoit encore, & continua de le faire pendant plus de trois heures: on s'accoutume peu-à-peu à tout, je me trouvai plus tranquille au bout de ce tems, & j'attendis avec aſſez de patience quelle ſeroit la fin d'une aventure auſſi extraordinaire.

Je commençois cependant à me laſſer de l'attitude, où j'étois, lorſque la voix dont j'ai parlé, s'écria: c'eſt aſſez, à demain. La plume s'arrêta dans l'inſtant, fut gravement s'eſſuyer à l'éponge, & ſe recoucha dans l'écritoire. Le manuſcrit dont j'ai parlé, gliſſa ſur mon bureau & redeſcendit de lui-même dans le tiroir

tiroir, se referma de lui-même, & la serrure fit le même bruit qui lui est propre lorsqu'on la referme.

Le seul cahier sur lequel la plume admirable avoit écrit, resta sur mon porte-feuille, & ne parut agité d'aucun mouvement. J'osai m'en approcher : qu'on juge de ma surprise après avoir lu un titre en écrit grosses lettres semblables à celui de Lamékis, au changement près de ces mots cinquième partie. Je m'assis & je lus; c'étoit effectivement la suite de cet ouvrage, il étoit écrit de mon même caractère, & si je n'avois été bien éveillé lorsque je l'avois vu tracer, je n'aurois pas pu ne pas me persuader que je ne l'eusse écrit moi-même. J'y trouvai vingt pages d'écriture, mon style étoit absolument semblable, &, à l'exception des idées que je ne me rappellois point, tout se rapportoit exactement avec les parties précédentes. Mon imagination échauffée par tant de choses extraordinaires me porta avec fermeté à ouvrir mon tiroir & à m'éclaircir autant que je le pourrois d'un prodige dont je ne pouvois revenir.

A peine eus-je pris cette mâle résolution, que je l'exécutai. J'ouvris mon bureau, le manuscrit qui s'y étoit remis, comme je l'ai rapporté, me parut le même dont l'idiome n'é-

toit point connu, & qui m'avoit été laiſſé lors de l'apparition de Dehahal. J'oſai mettre la la main deſſus pour le prendre, il fit un bond, s'échappa, ſe roula & s'enfonça dans le fond de mon bureau: arrête, s'écria la même voix qui m'avoit déja parlé, il n'eſt pas tems encore; je reculai deux pas, & je m'enfuis de mon cabinet avec une bonne réſolution de n'y pas remettre les pieds de ſi-tôt.

Huit jours ſe paſſèrent ſans que je puſſe prendre ſur moi d'y retourner; cependant une néceſſité abſolue m'y ayant contraint, j'y rentrai à huit heures du matin. Mais, ô prodige ſans pareil! une jeune perſonne, dont les traits étoient charmans & divins, paroiſſoit aſſiſe dans mon fauteuil, & écrivoit; toute autre apparition m'auroit éloigné pour jamais de ce cabinet. Ne devois-je pas le regarder comme enchanté? Mais la beauté a cela de propre, elle attire au lieu d'éloigner: mon premier mouvement avoit été de fuir, le ſecond me retint. Dois-je craindre une ſi belle femme, me diſois-je? ſi l'intelligence qui m'accompagne ſans ceſſe, reſſemble à cette divine perſonne, ou que ce ſoit elle-même, comme j'ai lieu de le préſumer, qu'ai-je à redouter? Perſuadé par ce raiſonnement, je l'enviſageai avec plus de témérité.

Elle étoit blonde, avoit le teint d'un blanc à

éblouir & des traits faits pour charmer; ses cheveux lui tomboient en boucles sur ses épaules, sa robe étoit blanche, & me parut d'une moire blanche ondée de bleu mourant ou nué, une écharpe d'une mousseline extrêmement fine déroboit une partie de sa gorge, ses bras étoient presque nuds, d'une forme parfaite. Les manches de sa robe descendoient jusqu'au coude, & étoient rattachés d'une mousseline de soie bleue-céleste, qui donnoit un éclat infini à sa parure. Je ne pus voir ses yeux, elle les avoit baissés, & paroissoit travailler avec beaucoup d'attention.

J'aurois bien désiré qu'elle les levât; je me sentois une agitation extrême: quoi! me disois-je en secret, j'ai été capable de fuir un séjour qui renferme des charmes si touchans? Se peut-il que ma frayeur & mon peu de courage m'ayent aveuglé au point de perdre des momens si précieux?

J'achevois à peine cette réflexion, que l'adorable personne, qui occupoit mon bureau, leva les yeux & m'envisagea avec un souris qui pénétra jusqu'au fond de mon ame: quels traits, grand dieu! quelle beauté! Mes sens pétillèrent, j'accourus vers elle, rien n'étoit capable de me retenir, j'allois me jetter à ses genoux, j'ouvrois la bouche pour étaler tout ce que mon cœur ressentoit, lorsque la beauté divine qui me char-

moit, baiſſa la tête, la mit dans un des tiroirs de mon bureau, & y entra avec autant de facilité qu'un renard dans ſon terrier. Pour le coup je fus à bout: je reſtai les bras étendus, la bouche ouverte, j'avois les yeux collés ſur le bureau ſans que je fuſſe en état de revenir d'une ſurpriſe occaſionnée ſi légitimement. Qui n'en auroit pas fait autant à ma place?

Un juſte dépit me tira enfin de cette ſtupidité : ah! c'en eſt trop, m'écriai-je; qui que vous ſoyez, intelligence, femme inviſible, ou diable, ceſſez de vous jouer de moi : qu'avons-nous à démêler enſemble? Un éclat de rire qui ſortit de mon bureau, me fit connoître qu'on vouloit bien plus ſe réjouir de moi, que me faire du mal : ſoit, m'écriai-je, en prenant ſur moi pour ne point faire paroître de frayeur, rions; ſi j'avois les mêmes prérogatives, j'en uſerois peut-être avec plus d'excès. Travaille, travaille, s'écria la voix; le tems perdu ne ſe recouvre pas. Travaillons donc, répondis-je avec le même dépit en m'approchant de mon bureau, il ne s'agit que de ſçavoir ſi je ſuis en état d'obéir. Un nouvel éclat de rire répondit à ce diſcours; j'y étois fait, & je ne m'en émûs plus.

Enfin, pour terminer une aventure qui n'a jamais eu de pareille, je pris une plume, &

me mis en devoir d'écrire. A peine fus-je prêt à le faire, que le cahier qui étoit devant moi s'agita, je voulus me lever : ne crains rien, me dit la voix, lis ce qui est écrit, & achève, l'Esprit fera le reste.

Je me prêtai à tout ce qu'on voulut, je pris le manuscrit, & je lus. A peine fus-je à la dernière ligne, qu'un enthousiasme soudain s'empara de mon imagination, j'écrivis avec une rapidité surprenante, & je ne cessai qu'au bout d'un mois & un jour. Au bout de ce tems j'eus faim, je quittai le travail, & fus satisfaire aux besoins naturels. Je mangeai & bus sans m'arrêter l'espace de trente & une heure : après ce tems je m'endormis, mon sommeil dura trois jours & trois nuits, le quatrième je me réveillai, tout ce qui m'étoit arrivé jusques-là me parut un songe, & je l'ai toujours cru depuis.

Ce qui est de positif, c'est qu'en retournant dans mon cabinet je trouvai les aventures de Lamékis achevées. Le public croira ce qu'i lui plaira de ces prodiges, il me seroit trop difficile d'entreprendre de le persuader. Quoi qu'il en soit, voici la suite des aventures de Lamékis qu'il a paru désirer. Heureux si la fin de cet ouvrage l'engage à me continuer sa bienveillance, mon but est de lui plaire : si les bonnes intentions méritent son indulgence

il n'y a point d'auteur à Paris qui en ſoit plus digne que moi.

Continuation de l'hiſtoire de Lamékis.

Le philoſophe Dehahal s'arrêta tout court alors, leva les yeux au ciel, ſe préſenta enſuite & après s'être relevé, m'ordonna d'imiter ce qu'il venoit de faire. Son ordre exécuté : baiſſe les yeux, me dit-il, & écoute avec toute l'attention dont tu es capable; la vérité même va parler par ma bouche; ce qui te reſte de tes préjugés, va s'évanouir; ton ame allarmée juſqu'ici de ſa deſtination, verra terminer ſes doutes & entrera dans la quiétude : ô Lamékis, que de merveilles! Pourras-tu les entendre ſans en mourir de plaiſir? Adore le tout-puiſſant, qu'il ſoit à jamais loué.

O Noc-ha-dor, être des êtres, moteur de l'Univers, ne permets pas que je profane par aucune abſence ton hiſtoire ſacrée! & vous, ô divin Scéalgalis, inſpirez-moi.... Les cieux s'ouvrent, les rayons ſacrés dardent & m'échauffent, je commence. (1). . . . .
. . . .

(1) Il ſe trouve ici une lacune conſidérable dans le manuſcrit.

Après que Dehahal eut achevé cette admirable histoire, il reprit la sienne. Juge, ô Lamekis, continua t-il, si mon ame fut enchantée de tant de prodiges & de vérités ; il me sembloit être déja initié à l'être universel dont on venoit de me tracer un portrait si parfait : qui l'avoit pu faire que lui-même ? Ce n'étoit pas un Dieu peint par de chetifs mortels, qui l'annoncent revêtu de toutes leurs passions, qui en font un maître vengeur, jaloux, cruel & se délectant à perdre éternellement ceux qu'il a créés; à ce portrait divin je reconnoissois un être suprême, dont le bonheur éternel n'a besoin que de lui-même pour le rendre solide & durable. Le monde créé par sa toute puissance & sa bonté sans pair, n'avoit pour but que la grandeur & la générosité. Du néant tirer des choses animées pour les rendre heureuses sans leur faire acheter leur félicité, me paroissoit le véritable apanage de la divinité : ces loix admirables dictées par le même esprit tendantes à en récompenser les observations par des degrés de récompenses propres à ceux de la perfection, sembloient avoir été données moins pour faire des malheureux que pour élever les cœurs par la reconnoissance à leur divin législateur; la privation de ces biens promis, l'avilissement des infrac-

teurs obligés de reprendre une nouvelle vie sur la terre & de recommencer leur carrière, le seul supplice annoncé à ceux qui ne s'étoient pas rendus dignes des graces offertes à leur vertu, dénotoit une sagesse & une bonté propre au seul Noc-ha-dor. En effet, rien de plus grand que cette conduite; un mortel a payé le tribut à la nature sans avoir pu mériter le bien accordé à la pratique des vertus. Noc-ha-dor l'a créé pour le rendre heureux & ce foible mortel par une conduite opposée à l'esprit de son créateur, s'en est rendu indigne, il reprend un autre corps, il rentre dans la lice, l'expérience gravée dans son ame lui apprend qu'il est privé par sa faute d'un bien qui lui étoit propre : il est prévenu qu'il peut encore y parvenir en tenant une conduite opposée à celle qu'il a tenue autrefois, en adorant une bonté suprême, en la glorifiant; il convient qu'il ne s'en est pas rendu digne, & par cet acte d'humilité dont la source est enfantée par la justice dans son cœur, il mérite que Noc-ha-dor répande une grace assez suffisante pour lui accorder les forces qui lui manquent pour arriver enfin à l'état heureux qui lui avoit été destiné de tout tems. As-tu bien senti, ô trop heureux Lamekis! continua le grand Dehahal

avec un nouvel enthousiasme, ce grand passage qui annonce à l'homme qu'il n'est point créé pour être éternellement perdu, & que le mot d'éternel & de jamais exprimé dans nos langues, n'est qu'un instant devant le grand Noc-ha-dor ? Conçois-tu toute la majesté de ce passage & le blasphême affreux de ceux qui ont borné la toute-puissance en lui supposant des passions de vengeance, d'inclémence & de fureur contre ces créatures paîtries de son auguste main, & échauffées par son souffle éternel ? Noc-ha-dor s'est expliqué lui-même : qu'il est grand, qu'il est bon, ô Lamékis ! sans parler de récompenses ni de supplices ; la manière dont on nous expose ici sa grandeur ne suffit-elle pas pour le rendre digne de nos adorations ?

Je fus pénétré de ce que je venois d'entendre, continua Dehahal, je ne m'apperçus que quelques tems après du renouvellement de mon hémorrhagie. A peine le triple rouleau sur lequel étoit écrite cette histoire divine, avoit été replacé dans le sanctuaire, qu'elle m'avoit repris. L'un des sylphes qui me tenoit suspendu par les pieds, laissa à son confrère le soin de son office, & m'ouvrant la bouche avec force, enfonça sa main dans mon palais, saisit

ma langue ; l'empoigna & me promena de cette manière en triomphe par toute l'île, où tous les peuples attendoient que je paruſſe pour me féliciter de la gloire dont je venois d'être couvert. L'acclamation univerſelle, & les louanges qui me furent données, calmèrent la douleur amère que je reſſentois : mais elle acheva de s'évanouir à l'honneur ſingulier que je reçus. Le Loug-hou-kou planta un pieu dans la terre de ſa divine main, au bout duquel étoit un croc de fer après lequel il m'accrocha lui-même par la langue ; c'étoit la dernière cérémonie ; tous les ſylphes de l'île vinrent quatre à quatre me complimenter comme aggrégé.

Chacun m'honoroit d'une diſtinction décrite dans le cérémonial. Le premier qui étoit le plus âgé, s'avança à reculons juſqu'à ce qu'il fût près de moi ; enſuite il m'arracha un poil de la barbe, me donna un ſoufflet, & s'en retourna en s'écriant : Ab-kal-hous (1).

Le ſecond armé d'une verge de fer, m'en frappa ſur la tête, en prononçant les mêmes mots. Le troiſième me ſouffla dans l'oreille & me releva le nez, mit les deux doigts dans les

(1) C'eſt-à dire, ſois à jamais heureux.

narines, & m'obligea d'éternuer avec des efforts. Pour le quatrième, moins privilégié, il n'eut que l'honneur de me cracher dans la bouche, & cela avec toute l'abondance dont il fut capable.

Après que tous les ſylphes & la Peu-plaukai-ki eurent ſatisfait de cette manière à l'hommage qu'ils me devoient, le Loug-hou-kou empoigna le pieu, quatre ſylphes me ſaiſirent en même tems à travers le corps, & le ſecretaire d'état m'arracha la langue avec force ; je ne ſentis aucune douleur à cette dernière diſtinction ; une langue trois fois plus groſſe, & qui rempliſſoit exactement mon palais, revint dans l'inſtant & reprit la place de celle qu'on emportoit avec beaucoup de cérémonie, portée au bout d'un bâton : je fus obligé de la ſuivre comme les autres, & dès qu'elle eut été placée, dans le temple, tout ceſſa, & je me trouvai dans l'état où tu me vois aujourd'hui.

Je ne pus m'enpêcher de ſoupirer lorſque Déhahal eut fini ſon hiſtoire, & de ſouhaiter avidement de n'être point obligé d'imiter ſes travaux : Que vois-je, s'écria ce philoſophe ; tu gémis intérieurement. Se pourroit-il que les endroits qui devroient te porter à déſirer les plus grands biens, ſerviſſent à te priver de leur

jouissance? Tu pâlis, ta foiblesse te fait envisager de légères épreuves comme des supplices affreux. Parle, ta réponse va décider de ton sort, tu peux même te rassurer si ta vocation ne te porte point à rechercher le repos solide; je t'en exempte, je te ferai reporter sur la terre, en considération même des vertus que tu as fait ici paroître, & de la manière sur-tout dont tu t'es conduit à l'épreuve des douze tables : une grace telle qu'elle soit, te sera accordée. Après ces assurances, rien ne doit t'empêcher t'expliquer.

Pendant que Dehahal me parloit, je me rappellai l'avis du sylphe, qui m'avoit transporté dans l'île, par lequel j'étois condamné à ramper en reptile sur la terre, en cas que je n'osasse tenter les épreuves. Je frémis de l'alternative. Seigneur, m'écriai-je dans mon effroi, quelque grand que soit le désir de vous imiter, je ne me sens pas autant de fermeté pour la pratique des souffrances corporelles, que pour les vertus morales; si je suis écorché tout vif, pendu par les pieds & par la langue, ce ne sera, j'ose vous l'avouer, qu'avec un regret mortel : eh bien, interrompit Déhahal avec un dépit éclatant, retourne sur la terre, suis moi. Scèalgalis va prononcer : ô ciel, m'écriai-je en obéissant! quelle est la rigueur de la destinée

humaine, s'il faut acheter les biens éternels par des souffrances si affreuses ? Pourquoi le tout-puissant ne daigne-t-il pas nous donner la force d'y résister ?

Que viens-je d'entendre, s'écria Dehahal, en m'arrachant quatre dents, tu blasphêmes ! Après ces mots prononcés avec fureur, il battit sept fois des mains ; à la dernière une nuée d'esprits noirs couvroit le ciel : qu'on le saisisse, s'écria le barbare philosophe ; je l'abandonne, & après lui avoir fait souffrir la peine de la triple de Gul-gin-hak, (1) en réparation de son crime, vous le précipiterez sur la terre, où il rampera jusqu'à nouvel ordre. Qu'on juge de mon effroi à ce discours. Sans être au fait du supplice auquel on me condamnoit, je ne doutai pas qu'il ne fût extrême. Dans cet esprit, je voulus me jetter aux pieds du philosophe, & lui crier miséricorde ; mais il étoit déja disparu. O Vilkonhis ! m'écriai-je, ayez pitié de moi ; mon seul espoir est en vous.

J'eus à peine le tems de faire cette priere, j'étois déja saisi par les esprits noirs. O ciel ! qui pourra imaginer la manière dont ils m'enlevèrent ; chacun d'eux me saisit en une partie de mon corps, cinq s'étoient mis à cha-

(1) Supplice de l'île des sylphides.

que main & à chaque pied, & m'enlevoient par les doigts : le reste de cette troupe s'étoit attaché à ma tête, avoient démêlé mes cheveux & m'enlevoient chacun par un poil; tout mon corps étoit enfin tiraillé, & je fus enlevé dans les cieux de cette manière barbare. Je regrettai alors de ne m'être pas laissé écorcher tout vif, je n'aurois pas assurément souffert davantage. J'avois beau jetter des cris horribles, rien n'attendrissoit les cruels, ils éternuoient de mes souffrances, & montroient sur leur physionomie monstrueuse un air de satisfaction qui prouvoit la noirceur de leur ame. O grand Vilkonhis! se peut-il que vous ne m'ayez pas secouru dans une si affreuse nécessité ?

Après m'avoir promené de cette manière pendant long-tems, ils s'arrêtèrent sur un nuage épais & noir, & m'accrochèrent par la nuque du col à un crampon attaché à une perche fort haute. Je m'y trouvai bien à mon aise en comparaison de l'état dont je sortois; toutes les extrémités de mon corps jusqu'à mes cheveux, dont chaque brin étoit droit comme une aiguille, tout étoit resté tendu, & me faisoit ressembler à un hérisson ; peu-à-peu ce tiraillement cessa ; je commençai à respirer & à espérer la fin de mes maux.

Mais ſi je me fuſſe ſouvenu de ce terrible mot, la triple de Gulgin gak, qui exprimoit trois ſupplices différens, je ne me ſerois pas laiſſé aller à un eſpoir ſi doux.

Cependant un cri général ayant frappé mes oreilles, j'ouvris mes yeux qui étoient reſtés fermés juſqu'alors. Je vis quatre grands ſylphes qui arrivoient de quatre angles différens avec une raquete à la main, les eſprits noirs s'étoient rangés de ſorte qu'ils avoient l'air de ſpectateurs qui attendent une ſcéne pour les amuſer. Hélas! ma conjecture ne fut que trop juſte; l'un des ſylphes avança vers moi, me ſaiſit d'une main puiſſante, & de l'autre me fit ſauter dans les airs par le moyen de ſon énorme raquette comme une bale de paume; je fus élevé fort haut, & je retombai ſur une autre raquête qui ne me fit pas faire moins de chemin; quelque douleur que je reſſentiſſe, ce ne fut rien en comparaiſon d'une chûte que je fis par la mal-adreſſe d'un des ſylphes qui faiſoit le petit-maître avec ſa raquette, & qui manqua de me renvoyer: je tombai par terre, & le froiſſement fut ſi ſenſible, que je perdis entièrement connoiſſance; que pouvoit-il m'arriver de mieux dans une pareille occaſion?

Le dernier ſupplice auquel je fus condamné fut le plus cruel & celui qui me fit le moins

fouffrir. En reprenant la connoiffance, qu'on juge de ma furprife extrême & de ma douleur en reconnoiffant l'état prodigieux dans lequel j'étois transformé. Oferai-je l'avouer, je me trouvai ferpent & le plus affreux que la nature ait peut-être jamais produit. Je rampois fur la terre, une forêt obfcure étoit mon habitation, & mon afpect caufoit tant de frayeur, que tout fuyoit devant moi.

Après cette connoiffance affreufe, je me repliai de défefpoir, & voulus de ma langue empoifonnée me percer de cent coups mortels: Vains efforts! s'écria une voix venant du ciel, tu ramperas jufqu'au moment qu'une femme fidelle te rendra ta première forme. Bénis Scéalgalis dont la bonté fans pareille empêche que ton fupplice ne foit éternel; fans l'épreuve des douze tables dont tu es forti victorieux, il n'y auroit point eu de miféricorde, ton blafphême auroit encouru la dernière mort, (1) vis & loue à jamais le grand Noc-ha-dor. Il te laiffe l'ufage de la parole pour qu'elle te ferve à rapprocher le moment malheureux qui doit finir ton fort. Sinoüis en ta faveur jouit du même avantage; la compagnie d'un ami fi cher t'aidera

(1) Celle de l'ame: les fylphides prétendent que le fupplice éternel eft de rentrer dans le néant.

à

à supporter tes malheurs, il est dans le bois. Voilà, ô Lamékis, ce que j'ai pu opérer pour ta consolation; j'aurois pu faire mieux si tu l'avois voulu.

Après ces mots la voix se tut, elle ne servit pas peu à calmer ma fureur; l'espoir est un remède salutaire aux souffrances, je pouvois reprendre ma première forme; il s'agissoit de chercher une femme fidelle, elle n'étoit pas introuvable. L'usage de parler qui m'étoit conservé, étoit devenu un trésor. Sinoüis vivoit, je devois sans doute le rencontrer, un compagnon de disgrace sert à les supporter: voilà tout ce que je me dis en un moment.

Je passai le reste du jour à cotoyer un ruisseau, dans l'espèrance d'y rencontrer le malheureux Sinoüis; mais ma recherche fut vaine. Vers le milieu de la nuit j'entendis une voix qui sembloit se plaindre, je dressai la tête pour écouter, & il me sembla distinguer des sons qui m'étoient connus. Dans l'idée qu'ils partoient de mon ami fidèle, je me traînai jusqu'à l'endroit où ils étoient proférés. A peine eus-je fait demi-quart de kéries, que j'entendis ces mots: Faut-il que j'aie tout quitté pour suivre un homme dont l'infortune s'est étendue sur tout ce qui l'approche? dans quel état, grand dieu! mon

amitié m'a-t-elle plongé? Ne me vois-je pas l'opprobre de tout l'univers, & obligé de me cacher pour dérober ma honte & mes malheurs? Des pleurs amers entrecoupèrent ces mots, & j'en fus touché jufqu'à l'excès.

Je me preffai d'arriver jufques fous l'arbre, où étoit Sinouïs : la fineffe de mes yeux m'aida à le diftinguer : il trepignoit fur une branche, & il me parut tel que je l'avois vû, c'eft-à-dire hibou. Je lui adreffai la parole, & me fis reconnoître; il en fut d'abord fi effrayé, qu'il fe laiffa tomber, & fans le fecours de fes aîles qui le foutinrent, il fe feroit tué; je le raffurai : Quoi, c'eft vous, ô mon cher Lamékis, s'écria-t-il douloureufement! puifque je vous retrouve, je me perfuade que je vais être moins malheureux. Après quelques difcours femblables dictés par l'amitié, il defcendit près de moi, mais malgré tout ce que je lui difois pour le raffurer, il n'ofoit m'approcher. Il m'avoua que mon afpect étoit terrible, & qu'il n'étoit pas le maître de fon effroi. Je me fervis de ce moyen pour le confoler : Vous voyez, lui dis-je, que votre fort, tout rigoureux qu'il eft, n'eft pas à comparer au mien, puifque je vous fuis moi-même en horreur, après la connoiffance que vous avez que je fuis ce même Lamé-

kis que vous aimez, & pour lequel vous avez tout quitté. Dans quel désespoir cette connoissance ne doit-elle pas me jetter ? Sinoüis parut honteux de ces mots ; rien ne console davantage que de rencontrer plus malheureux que soi : il se trouva intérieurement fortuné de ne point me ressembler, & cette idée le remit dans une assiette d'esprit assez tranquille pour me rapporter en ces termes, tout ce qui lui étoit arrivé depuis notre séparation.

A peine vous eus-je quitté ; entraîné par la force de mes sens, ô Lamékis, me dit-il ! que je me replongeai dans tous les délices qui m'étoient offerts. J'en étois si enyvré, qu'à peine me souvins-je (oserois-je l'avouer) que vous existiez. Mais aussi, grand Vilkonhis! qui à ma place n'auroit pas succombé à l'aspect de tant de charmes ? J'avois aimé autrefois ; je vous l'avoue, ô cher compagnon de mes disgraces, une adorable phénicienne qui m'avoit été enlevée par un rival barbare, tous les instans de ma vie, depuis cette perte, avoient été employés sans fruit pour la retrouver ; le motif de mon dernier voyage procédoit autant de l'espoir de la retrouver, que de mon affection pour vous, ô Lamékis ! il est tems de l'avouer. Je la reconnois à une de ces tables, elle est toute charmante, toute adorable,

quel eſt le tendre amant qui eût réſiſté à un pareil appât ? Je me jette dans ſes bras, là je me dédommage de tant de pleurs, de peines, & d'inquiétudes que m'avoit cauſés ſon abſence. Mais, ô fatal retour ! à peine ai-je joui d'un bien ſi flatteur & ſi déſiré, que la beauté que j'adore, perd peu-à-peu de ſes charmes, & quitte par degrés ces appas ſi flatteurs, bientôt le reſte s'évanouit, & à leur place ſe ſubſtituent des traits groſſiers & monſtrueux. Je reconnois un ſylphe noir, je veux jetter un cri d'effroi, je ne trouve plus en moi d'organes ; mes bras veulent s'étendre, mes pieds s'enfuir, j'en ai perdu l'uſage, ou pour mieux dire, ils ſe ſont évanouis. O grand Vilkonhis, qui l'avez permis! quelle eſt ma ſurpriſe affreuſe ! je me reconnois hibou & des plus hideux. Mon ſort effroyable me fait frémir, je jette un regard furieux ſur les cauſes de mon infortune ; au lieu de ces mets ſi enviés, mes yeux ne découvrent que des vipères, des crocodiles & des ſerpens, & pour convives des monſtres affreux : je m'enfuis, je me cache, vous ſavez le reſte. Un eſprit noir me ſaiſit, m'enlève à vos yeux, & me jette dans l'île des ſylphides, dans cette forêt, où j'ai langui juſqu'à ce jour.

Je ne fus pas surpris de cette histoire, Sinoüis avoit mérité son sort; pour moi qui avois résisté à l'épreuve des douze tables, je ne pouvois m'empêcher de murmurer intérieurement de la cruauté avec laquelle on me traitoit : je me ressouvenois parfaitement qu'on m'avoit permis de demander une grace qui devoit m'être accordée; on ne se rend jamais justice; j'oubliois que le blasphême dont on m'avoit repris m'en avoit rendu indigne, & que ce n'est pas assez d'avoir commencé à faire le bien, qu'il faut y persévérer. Une faute griéve n'anéantit-elle pas toutes les bonnes œuvres passées ? Oui sans doute, & je ne devois pas m'étonner de la rigueur de ma destinée.

Nous fûmes quelques tems, Sinoüis & moi, sans parler; enfin je rompis le silence, & lui rapportai à mon tour, ce qui m'étoit arrivé depuis notre séparation. Tout sensuel qu'il m'avoit toujours paru, il me blâma du peu de fermeté que j'avois témoignée, après avoir montré tant d'ardeur pour arriver au souverain bien. Je convins de la justesse de sa réplique, & ne cherchai point de détour pour excuser ma foiblesse. Une partie de la nuit se passa à nous plaindre & à nous consoler mutuellement.

A peine l'Aurore au teint de rose parut-elle

ſur l'horiſon, que Sinoüis m'interrompit : Fuyons, me dit-il; cette caverne prochaine eſt mon aſile & vous ſervira de repaire. Là nous pourrons continuer notre entretien ſans crainte d'être interrompus : Eh ! qui pourroit le faire, m'écriai-je dans un lieu auſſi ſolitaire ? Ah! que dites-vous, reprit triſtement Sinoüis, ſachez que ſi je m'expoſois un moment de plus à la vûe des habitants de ces bois, j'en ſerois dévoré : le vulgaire ignorant prétend que nous ſommes ennemis de la lumière, & que nous ne pouvons en ſupporter l'éclat; je l'ai cru moi-même autrefois, mon expérience m'a détrompé. Le hibou ſe cache, il eſt vrai, dès que le jour commence, mais c'eſt à regret ; c'eſt bien plus une fuite qu'une antipathie. Il eſt l'horreur de tous les autres animaux ; croiriez-vous, ô Lamékis! que tous les habitans du ciel, les oiſeaux de toutes les eſpèces ſe réuniſſent pour le huer ? Vous entendez déjà le criaillement de tous ces oiſeaux, ce n'eſt rien en comparaiſon de ce qui ſuccéderoit ſi j'étois aſſez hardi pour attendre leur approche. Imaginez-vous que ce qui frappe vos oreilles actuellement, eſt un avis général que je ſuis ici & un mandement univerſel pour y attirer tous les oiſeaux d'alentour. Dès qu'ils ſont prévenus ſur ce ſujet, ils

ſe raſſemblent, m'environnent de toutes parts, m'étourdiſſent de mille cris, & l'aventure finit par un million de coups de bec furieux qui mettroient en pièces un hibou aſſez ſot pour oſer les attendre ; j'ai penſé en être la victime. En achevant ces mots Sinoüis, prit un vol languiſſant & fut ſe réfugier dans la caverne.

Il étoit tems; à peine fut-il en marche, que des nuées d'oiſeaux de toutes eſpèces que je n'avois point entrevus, s'élevèrent de deſſus les arbres, le ſuivirent en troupe avec un gazouillis inſuportable ; ils furent continuer leur huée ſur le rocher où ils ſe repoſèrent. J'en fus ſi indigné, que s'il m'avoit été poſſible de les châtier, je m'y ſerois porté avec un ſingulier plaiſir; je ne pus que ſiffler, & je le fis avec des ſons ſi aigus en me traînant vers la caverne dans laquelle je fus me réfugier, que les oiſeaux effrayés s'éloignèrent, & mirent un intervalle à leurs clâmeurs importunes.

L'antre, dans lequel j'entrai, me parut éclairé & très-propre à y faire ma demeure. Un ruiſſeau d'une eau plus claire que le criſtal en ſortoit avec un murmure qui m'auroit plu dans tout autre temps. En levant les yeux vers le fond, j'entrevis deux hiboux, & j'en fus ſurpris. Ils étoient ſi ſemblables, qu'il me fut impoſſible

de discerner lequel renfermoit Sinoüis; l'un des deux paroissoit éviter les approches de l'autre, & le dernier sembloit vouloir le caresser. Que signifie ce que je vois, ô Sinoüis; m'écriai-je en levant la tête? vous êtes deux hiboux; se pourroit-il que vous eussiez un associé de la même espèce? Non, reprit ce triste ami, cet oiseau qui vous surprend, est réellement ce qu'il paroît, il me croit sans doute propre à répondre à son instinct, il est femelle, je lui parois mâle, ma froideur lui a fait sans doute penser que j'étois indifférent; il me fait sa cour, m'assure en son langage & par ses façons que je lui conviens & qu'il m'aime. Après cette déclaration qui m'a déja été répétée plusieurs fois, cette aimable chouette me proposa affectueusement de travailler de compagnie à faire un nid, & de peupler de nos petits cet antre désert. Jugez si la proposition me convient & si je suis capable de répondre à ses ardens desirs. J'enrage de cette situation nouvelle; j'ai beau faire le cruel, l'assurer que j'ai juré de ne jamais aimer, elle me poursuit sans cesse; je viens de lui dire qu'elle m'obligeroit par ses importunités à quitter cette retraite; elle me répond qu'elle me suivra en tous lieux; quel tourment! Aurois-

je dû m'attendre à ce ſupplice nouveau? C'eſt donc un ſupplice d'être aimé, m'écriai-je en ne pouvant m'empêcher de rire intérieurement de l'aventure! Que ne laiſſez-vous eſpérer à la chouette que vous ſerez ſenſible un jour à ſa tendreſſe? Ah! je n'ai garde, reprit vivement Sinoüis, ſa reconnoiſſance iroit à l'excès, elle eſt ſi vive & ſi accoutumée à faire les avances, que la nuit paſſée elle penſa me ſurprendre en dormant; ce n'eſt qu'à coups de bec que je m'en ſuis débarraſſé. Jugez à quoi ma complaiſance m'expoſeroit. L'indifférent hibou n'en put dire davantage. Effectivement la chouette le preſſoit vivement, & l'obligea pour ſe défendre de ſes approches, d'interrompre l'entretien. Quelque malheureux que je fuſſe, je ne pus m'empêcher de rire de cette plaiſante ſcène, la converſation entr'eux étoit vive, le ſon de leur voix reſſembloit à un bruit de pots caſſés. Enfin Sinoüis trop preſſé jugea à propos de quitter la place, & de venir ſe réfugier tout près de moi. L'ardente chouette le ſuivit amoureuſement; mais ayant levé la tête & ſifflé, je lui fis une ſi grande frayeur, qu'elle s'enfuit, & fut ſe cacher dans une crevaſſe obſcure du rocher.

Sinoüis m'avoua que je venois de lui rendre

le service le plus essentiel qu'il pût recevoir de sa vie: en vérité! s'écria-t-il par réflexion & du plus grand sérieux du monde? J'étois excédé; mais peut-on pousser l'indécence à un tel excès, j'eus l'injustice de me réjouir intérieurement de ce qui l'affligeoit si vivement; mais je ne tardai pas à en être puni, & à faire moi-même l'expérience de mon injustice, tant il est vrai que quelque'attachés que nous soyons à nos amis, nous ne ressentons jamais leurs peines avec la sensibilité dont nous ressentons les nôtres. Pour en venir à ce point d'humanité, il faut avoir enduré les maux dont on se plaint, alors on est véritablement tendre & compatissant; c'est ce que je ne tardai pas à éprouver.

Nous fîmes des réflexions assez tristes pendant quelques heures sur notre état malheureux; cependant tout cruel qu'il est, m'écriai-je avec un sentiment de respect pour les décrets éternels, nous devons remercier l'auteur de notre existence, de ce qu'il a permis que nous ayons conservé l'usage de la raison & de la parole? Que me dites-vous, interrompit Sinoüis en battant des aîles d'impatience, ne vaudroit-il pas mieux cent fois que nous fussions en effet ce que nous paroissons? Ne sem-

ble-t-il pas au contraire que cette raifon ne nous foit laiffée que pour fentir toute la grandeur de notre infortune? Revenez d'un fentiment fi contraire à la foumiffion due au tout-puiffant, repris-je; ce maître abfolu de toutes chofes, ne permet rien fans des raifons auffi juftes qu'il eft grand; un jour viendra que vous fentirez toute l'excellence de fes décrets; le nuage groffier de notre humanité nous empêche de la pénétrer, & eft la fource de ces murmures criminels. Recevez cet avis d'un ami qui vous aime, & qui feroit au défefpoir de vous voir plus malheureux. Un blafphême m'a réduit dans l'état où vous me voyez; un trop grand penchant à vous contenter, a caufé votre métamorphofe; que notre expérience nous humilie; les vrais fages en doivent profiter. Il n'y a que les fous qui la méprifent, & qui fe plongent dans le défefpoir.

Ce peu de mots fit impreffion fur le malheureux Sinoüis, & me donna lieu de faire moi-même quelque réflexion. Une prière fervente au fouverain être des êtres fut fuivie d'une entière réfignation à fes décrets. Ces fentimens pieux & convenables à notre fituation humiliante, donnèrent quelque tranquillité à notre efprit:

A quoi tient-il, s'écria mon ami en me regardant fixement, que vous n'acheviez vos aventures? Ce feroit un puiffant moyen pour nous diftraire l'un & l'autre de tant d'ennuis. Volontiers, repris-je ; ce moyen eft infaillible pour nous prouver que nous ne fommes dans la vie que pour en effuyer toutes les traverfes, vous en allez juger dans peu; j'en fuis un exemple bien pofitif. Après avoir rêvé un moment, je repris dans ces termes l'hiftoire de la princeffe des Amphitéocles, racontée par elle-même à la reine, à Lodaï & à Boldeon, en faifant reffouvenir Sinouïs que c'étoit toujours Motacoa qui parloit.

Suite de l'hiftoire de la princeffe des Amphitéocles.

Si votre augufte père prouvoit par cet ordre prévoyant fa politique fine & déliée, continua le Karveder à la princeffe des Amphitéocles; Mag-na-fa-bal-da montra combien elle étoit habile & adroite en fe dérobant fubtilement au jufte courroux de fon fouverain.

Le piedeftal fur lequel étoit placée l'idole, fut l'afyle dans lequel elle fe jetta, & où elle

fut long-temps à l'abri d'un ſupplice mérité. Lindiagar ayant été averti qu'elle ne ſe retrouvoit plus, fit faire des recherches exactes dans l'intérieur du temple, & ne fut pas peu ſurpris de ce que cette prêtreſſe lui fut échappée. Il ne voulut pas deſcendre de la grande tribune qu'elle ne ſe retrouvât, & qu'il ne l'eût perdue. Des ennemis de cette trempe ne doivent point être ménagés. Un ſage politique eſt obligé dans de pareilles occaſions pour ſa tranquillité & celle de l'état, de trancher par la mort avec de tels ennemis.

Pendant la recherche qu'on faiſoit de Mag-na-fa-bal-da, qui continuoit à ne point ſe retrouver, la princeſſe ſuppoſée aimée par l'accuſation de Mag-na-fa-bal-da, fut amenée à Lindiagar par les prêtreſſes. Le droit inconteſtable que donnoit l'élévation de la grande tribune, qui mettoit au deſſus de toutes les loix, donna lieu au ſouverain de ſatisfaire au deſir qui le preſſoit d'enviſager cette princeſſe. Et pour cet effet il ordonna que ſon voile fût levé; les prêtreſſes de la confidence de leur ſupérieure voulurent réſiſter : elles prévoyoient bien que de cet ordre dépendoit leur condamnation; mais vains efforts! Le Karveder les obligea d'obéir : la princeſſe parut à viſage

découvert. Grand Dieu! s'écria Lindiagar en frappant trois fois le Tok-ho-dor (1), se peut-il que le mensonge & la supposition osent exercer leur noirceur jusques dans le sanctuaire de Fulghane? Est-ce là cette princesse que le feu n'avoit point épargnée, & qui a donné lieu à la supposition d'une autre? O vous, mes Bil-bougan-gans (2)! voyez & jugez.

Le peuple qui avoit tout entendu, & qui ayant l'usage des yeux permis, reconnut la fausseté du discours de la grande-prêtresse, jetta un cri furieux, par lequel il la déposoit & la condamnoit à la Fa-ris-bouk (3). Le roi confirma le jugement, fit cesser le murmure, & ordonna à celle qui venoit de donner lieu à la

(1) Une cloche quarrée, laquelle étant touchée par le roi, donnoit la liberté des yeux & de la respiration; à peine en un siècle ce privilège étoit-il accordé au peuple.

(2) Mes enfans: le roi ne parloit jamais à son peuple en général, qu'il ne se servît de cette expression.

(3) Supplice de distinction: il consistoit à être mis sous une presse, où vous étiez applatis comme une feuille de papier; la liqueur qui en sortoit se brûloit en face du simulacre, & la peau qui l'avoit exprimée, étoit enchassée & mise dans le temple avec un bas-relief, qui apprenoit la cause de sa condamnation.

condamnation de la prêtresse de rapporter elle-même ce qu'elle sçavoit de son intrigue, sous peine d'encourir le même supplice que la grande prêtresse. La jeune personne effrayée de cette menace, se jetta aux pieds de Fulghane, tourna le dos au roi, & après ces marques de respect, elle convint qu'elle étoit fille de Mag-na-fa-kal-da, & que la haine que sa mère avoit eue de tout temps pour la princesse Cléanes, qu'elle ne pouvoit se résoudre à voir devenir sa souveraine, lui avoit fait imaginer de la supposer, elle qui parloit à sa place, afin d'être à l'abri du supplice qu'elle couroit, si jamais son commerce avec les mâles étoit sçu, comme elle avoit lieu de le redouter, à cause de l'inimitié qui régnoit contre elle dans le temple, & des soupçons qu'elle avoit que son secret ne fût éventé.

Cette déposition parut si horrible à votre auguste père, qu'il s'arracha de désespoir la moitié de la barbe; le peuple qui en fut témoin, & qui veut par devoir & par respect donner les mêmes preuves d'indignation, n'hésita point à l'imiter; en moins d'une minute toutes les barbes furent arrachées. Les vieillards même, à cause de leur foiblesse, recoururent à la vigueur des bras des plus jeunes, & furent épilés jusqu'au dernier poil.

Voilà, princesse, où les choses en sont actuellement, continua le Karveder. Le grand Lindiagar s'est persuadé que dans une pareille circonstance il faut que vous paroissiez, afin que votre présence assure votre droit incontestable au trône. La marque sacrée que vous portez sur le front, vous fera reconnoître pour ce que vous êtes, & vous assurera contre les brigues fatales que pourroient enfanter les troubles présens. Que ne m'aviez-vous dit cela d'abord, m'écriai-je avec dépit ; je serois à présent au temple ? Ne m'avez-vous pas fait perdre un tems précieux ? Non, princesse, continua le Karveder, le peuple est dans l'inoupisoir (1). Il auroit été dangereux d'interrompre sa fureur. Dès que le soleil aura disparu de notre hémisphère, vous paroîtrez aux yeux du peuple étonné; ce sont les ordres suprêmes du grand Lindiagar. Après cela Abska-kou (2). Ce ter-

(1) C'étoit une espèce de délire ordonné par le culte, lorsqu'on vouloit fléchir la divinité, & lorsqu'il étoit commencé, il ne devoit cesser qu'au coucher du soleil.

(2) Ce mot est difficile à traduire ; les savans l'expliquent de toutes les manières. Heinsius dit qu'il signifie plus de réplique. Scaliger assure qu'après l'ordre souverain, il n'étoit pas permis de répondre, & que ce mot signifioit taisez-vous. Il y a cependant apparence qu'en

rible

rible mot étoit trop imposant pour oser rien ajouter; je baissai les yeux & attendis l'instant marqué. Le Karveder me passa la tête entre les deux jambes, se releva & me porta de cette manière respectueuse à la porte du temple, & dès que le soleil fut dans le point attendu, nous entrâmes. Mon auguste père m'ayant apperçue, toucha le Toc-ho-dor, harangua le peuple en ma faveur, me fit monter à sa tribune, me couvrit de sa toque, & me fit reconnoître Cléannes, c'est-à-dire, reine. Mon premier acte d'autorité fut l'anéantissement de deux loix, que j'avois toujours abhorrées. L'usage naturel de jouir de la présence de ceux qui nous ont donné le jour, fut rétabli dans toute sa splendeur & dans le même jour j'ordonnai le renvoi de tous les mâles conservés dans le palais de Kaijocles avec une liberté entière aux princes & aux princesses de ma race de se marier dans les suites selon leur dignité & leur raison.

Ces changemens ne furent point applaudis, le peuple me sembla murmurer. Lindiagar qui

ce cas le Karveder respectueux ne s'en feroit pas servi avec la fille de son maître, qui alloit devenir sa souveraine. L'Abbé Ménage est de ce sentiment, & j'ai cru devoir le suivre, quoique madame Dacier le conteste fort au long, aussi-bien que M. de Fontenelle dans ses errata.

ne s'attendoit pas que je duſſe porter les choſes ſi loin, m'en fit voir la conſéquence; j'allois répondre à cet auguſte père que l'autorité ſuprême devoit le mettre au deſſus de ces égards, lorſqu'un cri général occaſionné par le plus grand prodige, attira mon attention. Fulghane tournoit comme une girouette ſur ſon pivot; ce miſérable annonçoit un ordre ſuprême de la divinité, j'en fus émue. Le roi lui-même, malgré ſa prévention contre ſa propre religion, m'en parut ébranlé; le ſimulacre qui s'arrêta tout court, & qui jetta un grand ſoupir, redoubla notre ſurpriſe, il proféra ces mots d'une voix intelligible & claire qui jetta la conſternation & le trouble dans l'ame de tous les aſſiſtans.

« C'en eſt donc fait, il faut que mon peuple périſſe, que le temple s'écroule, & que je m'éloigne pour jamais de ces lieux. Un roi ſuperbe s'élève, une fille criminelle anéantit mes loix, des ſujets perfides proſcrivent ma grande-prêtreſſe, refuſent d'obéir à mes ordres divins, s'élèvent contre mes ordres ſuprêmes; & fouleroient aux pieds mon propre ſimulacre, ſi ma puiſſance divine n'alloit prévenir par une vengeance affreuſe leurs coupables projets. Tremblez, Amphitéocles, vous allez tous périr, un ſeul moment vous eſt donné pour

vous repentir, un seul moyen pour appaiser ma colère, & vous faire rentrer en grace. Que Lindiagar soit renversé de ma grande tribune, que sa fille souffre le supplice auquel Mag-na-fa-kal-da a été condamnée injustement, que celle qui s'est déclarée sa fille & qui est la mienne (secret que je veux bien réveler) monte à la grande tribune, & exerce le pouvoir souverain; à ce prix je fais grace, ou je foudroye. J'ai parlé. »

A peine ce faux oracle fut-il prononcé; que le peuple s'éleva en fur r, & voulut s'y conformer : Lindiagar, qui ne s'est montré jamais si grand que dans les périls les plus terribles, jetta sa toque au peuple, sonna le Toc-ho-dor, & ordonna au Karveder de se faire accompagner de ses gardes, de forcer le sanctuaire, & de briser l'autel sur lequel étoit le simulacre. On me trompe; on vous séduit : Bil-bou-gan-gan, s'écria-t-il, Fulghane ne parle que par artifice; Mag-na-fa-kal-da est cachée dans son sein; une machine préparée est le principe de ce prodige, dont on a voulu nous étonner : si ces choses ne sont point telles que je vous les annonce, & qu'après la visite du simulacre, Fulghane parle, ou donne des marques certaines de sa présence, je descends de la grande tribune, je

facrifie moi-même ma famille à la divinité, en réparation de l'offenfe, & je fcelle de mon fang votre grace & mon crime ; après cela Abska-kou.

Ces paroles, prononcées avec une force majeftueufe, arrêtèrent le peuple prêt à fe porter aux dernières extrémités ; il rentra dans un humble filence, & attendit l'effet des promeffes royales. Il ne fut pas peu furpris de la pénétration de fon fouverain. Mag-na-fa-kal-da fut trouvée dans l'intérieur du fimulacre : elle cachoit de fes mains fa face antique & honteufe ; on découvrit la machine qui avoit fait tourner le fimulacre, & bien d'autres fourberies trop longues à détailler.

Le peuple, outré d'avoir été fi long-tems la dupe des perfidies de cette grande-prêtreffe, fe porta contr'elle, fa fille, & toutes celles qui lui étoient fubordonnées, à des fureurs inouies ; ils me fupplièrent hautement, car j'étois reconnue fouveraine, d'abandonner le temple, de me retirer dans mon palais, & de les laiffer en liberté affouvir leur vengeance & leur fureur. Je crus devoir me prêter à leurs juftes reffentimens.

Deux heures après, le temple fut détruit de fond en comble, & les coupables punis à la place de l'impuiffant Fulghane, & le grand

Vilkonhis fut adoré dans tout le royaume ; des temples lui furent dédiés, & l'on peut dire que cette grande révolution s'acheva, sans que l'état en reçût aucune atteinte. La vérité a cela de propre quand elle est écoutée, elle persuade. Les Amphitéocles, en reconnoissant un être suprême, trouvèrent tant de justice & d'humanité dans ses loix, qu'ils plièrent avec empressement sous un joug si doux. Le grand Lindiagar se rendit lui-même leur ministre. Quelle gloire, après avoir régné en roi puissant sur leurs cœurs, & avoir donné à ses peuples pendant le cours de son règne tant de preuves de bonté, il les couronne, en travaillant à les rendre heureux jusqu'après le trépas. O ciel, c'est vous qui avez fait cet important ouvrage ! combien n'en devez-vous pas être béni. Les Amphitéocles vous en loueront à jamais.

Fin du premier Volume.

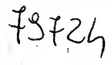


TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
Contenus dans ce Volume.

LAMÉKIS.

Fin de la Table du premier Volume.

